JULES CÉSAR EN GAULE

TOME DEUXIÈME.

LA GUERRE DE GAULE JUSQU'AU BLOCUS D'ALÉSIA

PAR JACQUES MAISSIAT.

PARIS - 1876

COUP D'ŒIL PRÉALABLE SUR LA SITUATION POLITIQUE DES CITÉS DE LA GAULE À TROIS ÉPOQUES SUCCESSIVES DE CETTE GUERRE.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — COMPRENANT LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA GUERRE.

Défaut d'union entre les cités gauloises : guerres particulières : défaites successives.

CHAPITRE PREMIER. — PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 58 — de R. 696).

CHAPITRE DEUXIÈME. — DEUXIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 57 — de R. 697).

CHAPITRE TROISIÈME. — TROISIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 56 — de R. 698).

CHAPITRE QUATRIÈME. — QUATRIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 55 — de R. 699).

CHAPITRE CINQUIÈME. — CINQUIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 54 — de R. 700).

CHAPITRE SIXIÈME. — SIXIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 53 — de R. 701).

DEUXIÈME ÉPOQUE. — SIXIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 52 — de R. 702).

Politique de Vercingétorix : union nationale des cités de la Gaule : guerre commune pour la liberté.

CHAPITRE PREMIER. — DÉBUT DE LA GUERRE DE VERCINGÉTORIX JUSQU'AU SIÈGE D'AVARICUM.

CHAPITRE DEUXIÈME. — POLITIQUE DE CÉSAR CHEZ LES ÉDUENS.

CHAPITRE TROISIÈME. — RETRAITE DE L'ARMÉE ROMAINE PAR LA FRONTIÈRE DU PAYS DES LINGONS CHEZ LES SÉQUANES.

CHAPITRE QUATRIÈME. — LIEU OÙ VERCINGÉTORIX COUPE LA RETRAITE À CÉSAR.

CHAPITRE CINQUIÈME. — MOYENS DE CONTRÔLE.

COUP D'ŒIL PRÉALABLE SUR LA SITUATION POLITIQUE DES CITÉS DE LA GAULE, À TROIS ÉPOQUES SUCCESSIVES DE CETTE GUERRE.

On a pu voir, dans nos précédents volumes[1], comment les divers petits peuples gaulois, émigrés jadis en Italie, y sont tombés tous, les uns après les autres, sous le joug de la puissance romaine : faute surtout de s'être concertés entre eux pour leur défense contre l'ennemi commun ; et tout au contraire, pour s'être en partie joints à lui contre leurs propres frères de race ; et encore, pour avoir eu trop de confiance dans leur bravoure naturelle, au point d'avoir négligé tous perfectionnements de leurs moyens militaires, qui eussent pu amoindrir, dans une certaine mesure, la supériorité incomparable de ceux des Romains, comme nous l'avons démontré dans nos préliminaires à ce sujet.

On va voir ici de nouveau ces mêmes causes parti-, culières des premiers désastres militaires éprouvés par la race gauloise, en attirer sur elle une nouvelle et plus funeste série ; on va voir les cités aborigènes de la Gaule transalpine, attaquées sur leur propre territoire par Jules César, se laisser de même envahir les unes après les autres, comme condamnées, malgré des efforts d'une vaillance héroïque, à subir à leur tour la même infortune.

D'autant que César apportait en Gaule, outre des moyens militaires de plus en plus perfectionnés, outre son propre génie dans la guerre, une autre supériorité non moins redoutable, son génie dans la corruption politique, qui ne devait négliger, pour en tirer avantage, aucune des faiblesses inhérentes au caractère propre des Gaulois et aux conditions politiques de leurs cités.

En effet : non seulement les cités gauloises, à raison et de la place que chacune d'elles occupait sur le sol, et de la différence apparente de leurs intérêts, et de l'égoïsme de leurs prétentions respectives, se tenaient séparées les unes des autres, indifférentes, dans leur imprévoyance, au malheur qui ne les atteignait pas encore ; ou même, sous l'impression de sentiments jaloux et hostiles, applaudissant et se laissant associer partiellement aux desseins et aux entreprises de l'envahisseur. Mais en outre, comme César lui-même nous l'apprend (VI, X ; II, I), dans chaque canton d'une même cité, et dans presque toutes les familles, il existait deux partis contraires qui, aspirant l'un et l'autre au pouvoir, acceptaient pour chefs et suivaient comme tels ceux que leur intelligence, leur ambition et leur crédit désignaient plus particulièrement à l'attention, et sur lesquels chaque parti croyait pouvoir le plus compter.

Un tel état de choses offrait à la politique de César, en même temps qu'à ses armes, une facilité de prise et d'action qu'il ne manqua pas de mettre à profit. Non moins habile corrupteur que grand homme de guerre, il savait se faire à propos l'auxiliaire des plus mauvaises passions de l'âme humaine. En excitant ou en caressant l'amour de domination de certaines cités ; en se déclarant leur protecteur ; en entretenant dans le sein de chacune d'elles l'esprit d'antagonisme et de faction par des encouragements donnés à propos aux plus faibles, ou bien tantôt à un parti et tantôt à l'autre, suivant le temps et les circonstances ; en comblant d'honneurs et de faveurs les cités qui se livraient à lui, et en les faisant prédominer, il devait réussir à trouver dans les divisions de cité à cité, dans les

---

1 *Annibal en Gaule*, 1 vol. in-8°, et *Jules César en Gaule*, 1er vol. (Librairie Firmin Didot et Cie.)

compétitions des partis, dans toutes les convoitises et toutes les ambitions publiques ou individuelles, un surcroît de force de la plus immorale, mais de la plus irrésistible efficacité. De sorte que les Gaulois ne lui servirent guère moins que le glaive de ses légionnaires à vaincre et à subjuguer les Gaulois.

Nous verrons des chefs gaulois soutenus par lui, ou nommés par lui contrairement aux usages et aux lois de la Gaule, perdre peu à peu tout sentiment de race et de nationalité, ils se mettront au service de ses vues et de ses intérêts, jusqu'à la trahison des devoirs les plus sacrés et à la connivence la plus criminelle contre la liberté et le salut des peuples confiés à leur garde ; ils consentiront encore à devenir dans les autres cités les agents et les organes de sa politique dissolvante. Si bien que, séduites ou violentées selon les événements et l'intérêt de César, les cités les plus influentes, les plus riches et les plus puissantes de la Gaule, ne pourront se refuser à lui prêter appui, à lui fournir des vivres, dû matériel, des troupes auxiliaires, surtout des cavaliers, pour la réussite de ses expéditions partielles et successives, qui finalement aboutiront à la conquête et à la ruine de toute la Gaule.

Si l'on considère en outre que les légions de César et toutes les recrues qu'elles reçurent pendant cette longue guerre, furent tirées presque entièrement de la Gaule cisalpine et de la partie de la Gaule transalpine déjà précédemment réduite en Province romaine : toutes régions peuplées de Gaulois, mélangés seulement de quelques colons romains, on arrive à cette dernière et triste conclusion : *que cette guerre de Gaule fut pour la race gauloise presque uniquement une guerre civile, allumée et dirigée par le Romain Jules César, dans l'intérêt de sa propre ambition, et que le résultat en fut l'asservissement de la Gaule chevelue à la puissance romaine*. Voilà comment les rivalités ambitieuses et le défaut de patriotisme peuvent conduire une nation imprudente à la servitude !

Un jour pourtant, à la fin de la sixième année de cette funeste guerre, il sortira des montagnes des Arvernes un jeune homme, jusque-là spectateur silencieux des événements, qui s'avancera inspiré par *l'idée de patrie*, portant dans son sein le feu sacré de la liberté, appelant à lui toute la Gaule, et marchant à l'ennemi. On reconnaîtra aussitôt que c'est *le génie de la patrie gauloise et de l'indépendance nationale*, et on verra chanceler *le génie de l'oppression étrangère*. Mais, pour rester vainqueur dans cette lutte suprême, si habile que puisse être le Gaulois à compenser par sa méthode d'attaque l'avantage immense des armes du Romain, il faudrait encore qu'il parvînt à lui enlever tous les appuis que six années de politique corruptrice lui auront ménagés sur le sol gaulois. Par malheur ils y auront pris racine, et fatalement il faudra que toute la Gaule succombe avec son noble et héroïque défenseur.

Là se terminent les *Commentaires* dictés par Jules César *sur la guerre de Gaule*. Depuis lors jusqu'à la fin de cette guerre, bien qu'il l'ait recommencée lui-même avec fureur trois mois après, elle fait le sujet d'un livre complémentaire (ou livre VIII) écrit par Hirtius, personnage tout dévoué à César et initié à sa pensée politique : ce qui donne un grand intérêt à ce complément des Commentaires sur la guerre de Gaule, lequel parait constituer une transition politique, habilement rattachée aux Commentaires propres de César sur la guerre civile.

Ce livre d'Hirtius nous montrera le héros de Rome, au plus fort de l'hiver qui suivit son immense succès d'Alésia et sans aucun motif apparent de la part des Gaulois, recommençant tout à coup la guerre au centre même de la Gaule, y lançant les légions d'une manière furieuse sur les populations sans défiance, sans armes, et qui s'enfuient à travers les neiges ; nous le verrons ensuite courir au

nord, à l'ouest, au sud, comme s'il cherchait partout des ennemis à combattre... Mais nous finirons par découvrir l'intérêt caché et tout personnel qui portait le farouche vainqueur à exercer ainsi à nouveau de si cruels ravages dans la malheureuse Gaule. Après quoi nous le verrons changer tout à coup de procédés, et se montrer doux et clément. Nouvelle énigme !

De là, selon nous, *trois phases très-différentes et trois époques très-distinctes*, dans cette longue guerre poursuivie par Jules César contre nos aïeux.

La PREMIÈRE ÉPOQUE, pendant laquelle les cités gauloises, oubliant que l'union fait la force, restent séparées les unes des autres et succombent toutes, les unes après les autres, s'étend aux SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA GUERRE et correspond aux six premiers livres des *Commentaires* propres de César sur cette guerre. Nous allons d'abord en présenter ici un résumé succinct, qui fera suite à l'invasion de la Gaule dont nous avons déjà parlé dans le tome premier de cet ouvrage.

La DEUXIÈME ÉPOQUE, pendant laquelle Vercingétorix réussit à unir en confédération nationale et à soulever ensemble presque toutes les cités de la Gaule contre l'envahisseur, l'attaqua héroïquement, habilement, mit en fuite ses légions, et néanmoins finit par succomber dans une lutte suprême et mémorable, ne comprend que la SEPTIÈME ANNÉE DE LA GUERRE, et correspond au *septième livre des Commentaires propres de César*. Ce septième livre, le dernier de ceux que le célèbre auteur dicta sur la guerre de Gaule, est beaucoup plus étendu et plus important qu'aucun des autres, et nous présente, pour ainsi dire, le couronnement à la fois et de l'œuvre militaire et de l'œuvre historique du conquérant de la Gaule, il demande donc à être étudié avec une attention extrême : d'autant plus que la vérité n'y est point à la surface, et que c'est de notre honneur national qu'il s'agit. Nous l'examinerons et le discuterons d'aussi près et aussi profondément qu'il nous sera possible. Cet examen et cette discussion, depuis le commencement du livre *jusqu'au blocus d'Alésia*, compléteront le présent *tome deuxième*.

Le *tome troisième* sera consacré tout entier à la *démonstration du blocus d'Alésia, qui termine cette deuxième époque*, et qui s'étend jusqu'à la fin des *Commentaires* propres de César concernant la guerre de Gaule.

La TROISIÈME ÉPOQUE, où, les cités se trouvant de nouveau isolées, César tout à coup recommença lui-même les hostilités au milieu de l'hiver, contre les habitudes de son armée, et sans que les Gaulois précédemment soumis y aient donné l'ombre d'un prétexte, et se livra à des incursions terribles dans toute la Gaule ; après quoi il se calma sans plus de motifs ostensibles, et dès lors se montra doux et clément : cette TROISIÈME ÉPOQUE, disons-nous, comprend LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES DE LA GUERRE, et correspond au *huitième livre des Commentaires*, qu'on sait avoir été écrit par HIRTIUS, le confident politique de Jules César, pour compléter ceux du maître sur cette guerre, et aussi, peut-on croire, pour y constituer habilement une introduction utile aux *Commentaires* sur la guerre civile, qui font suite. Ce livre d'Hirtius, ou *huitième livre des Commentaires de César*, sera donc aussi pour nous, dans un *dernier tome*, l'objet d'un examen très-attentif ; car nous le croyons tout aussi important pour le fond que les livres dictés par César lui-même. Peut-être enfin ne pourrons-nous pas nous dispenser d'examiner en même temps les premières pages du récit de la guerre civile, où nous trouverons les preuves que cette guerre civile, aussi bien que la guerre de Gaule, fut préméditée, voulue et préparée par Jules César, et qu'elle fut une conséquence directe, immédiate de la guerre de Gaule.

Enfin, dans ce même dernier volume, nous essayerons de formuler des conclusions historiques de plusieurs sortes, qui découlent ou du moins qui nous paraissent découler naturellement de l'ensemble des guerres de nos aïeux contre les Romains.

De cette manière, nous aurons mis sous les yeux du lecteur, outre le récit de César et d'Hirtius, présentant l'histoire de la guerre de Gaule dans un intérêt et un esprit habilement césariens, tous les documents historiques et géographiques qui peuvent aider à contrôler ce récit et à reconnaître le véritable caractère des faits, en même temps que les lieux qui en furent témoins. Car nous ne devions négliger aucun moyen de mettre en lumière la vérité dans un sujet aussi important que noire histoire nationale : histoire sur laquelle nos pères ne nous ont transmis aucuns témoignages, mais qui nous parvient écrite par un ennemi : et quel ennemi ! dont le puissant génie armé tantôt de l'épée, tantôt du style, a été si funeste à la nationalité et à la gloire de nos ancêtres. C'est ici, on le voit, plus que de simples questions de faits et de détails concernant notre propre histoire ; nom touchons au fond même de l'histoire générale des anciens peuples, laquelle ne nous parait pas avoir été présentée jusqu'à ce jour avec l'impartialité désirable et nécessaire, soit à l'égard de nos aïeux, soit à l'égard des Romains eux-mêmes : tant le prestige de la force est durable parmi les peuples, même les plus intelligents ! Il en est pour les nations comme pour les individus ; et Juvénal l'a proclamé jadis à l'occasion de la disgrâce de Séjan :

> *Turba Remi sequitur fortunam, ut semper, et odit*
> *Damnatas*...

Aussi le fabuleux *Væ victis* de Tite-Live semble-t-il avoir été retourné au vrai contre nous. En sorte que notre unique espoir aujourd'hui, pour qu'on rende à nos aïeux la justice qui leur est due, c'est qu'on n'aura peut-être pas pu effacer entièrement de leur histoire, écrite par Jules César, toutes les traces de la vérité qui s'y trouve au fond, si habilement dissimulée qu'elle soit à la surface ; et le but que nous poursuivons ici est de *rétablir avec évidence, à l'aide des preuves territoriales et archéologiques, rapprochées de tous les textes anciens, la suite exacte de ces traces glorieuses, si importantes pour l'honneur de notre race*.

Ajoutons un mot. Jamais nous n'avons recherché ni même désiré le moins du monde pour notre travail l'attrait douteux d'une opposition systématique, dirigée contre l'œuvre similaire d'un personnage jadis très-haut placée bien que l'*Histoire de Jules César* par Napoléon III ait été livrée au public, et même que, sur les points les plus importants, nous soyons, comme on le verra, en désaccord complet avec les opinions soit anciennes, soit nouvelles, qui ont été adoptées ou produites par son auteur. De fait, notre premier volume de *Jules César en Gaule* avait déjà paru en 1865, avant toute publication de l'ouvrage dont il s'agit ; et le but spécial que nous nous sommes proposé est bien différent. Car nous n'aspirons qu'à *éclairer l'histoire ancienne de notre race gauloise*, dans son propre intérêt politique et militaire, *en tâchant de jeter la lumière sur le fort et le faible de cette race nationale*, et sur les *qualités natives*, heureuses ou malheureuses, qui distinguent les divers peuples établis depuis les anciens temps sur les divers territoires historiques.

Nous n'avons même pas voulu changer un seul mot à certaines phrases de notre rédaction primitive, qui pourront peut-être aujourd'hui, après nos désastres récents, paraître écrites avec un peu trop de fierté nationale. Car ce ne sera pas nous, après avoir tant médité sur les *Commentaires*, qui manquerons de foi en notre race gauloise, et qui désespérerons jamais des destinées de la France. La

Gaule meurtrie, abattue, couverte de sang par Jules César, s'est relevée : la France se relèvera, nous en avons la confiance, pourvu que tous ses enfants y travaillent avec quelque patriotisme, et avec le courage et la dignité modestes qui nous conviennent désormais.

Qu'il nous soit permis de placer ici un mot d'explication au sujet d'une critique générale de nos précédents volumes, qui peut paraître fondée jusqu'à un certain point, et qui nous est adressée par un homme de grand sens, très-bienveillant pour nous. Vous n'écrivez pas avec calme et impartialité, comme on doit écrire l'histoire, nous dit-il ; vous y mettez de la passion, comme si vous écriviez un pamphlet contre les Romains ; et cela empêche la confiance que le lecteur pourrait avoir dans vos raisons : on se défie de vous, on réagit naturellement contre votre passion, et cela vous nuit.

A quoi nous pouvons répondre : C'est que notre travail est lui-même une réaction contre l'histoire des Romains et des Gaulois telle qu'on nous l'a transmise et qu'on nous l'enseigne ; telle qu'on la trouve accréditée partout. *C'est une thèse pour ce que nom croyons sincèrement être la vérité, contre ce que nous croyons sincèrement être une erreur*. De là cet esprit de lutte qu'on nous reproche mais qui n'est au fond qu'une simple forme de langage, et qui est inévitable dans nos convictions, si nous voulons demeurer naturel. Car nous ne possédons pas le don de dire froidement ce que nous ne saurions sentir ou penser sans une certaine animation.

Ainsi, nous osons supplier le lecteur, s'il nous arrive de laisser échapper dans l'occasion quelque parole un peu vive, de vouloir bien peser lui-même avec calme les faits rapportés qui auront pu nous pousser à un tel langage, et ne considérer que le fond même des choses, qui constitue tout l'intérêt de notre travail.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — COMPRENANT LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA GUERRE

DÉFAUT D'UNION ENTRE LES CITÉS GAULOISES. GUERRES PARTICULIÈRES : DÉFAITES SUCCESSIVES.

CHAPITRE PREMIER. — PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 58 — de R. 696).

Consuls : L. Calpurnius Pison et A. Gabinius.

Conséquences de la première campagne de Jules César en Gaule transalpine.

L'entrée de Jules César sur le territoire de la Gaule celtique avait eu pour prétexte les dévastations commises par les Helvètes dans des propriétés d'Allobroges situées au-delà du Rhône, et dans des contrées de la rive gauche de la Saône appartenant aux Éduens et aux Ambarres, frères et amis des Éduens. Il la justifiait par les sollicitations spontanées ou habilement suggérées de ces peuples, et notamment par l'obligation de venir au secours des Éduens, plusieurs fois déclarés *amis et alliés du peuple romain*.

Les Eduens formaient une cité considérable, placée alors sous les auspices et sous la conduite d'un personnage très-important, le druide Divitiac, à qui son double caractère religieux et politique avait créé et assurait une grande influence, non-seulement dans son propre pays, mais aussi dans les autres États de la Gaule. Ce personnage, qui était précédemment venu à Rome, que César connaissait depuis longtemps, et qu'il avait sans doute su captiver par des égards et des bienfaits, devait lui être d'un grand secours. Après le massacre des Helvètes et le refoulement de leurs débris derrière les monts Jura, Divitiac fut l'interprète des chefs du plus grand nombre des cités de la Gaule celtique, qui s'étaient réunis pour féliciter le guerrier romain et lui rendre grâce du service qu'ils croyaient lui devoir. Ce fut encore Divitiac qui, au nom de tous ces chefs gaulois, supplia César d'entreprendre la guerre qu'il fit bientôt après aux Germains commandés par Arioviste ; et enfin, ce druide guida lui-même les légions contre ces Germains dans le pays difficile où ils se trouvaient en Gaule[1], César, du reste, ne cache pas que Divitiac possédait toute sa confiance.

De son côté aussi, le guerrier germain n'avait pénétré en Gaule que sur l'appel des Séquanes. Après les avoir aidés dans une guerre inégale qu'ils avaient à

---

1 *De bello gallico*, I, XLI. — Ces Germains se trouvaient alors entre Besançon et le Rhin, entre les Vosges et les monts Jura, dans le pays où sont aujourd'hui Belfort et Montbéliard, et où Divitiac guida l'armée de César, depuis *Vesontio* (Besançon), par des chemins découverts, en lui faisant prendre une voie très-détournée.

soutenir *contre les Eduens et leurs clients*, il avait trouvé bon do s'installer en maître sur le tiers de leur territoire.

César ne nous dit pas qui eut la première idée de la démarche tentée auprès de lui par l'organe de Divitiac avec de si vives instances ; en tout cas, s'il n'en fut pas lui-même l'instigateur, du moins il en profita pour continuer de protéger les Gaulois ù la manière romaine. En effet, après que les Germains à leur tour eurent été vaincus et mis en fuite aussi facilement que les Helvètes par le glaive des légionnaires, et poursuivis jusqu'au-delà du Rhin, César, au lieu de reconduire son armée dans la Province romaine, lui fit prendre ses quartiers d'hiver chez les Séquanes, sous le commandement de son principal lieutenant, Labienus, qui se trouva ainsi substitué à Arioviste.

De sorte que, dès la fin de la première année de la guerre, par suite des divisions intestines des Gaulois, et sans que César ait eu à combattre aucun autre peuple que l'émigration des Helvètes et les Germains d'Arioviste, son autorité se trouvait reconnue et ses ordres étaient acceptés dans toute la partie orientale de la Gaule celtique, depuis le haut Rhône et le haut Rhin, jusqu'aux frontières des Arvernes, des Bituriges, des Carnutes et des Parisiens, même chez les *Leuces* de la Belgique[1] ; et que dès lors il pouvait à son gré poursuivre sa marche au couchant ou au septentrion sans rencontrer ni de grandes montagnes, ni de grands cours d'eau à franchir, ni aucuns terrains difficiles où son armée pût se trouver compromise.

---

1 *De Bello gallico*, I, XI ; et II, II. — Les Leuces, *Leuci*, étaient le peuple du pays de Toul, *Tullum*.

CHAPITRE DEUXIÈME. — DEUXIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 57 — de R. 697).

Consuls : Cornélius Lentulus et Q. Cæcilius Metellus.

§ I. — Ligue défensive des Belges : César vient les attaquer ; Divitiac dissout la ligue : conséquences funestes.

De proche en proche, le bruit de ces événements s'était répandu au loin, et la Belgique, plus prudente que le reste de la Gaule, s'en était alarmée. Les différentes cités dont elle se compose, craignant que l'orage qui s'était formé et s'étendait sur le midi ne montât jusqu'à elles, se concertent et organisent entre elles une ligue pour s'en préserver. Et à en juger par les faits, ce n'était nullement une menace d'attaque, c'était une simple mesure de prévoyance et de défense dans le cas où il leur serait nécessaire de pourvoir à leur salut. Aux yeux de César, ce fut un crime qui exigeait une prompte et sanglante répression.

Il était alors en Italie ; il y leva en toute hâte deux nouvelles légions qu il envoya au plus tôt en Gaule, et le moment venu d'entrer de nouveau en campagne, le voila lui-même *à la tête de plus de huit légions* sur les frontières de la Belgique, accompagné de son ami Divitiac, ou, ce qui est plus probable, précédé et attendu là par cet ami politique.

Les *Rhèmes*[1], peuple belge, limitrophe de la Gaule celtique, séduits sans doute par Divitiac, et non poussés par la crainte — car le courage ne leur fera nullement défaut quand ils combattront avec les Romains contre leurs frères —, s'empressent de députer à César les princes de leur cité, pour lui faire connaître qu'ils sont restés étrangers à la ligue des autres Belges, et qu'ils se mettent, *eux et tout ce qu'ils possèdent*, sous la foi, la puissance et à la discrétion du peuple romain. Le bienveillant accueil qu'il leur fait les charme, et, sans hésiter, ils lui donnent les renseignements les plus complets, les plus circonstanciés sur le nombre, sur les forces et sur la position des peuples belges qui se proposent de répondre à la guerre par la guerre. Mais César ne se contente pas de si peu, il lui faut des otages ; on lui amène et on lui livre les enfants des princes de la cité.

D'un autre côté, l'habile Romain était parvenu à nouer des intelligences avec les *Trévires*[2], qui avaient un renom particulier de bravoure parmi tous les Belges, et il avait obtenu d'eux qu'ils missent à sa disposition un corps de cavalerie. Ce n'est pas tout encore : il faut que la Gaule celtique s'arme avec lui contre la Gaule belgique. Les *Bellovaques*[3] étaient la cité la plus influente de la ligue belge ; César, s'adressant à Divitiac avec les plus vives instances, lui fait comprendre quel immense intérêt il y aurait pour la République et pour le salut commun à dissoudre la ligue des ennemis, afin de n'avoir pas à combattre à la fois contre

---

1 Peuple du pays de Reims, ancienne province de Champagne.
2 Peuple du pays de Trêves.
3 Peuple du pays de Beauvais.

une si grande multitude, et qu'on y peut réussir en conduisant l'armée des Éduens dans le pays des Bellovaques, et en ravageant leurs terres. Il lui confie cette mission et le congédie. (II, v.)

Après quoi, ayant appris par ses éclaireurs et par les Rhèmes que l'armée belge en masse s'avance vers lui et n'est déjà plus qu'à une petite distance, il se hâte de passer l'Aisne (*Axona*), rivière qui coule à la frontière des Rhèmes, et il établit son camp sur l'autre rive, de telle manière qu'il soit flanqué d'un côté par ce cours d'eau, et que les Rhèmes et les autres cités puissent sans aucun danger lui apporter des vivres par derrière.

Les Belges, irrités de la défection des Rhèmes, avaient tenté d'enlever une de leurs places fortes, située à huit milles de là, *Bibrax*[1], et lui avaient donné l'assaut pendant toute une journée avec une telle vigueur que la place n'avait pu que très-difficilement résister. César, informé de l'attaque de Bibrax, y envoie la nuit suivante un renfort d'archers crétois et numides et de frondeurs baléares. Les Belges, perdant alors l'espoir de s'en emparer, s'avancent contre lui avec toutes leurs forces, et viennent prendre position à deux mille pas de son camp, dont ils ne sont plus séparés que par un marais de peu d'étendue. Fendant quelque temps on s'observe de part et d'autre, on se borne à se tâter par des escarmouches de cavalerie. Fuis César couvre ses flancs de retranchements formidables, et présente la bataille sur un terrain où il a de son côté tous les avantages. Les Belges la refusent, avec juste raison, et se portent à des gués du voisinage pour tenter de passer l'Aisne et de couper les communications des Romains avec les Rhèmes, qui leur sont d'un si grand secours. Aussitôt César se porte à la hâte par l'autre rive (rive gauche) sur les mêmes points, avec toute la cavalerie et les troupes légères, pour s'opposer au passage. Le combat devient acharné et les Belges montrent un grand courage, mais c'est en pure perte qu'ils font le sacrifice d'un grand nombre d'hommes intrépides. Les uns, en s'efforçant de passer la rivière sur les cadavres des leurs, tombent à leur tour ; les autres, après avoir réussi à la passer, se trouvent entourés par la cavalerie de César qui les taille en pièces.

A l'insuccès de cette tentative vient s'ajouter la fatale nouvelle que Divitiac est en marche avec l'armée éduenne, et que déjà il touche aux frontières des Bellovaques. Aussitôt le contingent bellovaque prend l'alarme, et veut courir au secours de sa cité en danger. Alors les Belges assemblent leur conseil, et on y décide que le mieux à faire est que chaque contingent regagne sa cité, sauf à tous de voler au secours de ceux qui seraient les premiers attaqués.

Voilà donc la ligue défensive des Belges dissoute par l'action de Divitiac ! Voilà ces malheureuses cités de nouveau isolées en présence de l'ennemi commun ! Car comment croire qu'elles aient réellement compté avoir le temps nécessaire pour revenir toutes ensemble au secours de celle qu'un tel ennemi va attaquer ?

Rien, en réalité, ne pouvait mieux servir les intérêts de César que cette résolution des Belges. Tout d'abord vivement poursuivis dans leur retraite, ils essuient des pertes énormes : d'autant plus que leur arrière-garde entreprend

---

1 Place dont la position n'est pas encore déterminée avec certitude, et qui était située approximativement, comme on le voit ici, au nord de Reims (*Durocortorum*), sur la rive droite et à huit milles romains (environ 12 kilomètres) de l'Aisne.

courageusement de tenir ferme contre la cavalerie romaine et trois légions envoyées à la poursuite, sous le commandement de Labienus[1].

Le lendemain César se porte a marches forcées sur le territoire des *Suessons*[2], voisins des Rhèmes ; il arrive devant leur place de *Noviodunum*[3] avant le contingent de cette cité qui faisait partie de l'armée belge, et immédiatement il y fait donner Tassant, comptant trouver la place dépourvue de défenseurs. Mais les quelques troupes qui y étaient restées suffisent pour la défendre, grâce à la largeur des fossés, à la hauteur des murs, et il faut que César entreprenne un siège en règle. Sur ces entrefaites, le nombreux contingent des Suessons arrive, et pendant la nuit se jette dans la place. A l'extérieur on pousse les *vignes*[4] vers le rempart sans perdre un instant, on établit la *jetée*, on construit les *tours*... A la vue de ces gigantesques travaux poussés par les Romains avec tant de célérité, les Gaulois, qui jamais jusque-là n'avaient été témoins ou n'avaient entendu parler de rien de pareil, se troublent et se rendent à discrétion[5]. César veut bien toutefois, à la prière des Rhèmes, à qui il n'a rien à refuser après les services qu'ils lui ont rendus[6], faire grâce de la vie aux Suessons, en se contentant de leur enlever toutes leurs armes et d'emmener avec lui comme otages les principaux habitants de leur cité avec les deux fils de Galba, leur roi.

Puis César conduit l'armée chez les Bellovaques, qui s'étaient retirés dans leur place de *Bratuspantium*[7]. A environ cinq milles de cette place, il rencontre tous les vieillards qui venaient mettre la cité à sa merci, en protestant qu'ils ne voulaient pas faire la guerre aux Romains. Divitiac est là et parle pour eux. Il dit à César — que les Bellovaques occupent une grande place dans l'amitié de la cité éduenne ; que si, dans cette circonstance, ils ont eu le tort de manquer aux Eduens et de prendre les armes contre le peuple romain, les seuls coupables, en réalité, sont quelques-uns de leurs chefs, qui leur avaient fait croire que les Eduens, réduits en esclavage par César, avaient à souffrir des indignités et des injures de toutes sortes ; mais que les auteurs de cette pernicieuse méprise, se faisant justice à eux-mêmes, se sont exilés en *Bretagne* (Angleterre). Il lui demande de vouloir bien considérer que ce ne sont pas seulement les Bellovaques. mais encore avec eux les Eduens, qui le supplient de se montrer doux et clément ; et que, s'il acquiesce à cette prière, les Éduens lui en sauront d'autant plus de gré qu'il en résultera pour eux auprès de tous les Belges un accroissement de crédit d'une utilité extrême, en cas de guerre. — Voilà ce qui est dit dans les *Commentaires* (II, XIV). De pareilles raisons ne permettaient pas

---

1 L'examen attentif du récit de César à ce sujet montre clairement, une fois de plus, que, faute d'armes comparables, le courage des Gaulois dans les combats ne servait guère qu'à les faire tuer plus facilement par les Romains. — De manière que les nôtres, sans courir aucun danger, dit ici César, tuèrent un aussi grand nombre de Gaulois qu'il fut possible dans l'espace de la journée. (II, XI.)

2 Peuple du pays de Soissons, du Soissonnais.

3 *Noviodunum*, probablement Soissons.

4 C'est-à-dire on pousse la *tranchée*, etc. (Voir à ce sujet ce qui concerne l'attaque des places au temps de César, dans notre volume précédent.)

5 Ceci montre clairement quel immense avantage la connaissance de l'art des sièges donna à César dans la guerre de Gaule.

6 Ce fut probablement à cette époque que César fit passer sous le patronage des Rhèmes les cités précédemment clientes des Séquanes et les cités irréconciliablement hostiles aux Éduens. *De Bello gallico*, VI, XI.

7 Probablement Beauvais. Ville qui fut appelée ensuite *Cæsaromagus*, avant qu'on lui eût donné son nom actuel, qui rappelle la cité gauloise.

d'hésiter. César en est touché et consent à accepter la soumission des Bellovaques, et à leur laisser la vie sauve, mais en leur expliquant bien qu'il ne le fait que par considération pour Divitiac et pour les Éduens. Du reste, il leur enlève toutes leurs armes et choisit parmi eux six cents otages.

Cela fait, il passe chez les *Ambiens*[1], qui aussitôt se rendent à lui avec tout ce qu'ils possèdent, sans conditions et sans coup férir.

§ II. — Désastre héroïque des Nerviens, des Véromanduens et des Atrébates.

Puis César entre sur le territoire des *Nerviens*[2], qu'il trouve résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Réunis à leurs voisins, les *Atrébates*[3] et les *Véromanduens*[4], ils attendaient encore les *Aduatiques*[5], qui étaient en marche pour se joindre à eux ; et après avoir mis en sûreté, au milieu de marais impénétrables à une armée, toute la population incapable de porter les armes, ils s'étaient massés derrière la Sambre, sur une colline couverte de bois, où ils attendaient avec confiance l'arrivée de l'ennemi.

L'armée romaine se montre sur une colline pareille de la rive opposée[6] ; les six premières légions y arrivent en tenue de combat, conduites par César lui-même, qui les range en face des Gaulois, deux légions à chaque aile et deux au centre. Puis il fait établir le camp, sous la protection de la cavalerie et des troupes légères, qui descendent au pied de la colline et passent la rivière en escarmouchant.

Tout à coup les Gaulois, qui se sont aussi rangés en trois corps sous le couvert des bois de l'autre rive, s'élancent de là comme un ouragan, renversent ou repoussent dans la rivière tout ce qu'ils rencontrent, la franchissent à leur tour et viennent assaillir les légions sur la colline. César, de la gauche, où il laisse Labienus aux prises avec les Atrébates, court au centre, qu'il trouve complètement engagé avec les Véromanduens et combattant dans un grand désordre : chaque soldat qui accourait des travaux s'étant placé sous la première enseigne qu'il avait pu apercevoir. Mais bientôt la discipline et l'habitude des combats permettent de se reconnaître. A l'aile gauche, Labienus repousse les Àtrébates, les force, le glaive dans les reins, à repasser la rivière, les suit au-delà, les refoule plus loin et s'empare du camp gaulois. Au centre, les Véromanduens sont repoussés jusqu'à la rivière, où le combat se prolonge.

---

1 Peuple du pays d'Amiens.
2 Les Nerviens occupaient, croit-on, le Cambrésis, le Hainault, le pays compris entre la Sambre et la Meuse au nord de Chimay, et encore, au nord de la Sambre, une partie de la Flandre et du Brabant méridional. Bavai et Cambrai se disputent l'honneur d'avoir été jadis la ville principale de cette vaillante cité.
3 Peuple du pays d'Arras, de l'Artois.
4 Peuple du Vermandois.
5 Peuple de la province de Namur.
6 Il est très-probable que ces deux collines opposées sur les deux rives de la Sambre, où va se livrer une furieuse bataille, se trouvent au voisinage de Maubeuge.

Mais les deux légions de l'aile droite, qui se trouvent aux prises avec les Nerviens commandés par leur chef, *Boduognat*, sont gravement en péril et déjà très-affaiblies. Dans l'une de ces légions, la douzième, outre la perte d'un grand nombre de soldats, tous les centurions et le porte-enseigne de la quatrième cohorte sont tués, et l'enseigne est enlevée ; presque tous les centurions des autres cohortes sont tués ou blessés. Aucun effort ne peut faire reculer les Nerviens ; ce flot d'hommes héroïques monte par-dessus les cadavres dont il couvre le sol, il déborde sur les flancs des légions, il s'élance par derrière celles du centre, il envahit le camp, d'où s'enfuient dans toutes les directions, avec les valets de l'armée, les troupes légères et la cavalerie romaine. Et encore, à l'aspect de ce bouleversement général, les cavaliers trévires, auxiliaires des Romains, croyant que tout est perdu, retournent dans leur cité annoncer au plus tôt ce grand événement. Mais César, qui parvient à son aile droite ainsi accablée et voit les légionnaires faiblir, saisit le bouclier de l'un d'eux, s'avance au premier rang, appelle les centurions par leurs noms, encourage les soldats et dirige lui-même la *charge au gladius*. De son côté, Labienus, du haut de la colline opposée et d'un coup d'œil sûr, a apprécié le péril ; il renvoie à César en toute hâte la dixième légion, qui arrive bien à propos et lui donne enfin la victoire sur des monceaux de cadavres[1].

Dans cette fatale journée, la race et le nom des Nerviens s'éteignent et périssent presque entièrement. De 60.000 qu'ils étaient en armes la veille, il en restait à peine 500 qui fussent en état de combattre ; et de 600 sénateurs, 3 seulement étaient encore en vie.

§ III. — Défaite et extermination des Aduatiques.

En ce moment-là même, les Aduatiques venaient en hâte se joindre aux Nerviens. A la nouvelle du désastre, ils rebroussent chemin, rentrent chez eux, et abandonnent aussitôt leurs diverses places fortes pour se réfugier, avec tous leurs biens, dans un seul *oppidum*, que la nature même avait rendu extraordinairement fort[2]. Sans perdre de temps, César les suit et les y assiège. Tout d'abord les assiégés inquiètent les travailleurs par de fréquentes sorties et de petits combats ; mais bientôt la place se trouve entourée d'une contrevallation de douze pieds de haut et de nombreuses redoutes, ce qui met un terme aux sorties. Cependant les *vignes* avancent, la *jetée* s'élève, une tour se construit, sans que les Aduatiques paraissent s'en émouvoir. Mais, quand ils voient que la tour se meut et approche du rempart, de même que les assiégés de *Noviodunum*, ils sont saisis de terreur, persuadés que les hommes qui font de pareilles choses sont des protégés des dieux, et ils s'empressent d'envoyer une députation à César pour traiter de la paix, et lui dire qu'ils se remettent entre ses mains, eux et tout ce qu'ils possèdent, en le suppliant seulement de leur laisser leurs armes, qui leur sont indispensables pour se faire respecter de leurs voisins.

---

1 On voit ici un exemple remarquable de la puissance du *gladius*, et il est facile de reconnaître, dans le récit même de César, qu'il lui dut le salut de son armée.

2 On se rappelle que le mot *oppidum*, accepté aujourd'hui dans notre langage scientifique, signifie dans les Commentaires une place forte, ou simplement un refuge, une position naturellement forte, quelle que soit d'ailleurs la nature du lieu ou la cause naturelle de sa force.

A quoi César répond que : *le bélier ayant touché le rempart, il n'y a plus de conditions à poser*, sans que, avant tout, ils lui aient livré leurs armes. Immédiatement ils lui en livrent environ les deux tiers, et avec le reste qu'ils cachent, la nuit venue, ils tentent de s'ouvrir un passage dans la contrevallation. Mais les Romains étaient sur leurs gardes, et, après avoir tué aux assaillants environ quatre mille hommes, ils refoulent les autres dans la place. Le lendemain César les fait tous vendre à l'encan, comme butin de guerre. Ils étaient, d'après le dire des acheteurs, au nombre de 53.000 têtes[1].

Ainsi échoua la ligue défensive des Belges, autant par la politique captieuse de César et par la connivence de quelques Gaulois, particulièrement du druide Divitiac, que par la supériorité incomparable de l'armement des légions.

Il ne restait plus à conquérir de ce côté-là que les dernières contrées de la Belgique, le long du Rhin et de l'Océan : César y reviendra bientôt ; mais il songe d'abord à envahir les contrées du centre et de l'ouest de la Gaule.

§ IV. — Expédition de Publius Crassus en Armorique.

Déjà sans doute César avait réussi à se ménager des ententes politiques parmi les cités de l'ouest et du centre de la Gaule ; car il nous dit ici, très-simplement, très-brièvement et sans que rien l'ait pu faire prévoir que :

Au moment où l'on vendait à l'encan les Aduatiques, son lieutenant Crassus, qu'il avait envoyé avec une légion dans l'Armorique, l'informe qu'il vient de recevoir la soumission de toutes les cités de cette partie de la Gaule qui touche à l'Océan, et d'en prendre possession, au nom du peuple romain. Et César lui-même, de son côté, envoie six autres légions prendre leurs quartiers d'hiver au centre de la Gaule, chez les *Carnutes*[2], chez les *Andes*[3] et chez les *Turons*[4], sous prétexte que ces trois cités sont voisines du théâtre de la guerre qu'il vient de faire. Mais aujourd'hui tout le monde sait que, bien au contraire, ces trois cités de la Gaule celtique sont très-éloignées des rives de la Sambre et des régions de la Gaule belgique, où César vient de faire la guerre. On doit donc croire que cette répartition des légions au centre de la Gaule eut pour véritable but de nouveaux projets de conquête.

Puis César part pour l'Italie, où il va dans la Gaule cisalpine se ménager pendant l'hiver de nouvelles ressources de toute nature, pour continuer la guerre en Gaule trans-alpine, au retour de la belle saison.

Ces événements, annoncés à Rome par des lettres de César, y firent décréter *quinze jours d'actions de grâces aux dieux* : honneur qui n'avait été fait jusqu'alors à personne.

---

1 Voilà encore un mémorable exemple de l'avantage que donna à César la connaissance de l'art des sièges : on peut dire qu'elle lui fournit ici le moyen d'exterminer les Aduatiques, sans éprouver de son côté aucune perte.
2 Pays Chartrain et Orléanais.
3 Anjou.
4 Touraine.

CHAPITRE TROISIÈME. — TROISIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 56 — de R. 698).

Consuls : Cn. Cornélius Lentulus et L. Marcius Philippus.

§ I. — Expédition de Sergius Galba chez les Nantuates, les Véragres et les Séduniens[1].

En partant pour l'Italie, César avait envoyé Sergius Galba avec la douzième légion et un détachement de cavalerie chez les *Nantuates*[2], les *Véragres*[3] et les *Séduniens*[4], peuples qui s'étendent depuis le territoire des Allobroges, le lac Léman et le Rhône jusqu'aux sommets les plus élevés des Alpes. Son but était de rendre libre le passage des Alpes[5].

Galba soumit le pays, plaça deux cohortes chez les Nantuates, et, de sa personne, avec les autres cohortes de la légion, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans un bourg des Véragres appelé Octodurus[6]. Un cours d'eau divisait ce bourg en deux parties : Galba laissa l'une aux Gaulois et s'établit dans l'autre, qu'il entoura d'un retranchement et d'un fossé.

Après quelques jours écoulés, les Véragres et les Séduniens reprennent les armes et viennent en grand nombre occuper les hauteurs qui dominent Octodurus. Galba d'abord défend son camp ; mais, après six heures de combat, les légionnaires étant à court de traits, exténués de fatigue et trop peu nombreux pour qu'aucun pût quitter le retranchement, il prend le parti de *faire une sortie* afin de se délivrer de tant d'ennemis. Les soldats s'élancent donc de toutes les portes, tuent environ *dix mille Gaulois sur plus de trente mille qui les entouraient*, et dispersent le reste[7].

Puis, le lendemain, Galba ne se fiant pas à cette position, incendie toutes les maisons du bourg, et ramène sa légion, par le pays des Nantuates, chez les Allobroges, où il prend ses quartiers d'hiver.

---

1 Nous croyons devoir rappeler ici, une fois pour toutes, que, notre but étant de démontrer par les *Commentaires* mêmes le véritable caractère des faits rapportés, notre premier devoir est une fidélité rigoureuse dans l'analyse que nous en présenterons au lecteur, afin qu'il puisse apprécier avec connaissance de cause les inductions que nous en tirons. Et, à ce titre, nous comptons sur son indulgence s'il remarque çà et là quelques embarras de style, dont nous n'ayons pas su nous affranchir en voulant résumer textuellement le récit de César.

2 Peuple placé à l'extrémité orientale du lac Léman, entre les Allobroges et les Véragres.

3 Peuple occupant la région de Martigny, dans le bas Valais.

4 Peuple occupant la région de Sion, dans le haut Valais.

5 Le passage des Alpes par le col du grand Saint-Bernard.

6 Aujourd'hui Martigny.

7 On voit encore ici d'une manière très-claire la puissance irrésistible du *gladius* des légionnaires contre les faibles armes des Gaulois.

§ II. — Guerre navale contre les Vénètes.

Les *Vénètes*[1] étaient l'un de ces peuples riverains de l'Océan, dont le territoire avait été occupé par Crassus, Tannée précédente, et qui avaient été forcés de lui livrer des otages. Ensuite Crassus, avec la septième légion, avait pris ses quartiers d'hiver chez les Andes ; et de là, les vivres lui manquant, il avait envoyé des préfets et des tribuns militaires en requérir chez les peuples voisins, entre autres chez les Vénètes. Ce dernier peuple, puissant sur mer, et très-influent parmi tous ses voisins, était impatient de reconquérir sa liberté. Ses nombreux vaisseaux et les difficultés de l'accès des positions fortes qui sont sur ses cotes, lui offraient de bons refuges. Il reprit donc les armes et s'entendit avec les autres peuples du littoral, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de la Meuse. Us retinrent les envoyés de Crassus et lui notifièrent qu'ils ne les rendraient qu'en échange de leurs propres otages.

César, qui se trouvait en Italie, informé de ces faits par Crassus, envoya l'ordre de construire une flotte sur la Loire et de l'armer avec les ressources de la *Province*[2] et des *peuples amis*. Puis, dès que vint la belle saison, il se rendit lui-même à l'armée.

Il envoya T. Labienus avec de la cavalerie du côté du Rhin, chez les Trévires, en lui ordonnant de visiter aussi les Rhèmes et les autres Belges, pour les maintenir dans le devoir ; et de s'opposer au passage du Rhin par les Germains, dont les Belges avaient, disait-on, réclamé le secours. Il fit partir Crassus, avec douze cohortes de légionnaires et un grand nombre de cavaliers, pour l'Aquitaine[3], de crainte que les peuples de ces contrées n'envoyassent du secours aux autres Gaulois et ne se liguassent avec eux.

Il envoya le lieutenant Q. Titurius Sabinus avec trois légions chez les *Unelliens*[4], les *Curiosolites*[5] et les *Lexoviens*[6] pour les retenir dans leur pays. Il confia au jeune D. Brutus le commandement de la flotte et des vaisseaux gaulois, qu'il avait fait venir de chez les *Pictons*[7], les *Santons*[8] et les autres peuples soumis[9], en lui ordonnant de se rendre le plus tôt possible sur les côtes des Vénètes. Puis il se porta lui-même dans le pays des Vénètes avec le reste de l'infanterie.

Il s'ensuivit une bataille navale livrée sous les yeux de César et de son armée de terre, qui la considéraient du rivage. Voici quels furent de part et d'autre, dans

---

1 Peuple du pays de Vannes.
2 Ce simple nom indiquera désormais, en général, toute la province romaine attribuée à César, qui comprenait à la fois l'Illyrie, la Gaule cisalpine et la partie de la Gaule transalpine limitée par le Haut-Rhône, la ligne des Cévennes et la Méditerranée.
3 Partie de la Gaule comprise entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan.
4 Peuple du pays de Coutances.
5 Peuple du pays de Saint-Brieuc et de Dinan.
6 Peuple du pays de Lisieux.
7 Peuple du pays de Poitou.
8 Peuple du pays de Saintonge.
9 César n'indique pas les moyens par lesquels il avait soumis tous ces peuples : s'il eût employé ses moyens militaires, sans doute il en eût parlé. On doit donc présumer qu'il avait employé ses moyens politiques.

cette bataille navale, les moyens militaires des deux flottes : — *Les vaisseaux romains manœuvraient à la rame, marchaient mieux que les vaisseaux gaulois et évoluaient avec célérité ; ils étaient munis de moyens d'abordage et montés par les légionnaires armés à la perfection*. — *Les vaisseaux gaulois étaient à l'épreuve de l'éperon, mais ils ne manœuvraient qu'à la voile ; ils marchaient mal, évoluaient lentement, et leurs équipages n'avaient pour armes que des traits*. — De sorte qu'il fut aisé aux Romains de courir sur les vaisseaux ennemis, de les joindre et de couper leurs cordages de manœuvre au moyen de longues perches armées de crocs tranchants ; puis, dès qu'un vaisseau gaulois se trouvait ainsi désemparé et entouré de plusieurs vaisseaux romains, les légionnaires montaient à l'abordage en se couvrant du bouclier ; et une fois dessus ils faisaient usage du *gladius*. Un *calme plat, qui survint, mit le comble au désastre des Gaulois* : leurs vaisseaux restèrent immobiles. Ainsi, la fuite même leur devenant impossible, les Gaulois perdirent presque tous leurs vaisseaux dans cette bataille, qui durait déjà depuis la quatrième heure du jour (dix heures du matin), quand les ténèbres de la nuit vinrent en sauver quelques-uns.

On peut se convaincre ici d'une manière certaine que César, au point de vue d'une guerre navale contre les Gaulois, outre l'avantage si important d'avoir dans son armée des hommes capables de lui construire sur place des navires de toute sorte, avait encore cet autre avantage inappréciable à la mer que les vaisseaux de combat, construits par eux avec tous les perfectionnements de l'époque et manœuvrant à la rame, l'emportaient de beaucoup sur ceux des Gaulois, soit en vitesse, soit en aptitude à évoluer, quel que fût l'état du vent, ou favorable, ou contraire, ou nul. D'où il résulta pour les deux flottes une situation respective parfaitement comparable à celle que présenteraient aujourd'hui une flotte de navires à vapeur attaquant une flotte de navires à voiles par un calme plat et avec un armement bien supérieur. Les rames, en effet, jouaient à cette époque, toutes proportions de vitesse gardées, le même rôle que la vapeur joue aujourd'hui sur mer[1].

Toute la jeunesse et l'élite de la population de ces côtes périrent avec la flotte ; les autres habitants du pays, n'ayant plus de refuge ni de moyens de défense, *se rendirent à discrétion*, avec tout ce qu'ils possédaient. *César fit mettre à mort tous les sénateurs des Vénètes et fit vendre le peuple à l'encan*.

Voilà donc encore un peuple de la Gaule emmené sur les marchés à esclaves de l'Italie !

---

1 Il est regrettable que Paris n'ait pas pu avoir de nos jours le spectacle des évolutions d'une trirème antique. Certainement aucune difficulté à en exécuter un modèle, commode pour les rameurs, n'a pu se rencontrer que dans l'installation de plusieurs rangs de rames ; et peut-être eût-on mieux réussi dans celte disposition essentielle, en mettant la question au concours public. Très-probablement quelqu'un de ces intelligents Parisiens qui, par un labeur digne de Corinthe, ont porté si haut l'art de ramer, fût parvenu à trouver un moyen pratique de vaincre cette difficulté. Au besoin, nous eussions pu nous-même en proposer un bien simple, qui permettrait, croyons-nous, d'installer et de faire agir commodément autant d'étages de rames qu'en a vu jadis la population des rives de la Méditerranée, pendant tant de siècles.

§ III. — Expédition de Titurius Sabinus chez les Unelliens, les Aulerces-Éburovices et les Lexoviens.

Pendant ce temps-là, Q. Titurius Sabinus était parvenu chez les *Unelliens* et s'y était établi dans une position avantageuse. A deux milles de son camp vint prendre position *Viridovix*, chef des Unelliens, auxquels s'étaient réunis les *Aulerces-Éburovices* et les *Lexoviens*[1]. De là, chaque jour, Viridovix faisait avancer ses troupes et offrait la bataille à Sabinus. Mais Sabinus se tenait renfermé dans son camp, comme s'il n'eut osé en sortir, afin d'attirer les Gaulois dans une position désavantageuse.

Pour y mieux réussir, *il choisit, parmi les Gaulois auxiliaires qui se trouvaient avec lui, un homme capable et rusé, qu'il détermina, à force d'or et de promesses, à passer du côté des ennemis*. Ce traître y alla répandre la nouvelle que César se trouvait serré de près par les Vénètes, et que, pas plus tard que la nuit suivante, Sabinus devait décamper en silence pour aller à son secours. Trompés de cette manière, les Gaulois forcent leur chef à les mener au combat et volent assaillir le camp des Romains, en emportant avec eux des fascines de *sarments* et d'autres menus bois pour combler le fossé.

Le camp de Sabinus était établi sur une hauteur où l'on arrivait par une pente douce d'environ mille pas. Les Gaulois ayant couru très-vite, afin de ne pas laisser aux Romains le temps de se reconnaître et de prendre les armes, arrivent tout hors d'haleine. Sabinus anime les siens, leur donne le signal désiré, et par deux portes à la fois les lance sur les Gaulois embarrassés de leurs fardeaux. L'avantage de la position, l'ignorance et la fatigue des Gaulois, le courage des légionnaires et *l'expérience qu'ils avaient faite de leurs armes dans les combats précédents*, tous ces avantages réunis firent que les Gaulois ne purent soutenir même le premier choc, et qu'à l'instant ils tournèrent le dos. Les troupes de Sabinus, qui étaient toutes fraîches, les ayant atteints dans leur fuite embarrassée, en tuèrent un grand nombre ; le reste fut poursuivi par les cavaliers, qui n'en laissèrent échapper que bien peu[2]. Ainsi presque en même temps, et Sabinus fut informé du résultat de la bataille navale, et César de la victoire de Sabinus, et aussitôt toutes les cités de la contrée se soumirent à ce dernier.

Car, ajoute l'auteur des *Commentaires*, autant l'esprit des Gaulois est vif et prompt à entreprendre la guerre, autant il est mou et sans joueur à supporter les calamités.

---

1 Rappelons que les *Unelliens* étaient le peuple du pays de Coutances. Les *Aulerces-Éburovices* occupaient le pays d'Évreux, et les *Lexoviens* celui de Lisieux.

2 Nous voyons ici, et nous verrons encore plus d'une fois dans la suite que chez les Gaulois, une trop haute opinion de leur propre vaillance et de la terreur qu'ils inspiraient à leurs ennemis, les exposait à tomber facilement dans les pièges qu'on leur dressait en comptant sur ce faible de leur caractère.

§ IV. — Expédition de Publius Crassus en Aquitaine.

Presque en même temps Crassus était parvenu en Aquitaine. Après avoir réuni des vivres, levé des auxiliaires et de la cavalerie, et avoir de plus appelé un grand nombre d'hommes courageux de Toulouse, de Carcassonne et de Narbonne, pays de la Province limitrophes de l'Aquitaine, il fit entrer son armée sur le territoire des *Sotiates*[1]. A la nouvelle de son approche, les Sotiates avaient rassemblé, outre beaucoup d'autres troupes, leur cavalerie, qui faisait leur principale force. Ils attaquèrent l'armée romaine dans sa marche, d'abord avec leur cavalerie seule ; puis, leur cavalerie ayant été repoussée et poursuivie par celle des Romains, tout à coup ils démasquèrent leur infanterie, placée en embuscade dans une vallée, et celle-ci, attaquant les cavaliers de Crassus épars çà et là, reprit vivement l'offensive. Le combat continua, dès lors, avec beaucoup de vigueur. Enfin les Sotiates, couverts de blessures, tournèrent le dos, et Crassus, après en avoir tué un grand nombre, arriva devant leur *oppidum*, qu'il attaqua d'emblée.

Puis, les Sotiates se défendant avec beaucoup d'énergie et de courage, il en vint à pousser *les vignes* et *les tours*. Les assiégés, de leur côté, faisaient des *sorties*, poussaient des *galeries de mine* vers la *jetée* et les *vignes* : — travail auquel les Aquitains étaient très-habiles, attendu qu'ils ont chez eux beaucoup de mines de cuivre. — Mais, après avoir vu tous ces moyens échouer contre la vigilance des Romains, ils envoyèrent une députation à Crassus, pour lui demander de les recevoir à discrétion, la vie sauve. Crassus ayant accédé à leur demande, sous la condition qu'ils livrassent leurs armes, ils commencèrent à les livrer.

Mais, pendant qu'on en opérait la livraison d'un côté de la place, de l'autre côté, le chef suprême de la cité, *Adcatuan*, tentait de s'ouvrir un passage à travers les assiégeants, avec six cents *solduriens*. — On nommait ainsi des hommes tout dévoués à la personne d'un chef, dont ils partageaient la bonne ou la mauvaise fortune, jusqu'à mourir pour lui ou avec lui ; et, si haut que les souvenirs pussent remonter, il était sans exemple qu'un soldurien eût manqué à cette obligation. — la clameur qui s'éleva au point attaqué, les Romains s'y portèrent en forces ; le combat devînt acharné, et Adcatuan fut rejeté dans la place. Néanmoins il obtint de Crassus d'être traité comme les autres Sotiates[2].

De là, Crassus se porta sur le territoire des *Vocates*[3] et des *Tarusates*[4]. Ces peuples coururent aux armes et appelèrent à leur secours les cités espagnoles limitrophes de l'Aquitaine, qui leur envoyèrent des troupes et des chefs. Le commandement fut déféré à quelques-uns de ces chefs, qui avaient été les compagnons de guerre de Sertorius jusqu'à sa mort[5]. Ceux-ci, à l'exemple des

---

1 Très-probablement le pays de Sos, entre Mont-de-Marsan et Agen.
2 C'est là un acte de générosité qui fait honneur au lieutenant de César. Ce P. Crassus était fils de M. Crassus *le Riche*, qui s'était enrichi du commerce des esclaves, et qui prétendait qu'un homme ne devait pas être considéré comme riche s'il ne pouvait entretenir une armée à ses frais. Tous les deux périrent dans la guerre des Parthes, où le fils avait accompagné son père, en emmenant à sa suite mille cavaliers d'élite tirés de la Gaule.
3 Ou *Vasates*. — Peuple du pays de Bazas.
4 Peuple du pays d'Aire sur l'Adour.
5 Quinze ans s'étaient écoulés depuis l'assassinat de Sertorius par Perpenna.

Romains, après avoir fait choix de positions avantageuses pour y établir leur camp, et après l'avoir fortifié, entreprirent de couper les vivres à Crassus, qui de son côté prit le parti de livrer bataille le plus tôt possible.

Dès l'aube du jour il fit sortir toutes ses troupes, les rangea sur deux lignes, plaça les auxiliaires dans l'intervalle et se tint en position d'agir suivant que l'exigeraient les circonstances. Quant aux Gaulois, jugeant plus avantageux de contraindre les Romains à la retraite par le manque de vivres, et de les attaquer dans les embarras d'une marche rétrograde, ils ne sortirent point de leur camp. Alors Crassus s'avança et tenta de les y assaillir. Il rencontrait une vigoureuse résistance, lorsque des cavaliers, qui avaient fait le tour de ce camp, vinrent l'informer qu'il était mal retranché par derrière, et qu'on pouvait Facilement y pénétrer. Sur cet avis, Crassus ordonna que les quatre cohortes réservées pour la garde de son propre camp allassent à la dérobée avec la cavalerie pénétrer par derrière dans celui des ennemis. Elles y parvinrent sans avoir été vues. Et lorsqu'elles s'avancèrent sur les combattants, une clameur s'éleva ; les ennemis, pris entre deux attaques, cherchèrent leur salut dans la fuite en sautant du haut de leurs retranchements, et la cavalerie, se mettant à leurs trousses dans un pays découvert, les tailla en pièces, jusqu'à la nuit close. Si bien que, de cinquante mille hommes, Aquitains et *Cantabres*[1] réunis là, c'est à peine si le quart parvint à s'échapper. À la nouvelle de cette défaite, la plupart des cités de l'Aquitaine se soumirent à Crassus et lui envoyèrent spontanément des otages.

§ V. — Dévastation du pays des Morins et des Ménapiens par César.

A peu près à la même époque, César, bien que l'été fût proche de sa fin, considérant que, de toute la Gaule, il n'y avait plus que les *Morins*[2] et les *Ménapiens*[3] qui fussent insoumis et restassent les armes à la main, sans jamais loi avoir envoyé aucune députation ni demandé la paix, et comptant d'ailleurs pouvoir en finir bien vite avec ces deux peuples, conduisit son armée de leur côté. Mais ceux-ci firent tout autrement que le reste des Gaulois. Après avoir vu que de puissantes cités n'avaient pu résister aux Romains sur les champs de bataille, comme la contrée qu'ils habitaient leur offrait une suite non interrompue de forêts et de marais, ils s'y réfugièrent avec tout ce qu'ils possédaient.

Parvenu à l'entrée de ces forêts sans avoir aperçu aucun ennemi, César commençait à fortifier son camp et les soldats étaient occupés aux travaux çà et là, quand tout à coup les ennemis accoururent de toutes les parties de la forêt voisine et les attaquèrent. Aussitôt les Romains prirent les armes, repoussèrent les assaillants dans là forêt et en tuèrent un certain nombre ; mais, ayant voulu les poursuivre jusque dans les fourrés, ils y perdirent quelques-uns des leurs.

---

1 Peuple espagnol de la Biscaye.
2 Peuple du Boulonnais et d'une partie de la Flandre maritime.
3 Peuple d'une autre partie de la Flandre maritime, de la partie nord du Brabant Septentrional jusqu'à la Meuse, et entre Meuse et Rhin, des pays de Nimègue, Clèves et Gueldre.

Les jours suivants, César entreprit de s'ouvrir un passage en abattant les bois, et fit ranger de part et d'autre tous les arbres abattus, *les branches tournées du côté de l'ennemi*, pour s'en faire un retranchement. Après s'être ainsi avancé fort loin, en moins de temps qu'on ne saurait le croire, l'armée allait atteindre les troupeaux et la queue des bagages de l'ennemi, qui gagnait d'autres forêts encore plus épaisses, quand survint un temps tel qu'il fallut nécessairement suspendre cette entreprise ; et, la pluie ne cessant point, il n'était pas possible de laisser plus longtemps les soldats en campagne. C'est pourquoi, *après avoir ravagé tous les champs, brûlé les villages et toutes les habitations*, César ramena l'armée en arrière, et lui fit prendre ses quartiers d'hiver chez les *Aulerces*[1], les *Lexoviens* et les autres cités qui avaient dernièrement pris les armes. Ensuite César partit pour l'Italie.

En examinant avec attention cette partie du récit de César (que nous nous sommes efforcé de traduire et de résumer très-exactement), il est facile de constater que le célèbre guerrier n'a obtenu aucun succès contre ces deux petits peuples gaulois, courageux et intelligents. Il eu dut être profondément irrité, et son amour-propre ainsi froissé pourrait être ici une circonstance atténuante à l'égard de tous ces incendies et de toutes ces dévastations du pays des Morins et des Ménapiens : véritables procédés de barbares que le grand Romain employa si souvent dans notre vieille Gaule[2].

---

1 Trois cités, voisines les unes des autres, portent ce nom en commun, avec un surnom distinctif pour chacune d'elles, à savoir : les *Aulerces-Cénomans*, peuple du Maine ; les *Aulerces-Diablintes*, peuple du Perche ; les *Aulerces-Éburovices*, peuple du pays d'Évreux. Probablement il s'agit ici de ces derniers, qui étaient voisins des Lexoviens, mentionnés avec eux.

2 Il est également facile de reconnaître que les Morins et les Ménapiens ont été habilement dirigés dans leur retraite au sein des forêts et des marais du littoral de l'Océan. César ne nous dit pas quel chef les dirigea ainsi. Peut-être fut-ce le gaulois Commius, homme de guerre, plein de talents, que nous allons bientôt voir paraître sur la scène et qui était de la cité des Atrébales, limitrophes des Morins. En effet, un ancien auteur militaire, Frontin, nous fait connaître un stratagème imaginé par ce même Commius, pour se tirer d'un mauvais pas où il se trouvait devant César, sur le rivage de l'Océan ; et les circonstances du fait ne peuvent se rapporter à aucune autre expédition de César qu'à celle-ci. L'Atrébate Commius, dit Frontin, vaincu par Jules César et cherchant à passer de Gaule en Bretagne (Angleterre), gagna le rivage de l'Océan dans un moment où, à la vérité, soufflait un vent favorable, mais où la mer s'était retirée ; et quoique ses navires fussent à sec et retenus immobiles sur le rivage, il fit néanmoins déployer les voiles comme pour partir. César, arrivant à sa poursuite et voyant de loin que les voiles étaient enflées et que le vent y donnait en plein, crut dès lors que Commius lui échappait en faisant route par un vent favorable, et il revint sur ses pas. (Frontin, *Stratagèmes*, II, XIII.) Sans doute, plus tard, le guerrier superbe connut la ruse du gaulois dont il avait été le jouet. Peut-être même fut-ce cette ruse qui porta César à tâcher de s'attacher Commius, ainsi que nous le verrons ? Mais nous reconnaîtrons aussi que ce digne gaulois était trop clairvoyant et trop patriote pour se ranger du côté de César dans la guerre de Gaule.

CHAPITRE QUATRIÈME. — QUATRIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 55 — de R. 699).

Consuls : Cn. Pompée le Grand, II, et M. Licinius Crassus, II.

§ I. — Extermination des Usipètes et des Tenchtères.

L'hiver suivant, sous le consulat de Cn. Pompée et de M. Crassus, les *Usipètes* et les *Tenchtères*, peuples germains[1], passèrent le Rhin en très-grand nombre, *non loin de l'endroit où ce fleuve se jette dans la mer*. Ils émigraient pour se soustraire aux invasions des *Suèves*[2], nation germaine la plus puissante et la plus guerrière de toutes. Dans la région où ils vinrent passer le Rhin, ses deux rives étaient alors occupées par les Ménapiens. Les Usipètes et les Tenchtères surprirent d'abord ceux de la rive droite, en massacrèrent un grand nombre, s'emparèrent de leurs barques, passèrent le fleuve, et, surprenant de même les Ménapiens cisrhénans, prirent possession de leur pays. César fut informé de cet événement en Italie. Craignant que ces Germains ne fissent alliance avec les Gaulois et ne vinssent lui disputer la possession de la Gaule, il partit pour l'armée plus tôt que de coutume. A son arrivée, il reconnut que ses soupçons étaient fondés. Les Germains avaient déjà pénétré jusqu'au territoire des *Éburons*[3] et des *Condruses*[4], clients des Trévires. César, *usant de dissimulation avec les Gaulois, leur prescrivit des levées de cavalerie*, et résolut de marcher contre les Germains.

Il n'en était plus éloigné que de quelques journées de marche, lorsqu'il reçut une députation qui venait lui proposer de leur part : — *d'être pour les Romains d'utiles amis, à la condition que les Romains leur attribueraient un territoire, ou qu'ils les laisseraient en possession de celui dont ils s'étaient rendus maîtres*. César répondit : — *qu'il n'y avait en Gaule aucun territoire vacant à donner :, surtout à une si grande multitude ; mais qu'il leur serait permis, s'ils le voulaient, daller s'établir au-delà du Rhin, sur le territoire des Ubiens*[5] : *peuple dont une députation se trouvait actuellement auprès de lui, se plaignant des vexations des Suèves et lui demandant du secours. Il ajouta qu'il se faisait fort d'obtenir à cet égard le consentement des Ubiens*.

Les émigrants demandèrent *trois jours pour délibérer sur cette proposition*, et prièrent César de consentir, en attendant, à ne pas s'avancer davantage. César n'y consentit point : — car il savait (dit-il lui-même) qu'une grande partie de leur cavalerie avait traversé la Meuse, quelques jours auparavant, pour aller faire du

---

1 Les *Tenchtères* étaient sur la rive droite du Rhin, vers son confluent avec la Lippe. Les *Usipètes* étaient-ils près de là ?
2 Peuple dont le nom a persisté dans celui de Souabe, *Suevia*.
3 Pays de Liège avec le territoire qui s'étend à l'est jusqu'au Rhin.
4 Le Condros, au sud de Liège.
5 Territoire de Cologne. — Tacite, *Annal.*, XII, XXIII.

butin et des vivres chez les Ambivarètes[1], et il se doutait bien que le délai demandé n'avait d'autre but que d'attendre le retour de ces cavaliers. — Sur son refus, les députés partirent ; puis ils revinrent pour insister de nouveau sur la même demande. César fit avancer son armée un peu plus loin, et *fit inviter les Germains à venir en bien plus grand nombre dans son camp*. Puis, une escarmouche étant survenue aux avant-gardes, un grand nombre de Germains, avec les principaux d'entre eux et les vieillards, accoururent auprès de César pour entrer en explication. *Il les retint dans son camp*, et faisant prendre aux légions l'ordre de bataille, il alla attaquer à l'improviste le gros de l'émigration germaine, tailla en pièces toute cette malheureuse population, et lança aux trousses des fuyards sa cavalerie, qui les poussa jusqu'au confluent de la Meuse et du Rhin, où ceux qui avaient échappé au massacre se noyèrent. Il périt là *quatre cent trente mille Germains, hommes, femmes et enfants. Les Romains ne perdirent pas un seul homme*[2].

La cavalerie germaine, de retour après ce désastre, fit alliance avec les *Sicambres*[3] et se fixa dans le voisinage des *Ubiens*[4].

S II. — Première expédition de César en Germanie.

Ensuite César passa le Rhin avec l'armée, sur un pont qui fut établi par les légionnaires dans l'espace de dix jours[5] ; il y laissa une forte garde, et se dirigea chez les Sicambres. Ceux-ci, accompagnés des Usipètes et des Tenchtères, se

---

1 Quelques savants placent ces *Ambivarètes* ou *Ambivarites*, dans le pays d'Anvers, à raison de l'analogie des noms. Mais d'autres savants, considérant cette région comme trop peu fertile et trop éloignée de la Meuse pour concorder avec ce texte de César, pensent qu'une partie du Brabant septentrional conviendrait mieux. Montanus croit qu'ici la leçon est fautive et qu'il s'agit des Aduatiques, peuple placé effectivement dans cette région de la rive gauche de la Meuse, dont le territoire est très-fertile et dut attirer la cavalerie germaine par l'espoir d'un riche butin.
Quoi qu'il soit, ou ne doit pas confondre le peuple dont César parle ici avec un autre peuple du même nom, ou d'un nom analogue, les Ambivarètes, qui faisait partie de la clientèle des Éduens et dont il sera parlé au septième livre des Commentaires.

2 L'horrible carnage de cette population émigrante rappelle celui de l'émigration des Helvètes attaquée à l'improviste au bord de la Saône. — D'où provint ici la première agression ? Ce qui est certain, c'est que ce fut César qui en eut tout l'avantage. Du reste son avant-garde était de cinq mille cavaliers ; tandis que les cavaliers germains avec lesquels l'action s'engagea n'étaient qu'au nombre de huit cents. Et qui pourra croire que ces huit cents cavaliers germains, n'ayant derrière eux que des familles d'émigrants, aient été assez insensés pour attaquer spontanément les cinq mille cavaliers de César, qui avaient derrière eux huit légions ? De plus, l'avant-garde de César tourna bride presque aussitôt, sans combattre. Enfin il est manifeste que César viola ici le droit des gens à l'égard des Germains qu'il avait appelés dans son camp. Aussi Caton demanda-t-il en plein sénat que, pour mettre fin à ces guerres sans cesse renouvelées par tous moyens, César fût livré aux ennemis. Mais le succès lave bien des crimes ; et la proposition de Caton échoua.

3 D'Anville place les *Sicambres* ou *Sigambres*, sur la rive droite du Rhin, à la hauteur de Düsseldorf. Dewetz les place un peu plus au sud, entre la Lippe et la Sieg, et il fait dériver leur nom de celui de cette dernière rivière.

4 Du côté du nord, entre Wesel et Lippstadt, croit-on.

5 Probablement au voisinage de Bonn, comme on le verra plus loin.

retirèrent dans les bois avec tout ce qu'ils possédaient. César, *après avoir incendié leurs habitations et ravagé leur territoire*, se rendit chez les Ubiens, auxquels il promit sa *protection* si les Suèves les attaquaient. Les Suèves, après avoir caché au fond des forêts leurs familles et leurs biens, avaient rassemblé sur un point de leur territoire tous les hommes en état de porter les armes, et ils y attendaient les Romains, avec la ferme résolution d'accepter la bataille. César, qui en fut instruit, jugea à propos de ne pas pousser plus avant, repassa le Rhin dix-huit jours après l'avoir franchi, et fit couper le pont.

§ III. — Première expédition de César en Bretagne.

L'été touchait presque à sa fin ; cependant César résolut de passer en *Bretagne*, ne dût-il y faire cette année-là qu'une simple reconnaissance de l'île, se renseigner sur les hommes qui l'habitaient et se rendre compte par lui même des lieux, des ports, et des moyens d'y parvenir : toutes questions presque inconnues aux Gaulois. Car les marchands seuls osaient aborder dans cette île, et encore n'en visitaient-ils que le littoral de la région qui fait face à la Gaule. César ordonna donc à Volusenus d'aller d'avance sur un vaisseau long explorer la côte ; et lui-même, avec toute l'armée, il se mit eu marche pour se rendre chez les Morins, d'où l'on pouvait, par une courte traversée, passer en Bretagne. Il y rassembla, outre la flotte qui avait combattu celle des Vénètes, tout ce qu'il put trouver de navires sur les côtes du voisinage.

La nouvelle de ces préparatifs ayant été portée dans l'île par les marchands, des députés de plusieurs cités bretonnes vinrent lui promettre de donner des otages et de reconnaître l'autorité du peuple romain. César les renvoya chez eux *en leur faisant de généreuses promesses*, et leur adjoignit Commius, gaulois qu'il avait lui-même fait roi des Atrébates après leur défaite, qu'il appréciait comme un homme de courage et de ressources, auquel il croyait pouvoir se fier, dit-il[1], et qui jouissait d'une grande influence dans ses contrées. Il lui donna la mission de *visiter beaucoup de cités de l'île et de les engager à prendre parti pour le peuple romain*, en leur annonçant sa prochaine arrivée. Volusenus revint cinq jours après son départ rendre compte à César de l'inspection de la côte, qu'il avait faite seulement à distance : n'ayant osé y aborder ni se fier aux barbares.

Pendant les préparatifs de cette expédition de Bretagne, les Morins, effrayés de la présence d'un tel hôte au milieu d'eux, s'étaient empressés de venir lui faire leur soumission. Et César, trop heureux de ne point les avoir pour ennemis au moment où il allait tenter cette aventure, après avoir exigé d'eux la remise d'un grand nombre d'otages, avait bien voulu les recevoir en grâce.

Ayant ensuite requis et rassemblé quatre-vingts vaisseaux de charge, qu'il jugea suffisants pour le transport de deux légions, il répartit tout ce qu'il avait de vaisseaux longs sous les ordres du questeur, des lieutenants et des préfets. Dix-

---

1 *Quem sibi fidelem arbitrabatur*. — Ce qui veut dire seulement que César avait beaucoup fait pour gagner Commius et l'amener à trahir la Gaule ; mais nous verrons plus tard qu'il n'y a pas réussi.

huit autres navires de chaire, retenus par les vents, à huit milles de distance[1], furent destinés au transport de la cavalerie. Il envoya le reste de l'armée, sous les ordres des lieutenants Q. Titurius Sabinus et L. Arunculeius Cotta, chez les Ménapiens et chez ceux d'entre les Morins qui ne lui avaient point encore envoyé de députation. Il laissa à la garde du port le lieutenant P. Sulpicius Rufus, avec des forces suffisantes. Après toutes ces précautions prises, César, profitant d'un temps favorable, leva l'ancre un peu avant la troisième veille (un peu avant minuit), en donnant l'ordre à la cavalerie d'aller s'embarquer dans le port situé plus loin, et de le suivre sans retard. De sou côté, il atteignit le rivage de Bretagne avec ses premiers vaisseaux vers la quatrième heure du jour (dix heures du matin).

Cette première expédition de Bretagne ne dura que très-peu de jours et se réduisit, pour ainsi dire, à une reconnaissance du littoral qui fait face à la Gaule. César n'y emmena avec lui que *deux légions*, la septième et la dixième ; ses vaisseaux furent maltraités à l'atterrage par une tempête : il revint en Gaule à l'équinoxe d'automne[2].

§ IV. — Incursion de T. Labienus chez les Morins, et dévastation du pays des Ménapiens par Q. Titurius Sabinus et L. Arunculeius Cotta.

Le lendemain de son retour sur le continent. César détacha, sous le commandement du lieutenant T. Labienus, les deux légions qu'il avait ramenées de Bretagne, et les envoya à la poursuite des Morins, qui s'étaient révoltés, et qui, ne pouvant trouver un refuge dans leurs marais, desséchés alors par des chaleurs inaccoutumées, ne tardèrent pas à tomber presque tous en son pouvoir.

Quant à l'attaque dirigée par les lieutenants Q. Titurius Sabinus et L. Cotta contre les Ménapiens, elle n'aboutit pas à un résultat aussi avantageux pour les Romains. Les Ménapiens, s'étant retirés dans d'épaisses forêts, y demeurèrent inaccessibles ; et les légions employées à cette expédition durent se borner à ravager les champs, à couper les blés et à incendier les habitations. Après quoi elles rejoignirent César, qui distribua l'armée en quartiers d'hiver chez les Belges.

Ces faits accomplis, César en adressa le récit à Rome, où des actions de grâces durant vingt jours furent décrétées par le Sénat.

---

1 Probablement dans le port de Boulogne (*Gessoriacum*), pendant que César, avec le gros de la flotte, se serait trouvé dans le port de Witsan, ou Wissant, qui est aujourd'hui obstrué par des sables.

2 Signalons ici dans le texte un détail qui nous intéresse beaucoup au point de vue de l'*effectif des légions que César avait en Gaule*. A ce retour de Bretagne, deux vaisseaux de charge furent séparés du reste de la flotte et forcés d'aborder un peu plus bas. Il s'y trouvait, dit César, trois cents soldats, ce qui fait 150 soldats sur chacun de ces deux vaisseaux de charge. Or, nous avons vu que César avait réparti les deux légions sur 80 vaisseaux de charge ; ce qui, à 150 soldats par vaisseau, porterait l'effectif total des deux légions à 80 fois 150 ou 12.000 légionnaires ; c'est-à-dire à *six mille hommes par légion*, sans compter la cavalerie, les équipages, etc. C'est là, on le voit, une confirmation irrécusable de ce que nous avons dit dans nos préliminaires sur ce sujet important.

CHAPITRE CINQUIÈME. — CINQUIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 54 — de R. 700).

Consuls : L. Domitius Ænobarbus et Ap. Claudius Pulcher.

§ I. — Préparatifs pour une deuxième expédition en Bretagne.

Avant de partir pour l'Italie, comme il avait coutume de s'y rendre chaque année au commencement de l'hiver, César commanda à ses lieutenants défaire construire pendant son absence le plus grand nombre possible de vaisseaux, et de faire réparer les anciens. Il indiqua les proportions et la forme qu'il fallait donner à ceux que l'on construirait, lesquels devaient tous être munis de rames ; et il prit des mesures pour qu'on fit venir d'Espagne tout ce qui était nécessaire à leur armement. Après avoir tenu en Italie l'assemblée de la Gaule citérieure, il se rendit en Illyrie, partie de sa province dont les *Pirustes*[1] ravageaient, disait-on, les frontières. Dès qu'il y parut, les Pirustes s'empressèrent de lui donner toutes les satisfactions qu'il lui plut de leur imposer. Cela fait, il revint dans la Gaule citérieure, et de là rejoignit bientôt l'armée, dont il visita tous les quartiers d'hiver.

Grâce au zèle extraordinaire des soldats, qui avait suppléé à un dénuement très-grand de toutes choses, il trouva sur les chantiers environ *six cents vaisseaux du modèle qu'il avait indiqué, et vingt-huit vaisseaux longs*, tous assez avancés en construction pour pouvoir être lancés à l'eau sous peu de jours. Après avoir comblé d'éloges les soldats et les directeurs des travaux, il expliqua son projet, et assigna à tous pour lieu de ralliement le port Itius, port d'où il avait reconnu que la traversée en Bretagne était extrêmement facile : la distance de ce point du continent à l'île n'étant que d'environ trente milles[2]. Il laissa pour l'exécution de cet ordre le nombre de soldats qui lui parut suffisant ; et lui-même, avec quatre légions sans bagages et huit cents cavaliers, il partit pour le pays des Trévires, vu que ce peuple ne se rendait point aux convocations, n'obéissait point aux ordres, et sollicitait, disait-on, le secours des Germains transrhénans.

---

1 Peuple des frontières d'Illyrie, mais dont la position précise est inconnue.

2 La position de ce port a donné lieu a beaucoup de recherches et de discussions. On peut dire en général que les opinions à ce sujet se partagent entre Boulogne et Witsan, ancien port situé vers le milieu de la côte qui s'étend de Boulogne à Calais, mais aujourd'hui comblé par des atterrissements.

§ II. — Politique de César chez les Trévires.

La cité des Trévires était la plus puissante de la Gaule par sa cavalerie, et pouvait en outre lever beaucoup d'infanterie. Son territoire touchait au Rhin. Deux chefs, *Indutiomare* et *Cingetorix*, s'y disputaient le pouvoir. Ce dernier, dès qu'on fut informé de l'approche de César avec les légions, *vint à sa rencontre, lui donna l'assurance que lui et tous les siens resteraient fidèles à l'amitié du peuple romain, et l'instruisit de ce qui se faisait chez les Trévires*.

Au contraire, Indutiomare se mit à rassembler la cavalerie et l'infanterie de la cité, et à se préparer à la guerre, après avoir mis tous les non combattants à couvert dans la forêt des *Ardennes* : forêt qui s'étend sur une largeur immense *depuis le Rhin jusqu'au pays des Rhèmes*. Mais quand il eut vu *nombre des princes trévires, entraînés par leur liaison avec Cingetorix et effrayés de l'arrivée des légions, se rendre auprès de César, en solliciteurs plus soucieux de leurs intérêts particuliers que des intérêts de la cité*, Indutiomare, craignant d'être abandonné de tous, envoya une députation à César pour lui exposer que, — de son côté, s'il n'avait pas jusque-là jugé à propos d'aller à lui et de se séparer des siens, c'était pour mieux retenir la cité dans le devoir, et pour empêcher que le peuple, abandonné de toute la noblesse et privé de direction, ne se laissât entraîner dans quelque fâcheux écart ; qu'aussi bien la cité était à ses ordres, et que lui-même, si César le permettait, se rendrait auprès de lui dans son camp, pour remettre entre ses mains, avec son propre sort, celui de tous les Trévires.

Bien que César ne se méprît point sur la véritable cause d'un tel langage, et qu'il comprît à merveille pourquoi Indutiomare renonçait à son premier projet, néanmoins, ne voulant pas être forcé de passer l'été chez les Trévires, alors qu'il avait tout préparé pour la guerre de Bretagne, *il lui ordonna de venir avec deux cents otages, et avec son fils, et avec tous ses proches parents*. Quand ces otages furent tous arrivés dans le camp, César voulut bien rassurer Indutiomare, et en même temps il l'exhorta à persévérer dans le devoir. — Mais *il ne laissa pas pour cela d'appeler auprès de lui les autres princes des Trévires et de les mettre particulièrement, et un à un, en rapport de confiance avec Cingetorix*, non-seulement par considération pour son mérite personnel, mais encore *parce qu'il sentait toute l'importance d'accroître le plus possible parmi les Trévires l'autorité d'un homme qu'il voyait animé pour lui de tant de bonne volonté*. — C'était une atteinte profonde portée au crédit d'Indutiomare ; il en fut péniblement affecté, et la douleur qu'il en ressentit ne servit qu'à exaspérer son inimitié secrète contre les Romains.

Nous avons reproduit en entier ce passage des *Commentaires* concernant la politique de César chez les Trévires, parce qu'on y voit assez bien, malgré toute l'habileté du récit, la nature profondément corruptrice de cette politique, qui se montre la même partout : *diviser pour régner* ; et, *pour diviser*, s'adresser aux ardeurs les plus vives ou de l'intérêt personnel, ou de la jalousie politique, ou de la soif des honneurs. Indutiomare était le chef suprême des Trévires, Cingetorix était son gendre et aspirait au pouvoir ; c'est donc dans la famille même du vieux chef gaulois que César a su découvrir ce jeune ambitieux, traître à sa propre famille, aussi bien qu'à sa propre cité, et dès lors tout à fait digne de seconder les projets de César contre la Gaule. Aussi voit-on combien César l'apprécie ; avec quelle complaisance il le loue ; avec quel soin il l'aide à

supplanter son beau-père, le grand chef choisi par la cité ; avec quelle bienveillance il accueille tous les amis que le jeune prince lui présente, et il leur accorde tout ce qu'ils demandent pour eux-mêmes, sans s'inquiéter du salut de la cité.

§ III. — Deuxième expédition de César en Bretagne.

Cette affaire réglée. César se rendit avec les légions au *port Itius*. Il y trouva la flotte munie de tout ce qui lui était nécessaire, et prête à partir. Là s'étaient réunis et attendaient, *avec des cavaliers de toute la Gaule au nombre de quatre mille, les princes de toutes les cités*. — *César avait résolu de ne laisser sur le continent que ceux d'entre ces princes, en très-petit nombre, dont il avait constaté la fidélité, et d'emmener avec lui tous les autres comme otages* ; de crainte que pendant son absence il ne survînt en Gaule quelque mouvement.

Dumnorix, le prince éduen dont il a déjà été question, était, dans la pensée de César, un de ceux qu'il lui importait le plus d'emmener en Bretagne, parce qu'il le savait désireux de changements, ambitieux, d'un grand courage, et d'une grande autorité parmi les Gaulois. Dumnorix, de son côté, ne voulait pas quitter la Gaule ; il avait supplié César de l'y laisser, mais en vain ; et, au moment de l'embarquement, il avait pris le parti de s'échapper du camp avec des cavaliers éduens, à l'insu de César, pour retourner dans sa cité. César, en ayant été informé, fit suspendre l'embarquement et envoya un fort détachement de cavalerie à la poursuite de Dumnorix, avec ordre de le ramener bon gré mal gré, mort ou vif. Bientôt rejoint, Dumnorix refusa d'obéir, et les cavaliers de César, exécutant la consigne qu'ils avaient reçue, *l'entourèrent et le tuèrent*.

Cet acte de justice romaine accompli. César chargea Labienus, *avec trois légions et deux mille cavaliers*, d'avoir l'œil sur ce qui se passerait en Gaule et de prendre conseil de l'occasion et des événements, de défendre les ports et de pourvoir aux subsistances. Puis lui-même, *emmenant cinq légions et autant de cavaliers qu'il en laissait sur le continent*, il leva l'ancre au coucher du soleil.

Cette deuxième expédition de Bretagne fut poussée un peu plus avant que la précédente dans l'intérieur de l'île. César passa la *Tamise* à gué en face des Bretons, et eut avec eux plusieurs engagements. Les Bretons, de leur côté, eurent l'habileté de combattre à la légère, par petits corps de troupes, sans s'exposer à tenir ferme et en masses contre le *gladius* des légionnaires. Ils eurent aussi d'abord le bon sens de faire taire leurs dissensions intérieures, et de s'unir sous un chef unique contre l'ennemi commun. De sorte que, au début de cette expédition, César n'obtint que peu de succès, et dut user de beaucoup de circonspection. Mais bientôt, en Bretagne comme en Gaule, il sut trouver les moyens de nouer des intelligences avec les chefs de certaines cités ; on lui fournit des vivres, et plusieurs d'entre elles se laissèrent entraîner à lui envoyer des députations. Ces défections forcèrent le grand chef des Bretons, *Cassivellaune*, à traiter avec lui. Et César, aux approches de l'équinoxe d'automne, ramena l'armée romaine en Gaule avec les honneurs de la guerre. Ce fut, paraît-il, d'après Tacite (*Agricola*), tout ce qu'il retira de ses deux expéditions en Bretagne.

§ IV. — Soulèvement de plusieurs cités du centre et du nord-est de la Gaule ; succès d'Ambiorix : tactique politique de César.

Revenu sur le continent, César se rendit à *Samarobriva*[1], où il tint l'assemblée de la Gaule. Le blé étant rare cette année-là, il fut forcé de placer les légions en quartiers d'hiver autrement que les années précédentes et dans un plus grand nombre de cités. Il les répartit de telle manière qu'elles pussent s'approvisionner de blé, et que néanmoins *tous les quartiers*, sauf celui de Roscius qui était dans le pays le plus paisible, *se reliassent entre eux, à cent milles au plus de distance*[2]. Lui-même se décida à rester en Gaule jusqu'à ce que les légions fussent arrivées et retranchées dans les positions qu'il venait de leur assigner.

Il y avait chez les Carnutes un homme de très-haute naissance, Tasgèce (*Tasgetius*), qui n'était d'abord qu'un simple particulier, mais dont les ancêtres avaient occupé le rang suprême dans la cité. César, *en considération de sa valeur, de ses bonnes dispositions à son égard et des services signalés qu'il lui avait rendus dans toutes les guerres, avait trouvé bon de le replacer dans la position de ses ancêtres*. Mais, la troisième année du règne de Tasgèce, ses ennemis, *de concert avec un grand nombre de ses concitoyens*, l'avaient mis publiquement à mort[3]. Cette affaire fut déférée à César, qui, vu la multitude de ceux qui y avaient été mêlés et compromis, craignant qu'à leur instigation la cité entière ne fît défection, ordonna à L. Plancus de se porter au plus tôt avec sa légion du *Belgium*[4] chez les Carnutes, pour y passer l'hiver, y rechercher ceux qui avaient coopéré à la mort de Tasgèce, et les lui faire amener. En même temps. César apprenait de tous les lieutenants et des questeurs que les légions dont il leur avait confié le commandement étaient parvenues dans les quartiers d'hiver, et qu'elles s'y étaient retranchées.

Mais quinze jours s'étaient à peine écoulés que tout à coup, dans le pays des Éburons, *dont la plus grande partie est placée entre la Meuse et le Rhin*[5], et chez

---

1 Ville principale des *Ambiens*, aujourd'hui *Amiens* : nom moderne qui rappelle celui de la cité gauloise.

2 Nous avons indiqué en détail cette répartition des légions, dans notre Ier volume.

3 Voici un nouvel exemple d'un chef gaulois qui s'est laissé corrompre comme Cingetorix, et qui, durant trois années, a été de connivence avec l'ennemi de la Gaule. Mais, on le voit, Tasgèce n'a pas tardé à subir le juste châtiment de son crime.

4 Quelques savants, entre autres d'Anville, ont pensé que le nom de *Belgium* employé ici par César ne désignait qu'une certaine partie du vaste territoire occupé par les peuples belges, *Belgæ* ; nous croyons que c'est une erreur, et que ce nom de *Belgium* désigne tout le territoire des Belges. Les raisons qui nous paraissent motiver notre opinion seront exposées ci-après, dans notre dernier volume, où cette question géographique présentera plus d'intérêt, à raison des dernières mesures prises par César à la fin de la guerre de Gaule, en vue de la guerre civile qui allait survenir à la suite. Ainsi nous traduirons désormais le nom de *Belgium* par le nom français Belgique, qui rend bien le sens que nous lui attribuons ici dans la pensée de César, sauf à en exposer nos motifs à l'occasion indiquée ci-dessus.

5 Aujourd'hui pays de Liège, Maëstricht et Aix-la-Chapelle réunis : *dont la plus grande partie* était effectivement, comme le dit César, entre la Meuse et le Rhin, et dont une moindre partie s'étendait du côté de l'ouest sur la rive gauche de la Meuse, où les *Éburons* avaient pour limitrophes au sud-ouest des *Aduatiques* (V, XXVII). Du côté de

lesquels hivernaient *une légion* et *cinq cohortes* sous les ordres des lieutenants Sabinus et Cotta, éclata une insurrection suscitée par *Ambiorix* et *Cativulce*, leurs rois. Entraînés par les messages du Trévire Indutiomare, ces deux chefs gaulois avaient soulevé leur cité et étaient venus attaquer les Romains dans leur camp.

Ceux-ci ayant aussitôt pris les armes et garni le retranchement, pendant que la *cavalerie espagnole* faisait une sortie avec succès, Ambiorix désespéra de forcer le camp et eut recours à la ruse.

Ayant demandé à parlementer, il annonça aux Romains cette fausse nouvelle : — que César était parti pour l'Italie ; que toutes les cités gauloises s'étaient concertées pour attaquer partout à la fois ce même jour toutes les légions séparées et les expulser de la Gaule ; que de plus un grand corps de Germains auxiliaires avait passé le Rhin et arriverait là dans deux jours ; sans quoi, évidemment, il n'était pas lui-même assez étranger à la réalité des choses pour oser croire que, seul avec sa faible cité, il pût l'emporter sur le peuple romain. Il ajouta que, dans de telles conjonctures, non-seulement par reconnaissance pour les bienfaits personnels dont il était redevable à César, mais aussi dans l'intérêt de sa cité, il proposait comme moyen de conciliation : que les Romains, de leur propre volonté et avant que les cités voisines fussent informées de ces événements, évacuassent le territoire des Éburons, pour aller se réunir, à leur choix, ou *au corps d'armée de Q. Cicéron*, ou *à celui de T. Labienus*, dont *l'un était à environ cinquante milles de distance, et l'autre un peu plus loin*. — Et, cela dit, Ambiorix se retira.

Cotta soupçonna la ruse ; mais Sabinus s'y laissa prendre[1], et son avis prévalut dans le sein du conseil sur celui de Cotta et du plus grand nombre des tribuns et des centurions des premiers ordres.

Le lendemain, dès l'aube du jour, les quinze cohortes partirent en une longue file, avec une grande quantité de bagages, et *se dirigèrent vers l'une des deux légions voisines*[2]. *A deux milles de distance il y omit à traverser une grande vallée boisée : là, au moment où la tête de la colonne n'était pas encore sortie de la vallée et où déjà la queue y descendait*, Ambiorix avec ses Éburons, qui s'étaient tenus cachés sous les bois, *apparaissent par devant et par derrière, refoulent l'avant-garde et poussent l'arrière-garde au fond de la vallée*. Dès lors l'armée entière, enveloppée et pressée de toutes parts, prend le parti de se former en cercle ; puis, elle exécute de temps en temps quelques charges partielles pour tâcher de se dégager. Mais les Éburons, habilement dirigés par Ambiorix, la harcèlent, l'accablent de traits, sans jamais tenir ferme ; quand une cohorte les charge, ils cèdent ; et quand elle veut se rallier au gros de l'armée, ils la harcèlent de nouveau sur les flancs et par derrière. Finalement le désordre

---

l'est, le territoire des *Éburons* s'étendait jusqu'au Rhin. Entre le Rhin et la Meuse, il avait pour limites : au nord, le pays des *Ménapiens* à la hauteur environ de Düsseldorf ; et au sud, à partir du Rhin, d'abord le pays des *Trévires*, qui occupait la vallée de la Moselle, puis le pays des *Sègnes* et des *Condruses*, entre la vallée de la Moselle et les rives de la Meuse.

1 Il est remarquable que deux ans auparavant, comme on l'a vu plus haut, ce même Sabinus, envoyé par César chez les Unelliens avec trois légions, avait réussi, par une ruse de la même nature que celle-ci, à attirer l'armée du Viridovix dans une position très-désavantageuse, où il l'écrasa presque totalement. — III, XVII, XVIII, XIX.

2 Le texte, en effet, n'indique nullement si ce fut vers celle de Cicéron ou vers celle de Labienus qu'elles se dirigèrent. Nous aurons à revenir sur cette question, dans la recherche de la position d'*Aduatuca*, position qu'il sera important de déterminer plus loin.

se met parmi les Romains, la plupart sont tués ; un certain nombre regagnent le camp et s'y tuent eux-mêmes de désespoir la nuit suivante ; *quelques fuyards seulement parviennent à gagner le camp de Labienus*, à la faveur des bois.

Telle fut cette bataille mémorable, où périrent environ neuf mille légionnaires. Ce désastre alluma toutes les fureurs de César, comme nous le verrons plus loin ; et ici il tâche d'en montrer la principale cause dans un parjure d'Ambiorix. Nous ne voulons point examiner ce qui est permis ou non contre une invasion telle que celle de César en Gaule, ni la valeur de son témoignage personnel touchant ce prétendu parjure d'Ambiorix ; mais nous devons attirer l'attention sur deux points que constate le propre texte de César. Il y est dit : 1° que les légionnaires de Sabinus et Cotta avaient des vivres en quantité suffisante, — *se frumentaria non premi* ; — 2° qu'ils se trouvaient à cette bataille en nombre égal à celui des Éburons, — *Erant et virtute et numéro pares nostri*. — (V, XXVIII.) Il résulte de là que, même hors de leur camp, les Romains conservaient encore, par leurs armes et leur discipline, un très-grand avantage sur les troupes irrégulières d'Ambiorix ; et qu'il leur eût suffi de faire éclairer leur marche pour être à l'abri d'une surprise et d'un désastre. C'était là un point essentiel, sur lequel et Cotta et Sabinus devaient nécessairement être d'accord : l'un, parce qu'il soupçonnait le piège ; l'autre, parce que cela eût mis le corps d'armée à l'abri des conséquences éventuelles de sa confiance dans la bonne foi d'Ambiorix.

Pourquoi donc les lieutenants de César n'ont-ils pas fait éclairer leur marche ? Nous sommes porté à penser que cette faute capitale fut la conséquence, non d'un parjure d'Ambiorix, mais bien de l'audace incroyable qu'il déploya dans cette attaque dirigée par lui seul, — au milieu des quartiers d'hiver de l'armée romaine, presque en présence de César qui était dans le voisinage, contre des légionnaires aussi nombreux que ses Éburons. — Une telle audace sans doute fit croire aux Romains ainsi attaqués, que réellement la Gaule entière se soulevait, que les Germains arrivaient ; et, par suite, amena leur départ précipité sous le coup de la terreur et sans prendre dans leur marche toutes les précautions réglementaires en pareil cas.

Voilà bien, probablement, ce qui a pu aveugler les deux lieutenants de César qui commandaient ces quinze cohortes ! — Mais, a examiner de près les détails du texte, ce qui amena la défaite si complète de leurs troupes, ce fut d'une part, croyons-nous, la sollicitude de chaque légionnaire pour la conservation de son butin : laquelle poussa beaucoup d'entre eux à quitter les rangs pour courir aux bagages, dans la pensée de sauver leurs objets les plus précieux ; ce fut, d'une autre part, le courage et l'obéissance ponctuelle des Éburons aux ordres d'Ambiorix ; ce fut surtout l'audace intelligente, l'habileté militaire, le coup d'œil juste et le sang-froid parfait de ce grand chef gaulois.

Un barbare avoir osé ainsi lutter d'audace, d'intelligence et d'habileté militaire avec César, et avoir obtenu l'avantage sur lui ! — Voilà ce qui dut rendre l'illustre proconsul furieux, et ce qu'il ne dut point perdre de Tue dans le récit qu'il nous a laissé de l'événement. Mais, à nos yeux, voilà ce qui nous montre dans Ambiorix le digne précurseur de Vercingétorix, et ce qui doit nous faire considérer l'intelligent et intrépide roi des Éburons comme la seconde des grandes figures de la Gaule.

Enhardi par ce succès, Ambiorix, sans perdre un instant, ordonne à son infanterie de le suivre, *prend lui-même les devants avec sa cavalerie, marchant jour et nuit, pour se rendre chez les Aduatiques, qui sont limitrophes des Éburons* ; il les informe de l'événement et les excite à prendre les armes ; puis, *il court de*

nouveau et arrive le lendemain chez les Nerviens, et les exhorte à profiter de l'occasion pour recouvrer la liberté et se venger des envahisseurs de la Gaule. Aussitôt les Nerviens envoient des courriers à leurs clients, lèvent des troupes, et se précipitent vers les quartiers de Q. Cicéron, qui ne se doutait de rien. Ils surprennent ses soldats occupés à couper du bois ou à fortifier leur camp ; et bientôt des troupes nombreuses d'Éburons, d'Aduatiques et de Nerviens se réunissent et livrent l'assaut à la légion, qui ne parvient ce jour-là qu'avec beaucoup de peine à défendre le retranchement. Cicéron dépêche en toute hâte des courriers à César ; ils sont arrêtés au passage et mis à mort. Pendant la nuit, Cicéron fait augmenter les défenses du camp. Le jour suivant, les ennemis comblent le fossé et livrent un nouvel assaut, vainement encore. Alors ils ont recours à cette même ruse qu'Ambiorix avait déjà employée contre Titorius ; ils demandent à parlementer et répètent : que toute la Gaule est en armes ; que les Germains ont passé le Rhin ; que tous les quartiers d'hiver de l'armée de César sont attaqués... Mais Cicéron ne s'y laisse point prendre et leur répond avec une très-grande fermeté. Les assauts se renouvellent chaque jour, et la légion persiste à tenir ferme avec le plus grand courage. Enfin, *Cicéron trouve à prix d'or un Nervien traître à son pays*, qui fait parvenir une lettre à César.

Sans perdre un instant, César accourt de Samarobriva avec une légion et quatre cents hommes de cavalerie[1]. *Il détermine par de grandes récompenses un cavalier gaulois à porter une lettre au camp de Cicéron*. Cette lettre, *annonçant du secours*, est lue en public et comble de joie les soldats. *Au même moment, on apercevait au loin la fumée des incendies ; ce qui fut pour eux la preuve certaine que les légions arrivaient*[2]. Les Gaulois, de leur côté, abandonnent l'attaque du camp de Cicéron et se portent contre César avec toutes leurs forces.

César, *en feignant de les craindre*, réussit à les attirer dans une position désavantageuse, au pied même des retranchements de son camp ; et alors, les faisant charger par toutes les portes à la fois et lançant sur eux sa cavalerie, il les mit en fuite si précipitamment que pas un ne s'arrêta pour combattre, qu'un grand nombre furent tués, et que les autres, jetant leurs armes, se sauvèrent dans les forêts et les marais du voisinage. César jugea qu'il pouvait être imprudent de les y poursuivre, et le même jour poussa droit au camp de Cicéron, où il entra. Il remercia et loua vivement toute la légion, depuis le lieutenant jusqu'aux simples soldats, pour l'intrépidité que tous avaient montrée dans cette périlleuse occurrence.

Bientôt la nouvelle de la victoire de César fut portée *aux quartiers de Labienus, chez les Rhèmes, à cinquante milles des quartiers de Cicéron*. Indutiomare l'apprit, de son côté, au moment même où il se proposait d'attaquer le camp de Labienus, et l'inquiétude qu'elle lui causa l'obligea à se retirer à la hâte pendant la nuit, et à ramener ses troupes sur le territoire des Trévires.

Dans une telle situation. César jugea à propos de ne pas s'éloigner de l'armée et de conserver lui-même, pendant l'hiver, le commandement *de trois légions, qu'il répartit autour de Samarobriva*. Aussi bien, à la nouvelle de la défaite de Sabinus, presque toutes les cités de la Gaule s'étaient envoyé des émissaires pour s'entendre et faire partout appel aux armes. On tenait des assemblées nocturnes dans les lieux solitaires ; et, de tout cet hiver, César ne fut pas un seul

---

1 Comme nous avons eu l'occasion de le démontrer dans le volume précédent.
2 V, XLVI. Ainsi, la fumée des incendies, voilà à quoi l'on reconnaissait de loin en Gaule la marche des légions de César.

jour sans anxiété : *à chaque instant il recevait l'avis de quelques conciliabules ou de quelques mouvements des Gaulois*.

Ayant donc convoqué auprès de lui les princes de chaque cité, il alarma les uns, en leur déclarant ce qui se passait ; il encouragea les autres par des promesses et des flatteries de toutes sortes ; et il réussit de cette manière à retenir dans le devoir une grande partie de la Gaule.

Néanmoins les Sénons, qui constituaient une cité des plus puissantes et des plus influentes, avaient tenté de mettre à mort, en pleine assemblée générale, Cavarin (*Cavarinus*), *que César avait fait roi parmi eux*[1], dont le père, Moristasque (*Moristasgus*), était roi lors de l'arrivée de César en Gaule, et dont les ancêtres avaient été rois. Cavarin, qui dans un pressentiment de l'intention des Sénons s'était enfui, avait été poursuivi par eux jusqu'aux frontières de la cité, déclaré déchu du trône et banni du territoire. Ensuite la cité avait envoyé une députation à César pour lui donner satisfaction. Mais, César ayant ordonné que tout le sénat se rendît auprès de lui, il n'avait pas tenu compte de cet ordre. Il en résulta un grand effet parmi les barbares qu'il se fût ainsi rencontré quelques hommes osant faire appel aux armes, et cela produisit un tel changement dans les dispositions de tous, que, *à l'exception des Éduens et des Rhèmes, pour lesquels César avait toujours eu des égards particuliers, à raison de l'ancienne et constante amitié des uns pour le peuple romain, et des services récents des autres dans la guerre de Gaule, il n'y eut presque aucune cité qui ne lui fût suspecte en ce moment-là*.

Et je ne sais (ajoute le narrateur) si l'on doit bien s'en étonner, non-seulement par tant de raisons naturelles en pareil cas, mais surtout parce que c'était pour les Gaulois une douleur insupportable, *après avoir été jusque alors placés au-dessus de tous les peuples par leurs qualités militaires*, de se voir déchus à ce point d'être réduits à supporter la domination romaine.

Tout ceci prouve bien à la fois et la passion intime des peuples de la Gaule pour la liberté, et le profond oubli de tout sentiment national où étaient tombés les chefs des deux grandes cités signalées ici par César, et la vaste étendue du système politique de corruption et de trahison mis en œuvre par ce Romain contre nos pères.

---

1 Voilà encore un prince gaulois que César a mis à la tête de sa cité, contre les usages et les lois de la Gaule, afin d'avoir dans cette puissante cité des Sénons un agent politique dévoué et bien placé pour y étouffer tout penchant généreux et patriotique. Sans les mésaventures survenues à Tasgèce et à Cavarin, nous n'eussions peut-être jamais connu cette habile création de petits rois césariens en Gaule, qui montre si bien qu'un peuple, aux yeux de ce faiseur de rois, n'était qu'un vil troupeau pour lequel il suffisait de choisir un berger sûr, dans l'intérêt du maître. Du reste, César doit avoir créé bon nombre de ces petits rois de Gaule, à en juger par la facilité avec laquelle il accordait cette faveur, sur les recommandations qui lui venaient de Rome, ainsi que le montre cette lettre de lui à Cicéron : Je ferai de M. Furius, que vous me recommandez, ou un roi de Gaule ou un lieutenant de Lepta. Si vous vous intéressez encore à quelqu'autre, envoyez-le moi, que je lui fasse une position. — Cicéron, *Epist. ad fam.*, V, *ad Cæsarem*.

§ V. — Défaite des Trévires par Labienus.

Quant aux Trévires et à Indutiomare, reprenant courage de leur côté, au sentiment de cette sourde agitation qui se propageait partout, ils ne laissèrent passer aucun jour de l'hiver sans envoyer des députés au-delà du Rhin, pour exciter les Germains à prendre les armes, Mais, au souvenir de la guerre d'Arioviste et du désastre des Tenchtères, aucune cité germaine ne voulut consentir à passer le Rhin et à tenter de nouveau la fortune des armes. Déchu de cet espoir, Indutiomare n'en fit pas moins de grands préparatifs de guerre. Comprenant bien qu'on était disposé à venir à lui de toutes parts, que les Sénons et les Carnutes y étaient poussés par la conscience de leur crimes que les Nerviens et les Aduatiques se préparaient à recommencer la lutte, et que des masses de volontaires ne manqueraient pas de se présenter à lui dès qu'il aurait fait un pas hors du territoire de sa cité, il indiqua une *assemblée armée*. — C'est ainsi que les Gaulois avaient coutume de procéder pour entreprendre, une guerre ; et, dans ce cas, la loi commune obligeait tous les jeunes hommes pubères à se rendre dans l'assemblée, avec leurs armes. — Indutiomare y fit déclarer ennemi de la patrie Cingetorix, son gendre, chef du parti opposé au sien, et *resté fidèle à César*, comme il a été dit ci-dessus. Tous ses biens furent confisqués. Après quoi, Indutiomare annonça à l'assemblée que, appelé par les Sénons, les Carnutes et beaucoup d'autres peuples de la Gaule, il allait se rendre auprès d'eux, en traversant le pays des Rhèmes, qu'il se proposait de ravager ; mais qu'il allait d'abord attaquer le camp de Labienus. Et il donna des ordres en conséquence.

Labienus, campé dans une position très-forte, soit par la nature du lieu, soit par les retranchements qu'il y avait fait élever, n'avait rien à craindre en s'y tenant renfermé ; mais il songea à profiter de l'occasion. *Informé par Cingetorix et ses proches de ce qu'Indutiomare avait dit dans Rassemblée des Trévires, il envoya des courriers dans les cités voisines pour convoquer de tous côtés des cavaliers gaulois*, et il leur assigna un rendez-vous à jour fixe. Cependant, presque chaque jour, Indutiomare, avec tous ses propres cavaliers, venait rôder autour du camp et provoquer les Romains. Labienus ne permettait pas aux siens de sortir, et *simulait une grande terreur*. Puis, une certaine nuit, *il fit entrer dans son camp les cavaliers gaulois venus à son secours, et ne laissa plus communiquer personne avec l'extérieur*.

Le jour suivant, Indutiomare vient, comme d'habitude, autour du camp avec ses cavaliers, et renouvelle, sans plus de succès, ses provocations. Mais, vers le soir, comme ils se retiraient sans aucun ordre ni aucune précaution, tout à coup Labienus lance sur eux, par deux portes, toute sa cavalerie : avec recommandation expresse aux cavaliers de fondre tous ensemble uniquement sur Indutiomare, et avec défense, jusqu'à ce qu'il soit tué, de frapper aucun autre ennemi, et avec promesse de grandes récompenses pour ceux qui tueraient Indutiomare. Il envoie ensuite les cohortes à l'appui de la cavalerie. Indutiomare, attaqué et poursuivi par tant de cavaliers à la fois, est atteint et tué au passage de la rivière, et sa tête est rapportée au camp. Les cavaliers, dès lors, revenant en arrière, tuent sans distinction tous les ennemis qu'ils peuvent atteindre. A cette nouvelle, les troupes des Éburons et des Nerviens, qui s'étaient

rassemblées, se dispersèrent complètement, et *dès lors la Gaule se tint un peu plus tranquille sous la main de César*[1].

Il est important de remarquer ici que les légionnaires de Labienus n'ont point, à proprement parler, pris part à ce combat, et que ce sont uniquement les cavaliers gaulois appelés par Labienus qui ont vaincu les cavaliers gaulois d'Indutiomare, qui ont coupé la tète à ce noble et digne chef des Trévires, et qui l'ont rapportée au lieutenant de César. Et ce triste spectacle nous est généralement donné à des degrés divers dans tous les faits d'armes de la guerre de Gaule. Tel fut, parmi une race trop facile à séduire et trop amie des batailles, le funeste effet de cette politique corruptrice de César, dont nous venons de constater les moyens dans son propre récit.

---

1 V, LVI.

CHAPITRE SIXIÈME. — SIXIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Av. J.-C. 53 — de R. 701).

Consuls : Cn. Domitius Calvinus et M. Valerius Messala.

César, *s'attendant pour beaucoup de raisons à un plus grand soulèvement de la Gaule*, résolut d'envoyer trois de ses lieutenants en Italie pour y faire de nouvelles levées de troupes. Et, en même temps, comme le proconsul Cn. Pompée restait sous les murs de Rome avec le commandement dans l'intérêt de la république, il le pria d'ordonner que les *recrues de la Gaule cisalpine*, auxquelles il avait fait prêter serment pendant son consulat, se réunissent sous leurs enseignes et se rendissent à l'armée de Gaule transalpine. Pompée s'étant prêté à cet arrangement, et pour le bien général et par amitié pour César, les lieutenants envoyés par ce dernier firent promptement le choix des recrues, et en composèrent *trois légions* qu'ils lui amenèrent avant la fin de l'hiver. Ce qui lui rendit *le double des quinze cohortes qu'il avait perdues avec Q. Titurius*[1], et montra bien, par la promptitude et l'importance de ce renfort, ce que pouvaient la discipline et les ressources du peuple romain.

Nous devons faire remarquer ici que ces trois légions de renfort pour la guerre de Gaule, qui furent ainsi tirées de la *Gaule cisalpine* y provenaient d'une population en majeure partie gauloise, et mélangée seulement d'un petit nombre de colons romains.

§ I. — Incursion de César dans le pays des Nerviens, dans celui des Sénons et dans celui des Ménapiens.

Après la mort d'Indutiomare, les Trévires avaient déféré le commandement suprême à ses proches, qui obtinrent la promesse d'un secours de quelques-unes des peuplades germaines, mais non des plus voisines, et qui s'entendirent avec Ambiorix. Informé de ces menées et voyant que de tous les côtés on se préparait à la guerre : que les *Nerviens*, les *Aduatiques* et les *Ménapiens*, *unis à tous les Germains cisrhénans, étaient en armes*[2] ; que les Sénons ne se rendaient point à ses ordres et se concertaient avec les *Carnutes* et avec *d'autres cités voisines* ; que les *Trévires* envoyaient sans cesse des émissaires solliciter du secours des Germains, César pensa qu'il devait lui-même entreprendre au plus tôt la guerre. C'est pourquoi, *avant la fin de l'hiver*, réunissant les quatre légions les plus

---

1 *Duplicatoque earum cohortium numero, quas cum Q. Titurio amiserat*. — Évidemment, d'après ce texte, les *légions* de César étaient *composées chacune de dix cohortes*, ainsi que nous l'avons admis dans nos préliminaires ; et César, qui avait précédemment tout au moins *huit légions*, en a maintenant au moins *neuf* et *cinq cohortes*.

2 Nous allons voir plus loin qu'aucun de ces peuples n'était réellement en armes, et que cette assertion de César n'est qu'un prétexte dont il se sert pour couvrir la fureur de ses vengeances, dont le lecteur va pouvoir juger.

rapprochées, il se jeta à l'improviste sur le territoire des Nerviens ; et, *avant qu'ils pussent se rassembler et s'enfuir, il leur prit un grand nombre d'hommes et de bestiaux, qu'il abandonna aux soldats à titre de butin, il ravagea leurs champs, et les força à lui livrer des otages*[1]. Cette entreprise terminée, il ramena les légions dans leurs quartiers d'hiver.

Le printemps venu, il convoqua l'assemblée de la Gaule, suivant l'usage qu'il avait établi[2], et toutes les cités s'y étant rendues, excepté les Sénons, les Carnutes et les Trévires, il jugea que c'était de leur part un indice de défection et de guerre. Ayant donc ajourné l'assemblée, en lui assignant pour nouveau lieu de réunion *Lutèce*, la ville des Parisiens, il se porta à marches forcées dans le pays des Sénons. A la nouvelle de son approche, Accon, qui était le chef de la défection, ordonne que tout le monde se réfugie dans les *oppida*. On s'y rendait en toute hâte, quand les Romains arrivent. Forcés de renoncer à cette chance de salut, les Sénons envoient des députés à César pour demander grâce. Ils lui sont présentés par les Éduens, dont ils étaient depuis longtemps les amis et les clients. *A la prière des Éduens, César leur fait grâce volontiers*, et accepte leurs excuses : attendu que, dans sa pensée, il importait d'employer la saison d'été à poursuivre la guerre, non à faire une enquête. *Il ordonne qu'on lui livre cent otages, et en confie la garde aux Éduens*. Les Carnutes font aussi leur soumission, et, *par l'entremise des Rhèmes*, patrons de leur cité, *ils obtiennent d'être traités de la même manière*. Puis, César termine la session de l'assemblée, et ordonne aux cités de lui fournir de la cavalerie.

Cette partie de la Gaule ainsi pacifiée, il dirigea toutes ses pensées et toute son activité contre les Trévires et contre Ambiorix. Il se fit accompagner par *Cavarin avec toute la cavalerie des Sénons*, de crainte que le ressentiment de ce chef, ou *la haine qu'il avait méritée*, ne suscitassent quelque soulèvement dans la cité. Ces choses réglées, *comme il tenait pour certain qu'Ambiorix ne tenterait point le sort des armes*, il cherchait dans sa pensée quel autre parti ce roi des Éburons pourrait prendre. Les *Ménapiens étaient limitrophes des Éburons*, et leur territoire était couvert de marais et de forêts sans fin. César savait qu'Ambiorix avait avec eux des liens d'hospitalité, et, de plus, que les *Trévires lui avaient gagné l'amitié des Germains*. Il pensa donc qu'il fallait enlever à Ambiorix ces deux appuis, avant de lui faire la guerre, afin que, lorsqu'il serait réduit à toute extrémité, il ne pût ni se cacher chez les Ménapiens, ni se réfugier chez les Germains.

Ce plan arrêté, César envoya les bagages de toute l'armée, avec *deux légions*, auprès de Labienus ; et lui-même, avec *cinq légions sans bagages*, s'achemina vers le pays des Ménapiens. Les Ménapiens, se croyant abrités par la nature de leur pays, *n'avaient rassemblé aucunes troupes* ; ils s'enfuient de toutes parts dans les forêts et les marais, avec ce qu'ils peuvent emporter de leurs biens[3]. César met une partie des troupes sous les ordres du lieutenant C. Fabius, une autre sous ceux du questeur M. Crassus ; et, faisant jeter promptement des ponts, il pénètre dans le pays de trois côtés à la fois, *incendie les habitations et*

---

1 On reconnaît ici avec certitude que les Nerviens n'étaient nullement sous les armes, bien que César l'ait affirmé plus haut.

2 On voit que César jouait complètement le rôle de protecteur de la Gaule. Quel protecteur !

3 Ainsi les Ménapiens non plus n'étaient point en armes, malgré l'affirmation précédente de César. Il est donc en contradiction avec lui-même, et l'on en doit conclure qu'il s'agit ici d'incursions dévastatrices, poussées spontanément parmi ces trois cités gauloises.

les villages, s'empare de beaucoup d'hommes et de troupeaux. Les Ménapiens, ainsi forcés de demander la paix, lui envoient des députés à cet effet. César se fait livrer des otages et déclare aux Ménapiens qu'il les tiendra pour ennemis s'ils reçoivent Ambiorix ou ses envoyés. Ceci bien convenu, il laisse chez eux l'Atrébate Commius avec de la cavalerie, en le chargeant de les surveiller ; et il part lui-même pour se rendre chez les Trévires.

§ II. — Deuxième défaite des Trévires par Labienus.

Pendant ces expéditions de César, les Trévires, après avoir rassemblé beaucoup de troupes d'infanterie et de cavalerie, se disposaient à attaquer de nouveau Labienus et *la légion avec laquelle il avait passé l'hiver dans leur pays*. Déjà ils n'étaient plus qu'à deux journées de marche de son camp, lorsqu'ils apprirent que *les deux autres légions envoyées par César* y étaient arrivées. Alors ils campèrent eux-mêmes à quinze milles de distance, avec l'intention d'attendre là les renforts qui devaient leur venir de la Germanie. Labienus, *informé des intentions des ennemis*, et comptant que leur témérité pourrait lui fournir quelque bonne occasion de combat, laissa *cinq cohortes* à la garde des bagages ; et lui-même, avec *les vingt-cinq autres cohortes*[1] et une nombreuse cavalerie, se dirigea du côté des ennemis et campa à mille pas d'eux, séparé par une rivière difficile à franchir et dont les bords étaient escarpés.

Labienus ne songeait point à la passer, et ne pensait pas que les Trévires eux-mêmes se décidassent spontanément à la franchir. Ceux-ci, chaque jour, comptaient de plus en plus voir arriver les Germains. Dans cette situation, Labienus déclare en plein conseil que, puisque les Germains approchent, *dit-on*, il ne veut pas mettre en péril son sort avec celui de l'armée, et qu'il décampera le lendemain matin. *Ceci est promptement rapporté aux Trévires* ; car il était bien naturel que, *parmi tant de cavaliers gaulois qui se trouvaient avec les Romains, quelques-uns fussent favorables aux intérêts de la Gaule*. Mais, pendant la nuit suivante, Labienus convoque séparément les tribuns et les centurions des premiers ordres, leur explique son projet ; et, pour faire croire aux ennemis qu'il éprouve de la crainte, ordonne de lever le camp avec plus de bruit et de tumulte — *majore strepitu et tumultu* — que n'en comporte l'habitude des armées romaines. De cette manière, il fait ressembler son départ à une fuite — *his rebus fugæ similem profectionem efficit*[2].

L'ennemi était campé si près que ses vedettes l'informent de ce départ avant la venue du jour. A peine l'arrière-garde des Romains était-elle sortie des retranchements, que les Gaulois, *croyant qu'ils fuient, et sans vouloir attendre l'arrivée des Germains, n'hésitent pas à traverser la rivière et à engager le*

---

1 On voit ici, avec toute certitude, que trois légions de l'armée de Gaule étaient composées de trente cohortes. Ainsi, chaque légion se composait réellement de dix cohortes, comme nous l'avons admis dans nos préliminaires sur les moyens militaires de César en Gaule.

2 Nous signalons ici au lecteur ces expressions du texte qui doivent nous servir d'appui dans une discussion importante qu'on trouvera plus loin.

combat dans une position désavantageuse[1]. Labienus revient sur eux. Ils ne supportent pas même le premier choc, et, prenant la fuite, ils se jettent dans les forêts voisines. Labienus les fait poursuivre par la cavalerie, en tue un grand nombre, fait beaucoup de prisonniers ; et, peu de jours après, il reçoit la soumission de toute la cité des Trévires.

Les Germains qui venaient au secours des Trévires, apprenant leur défaite, retournèrent chez eux, accompagnés des proches d'Indutiomare, qui avaient été les *auteurs de la défection* de cette cité, et qui prirent le parti de s'exiler. Le premier rang et l'autorité suprême furent dès lors attribués à Cingetorix, que nous avons dit être *resté dans le devoir depuis le commencement*.

On voit très-bien ici la subtilité paradoxale du langage de César, l'habileté avec laquelle il parvient à fausser le sens des mots les plus usuels. A l'entendre, d'une part, la *défection*, c'est *l'acte des proches du chef légitime de la cité, qui l'ont aidé à la défendre, au prix de sa tête, contre l'étranger* ; d'autre part, la *fidélité au devoir*, c'est *l'acte de celui qui*, pour se faire élever au pouvoir suprême par la force étrangère et contrairement à la volonté des citoyens, *a aidé l'étranger à se rendre maître de la cité et à faire couper la tête au chef suprême*. Peut-il effectivement exister un *devoir* et une *fidélité* du citoyen *à l'égard de l'envahisseur de la cité ?* Aussi Caton, qui avait percé à jour l'habileté sophistique du langage de César, s'écriait-il dans le sénat, en réfutant son opinion favorable à Catilina : En vérité, depuis quelque temps, nous ne connaissons plus ici le véritable nom des choses[2]...

§ III. — Deuxième expédition de César en Germanie.

Arrivé du pays des Ménapiens chez les Trévires, César résolut de passer le Rhin, pour deux motifs : l'un, que les Germains avaient envoyé contre lui des secours aux Trévires, et l'autre, qu'il ne voulait pas qu'Ambiorix trouvât un refuge auprès d'eux. Ce projet arrêté, il entreprit de jeter un pont sur le fleuve, *un peu au-dessus de fouirait où il avait précédemment fait passer l'armée*[3]. Les soldats y mirent une grande ardeur, et en peu de jours ce deuxième pont fut établi de la même manière que le premier. César, après avoir laissé *une forte garde à la tête du nouveau pont, du côté des Trévires*, lit passer au-delà du fleuve tout le reste de l'armée et la cavalerie.

Les Ubiens protestèrent en sa présence qu'ils n'avaient aucunement participé à la guerre contre les Romains, et lui exposèrent que les Suèves seuls avaient envoyé du secours aux Gaulois. César, s'étant assuré qu'ils disaient vrai, les chargea d'envoyer chez les Suèves un grand nombre d'éclaireurs (ou plutôt d'espions) pour

---

1 Nouvelle preuve de la facilité avec laquelle on pouvait tromper la race gauloise et la faire tomber dans un piège, en flattant sa confiance dans sa propre force militaire.
2 Salluste, *Catilina*, LII.
3 Ce deuxième pont sur le Rhin fût établit comme on va le voir ci-après, du territoire des *Trévires* (rive gauche), au territoire des *Ubiens* (rive droite) ; ce qui le place approximativement *au voisinage de Coblentz*. Or, comme il était situé sur le cours du fleuve *un peu au-dessus du premier*, dit César, il s'ensuit que ce premier pont, dont la position n'a point été indiquée précédemment dans le texte, doit avoir été établi un peu plus bas que Coblentz, et par conséquent *non bien loin de Bonn*.

reconnaître ce qui s'y passait. Peu de jours après, on vint lui apprendre que, avertis de l'arrivée des Romains, les Suèves et leurs alliés, avec toutes leurs troupes et toutes celles de leurs alliés, s'étaient retirés au fond de leur pays, où se trouve une forêt d'une immense étendue, appelée *Bacenis*, qui sépare les Suèves des Chérusques, et que les Suèves avaient résolu d'attendre les légions à l'entrée de cette forêt[1]...

Sur ces renseignements, César ne jugea point à propos de s'avancer plus loin en Germanie ; il repassa le Rhin, fit détruire le pont sur une étendue de deux cents pieds, *du côté du territoire des Ubiens*, fit fortifier l'extrémité opposée, et y laissa le jeune C. Volcatius Tullus avec une garde *de douze cohortes*.

§ IV. — César lance l'armée et appelle tous les brigands de bonne volonté à la recherche d'Ambiorix et au pillage des Éburons. Accident à Aduatuca : mise à feu et à sang du pays des Éburons. Accon, roi des Sénons, livré au supplice.

Puis, les blés commençant à mûrir, César fit partir en avant contre Ambiorix L. Minucius Basilus avec toute la cavalerie, *à travers la forêt des Ardennes*, qui est la plus grande de toute la Gaule, *et qui s'étend des bords du Rhin et du pays des Trévires jusqu'à celui des Nerviens, sur une longueur de plus de cinq cents milles*[2]. Il avait l'espoir que la rapidité et l'imprévu de cette marche pourrait amener quelque bon résultat. Il lui recommanda d'empêcher qu'on n'allumât des feux dans son camp, afin de mieux cacher son approche ; et *il ajouta que lui-même allait le suivre de près*.

Basilus se conforme à ses ordres. Après une marche rapide à laquelle personne ne s'attendait, *il surprend une grande partie de la population dans les champs*[3] ; et, sur les indications qu'il en reçoit, il pousse à un certain endroit *où Ambiorix se tenait, sans défiance, avec quelques cavaliers*, et réussit à lui enlever par surprise ses équipages de guerre, ses chars et ses chevaux. Mais le chef gaulois eut l'heureuse fortune d'échapper de sa personne à ce péril soudain. Son habitation était entourée d'un bois — comme le sont presque toutes les habitations des Gaulois, qui, pour se mettre à l'abri des chaleurs, recherchent le voisinage des forêts et des eaux courantes —, et là, dans un étroit passage, ses

---

1 Ici César a intercalé dans le récit de la guerre une notice sur les mœurs et les coutumes des Gaulois et des Germains.

2 *Millibusque amplius quingentis* — plus de 500 milles (plus de 750 kilomètres). Voilà évidemment une erreur de distance. Or, on ne peut attribuer une telle erreur à César, qui avait tant de fois parcouru ces contrées ; il faut donc admettre que la leçon est fautive. L'expression juste, en chiffres ronds, serait : plus de deux cents milles, — *millibusque amplius ducentis*, ou bien, *millibusque amplius CC*. — Ainsi la faute de leçon consisterait dans la substitution de *quingentis* à *ducentis*, ou de *D* à *CC*. On voit que cette erreur d'écriture a pu facilement se glisser dans les manuscrits. L'exagération se conçoit d'autant plus facilement ici qu'il s'agissait de la plus grande forêt de la Gaule, et que le territoire de la Gaule était couvert de beaucoup de vastes forêts.

3 On voit encore ici que les Éburons *n'étaient point en armes*, contrairement à l'affirmation précédente de César.

compagnons et ses amis dévoués ayant pu soutenir et arrêter un instant la charge des cavaliers de Basilus, il leur fut possible d'amener à Ambiorix un cheval, sur lequel il s'élança et se trouva bientôt hors de toute atteinte sous le couvert des bois.

On ignore, dit César, si ce fut à dessein ou faute de temps qu'Ambiorix n'avait point rassemblé ses troupes autour de lui ; mais, ce qui est certain, c'est qu'il fit secrètement donner avis, de tous les côtés dans la campagne, que chacun eût à pourvoir à son propre salut. Les uns se réfugièrent dans la forêt des Ardennes, les autres dans les marais y attenants, et ceux qui n'étaient pas éloignés de l'Océan se cachèrent dans les îles que forment lès marées ; un grand nombre s'expatrièrent et cherchèrent un asile chez des peuples très-éloignés. Cativulce, roi de la moitié des Éburons, qui s'était associé à l'entreprise d'Ambiorix et qui était très-avancé en âge, ne pouvant supporter ni les fatigues de la guerre ni celles de la fuite, prit le parti, *après avoir chargé de malédictions Ambiorix, qui l'avait entraîné dans cette entreprise*, de s'empoisonner avec le fruit de l'if, arbre qui croit en abondance dans la Gaule et dans la Germanie[1].

Les *Sègnes* et les *Condruses*[2], peuples originaires de la Germanie, considérés comme Germains et *établis entre les Éburons et les Trévires*, envoyèrent à César une députation, pour le supplier de ne pas confondre dans un même jugement tous les Germains cisrhénans, et pour lui attester qu'ils n'avaient, quant à eux, envoyé aucun secours à Ambiorix. César, après s'être assuré de la vérité *en faisant interroger les captifs*[3], se borna à exiger de ces deux peuples qu'ils lui livrassent les Éburons qui se seraient réfugiés chez eux, et leur promit que, s'ils se conformaient à cette injonction, il ne ferait, lui, aucun dégât sur leur territoire[4].

Puis, *il divisa l'armée en trois corps* et fit réunir les bagages de toutes les légions à *Aduatuca*. *C'est le nom d'un fort situé presque au milieu du territoire des Éburons, et où Titurius et Arunculeius avaient précédemment établi leurs quartiers d'hiver*. César choisissait ce lieu, non-seulement à cause de sa convenance à d'autres égards, mais encore parce que, les retranchements élevés Tannée précédente étant parfaitement conservés, les soldats se trouvaient dispensés d'autant de travail. Il y laissa pour garde la *quatorzième légion*, l'une des trois qui avaient été récemment amenées d'Italie. Il confia le commandement de cette légion et du camp à Quintus Tullius Cicéron, et lui laissa de plus deux cents cavaliers. Des trois corps d'armée, il envoya T. Labienus avec *trois légions* du côté de l'Océan, *dans les contrées qui touchent aux Ménapiens* (c'est-à-dire au nord du pays des Éburons) ; et C. Trebonius, avec un *même nombre de légions, dans les contrées limitrophes des Aduatiques* (c'est-à-dire à l'ouest) ;

---

1 Doit-on bien ajouter foi à ces malédictions que César place dans la bouche de Cativulce ? La mort de ce digne et courageux Gaulois ne ressemble-t-elle pas plutôt à celle que Caton se donna lui-même à Utique, six ans plus tard et dans des circonstances tout à fait semblables ?

2 Ces deux peuples occupaient la région méridionale du pays de Liège. Les *Condruses* étaient dans le Condroz (au sud-ouest de Liège) ; et probablement les *Sègnes* étaient dans le pays contigu au Condroz du côté de l'ouest.

3 *Explorata re quæstione captivorum*. — Probablement le véritable sens de ce passage est celui-ci : en faisant donner la question aux captifs. Mais, dans le doute, nous avons dû adopter l'autre sens, qui est plus favorable à l'auteur du récit.

4 *Si ita fecissent, fines eorum se violaturum negavit*. — On voit par là que César va passer sur le territoire de ces peuples. Il est important de le remarquer.

lui-même résolut de se rendre, avec les trois autres légions[1], *sur les rives de la Sambre*[2], *qui se jette dans la Meuse, et à l'extrémité de la forêt des Ardennes* (c'est-à-dire au sud-ouest), où Ambiorix, disait-on, s'était dirigé avec un petit nombre de cavaliers. Au moment de partir, il promit d'être de retour le huitième jour, pour la distribution du blé, qui devait être faite ce jour-là aux troupes laissées à la garde du camp. Il recommanda à Labienus et à Trebonius, si l'intérêt public ne s'y opposait pas, d'être de retour à cette même date, pour s'entendre de nouveau, se communiquer ce que chacun aurait découvert du plan des ennemis, et prendre au besoin d'autres mesures militaires[3].

---

1 César avait donc alors en Gaule plus de onze légions, à savoir, douze cohortes, laissées précédemment à la garde du pont du Rhin, et dix légions qui figurent ici.

2 Il y a dans le texte : — *Ad flumen Scaldim, quod in finit in Mosam, extr-masque Arduennæ partes ire constituit*... VI, XXXII. — Voilà encore ici une erreur géographique évidente, qu'on ne saurait imputer à César, et que nous avons dû rectifier comme l'a proposé Hubert, cité par Hotman, et comme le veut la nature des choses, en substituant *Sabim* à *Scaldim*, c'est-à-dire la Sambre à l'Escaut.

En effet : 1° L'Escaut ne se jette point dans la Meuse, mais dans l'Océan ; tandis que la Sambre se jette dans la Meuse à Namur. — 2° César vient de dire plus haut que la forêt des Ardennes s'étend, depuis les bords du Rhin et le pays des Trévires, jusqu'au pays des Nerviens (où coule la Sambre) ; or ici, arrivant des bords du Rhin, il se rend à l'autre extrémité de cette forêt qui s'étend jusqu'au pays des Nerviens ; donc, il se rend sur les rives de la Sambre. — 3° César Tient de donner à entendre que, dans cette marche, il devait traverser le pays des Sègnes et des Condruses (le Condroz) ; or, c'est précisément la direction qui le mènerait sur les rives de la Sambre. Cette même direction, il est vrai, le mènerait aussi au-delà sur les rives de l'Escaut ; mais l'Escaut est bien loin en dehors du pays des Éburons que César va ravager ; et il dira ci-après qu'il a exécuté cette marche, à partir d'Aduatuca, point presque central du pays des Éburons, pour aller sur les rives du fleuve dont il veut parler ici et revenir au point de départ, le tout dans l'espace de sept jours ; or, un si court espace de temps a bien pu suffire pour une expédition dirigée à travers le pays des Condruses et s'arrêtant sur les rives de la Sambre ; mais non pour une expédition poussée jusqu'aux rives de l'Escaut : qui exigerait de plus environ quatre journées de marche au-delà de la Sambre. Il faut donc bien lire ici dans le texte *Sabim* au lieu de *Scaldim*.

3 Où était situé ce point de ralliement de l'armée de César, *Aduatuca* ?

L'emplacement du fort d'Aduatuca des Éburons a été l'objet de beaucoup de recherches de la part d'illustres savants de France, de Belgique et d'Allemagne, dont nous avons plusieurs publications sous les yeux. Oserions-nous dire qu'on n'y a peut-être pas apporté une méthode assez rigoureuse et qu'il serait possible de restreindre davantage l'incertitude qui règne encore à ce sujet, au moyen d'un *Tableau synoptique de toutes les données que fournissent les divers textes de César* ? Qu'on nous permette de présenter ce tableau.

Pour éviter toute confusion des choses, il est bien entendu ici que le nom d'*Aduatuca*, tout court, indiquera, comme dans les *Commentaires* (VI, XXXI), ce fort situé presque au milieu du territoire des *Éburons*, où Sabinus et Cotta avaient été placés en quartiers d'hiver : fort que nous distinguons nettement, soit de l'oppidum des Aduatiques situé chez ce dernier peuple sur des rochers très-escarpés, et dont César parle aussi, mais qu'il ne nomme point (II, XXIX) ; soit de la ville des Tongres, désignée au temps d'Auguste sous ce même nom, *Adualtica* ou *Atuatuca Tungrorum*, et dont nous dirons un mot à la fin de cette note.

Rappelons d'abord une remarque que nous avons faite en son lieu et dont on doit tenir compte ici, à savoir : que César n'indique nullement dans quelle direction, à partir d'Aduatuca, se mirent en marche les quinze cohortes de Sabinus et Cotta (V, XXXI). On a admis jusqu'à ce jour qu'elles se dirigèrent sur le camp de Cicéron, en se fondant pour cela sur cette parole de Sabinus dans le sein du conseil : *Ad proximam legionem*

perventuros (V, XXIX). Mais il est certain, d'après le style habituel de César aussi bien que d'après la grammaire, que cette expression, *proximam*, n'offre rien de comparatifs et qu'elle indique simplement une légion très-rapprochée d'*Aduatuca*, comme étaient l'une et l'autre légion, aussi bien celle de Labienus que celle de Cicéron. Or, celle de Cicéron étant du côté de l'ouest et chez les Nerviens, ennemis des Romains, tandis que celle de Labienus était du côté du sud-ouest et chez les Rhèmes, amis des Romains, et Labienus lui-même étant le principal lieutenant de César, il était naturel que, pour faire retraite d'Aduatuca, les quinze cohortes allassent se réfugier auprès de Labienus plutôt qu'auprès de Cicéron. Et, de fait, les quelques fuyards qui échappèrent à la mort se dirigèrent sur le camp de Labienus (V, XXXII). Par conséquent, c'est plutôt dans la direction du camp de Labienus qu'il faut chercher la grande vallée où les quinze cohortes furent écrasées après leur sortie d'Aduatuca, que dans la direction du camp de Cicéron, comme on l'a fait, parait-il, jusqu'à ce jour.

Quelle était la distance d'Aduatuca au camp de Cicéron, à celui de Labienus, et la distance de ces deux camps entre eux ? — A cet égard, les textes fournissent trois données assez précises, à savoir (d'après la collation des manuscrits par André Frigell) : 1° que le camp de Cicéron se trouvait à environ 50 milles (75 kilomètres) d'Aduatuca ; 2° que celui de Labienus en était un peu plus éloigné (V, XXVII) : admettons un cinquième en sus, ce qui fera 60 milles (90 kilomètres) ; et 3° que ces deux camps étaient placés à environ 50 milles (75 kilomètres) l'un de l'autre (V, LI — alias LIII). De sorte que les trois lieux en question doivent se trouver placés aux trois sommets d'un triangle isocèle, dont la base, représentée par la distance d'*Aduatuca* au camp de Labienus, serait de 90 kilomètres, et dont les deux côtés égaux seraient de 75 kilomètres chacun.

Traçons ce triangle sur un morceau de papier, à l'échelle de la carte qu'on voudra consulter ; découpons-le exactement ; plaçons-le sur la carte, la base tournée au sud-est, le sommet au nord-ouest, et inscrivons-y, à l'angle est, l'initiale d'*Aduatuca*, à l'angle nord-ouest celle de Cicéron, et à l'angle sud celle de Labienus. On aura ainsi un petit moyen géographique très-simple pour contrôler et discuter clairement toutes les opinions émises au sujet de la position relative de ces trois lieux sur le terrain. Car il est obligatoire pour tous que ces trois lieux soient très-approximativement dans la position relative des trois sommets du triangle présenté sur la carte : ou bien il faut renoncer aux indications fournies par César et rester dans le vague. Usons donc nous-même tout d'abord de ce moyen.

Quelle était la position d'Aduatuca par rapport au pays des Éburons, à celui des Rhèmes et à celui des Nerviens ? — Nous connaissons assez exactement la position du camp de Labienus. Il était placé aux confins des Trévires, chez les *Rhèmes* (V, XXIV) : plaçons le point correspondant du triangle sur un lieu convenable de cette frontière, près de Bouillon, au nord-est de Sedan. — Le camp de Cicéron était placé chez les Nerviens ; amenons le point correspondant sur le territoire des *Nerviens* ; il coïnciderait assez exactement avec la position de Gembloux (déjà adoptée par la Commission de la carte de Gaule, comme étant le lieu où fut placé le camp de Cicéron). Nous pouvons donc nous en tenir là, pour voir où se serait trouvé dès lors le fort d'Aduatuca. Il tomberait sur la carte dans la région de Spa et à cinq ou six kilomètres nord-est du cours de l'Amblève, dont il faudrait traverser la vallée pour se diriger de là vers le camp de Labienus (V, XXXVI).

Fixons les idées en disant simplement qu'Aduatuca des Éburons parait avoir été situé dans les environs de Spa ; ou même tout près de Spa, si l'on veut placer le camp de Cicéron à Temploux, près de Namur. Tenons-nous-en à cette approximation, et vérifions ce premier aperçu par le rapprochement de tous les autres textes de César qui s'y rattachent.

Quelle était la situation géographique d'Aduatuca par rapport au Rhin et à la Meuse, au pays des Éburons, à celui des Aduatiques, à celui des Sègnes et des Condruses ? — Sur ces diverses questions, les Commentaires ne fournissent que des données approximatives, mais elles sont nombreuses, et toutes concordantes. Citons les principales.

Aduatuca se trouvait presque au milieu du territoire des Éburons (VI, XXXI). — La plus grande partie des Saurons était entre la Meuse et le Rhin (V, XXIV). — Or, la population

éburonne dut naturellement être moins dense entre la Meuse et le Rhin, pays couvert par la forêt des Ardennes, que de l'autre côté de la Meuse, pays plus découvert ; par conséquent, à fortiori, le milieu du territoire des Éburons, et aussi Aduatuca, se trouvait entre la Meuse et le Rhin, comme est située la région de Spa.
Aduatuca était près du Rhin, dit César par la bouche de Titurius (V, XXIX). — Et pour dire cela, lui qui connaissait bien la position exacte d'*Aduatuca*, il s'exprime ainsi : *Subesse Rhenum* ; comme si nous disions en français : le Rhin est là derrière nous : le Rhin est à deux pas de nous. Mais le rôle de Titurius est d'exagérer un peu dans l'intérêt de l'opinion qu'il soutient avec force ; son expression s'applique donc assez bien à la situation géographique de Spa, qui est à trois journées de marche du Rhin.
Ambiorix, partant d'Aduatuca avec ses cavaliers, pour se rendre chez les *Aduatiques*, qui étaient limitrophes de ses États, poussa la marche de jour et de nuit. — *Cum equitatu in Aduaticos, qui erant ejus regni finitimi, profit ciscitur : neque diem neque noctem intermittit* (V, XXXVII). — Évidemment ces expressions de César impliquent l'idée d'une longue traite accomplie pour se rendre d'*Aduatuca* dans le pays des *Aduatiques* (province de Namur). Or, comme le pays des *Aduatiques* était contigu à la rive gauche de la Meuse, il en résulte qu'Aduatuca devait être sur la rive droite et notablement éloigné de la Meuse, comme est le lieu de Spa, De plus, on voit clairement par ce même texte que le fort d'Aduatuca, à la sortie duquel les cohortes de Sabinus et Cotta furent écrasées par Ambiorix, se trouvait très-loin du pays des Aduatiques où était situé le grand oppidum de ce peuple qui y fut précédemment assiégé par les Romains (II, XXIX).
Nous venons de voir ci-dessus que César, à son deuxième retour de Germanie, a repassé le Rhin à la hauteur du territoire des Trévires (VI, VIII et XXVIII), c'est-à-dire entre Bonn et Coblentz ; que de là, d'abord il a lancé sa cavalerie à travers la forêt des Ardennes ; puis, qu'il l'a suivie lui-même avec toute l'armée (probablement par la grande voie qui vient des bords du Rhin passer à Malmédy et Spa) ; qu'il est arrivé ainsi à *Aduatuca*, y a laissé tous les bagages, et a divisé l'armée en trois corps, afin de battre le pays dans trois directions à la fois. Or, pour une armée dirigée ainsi, du confluent de la Moselle et du Rhin vers le centre du territoire des *Éburons*, ce territoire va en s'élargissant de plus en plus devant elle. Ainsi, parvenue dans cette région moyenne, c'est-à-dire pour nous au voisinage de Spa, l'armée ne pouvait plus étendre ses ravages sur tout le territoire des Éburons sans qu'on la divisât en plusieurs colonnes, comme le fit César. Et pour que les trois corps d'armée, partant de cette région centrale, pussent dévaster complètement tout le territoire des *Éburons*, il fallait que l'un se dirigeât au nord, du côté des Ménapiens, entre le Rhin et la Meuse qui vont à l'Océan (*ad Oceanum versus*) ; qu'un autre se dirigeât à l'ouest, dans la région contiguë au territoire des *Aduatiques* (contiguë à la Meuse) ; et le troisième au sud-ouest, du côté des rives de la Sambre et de l'extrémité des Ardennes, par le pays des *Sègnes* et des *Condruses* (le Condroz), ainsi que l'indique César (VI, XXXII). Il ajoute que chacun de ces trois corps d'armée put accomplir son incursion dévastatrice, aller et revenir, dans l'espace de sept jours. Or, en partant ainsi de la région de Spa pour y revenir, le double trajet à exécuter en sept jours serait de 20 à 30 kilomètres par jour. (Bien entendu en admettant, d'après les raisons dites dans la note précédente, la restitution de leçon proposée : *Sabim* au lieu de *Scaldim*.) On voit donc que tous les détails de œ passage important du récit de César concordent parfaitement avec la position d'*Aduatuca* au voisinage de Spa.
Enfin, nous allons voir ci-après deux mille cavaliers sicambres, accourant au pillage des Éburons sur l'invitation expresse de César, passer le Rhin à trente milles (45 kilomètres) en aval du pont où vient de passer l'armée romaine, par conséquent tout à fait près de Bonn. De là, ils se dirigent du côté où se trouve César, et dans cette direction, ils arrivent à trois heures de marche d'Aduatuca, après avoir eux-mêmes dévasté le pays des Éburons, d'abord à partir du point où ils ont débarqué, puis en s'avançant davantage, attirés par le butin (VI, XXXII) : ce qui indique plusieurs étapes successives, et s'accorde très-bien soit avec la position géographique de la contrée où se trouve actuellement César, soit avec la position d'Aduatuca au voisinage de Spa.
On peut donc conclure, en définitive et par de bonnes raisons :

Il n'y avait chez les Éburons, comme on l'a vu plus haut (est-il dit dans les *Commentaires*), ni corps de troupes prêtes à combattre, ni postes ou places-fortes garnies de défenseurs sous les armes ; mais la multitude était dispersée de tous les côtés. Chacun s'était réfugié çà et là, soit dans quelque vallée écartée, soit dans quelque fourré des bois, soit dans quelque marais impraticable, suivant qu'il avait espéré pouvoir s'y défendre ou bien s'y cacher. Ces divers lieux étaient connus dans le voisinage, et il fallait prendre beaucoup de précautions, non pour le salut de toute l'armée à la fois, laquelle en masse n'avait rien à craindre, mais pour le salut des soldats isolés, qui faisait partie du salut commun de l'armée. Car, en même temps que *l'avidité du butin entraînait trop loin beaucoup de soldats*, les forêts, dont les chemins étaient difficiles et couverts, ne leur permettaient pas de marcher en troupes. *Si César voulait atteindre son but et détruire cette race de scélérats*[1], il lui fallait envoyer çà et là de nombreux détachements et éparpiller les soldats ; s'il voulait retenir les manipules sous les enseignes, comme le demandait la discipline d'une armée romaine, *la difficulté des lieux protégeait les barbares ; et même ils poussaient l'audace jusqu'à s'embusquer tous séparément pour surprendre les légionnaires et les envelopper lorsqu'ils se trouvaient dispersés*[2]. Au milieu de telles difficultés, on avait bien

---

1° Que le véritable emplacement de l'Aduatuca des Éburons ne saurait être notablement éloigné de la région où se trouve aujourd'hui Spa ;
2° Que, dans cette région, ce fort a pu être placé au nord et à environ deux mille pas (3 kilomètres) du cours de l'Amblève (V, XXXII) ; et que la vallée de ce cours d'eau a pu être la grande vallée, — *magnam convallem*, — où succombèrent les quinze cohortes de Sabinus et Cotta dans leur retraite précipitée, non pas vers le camp de Cicéron, mais bien vers le camp de Labienus, le principal lieutenant de César, placé en quartiers d*hiver aux confins des Trévires, chez les Rhèmes, amis des Romains, et auprès duquel parvinrent à travers les bois ces quelques hommes seulement qui échappèrent à la mort. (V, XXXVI.)
Un dernier mot. Plusieurs savants, d'une autorité dont on doit tenir grand compte, se fondant sur la similitude du nom d'Aduatuca, mentionné par César, et sur le fait historique que les Tongres sont venus, sous Auguste, occuper le pays des Éburons exterminés par César, ont admis que l'*Aduatuca* des Éburons (dont César a parlé dans les termes qu'on vient de lire) était situé à la place même où l'on voit encore aujourd'hui l'Aduatuca des Tongres, la ville de Tongres, qui est effectivement indiquée dans l'itinéraire d'Antonin, dans Ptolémée, dans Ammien Marcellin, sous le nom plus ou moins exact de *Aduatuca Tungrorum*. Or, 1° il est clair que la position géographique de la ville de Tongres ne se trouve ni entre la Meuse et le Rhin, ni assez rapprochée du milieu du territoire des Éburons, où tous les textes de César exigent, plus ou moins strictement, qu'ait été placée l'Aduatuca de ces mêmes Éburons ; 2° il est facile de constater (au moyen du petit triangle géographique indiqué plus haut) que si l'on prend la ville de Tongres pour l'*Aduatuca* des Éburons, dès lors il n'est pas possible de placer en même temps aux distances voulues et le camp de Cicéron chez les Nerviens, et celui de Labienus chez les Rhèmes, aux confins des Trévires ; enfin, 3° la base même sur laquelle repose l'opinion que nous critiquons ici ne parait point solide. En effet, on peut citer plusieurs lieux différents de la Gaule qui portaient le même nom au temps de César ; par exemple : *Noviodunum* des Suessons (Soissons) ; *Noviodunum* des Éduens (Nevers) ; *Noviodunum* des Bituriges ; *Gergovia* des Arvernes ; *Gergovia* des Boïens... sans parler de tant de *Mediolanum* ou de *Noviomagus*... mentionnés plus tard par d'autres auteurs.
1 En effet : quels scélérats ! Des hommes qui avaient osé défendre leur pays contre l'invasion romaine. Voilà, de la part de César, un trait d'audace morale qui mérite bien qu'on le signale.
2 Voici donc les légionnaires en butte à une guerre de partisans (*guérillas*), cela ne nous paraîtrait guère explicable, si nous ne nous rappelions que ces hardis Gaulois d'Ambiorix

soin de prendre toutes les précautions possibles, à ce point que, *malgré l'ardeur de vengeance qui animait toute l'armée, on aimait encore mieux négliger quelque chose dans la dévastation du pays, que delà pousser à fond en perdant pour cela quelques soldats. Mais César envoie des courriers aux cités limitrophes ; il les appelle toutes, par l'appât du butin, au pillage des Éburons, afin que dans leurs forêts la vie de ces Gaulois soit encore plus en péril que celle des légionnaires ; et en même temps afin que, cernée par une si grande multitude d'ennemis, la race et le nom de cette cité disparaissent, en expiation de son crime. Un grand nombre de pillards accourent de tous les côtés*[1].

La dévastation était exercée sur tous les points du territoire des Éburons, et l'on approchait du septième jour, que César avait fixé pour l'époque de son retour auprès de la légion laissée à la garde des bagages. La renommée avait porté au-delà du Rhin, chez les Germains, cette nouvelle : — *On pille les Éburons, et tout le monde est appelé à venir prendre part au butin*[2]. — Les *Sicambres*, qui sont très-près du Rhin, rassemblent *deux mille cavaliers* ; ils passent le fleuve sur des bateaux et des radeaux, à trente milles au-dessous du lieu où se trouvaient les restes du pont, et où César avait laissé une garde[3] ; ils entrent sur les premières terres des Éburons qui se trouvent là devant eux y et s'emparent d'un grand nombre de fugitifs isolés et de beaucoup de bestiaux, dont les barbares sont très-désireux. Attirés par le butin, ils poussent en avant. *Ce ne sont pas eux que les marais ou les forêts arrêtent, nés qu'ils sont m milieu des guerres et du brigandage*[4]. Ils demandent aux captifs : *Où est César ?* Ils apprennent qu'*il est parti pour aller au loin*, et qu'aussi toute l'armée s'est éloignée. Alors un des captifs, s'adressant aux Sicambres : — *Pouvez-vous bien, dit-il, poursuivre un si misérable et si mince butin, quand il ne tient qu'à vous de faire un coup de fortune ? En trois heures vous pouvez parvenir à Aduatuca, où formée romaine a réuni toutes ses richesses. La garde y est si peu nombreuse qu'elle ne pourrait même pas garnir le rempart, et que personne n'oserait sortir des retranchements*. — A l'espoir qu'on fait briller à leurs yeux, les Germains laissent là et cachent dans les bois le butin qu'ils avaient déjà fait ; puis, guidés par le même captif qui leur avait donné ces indications, ils courent à Aduatuca.

On était au *septième jour* depuis le départ de César : Cicéron, qui avait jusqu'alors, suivant ses instructions, retenu tout le monde dans le camp, ne recevant aucune nouvelle de son retour, et doutant qu'il pût à un jour près tenir sa promesse, avait envoyé dans le voisinage *cinq cohortes* (environ trois mille légionnaires), pour couper des blés, dans un lieu *qu'une simple colline séparait du camp*. Il leur avait adjoint une compagnie d'environ trois cents autres légionnaires qui avaient été laissés comme malades au moment du départ de l'armée, et qui depuis lors avaient recouvré la santé. De plus, il avait autorisé une *multitude de valets de l'armée* à les suivre avec un grand nombre de bêtes de somme. A ce moment même, par hasard, surviennent les cavaliers germains, qui, *sans s'arrêter dans leur course au débouché d'un bois voisin, se précipitent à*

---

devaient être armés des glaives des quinze cohortes qu'ils avaient précédemment écrasées dans une vallée de leur territoire.

1 VI, XXXIII.

2 VI, XXXIV.

3 Probablement donc, d'après ce que nous avons dit plus haut, ce passage du Rhin par les Sicambres eut lieu très-près de *Bonn*.

4 VI, XXXIV.

la porte décumane[1], et tachent de faire irruption dans le camp même. Les soldats, qui se trouvent ainsi chargés à l'improviste, se troublent, et à peine la cohorte de garde peut-elle tenir ferme contre cette attaque subite. *Les ennemis se répandent autour du camp pour tâcher d'y pénétrer par quelque autre point. Ce n'est pas trop de tous les soldats pour défendre les portes* ; mais partout ailleurs la difficulté du terrain et la force des retranchements suffisent pour arrêter les ennemis. L'agitation, le tumulte et la terreur remplissent le camp.... Un centurion primipile, P. Sextius Baculus, quoique malade et n'ayant rien mangé depuis cinq jours, donne l'exemple du sang-froid et du courage à la défense d'une porte ; d'autres se joignent à lui : on se rassure ; quelques soldats prennent position sur les retranchements.

Cependant les troupes qui étaient allées au blé entendent des clameurs du côté du camp. Les cavaliers (qui régulièrement accompagnent chaque cohorte) prennent l'avance, et reconnaissent la grandeur du péril. Mais il ne se trouve là aucun abri où l'on puisse se réfugier ; les soldats *des cinq cohortes nouvellement* levées tournent leurs regards vers les tribuns et les centurions, en attendant leurs ordres. Les plus braves se troublent dans cette situation imprévue. Les barbares, en apercevant de loin les enseignes, croient d'abord que les légions reviennent, et ils abandonnent l'attaque du camp ; mais ensuite, à la vue de si peu de troupes, ils les chargent de toutes parts. *Les valets* courent à un tertre voisin ; mais, vivement chassés de là, ils se rejettent vers les enseignes et les manipules ; ce qui augmente l'effroi des soldats. De ceux-ci, les uns veulent *qu'on forme le coin*[2] pour s'ouvrir un passage jusqu'au camp ; les autres veulent qu'on prenne position sur une hauteur et que tous partagent le même sort. *Les trois cents vétérans*, réunis sous les ordres de C. Trebonius, s'ouvrent un passage à travers les ennemis, et *parviennent au camp sains et saufs, tous sans exception*, en sauvant encore par leur courage les valets et les cavaliers qui se précipitent sur leurs pas. Quant aux cinq cohortes, qui avaient d'abord pris position sur une hauteur, ne sachant ni persister dans cette résolution, ni imiter le mouvement rapide qui avait sauvé les autres, elles cherchent à faire retraite vers le camp et s'engagent dans une position désavantageuse. Les centurions s'y font tuer en combattant pour écarter les barbares, et, grâce à leur courage, une partie des soldats peuvent encore regagner le camp ; les autres sont entourés par les barbares et périssent.

Les Germains, ayant perdu tout espoir de forcer le camp, dont ils voyaient les retranchements garnis de défenseurs, repassèrent le Rhin avec le butin qu'ils avaient déposé dans les bois. Et telle fut la terreur qui persista dans le camp, même après leur départ, que, la nuit suivante, C. Volusenus envoyé en avant avec la cavalerie s'y étant présenté, on ne voulut pas croire sur sa parole que César arrivait derrière lui, ramenant l'armée saine et sauve. *La terreur s'était emparée de tous à ce point qu'ils en avaient presque perdu l'esprit, prétendant que toute l'armée avait été détruite, que la cavalerie seule avait pu se sauver, et soutenant que, si l'armée était saine et sauve, les Germains n'auraient point osé attaquer le camp*. L'arrivée de César dissipa cette terreur[3].

---

1 La plus grande porte du camp, qui était placée par derrière, relativement à la position du camp en face de l'ennemi. *Aduatuca* des Éburons était donc bien un simple camp retranché.

2 Qu'on se range en forme de coin, pour fendre la foule des ennemis.

3 *Sic omnium animos timor præoccupaverat, ut pæne alienata mente, deletis omnibus copiis equilatum tantum se ex fuga recepisse dicerent ; neque, incolumi exercitu,*

Partant de nouveau d'Aduatuca pour écraser les Éburons, *César lança dans toutes les directions la multitude de pillards appelés des cités limitrophes. Tous les villages et toutes les habitations que chacun pouvait apercevoir étaient incendiés ; de toutes parts on poussait devant soi le butin*[1] *; non-seulement les blés étaient consommés par une si grande multitude d'hommes et de bêtes de somme, mais encore ils avaient été, cette année-là, en majeure partie versés par le mauvais temps et les pluies ; de sorte que, si quelque Éburon pouvait parvenir à se soustraire à toutes les recherches, néanmoins il semblait encore qu'il dût périr de faim après le départ de l'armée*[2]. Et par la dissémination d'une si girande armée dans tout le pays, souvent on en vint à mettre la main sur des hommes qui affirmaient, non-seulement qu'ils avaient vu passer Ambiorix dans sa fuite, mais même qu'il ne pouvait pas encore être tout à fait hors de vue ; de sorte que, dans l'espoir de l'atteindre et dans la conviction de mériter ainsi d'être comblé de faveurs par César, *on faisait des efforts presque surnaturels*, tant on y mettait d'ardeur, et que souvent il s'en fallut de bien peu qu'on n'atteignît ce but de toutes les aspirations. Mais toujours Ambiorix, à la faveur des forêts et des défilés du pays, sut se cacher et s'échapper ; et enfin, profitant des ténèbres de la nuit, il gagna sans être aperçu d'autres régions et d'autres retraites, accompagné seulement de quatre cavaliers, auxquels seuls il osait confier sa vie.

Après avoir dévasté ces contrées, César ramena l'armée, *diminuée de deux cohortes* (douze cents hommes), à *Durocortorum* des Rhèmes[3]. Il y convoqua *l'assemblée de la Gaule* et procéda à une enquête sur la *conjuration des Sénons et des Carnutes*. Une sentence capitale y fut prononcée contre *Accon*, qui avait été l'auteur de ce *complot*, et il le livra au supplice suivant la coutume des ancêtres[4].

Germanos castra oppugnaturos fuisse contenderent. — Ce texte, et en général tout ce que César raconte ici de la terreur délirante de celle quatorzième légion, nouvellement levée en Italie, confirment pleinement les observations que nous avons présentées plus haut sur le véritable motif qui, l'année précédente et dans ce même fort d'Aduatuca, avait poussé les quinze cohortes de Sabinus et Cotta à en sortir. En effet : de même que la quatorzième légion, les quinze cohortes étaient composées de soldats nouvellement levés dans la Gaule cisalpine au-delà du Pô ; de même elles ont été assaillies à l'improviste et avec vigueur dans ce même lieu et loin des autres légions ; de même encore, l'attaque audacieuse d'Ambiorix a dû leur faire ajouter foi à la fausse nouvelle d'une insurrection de toute la Gaule et de l'arrivée des Germains, qu'il leur annonçait. Ainsi, dans les deux événements les situations militaires étant semblables, on est logiquement autorisé à penser que ce fut, non pas une confiance aveugle dans un prétendu serment d'Ambiorix, comme César l'a donné à entendre, mais bien une terreur aveugle d'être attaquées par les Gaulois et les Germains ensemble, qui poussa Vannée précédente les quinze cohortes assaillies par les Éburons à sortir du camp d'Aduatuca, en toute hâte et sans faire éclairer leur marche, pour se rallier à une légion voisine et confier leur salut à Labienus.

1 Le *butin* ; il faut entendre par ce mot (que nous employons ici pour rendre le mot latin *præda*) aussi bien l'espèce humaine que les troupeaux et tout le reste.

2 Il semblerait impossible de pousser plus loin cette basse et atroce vengeance de la défaite de Sabinus et Cotta. Néanmoins César, qui parle si souvent de sa clémence, ne voudra pas se contenter de l'affreuse probabilité qu'il vient de signaler ; et deux ans plus tard, sans nouveau motif, nous le verrons de nouveau, dans ce pays des Éburons, traquer de la même manière ceux qui auront pu lui échapper la première fois.

3 Aujourd'hui Reims.

4 *De Accone... more majorum supplicium sumpsit*. — Accon fut exécuté par les légionnaires. Dans ce genre de supplice, l'homme tout nu était suspendu par le cou, la

On le voit, c'est toujours de la part de César même langage et mêmes moyens politiques ! Lui, qui prit dans le sénat romain la défense de Catilina et tâcha de le faire échapper à la juste rigueur des lois, il appelle ici conjuration, complot, l'entente de deux cités pour recouvrer la liberté perdue : liberté qu'il leur a enlevée lui-même en s'entendant avec quelques traîtres de ces mêmes cités ; et il amène devant l'assemblée des chefs gaulois le digne roi des Sénons qui a été le promoteur de cette généreuse entreprise, et, sous la pression des légions, il le fait condamner à mort par les Gaulois eux-mêmes. Quel triste rôle de part et d'autre ! Quelle confusion captieuse du fait de la force avec le droit moral !

Quelques autres Gaulois, redoutant le jugement, prirent la fuite. Après leur avoir interdit le feu et l'eau[1], César *plaça les légions en quartiers d'hiver, deux chez les Trévires, deux chez les Lingons, et les six autres chez les Sénons, à Agendicum*[2]. Puis, quand il eut pourvu aux vivres, *il partit, suivant son habitude, pour aller tenir rassemblée en Italie*.

§ V. — Conclusions sommaires concernant cette première époque de la guerre.

De tous les faits dont nous venons de suivre l'histoire, durant les six premières années de cette lutte de nos ancêtres contre les Romains envahissant le territoire propre de leur race, nous pouvons conclure :

1° Que les cités-mères de la vieille Gaule ont commis cette même faute qui avait déjà été si fatale à leurs colonies émigrées en Italie, la faute politique dont parle Tacite, d'avoir combattu isolément, au lieu de s'être réunies contre l'ennemi commun ; et que, par suite de cette faute capitale, elles ont dû succomber aussi toutes, les unes après les autres, devant la puissante et nombreuse armée de Jules César, comme l'indique le sentencieux historien, en ces termes : — Et rien ne nous sert davantage contre les plus puissantes nations, que leur défaut d'entente commune ; il est rare que deux ou trois de leurs cités se réunissent pour repousser un danger commun ; de sorte que, combattant isolément, toutes en viennent à être vaincues[3] ;

2° Que Jules César, à l'imitation de la politique perfide et peu honorable du sénat romain contre les Gaulois d'Italie, n'a cessé de semer la discorde parmi les cités de la Gaule transalpine y et jusque dans le sein des familles des princes à qui elles avaient confié leur salut ; qu'il y a aidé de toutes manières les jeunes ambitieux qui, pour arriver au pouvoir, se dévouaient à lui et trahissaient leur cité ; qu'au moyen de cette politique corruptrice, il a réussi à entraîner les cités les unes contre les autres : trouvant ainsi partout des espions à son service, des éclaireurs, des guides, des vivres pour les légions, et entourant ces légions

---

tête prise dans une fourche, à l'extrémité supérieure d'un poteau solidement planté ; puis, il était battu de verges jusqu'à la mort. (Suétone, *Nero Claudius Cæsar*, XLIX.)

1 C'est-à-dire après avoir défendu à tout le monde de les admettre au foyer ou à la table, ou sous le toit, ou dans la ville.

2 Aujourd'hui Sens.

3 Tacite, *Agricola*, XII. — Le texte nous a servi d'épigraphe pour cette PREMIÈRE ÉPOQUE de la guerre de Gaule.

ennemies de cavaliers gaulois qui combattent avec elles contre les Gaulois leurs frères y qui pillent et incendient les habitations de la Gaule, et qui en broient les récoltes sous les pieds de leurs chevaux ;

3° Que la supériorité incomparable des armes des légions, avec leurs compagnies d'ouvriers, leurs équipages et leurs machines de guerre, l'habitude des campements, la science et la pratique de l'attaque des places, ont rendu bien facile à César la conquête de la Gaule chevelue ; et qu'aussi les Gaulois transalpins, de leur côté, de même que leurs ancêtres en Italie, n'ont rien fait pour améliorer leurs armes, ou pour en compenser l'infériorité par une tactique convenable (sauf dans le grand et unique exemple donné par Ambiorix) ; et même qu'ils se sont jetés, avec une légèreté qu'on croirait naturelle et fatale, dans tous les pièges que leur ont tendus César ou ses lieutenants, lorsque, pour les y attirer, ces ennemis ont feint de les craindre : tant, chez cette race gauloise, une opinion de soi trop favorable l'expose à manquer de prudence ;

4° Que César porta ainsi la guerre dans toute la vieille Gaule, de cité en cité, en prenant toujours l'offensive sous de vains prétextes, ou même sans en alléguer aucun ; qu'il fit massacrer ou vendre pour l'esclavage des multitudes de Gaulois, jusqu'à détruire plus ou moins complètement cinq ou six peuples distincts : d'abord les Helvètes avec leurs alliés, puis les Vénètes, les Aduatiques, les Usipètes avec les Tenchtères, et enfin les Éburons ; ce qui commence à démontrer la véracité du texte de Suétone où il est dit que *César poussa la guerre de Gaule avec une fureur sauvage*[1].

A l'époque de cette guerre où nous arrivons maintenant, de tout le territoire gaulois envahi par César et compris (ainsi que le rappelle Suétone) entre les Pyrénées, la ligne des Cévennes, le haut Rhône, les Alpes, le Rhin et l'Océan, il ne restait plus que deux contrées où le conquérant n'eût pas encore conduit les légions, à savoir, deux contrées qui présentent de grandes montagnes.

En effet, du côté de l'est, César n'avait pas pénétré dans les montagnes des Vosges. Là, deux peuples, les *Lingons*[2] et les *Leuces*[3], lui prêtaient leur appui plus ou moins volontaire ; mais le récit ne dit rien de la soumission des *Médiomatrices*[4], placés entre les Leuces et les Trévires. S'étaient-ils soumis ou alliés à César contre Arioviste, comme firent les Leuces, les Lingons et les Séquanes, alors que César, guidé par Divitiac, marcha contre ce Germain entre les Vosges et les monts Jura ? ou bien s'étaient-ils, depuis lors, unis aux Trévires, limitrophes de leur cité, et avaient-ils combattu avec eux et partagé leur sort ?

Du côté du sud, à la frontière même de la province de César et au cœur de la Gaule primitive, il restait une vaste contrée, bordée du côté de la Province par la ligne des Cévennes, et parsemée çà et là de monts considérables, au milieu desquels était assise la grande cité des *Arvernes*. Cette énergique cité était flanquée du côté de l'Italie par ses Ségusiaves, ses Vélaves, ses Gabales, et s'appuyait de l'autre côté sur les Ruthènes, les Cadurces, les Lémovices et les Bituriges. Il ne restait plus que ce refuge à la liberté gauloise.

---

1 Suétone, *Julius Cæsar*, XXIV.
2 Peuple qui occupait le *pays de Langres*, étendu à l'est jusqu'aux sommets des Vosges.
3 Peuple du *pays de Toul*.
4 Peuple du *pays de Metz*, étendu au sud-est jusqu'au Rhin.

César en avait fait le tour à l'opposé de la Province, depuis le pays des Éduens jusqu'aux montagnes des Pyrénées ; et, bien qu'il y eût pour lui un danger manifeste à négliger ainsi, d'année en année, de soumettre un tel groupe de cités, placées entre l'armée et la Province quand il poursuivait les opérations militaires en Gaule, puis placées entre lui et l'armée, quand il passait l'hiver en Italie, cependant le prudent guerrier ne les avait point encore attaquées. Par quel motif ? Il ne le dit pas. Serait-ce parce qu'il n'avait pu réussir à s'y ménager d'avance, comme ailleurs, des connivences politiques ? Serait-ce parce qu'il redoutait jusqu'à un certain point d'engager ses légions dans ce pays de grandes montagnes, où elles auraient perdu (pour les raisons exposées dans nos préliminaires) une partie des avantages que leur assurait, en plaine, l'immense supériorité de leurs moyens militaires ? Nous sommes porté à penser que ce fut pour ces deux motifs à la fois que César, pendant les six premières années de la guerre, n'avait point encore attaqué les cités qui occupaient les montagnes du centre de la Gaule. Mais ce qui est tout à fait hors de doute, c'est que jamais encore depuis le commencement des guerres des Romains contre nos ancêtres, la race gauloise ne s'était trouvée dans un tel péril. Qui pourrait, à cette heure, la préserver d'un désastre complet : fût-ce même un autre Amilcar le Grand ou un autre Annibal ?

Et cependant, à cette heure suprême, nous allons voir un jeune guerrier de la Gaule se lever sans crainte pour tenter une telle entreprise. Nous allons le voir prenant hardiment l'offensive contre le terrible envahisseur, et entraînant avec lui toute la Gaule par ce noble cri de guerre : — *Patrie gauloise et Liberté nationale !* — qui doit encore désormais traverser le cours des siècles avec notre race.

DEUXIÈME ÉPOQUE. — SEPTIÈME ANNÉE DE LA GUERRE

(Av. J.-C. 52 — De R. 702). CONSULS : POMPÉE LE GRAND, D'ABORD SEUL ; PUIS AU BOUT DE 7 MOIS, AVEC C. CÆCILIUS METULLUS SCIPION.

POLITIQUE DE VERCINGETORIX : UNION NATIONALE DES CITÉS DE LA GAULE. GUERRE COMMUNE POUR LA LIBERTÉ.

CHAPITRE PREMIER. — DÉBUT DE LA GUERRE DE VERCINGÉTORIX JUSQU'AU SIÈGE D'AVARICUM.

§ I. — Situation politique des belligérants. Défaites et pertes de territoire éprouvées précédemment par les Arvernes. Perfidie des Romains à leur égard. Vieille rivalité politique entre les Éduens et les Arvernes.

Voici la première guerre nationale de la race gauloise. Les cités s'unissent politiquement et la nation se forme au milieu des glaives romains, pour reconquérir la liberté commune. Cette guerre mérite donc toute notre attention. Reprenons les choses de plus haut.

Comment a-t-il pu advenir que César, depuis six ans qu'il pousse à travers la Gaule tant de sanglantes expéditions, sous un prétexte ou sous un autre, du sud au nord et de l'est à l'ouest, que lui qui est allé attaquer les Germains au-delà du Rhin et les Bretons dans leur île, n'ait jamais encore attaqué les *Arvernes* : les Arvernes dont le territoire touchait à sa province, et dont il apercevait les montagnes deux fois par an, lorsqu'il se rendait en Italie ou qu'il en revenait ? Comment a-t-il pu se faire que ces Arvernes avec leurs clients soient les seuls Gaulois restés libres à cette heure, et que César ne les ait attaqués ni par ses moyens militaires, ni par sa politique captieuse, eux qu'on savait à Rome avoir eu des princes combattant sur des chars en argent : indice de richesses qui n'étaient pas à négliger pour une armée romaine et surtout pour César ; eux, qui étaient puissants en Gaule et qui notoirement y disputaient aux Éduens, amis de César, la prééminence parmi les cités ? Car l'Eduen Divitiac avait informé César, dès son arrivée, que la Gaule entière était divisée en deux factions, dont l'une avait pour chefs les Éduens et l'autre les Arvernes (I, XXXI). La domination des Éduens, et partant celle de César, avait donc à redouter encore plus les Arvernes que ces farouches Germains d'Arioviste contre lesquels le guerrier romain, à la prière de ses amis gaulois, avait immédiatement dirigé ses armes.

En un mot, les Éduens étaient depuis longtemps les amis et les alliés du peuple romain ; les Arvernes, au contraire, étaient ses ennemis déclarés. Comment donc a-t-il pu advenir que César, depuis six ans qu'il a envahi la Gaule, y ait opprimé par sa politique ou par ses armes toutes les cités, sauf les Arvernes et leurs clients ? Et dès lors, comment expliquer qu'un jeune chef des Arvernes,

jusque-là tranquillement témoin de tout ce qui est arrivé en Gaule pendant les six premières années de la guerre, se lève aujourd'hui et entreprenne d'attaquer lui-même, par la politique aussi bien que par les armes, l'astucieux et terrible conquérant et d'en délivrer la Gaule ?

Pour se rendre compte et de tous ces événements et de la marche de la conquête jusqu'à ce jour, mais surtout pour bien comprendre la situation politique des belligérants, à cette heure où va commencer une phase toute nouvelle de la guerre, et où va se produire le suprême effort de la Gaule, dans une insurrection nationale dont Vercingétorix sera le promoteur, le héros et la victime, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les principaux faits de la première invasion de la Gaule transalpine par les Romains : alors que les légions, pénétrant par *Massilia* (Marseille), envahirent de proche en proche toutes ces régions du territoire gaulois, qui furent appelées ensuite la *Gaule narbonnaise*. C'est là, d'ailleurs, une partie de notre histoire ancienne qui est demeurée très-obscure, où il importe de porter la lumière autant que possible, et qui, du reste, ne manque pas d'intérêt politique.

Déjà, l'an 124 avant notre ère, quatre-vingt-quatorze ans après le passage d'Annibal sur les rives du Rhône, soixante-six ans avant l'arrivée de César à travers les Alpes graies, les Arvernes avaient pu voir, des sommets de leurs monts Cévennes, une première armée romaine envahir le territoire gaulois par le littoral de la Méditerranée. Elle y accourait, à l'appel de l'opulente et imprudente Massilie, en auxiliaire désintéressée ; son but unique était de protéger une cité amie contre des voisins incommodes et turbulents, les *Salyens*, qui commettaient des déprédations sur ses terres[1]. Mais après que les Salyens eurent été vaincus, dès Tannée suivante, les Romains, trouvant bon de s'établir définitivement à leur place et non loin de Massilie, y fondaient leur premier établissement en Gaule transalpine, leur première colonie : *Aquæ Sextiæ* (Aix), point de départ d'envahissements successifs qui ne devaient plus s'arrêter.

Deux ans après, sous prétexte que les *Allobroges* ont donné au roi des Salyens fugitif, Teutomale, un refuge et une hospitalité de roi, et en même temps, *à l'appel d'ambitieux et imprévoyants Gaulois*, les Éduens, *alliés et amis du peuple romain*, qui se plaignent que ces mêmes Allobroges ont ravagé leurs terres[2], les légions *protectrices*, conduites par Domitius Ænobarbus, s'avancent au nord en remontant le long du Rhône sur la *rive gauche*. Les Allobroges marchent bravement à leur rencontre, et leur barrent le chemin un peu au-dessus d'Avignon. Mais leur courage est impuissant contre la supériorité des moyens militaires et contre les éléphants que leur opposent les Romains, et ils éprouvent la défaite la plus désastreuse[3]. Voilà les Romains à l'entrée du territoire allobroge.

L'année suivante, affaiblis par cette défaite et redoutant l'avenir, les Allobroges invoquent l'appui de leurs puissants voisins et amis, les Arvernes. La grande cité gauloise fait marcher à leur secours son armée avec son roi Bituit (*Bituitus*), et les deux armées réunies, augmentées encore de troupes auxiliaires envoyées par les

---

1 Tite-Live, *Épitomé*, LX.
2 Tite-Live, *Épitomé*, LXI.
3 Il y fut tué vingt mille Gaulois, et trois mille furent faits prisonniers. Les éléphants que le consul Domitius fit avancer contre eux contribuèrent beaucoup à leur défaite, par l'effroi qu'ils causèrent aux chevaux de leur armée et même aux hommes. (Paul Orose, V, XIII.)

Ruthènes (Rouergue), attendent les Romains *sur la rive gauche du Rhône*, près de l'endroit où l'Isère se jette dans le fleuve (peut-être à Romans). Les Gaulois y sont aussi braves que précédemment et bien plus nombreux ; mais les armes romaines l'emportent une seconde fois[1].

Après ce désastre, le roi des Arvernes, Bituit, fut donné en spectacle au peuple de Rome. Revêtu de son armure *aux couleurs variées* et placé sur le *char d'argent* d'où il avait commandé pendant la bataille, il fut traîné derrière le char de triomphe du consul vainqueur, Q. Fabius Maximus *Allobrogicus* (Florus, III, II).

El, ce qui est à remarquer, c'est que cet infortuné roi n'avait point été fait prisonnier dans la bataille. Après être rentré dans sa cité, il avait cru devoir demander la paix aux Romains, et il était venu, sous la foi du droit des gens y s'aboucher à cet effet avec le proconsul Cn. Domitius Ænobarbus, qui l'avait perfidement appelé auprès de lui, et s'était ainsi, par la plus noire des trahisons, emparé de sa personne.

Voici comment Valère Maxime rapporte le fait : — Un trop grand désir de la gloire poussa à la perfidie Cn. Domitius, homme d'une haute naissance et d'un grand courage. En effet, irrité de ce que Bituit, roi des Arvernes, eût engagé et son peuple et le peuple allobroge à implorer la protection de son successeur au consulat, Q. Fabius, pendant que lui-même restait encore dans la Province, *il l'invita, sous prétexte d'une conférence, à venir auprès de lui, et, après ravoir reçu comme son hôte, il le fit charger de fers et le fit transporter à Rome sur un vaisseau. Le sénat ne put approuver cette action, mais il ne voulut pas renoncer à en profiter*, de crainte que, si Bituit était renvoyé dans sa patrie, il n'y renouvelât la guerre. C'est pourquoi, *il l'envoya en prison à Albe*[2].

Selon Tite-Live (*Ep.*, LXI), — *Bituit, s'étant rendu à Rome pour donner satisfaction au sénat*, fut envoyé en prison à Albe, parce qu'il paraissait dangereux pour la paix qu'il fût renvoyé en Gaule. *On décréta aussi que son fils Congentiat, dont on s'était emparé, serait envoyé à Rome*. — Ainsi Tite-Live, pour dissimuler la violation flagrante du droit des gens par la politique romaine, a altéré habilement dans son récit la vérité du fait public. On voit de plus que, bien longtemps avant le mot fameux de Vespasien (*non olet*), le sénat de Rome pratiquait déjà la même maxime dans l'ordre moral.

Ainsi les Arvernes avaient, dès cette époque, deux raisons de détester le peuple romain : d'abord, le désastre de leur armée ; puis, la doublé perfidie commise par le consul Domitius et par le sénat lui-même à l'égard de Bituit, leur roi, et de son fils Congentiat.

Outre cela, il y a lieu de penser qu'en même temps les Arvernes avaient été spoliés d'une partie très-importante de leur ancien territoire.

En effet, il est certain que, à la suite de la victoire de Fabius sur l'armée des trois cités gauloises, tout le territoire des Allobroges fut réduit en province romaine. César l'indique clairement dans plusieurs passages (I, IV ; VII, LXIV, LXXVII), et Tite-Live le constate d'une manière positive (*Ep.*, LXI). Cela étant, pourrait-on comprendre que les Romains eussent, tout au contraire, respecté le territoire des

---

1 L'armée des trois cités gauloises réunies était sous le commandement de Bituit et comptait deux cent mille combattants. Sur ce nombre il en périt, tant tués que noyés dans le Rhône, cent vingt mille, suivant Tite-Live (*Ep.*, LXI) ; cent trente mille, suivant Pline (*Hist. nat.*, VII, I) ; cent cinquante mille, suivant Paul Orose (V, XIV).
2 Valère Maxime, IX, VI.

deux autres cités vaincues ? Pourrait-on admettre que César ait dit vrai, lorsqu'il a dit, dans sa conférence avec Arioviste, — qu'après la victoire de Fabius Maximus, le sénat voulut laisser aux Arvernes et aux Ruthènes leur territoire, leurs lois et la liberté, sans même exiger d'eux aucun tribut[1]. — tandis qu'on a vu ce même sénat enlever tous ces biens aux Allobroges ? En un mot, peut-on croire que l'une des trois cités vaincues ait été si durement opprimée, et que les deux autres n'aient eu à subir aucune conséquence fâcheuse de cette défaite commune ? Peut-on croire cela, surtout quand on sait que le sénat romain n'a pas reculé devant l'emploi de procédés infâmes à l'égard des deux princes des Arvernes ?

Il est donc permis de présumer qu'après la victoire de Fabius, les Romains ont immédiatement spolié les Arvernes et les Ruthènes de toutes les parties de leurs territoires où ils ont pu s'établir ; et que si la majeure partie de ces territoires, si le cœur même de la cité des Arvernes se trouva alors préservé, ce fut, non par une indulgence magnanime du sénat, contrairement à ses habitudes spoliatrices, mais bien par la chaîne des monts Cévennes, devant laquelle l'invasion romaine dut faire une halte, comme précédemment devant la chaîne des Alpes.

C'est là, on le voit, une question sur laquelle il importe d'être fixé : soit pour constater le fait historique lui-même, qui a son intérêt propre, soit pour juger de la bonne foi de César en matière d'histoire, soit pour sonder avec quelque certitude tous les sentiments qui durent animer les Arvernes contre les Romains dans cette guerre de Vercingétorix.

S'il est vrai, comme le dit César, qu'après la victoire de Fabius Maximus, les Romains n'aient spolié les Arvernes et les Ruthènes d'aucune partie de leur territoire, ni asservi aucun peuple de leurs cités, *la Province transalpine* dut, à cette époque, rester limitée au Rhône, et ne se composer que des territoires précédemment envahis en détail, à savoir : de celui des Salyens, autour d'Aix ; probablement déjà de celui des *Cavares*, en remontant le long du Rhône ; et enfin de celui des *Allobroges*, toutes contrées situées *sur la rive gauche du fleuve, depuis le territoire de Marseille jusqu'à l'extrémité orientale du lac Léman*.

Or, à l'arrivée de Jules César en Gaule, la Province transalpine avait pour limites du côté de l'ouest la ligne des Cévennes dans toute sa longueur, avec un prolongement jusqu'aux Pyrénées, comme on va le voir. Car la Province comprenait alors, *sur la rive droite du Rhône*, tout le territoire des *Helviens* (Vivarais) ; tout celui des *Volces-Arécomices* jusqu'à la mer et aux Pyrénées (Languedoc) ; celui de *Carcassonne* et celui de *Toulouse*, d'où nous avons vu Publius Crassus, lieutenant de César, appeler nominativement un grand nombre de vaillants hommes pour venir avec lui envahir l'Aquitaine ; et enfin, celui des *Ruthènes provinciaux*.

Nous n'ignorons pas qu'on a mis en doute le nom, et par conséquent l'existence de ces Ruthènes *provinciaux*, c'est-à-dire *annexés à la Province* ; mais le sens du texte où César en parle nous paraît ne permettre aucun doute sur le fait de cette annexion. Il dit que, voulant faire attaquer la Province de ce côté-là, — Vercingétorix envoie chez les *Ruthènes* le Cadurce Lucter : lequel d'abord fait entrer cette cité dans l'union gauloise ; puis, il passe chez les *Nitiobriges* (Agénois) et chez les *Gabales* (Gévaudan), rassemble beaucoup de troupes, et marche sur la Province dans la direction de Narbonne. Informé de cela, César

---

1 I, XLV.

accourt et établit des postes de défense chez les *Ruthènes provinciaux* (*in Ruthenis provincialibus*), chez les *Volces-Arécomices*, chez les *Tolosates* et autour de Narbonne : pays, dit-il lui-même, limitrophes du territoire ennemi (VII, V, VII). — Il est donc bien clair qu'il s'agit ici de deux peuples ruthènes différents, les *Ruthènes* simplement dits et les *Ruthènes provinciaux*, qui étaient, l'un du côté des Gaulois, l'autre du côté de César[1].

Par conséquent, il est déjà incontestable que, durant les soixante-trois ans qui s'écoulèrent depuis la victoire de Fabius Maximus jusqu'à l'invasion de la Gaule par Jules César, les Ruthènes, vaincus avec les Arvernes et les Allobroges par ce consul Fabius, avaient été spoliés d'une partie considérable de leur territoire primitif, qui avait été annexée à la Province transalpine et soumise aux Romains sous le nom de *Rutheni provinciales* ; tandis que, sur le reste de ce territoire primitif, une autre portion de la cité des Ruthènes était demeurée libre et ennemie des Romains[2].

Mais l'ensemble de ce territoire primitif des Ruthènes n'était qu'une petite portion de la vaste étendue de pays annexée à la Province transalpine dans ce même intervalle de temps. Tout le surplus, quelles cités gauloises en avaient été spoliées par les Romains ? Nous n'hésitons point à dire que c'étaient les Arvernes ou du moins des cités clientes des Arvernes.

En effet, Strabon, parlant de l'ancienne puissance des Arvernes, s'exprime ainsi : — La domination des Arvernes s'étendit jusqu'à Narbonne et jusqu'aux frontières de Marseille. Ils commandaient à plusieurs peuples jusqu'aux Pyrénées, au Rhin et à l'Océan[3]. — On voit par là que les possessions primitives des Arvernes s'étendaient au sud jusqu'à la Méditerranée, depuis les bouches du Rhône jusqu'à Narbonne ; et que les divers peuples clients de cette puissante cité étaient comme échelonnés dans toute la zone méridionale des Gaules, depuis les contrées occupées par les Allobroges et les Nantuates jusqu'aux Pyrénées et à l'Océan.

D'un autre côté, Tite-Live (XXVII, XXXIX), en parlant du passage d'Asdrubal à travers la Gaule transalpine par le même chemin qu'avait suivi Annibal, s'exprime de cette manière (sans doute d'après Polybe lui-même) : — Car, non-seulement les Arvernes et ensuite successivement les autres peuples de la Gaule et des Alpes lui firent bon accueil, mais encore ils le suivirent à la guerre. — Ce qui montre clairement que, dès les Pyrénées, Asdrubal était entré sur l'ancien territoire des Arvernes.

Ainsi les Arvernes possédaient primitivement le pays des *Helviens* (Vivarais) et tout le pays des *Volces-Arécomices* (Languedoc), dont Nîmes (*Nemausus*) était la ville principale et Narbonne le port le plus important. C'étaient donc eux qui avaient perdu la presque totalité de ce vaste et riche territoire compris entre le Rhône, la chaîne des Cévennes et la Méditerranée ; territoire qui avait été annexé à la Province transalpine après la victoire de Fabius et avant l'invasion de la Gaule chevelue par Jules César.

---

1 On le voit, c'est bien la guerre civile de Gaulois à Gaulois, au profit de César.

2 Nous admettons, conformément à la *Notice des provinces de la Gaule*, et à la *Géographie* de d'Anville, que le territoire des *Ruthènes provinciaux* devint ensuite le diocèse d'Albi, et que celui des Ruthènes restés libres jusqu'au temps de César forma le diocèse de *Rhodes*.

3 Strabon, *Géographie*, IV, II (version de Coray).

Enfin, pour constater d'une manière certaine, et contrairement à l'affirmation de César, que cette annexion fut faite immédiatement après la victoire de Fabius, jetons un coup d'œil rapide sur les divers événements de guerre dont ces régions furent le théâtre durant ce même intervalle de temps, en suivant l'ordre chronologique, afin de bien distinguer ce que les Romains ont occupé immédiatement après la victoire de Fabius de ce qu'ils ont pu n'envahir que plus tard.

Nous voyons dans Eutrope (*Breviarium*, IV) le consul Q. Marcius Rex, trois ans après la victoire de Fabius, occupé à créer des ports romains dans la Province transalpine. Sous son consulat (av. J.-C. 118), une colonie romaine fut conduite à Narbonne, *Narbo*, port du pays des *Volces-Arécomices*, qu'on surnomma depuis lors du nom de ce consul, *Narbo Marcius*. Ce qui autorise à penser que déjà le pays des Volces-Arécomices se trouvait incorporé à la Province transalpine, qui allait s'appeler plus tard la Gaule narbonnaise.

Cette même année, le même consul Q. Marcius paraît s'être emparé du port de Toulon, *Telo*, surnommé aussi *Telo Marcius*. Voici ce qui nous suggère cette opinion touchant notre grand port militaire.

On lit, d'une part, dans l'*Épitomé* de Tite-Live (LXII) : Le consul Q. Marcius se rendit maître des Sarniens, peuple des Alpes. — *Quintus Marcius consul Sarnios gentem alpinam expugnavit*. — Et, d'une autre part, on lit dans Paul Orose (V, XIV) : Le consul Q. Marcius alla attaquer une peuplade gauloise établie au pied des Alpes. — *Q. Marcius consul Gallorum gentem, sub radice Alpium sitam, bello aggressus est*. — Ces Gaulois, se voyant *investis* par les troupes romaines et comprenant qu'ils ne pourraient leur résister, tuèrent leurs femmes et leurs enfants et se jetèrent dans les flammes. D'un certain nombre d'entre eux, qui, surpris par les Romains, n'avaient pas eu le temps de se donner la mort et avaient été faits prisonniers, les uns s'affranchirent par le fer, les autres se pendirent, d'autres se laissèrent mourir de faim : et il n'en resta pas un seul, même un enfant, qui se résignât par amour de la vie à supporter le sort des esclaves.

On voit qu'il n'est allégué ici aucun motif de guerre ; ce qui permet de présumer que cette peuplade gauloise établie au pied des Alpes fut attaquée par les Romains pour s'emparer de quelque possession utile, par exemple d'un port où ils pussent communiquer librement avec les régions de la rive gauche du Rhône, au cas où celui de Marseille leur serait fermé. On voit d'ailleurs assez clairement, par les détails de cette horrible catastrophe, qu'elle eut lieu dans une ville forte, où toute la population des Sarniens se trouvait investie ; et rien ne donne à penser qu'une partie de cette population y fût venue d'un territoire environnant. Tite-Live, de son côté, a employé ci-dessus l'expression *expugnavit*, c'est-à-dire *enleva d'assaut*. Tout semble donc indiquer ici une ville forte, située au pied des Alpes, et dont le peuple vivait, non pas de la culture d'un territoire, mais bien de quelque industrie primitive, comme aurait été le commerce ou la pèche. D'un autre côté, le surnom de *Marcius*, donné à *Telo* comme à *Narbo*, et l'identité du motif qui a pu porter le consul Marcius à s'emparer du port de *Telo*, aussi bien qu'à envoyer une colonie à *Narbo*, nous semblent désigner suffisamment *Telo Marcius* (Toulon), comme ayant été jadis cette ville, située au pied des Alpes, où les malheureux Gaulois appelés Sarniens, bloqués par le consul Q. Mareius Rex, et réduits à la cruelle extrémité d'opter entre la mort ou l'esclavage romain,

préférèrent mourir, tous, même les enfants[1]. Il ne faut donc point s'étonner que le nom des *Sarniens* ait disparu du territoire de la Gaule.

Cinq ans plus tard (av. J.-C. 113), survint *l'invasion des Cimbres et des Teutons* : peuples chassés des régions extrêmes de la Gaule par une inondation de l'Océan, dit Florus, et cherchant partout de nouvelles terres où ils pussent se fixer[2]. Une

---

1 Cette terrible résolution des Sarniens jette une lumière sinistre sur l'un des maux affreux que l'invasion de Jules César fit éprouver aux Gaulois, et dont on ne lui tient peut-être pas assez compte ; nous voulons parler des malheureux captifs, de toute condition, de tout âge et de tout sexe, emmenés de la Gaule par les Romains et vendus pour être esclaves.
En effet, les Sarniens avaient dû connaître, quelques années auparavant, les détails de la guerre faite par les soldats de Rome à d'autres peuples gaulois de leur voisinage, au pied des Alpes, à savoir, du côté du Var, aux Oxybiens et aux Décéates (Polybe, *Ambassades*, CXXXIV), et du côté de la Durance, aux Salyens. Ainsi, leur affreux désespoir témoigne assez de quelle manière impitoyable les Romains traitaient les populations qu'ils emmenaient en esclavage.
Nous en avons, du reste, bien d'autres témoignages dans les efforts si fréquents et si désespérés des malheureux captifs renfermés dans leurs prisons à esclaves (*ergastula*) ; par exemple : à Minturnes, où quatre cent cinquante esclaves furent tous ensemble mis en croix ; à Sinuesse, où il en fut massacré quatre mille ; en Sicile, où le consul Pison fit tuer çà et là huit mille fugitifs et mettre en croix tous ceux qu'il put prendre vivants ; où son successeur, le consul Rupilius, en fit tuer plus de vingt mille (Paul Orose, V, IX). Dans une nouvelle insurrection, en Sicile, ces malheureux esclaves, après trois ans de résistance aux troupes romaines, se voyant cernés par le consul Aquilius, se donnèrent tous la mort, sauf leur chef qui fut pris vivant et que les soldats romains, en se disputant et s'arrachant leur prise, écartelèrent (Florus, III, XIX).
Rappellerons-nous encore la terrible insurrection des esclaves gaulois et germains, dirigée par les Gaulois Crixus et Œnomaus, et par le Thrace Spartacus ; lesquels esclaves, après avoir transformé leurs fers en épées et en javelots, défirent successivement plusieurs armées romaines ; et, dans une dernière bataille contre les légions commandées par Crassus, se firent tous tuer en désespérés. Cette dernière insurrection eut lieu quinze ans seulement avant l'invasion de la Gaule par Jules César, et il y périt plus de cent mille esclaves (Florus, III, XX. — Paul Orose, V, XXIV).
Ce qu'il fallut de souffrances pour que partout les esclaves des Romains en vinssent à un tel désespoir, nous donne à comprendre quel fut le sort des populations de tant de cités de la Gaule que César fit emmener captives et conduire sur les marchés à esclaves de l'Italie.
2 *Cimbri, Teutoni*... *ab extremis Galliæ profugi, quum terras eorum inundasset Oceanus, novas sedes toto orbe quærebant*. (Florus, III, III.)
Tout ce que les auteurs anciens disent de cette invasion que les Romains eurent à combattre dans les Gaules, est très-vague, souvent même contradictoire. Pour en extraire un aperçu sommaire, nous avons accordé la prépondérance d'autorité par ordre de date, à César, à Tite Live, à Pline, et ainsi de suite aux autres auteurs.
César parle de l'émigration dont il s'agit comme d'un mélange de *Cimbres* et de *Teutons* qu'on ne saurait séparer, et nous sommes obligés de rester dans ces mêmes termes pour éviter des contradictions et des difficultés inextricables dans les autres auteurs.
Tite-Live fait figurer dans une des dernières batailles de ces émigrants un troisième peuple, les *Ambrons*, sans dire ce qu'il est ni d'où il vient.
César et Tite-Live parlent en particulier et très-clairement de la guerre des Tigurins.
Ensuite, la plupart des auteurs, Plutarque, Tacite, Florus, Orose, ont mêlé et confondu tout ce qui concerne ces quatre peuples.
Pline indique les contrées du nord des Gaules d'où les *Cimbres* et les *Teutons* étaient originaires, et il les indique avec des repères certains : la Vistule, l'Elbe, le Weser, l'Ems (*Vistula*, *Albis*, *Visurgis*, *Amisius*), fleuves dont il parle en même temps. Les Cimbres et les Teutons habitaient sur les rives de la mer Baltique, depuis l'embouchure de la Vistule

colonne de ces émigrants débouchait alors en Illyrie et y mettait en fuite Tannée du consul Carbon[1] ; tandis qu'une autre colonne, après avoir franchi le Rhin inférieur et laissé sur la rive gauche du fleuve ses plus lourds bagages avec une garde de six mille hommes, traversait la Gaule chevelue, dit César[2] ; puis, quatre ans après l'invasion de la première colonne en Illyrie, pénétrait dans la Province transalpine. Attaqués là par le consul Silanus (109), les Cimbres et les Teutons remportent la victoire et restent dans les contrées qu'ils occupent[3].

Deux ans après cette bataille (107), les *Tigurins*, *l'une des quatre subdivisions*, du peuple helvète, franchissent le Rhône et pénètrent dans le pays des Allobroges, où ils surprennent par une embuscade et battent complètement l'armée du consul Cassius, lequel est tué avec son lieutenant L. Pison, personnage consulaire, bisaïeul de la femme de César[4]. Ces Tigurins étaient-ils d'accord avec les Allobroges pour profiter de la victoire remportée par les Cimbres sur Silanus et tâcher de délivrer la Gaule des Romains ?

L'année suivante, le consul Cépion s'empare de *Tholosa* (Toulouse), la ville des Tectosages, et y enlève du temple d'Apollon une quantité énorme d'or et d'argent, qu'il fait partir pour Marseille, sous bonne garde. Mais, dans le trajet, il fait lui-même massacrer la garde et voler le trésor. Ce pillage du temple d'Apollon, où les Tectosages avaient placé les dépouilles rapportées de Delphes, fut considéré par les Romains comme ayant attiré, non-seulement sur le consul, mais encore sur tous ceux qui avaient touché à l'or sacré, une mort funeste, et sur la République elle-même les désastres qui vont suivre[5].

D'abord M. Aurelius Scaurus, lieutenant du consul, est battu et fait prisonnier par les Cimbres. Puis, l'un des consuls de l'année suivante, Cneus Mallius, ayant été envoyé en Gaule transalpine, où Cépion était resté en qualité de proconsul, ils ne peuvent s'entendre pour la défense de la Province, et se la partagent, en adoptant comme ligne de démarcation entre eux le cours du Rhône. Ce qui démontre bien que déjà auparavant le territoire de la rive droite du Rhône faisait partie de la Province romaine.

Les Cimbres et les Teutons les attaquent l'un après l'autre, s'emparent des deux camps, et infligent aux deux armées romaines un désastre tel qu'il fut tué quatre-vingt mille soldats, tant romains qu'alliés, avec quarante mille valets de toutes sortes, et que, de ces deux armées, il n'échappa que dix mille hommes.

---

jusqu'au *promontoire des Cimbres* (Jutland) ; outre ces côtes et la *presqu'île Cimbrique* (Jutland et Schleswig-Holstein), ils occupaient encore d'autres contrées situées dans l'intérieur des terres en se rapprochant du Rhin : *Cimbri mediterranei* de Pline (*Hist. nat.*, IV, XIII et XIV).
Les Tigurins étaient, d'après César (I, XII), *l'une des quatre subdivisions primitives du peuple helvète*. Il est probable que ces Tigurins occupaient le territoire qui forme actuellement les cantons de Zurich, Zug, Uri.
Quant aux *Ambrons*, nous tendrions à présumer qu'ils provenaient de quelque région de la Gaule chevelue non éloignée du pays des Tigurins.
1 Tite-Live, *Épitomé*, LXIII.
2 II, XXIX.
3 Tite-Live, *Épitomé*, LXV.
4 César, I, XII. — Tite-Live, *Épitomé*, LXV.
5 Paul Orose, V, XV. — De là un proverbe appliqué jadis à l'homme qui se trouvait au comble du malheur : Il a de l'or de Toulouse ! — *Aurum Tholosanum !* (Aulu-Gelle, III, IX. — Valère Maxime, VI, XI.)

Les vainqueurs détruisirent le butin, qui était immense ; tout fut jeté dans le Rhône, même l'or et l'argent[1].

A cette nouvelle, la terreur fut très-grande à Rome. Mais la guerre d'Afrique se trouvait terminée ; Marins était rentré amenant avec lui le terrible Jugurtha qu'il avait réussi à se faire livrer par un traître. Après que le guerrier africain eut été exposé aux regards de tous, promené avec ses deux fils devant le char de triomphe du grand consul plébéien, et qu'ensuite il eut été mis à mort dans la prison, Marins fut nommé consul pour la seconde fois, puis nommé encore d'année en année, *dans la crainte des Cimbres*, dit Tite-Live[2].

Après que ceux-ci, à la suite de leur dernière victoire, eurent épuisé toutes les ressources des contrées situées entre le Rhône et les Pyrénées, ils avaient poussé en avant, et passé en Espagne. Mais, repoussés de l'Espagne dans la Province de Gaule, ils s'étaient ralliés aux Teutons, et ensemble ils s'acheminaient vers l'Italie, lorsqu'ils rencontrèrent devant eux Marins, consul pour la quatrième fois (102), qui les attendait au pied des Alpes, *non loin de l'endroit où le Rhône reçoit l'Isère*, à la tète d'une nouvelle armée, organisée et disciplinée par lui-même, avec toute son expérience.

Marius, d'abord, se contente de défendre son camp assailli par ces masses d'émigrants, Teutons et Cimbres, renforcés d'Ambrons ; puis, comme ils renoncent à l'attaquer pour prendre la direction de l'Italie, il les suit, leur livre, aux environs d'Aix, deux batailles consécutives, à quatre jours d'intervalle, et les extermine dans ces deux journées[3].

L'année suivante, Marins repasse les Alpes avec son armée victorieuse, qu'il réunit à celle du proconsul Catulus, et ensemble, ils font éprouver le même sort aux Cimbres, non loin de Milan.

---

1 Tite-Live, *Épitomé*, LXVII. — Paul Orose, V, XVI.
2 *Épitomé*, LXVII.
3 Tite-Live, *Épitomé*, LXVII, LXVIII. — Paul Orose, V, XVI. — Paul Orose dit que l'attaque du camp de Marius eut lieu *près de l'endroit où l'Isère se jette dans le Rhône*, et il y fait figurer aussi les *Tigurins*, c'est-à-dire en tout, quatre peuples : Cimbres, Teutons, Tigurins et Ambrons. Il dit que ces peuples étaient des Germains et des Gaulois, réunis contre le peuple romain.
Or on sait par Pline que les *Cimbres* et les *Teutons* étaient des Germains venus des bords de la mer Baltique. On sait par César que les *Tigurins* étaient des *Gaulois* venus de l'Helvétie. Et il est probable que les *Ambrons* qu'on voit paraître ici étaient également des *Gaulois*, voisins des *Tigurins*, avec lesquels ils auraient pris les armes pour profiter du concours des Cimbres et des Teutons, et refouler ensemble les Romains en Italie. Ainsi, nous sommes porté à croire que ces *Ambrons*, réunis aux *Tigurins*, aux Cimbres et aux Teutons contre Marius, n'étaient autres que les *Ambarres* (ou *Ambivarètes*) de l'époque de Jules César. Ce qui nous porte à le présumer, c'est l'analogie de ce nom d'Ambrons avec les noms de lieux restés traditionnellement dans la région de la rive droite du haut Rhône, tels que : *Ambronay*, *Ambérieu*, *Varambon*, *Ambutrix*, etc. ; c'est encore que la réunion des Cimbres et des Teutons avec les Helvètes Tigurins et les Ambrons eut lieu *près de l'endroit où le Rhône reçoit l'Isère*. En effet, les Gaulois Tigurins ayant franchi le haut Rhône pour s'unir aux Germains, et tenter avec eux d'expulser les Romains du pays des Allobroges réduit en Province romaine, rien n'était plus naturel que de voir leurs voisins, ces autres Gaulois placés un peu plus bas sur la rive droite du fleuve, s'unir aussi aux Germains pour les mêmes motifs.

Ainsi se trouva complètement détruite, partie en Gaule et partie en Italie, toute cette émigration des Teutons et des Cimbres[1], dont, en somme, trois cent quarante mille combattants furent tués, et cent cinquante mille furent faits prisonniers, sans compter toute la population incapable de porter les armes. Les femmes elles-mêmes combattirent et défendirent leurs enfants avec toute la fureur que peut inspirer l'amour maternel ; la plupart se firent tuer ou se tuèrent elles-mêmes, après avoir tué leurs enfants d'une manière horrible[2].

Enfin, quatre ans avant l'invasion de Jules César en Gaule, eut lieu l'insurrection des Allobroges dirigée par Catugnat et réprimée par le préteur Pomptinus, où les troupes romaines se portèrent, de la rive droite du Rhône, sur la rive gauche pour aller attaquer les Allobroges[3].

Tel est le tableau complet des divers faits de guerre qui ont eu pour théâtre la *Province transalpine*, depuis la victoire de Fabius Maximus sur les Allobroges, les Arvernes et les Ruthènes, réunis sous le commandement du roi des Arvernes, Bituit, jusqu'à l'invasion de la Gaule chevelue par Jules César. On voit ainsi clairement que, à l'exception de la place forte des Samiens annexée par le consul Marcius Rex (probablement *Telo Marcius*, Toulon), et du territoire de *Tholosa* (Toulouse) annexé par le consul Cépion, tout le reste du vaste et riche territoire annexé à la province transalpine dans ce même intervalle de temps, l'avait été immédiatement à la suite de la victoire de Fabius. Et Strabon nous ayant fait connaître l'étendue primitive des possessions des Arvernes, nous pouvons conclure avec certitude qu'à la suite de la victoire de Fabius, et en même temps que les *Allobroges* furent spoliés de tout, les *Arvernes* et les *Ruthènes* furent de même spoliés les uns et les autres, d'environ moitié de leur territoire et de leur population. Les Ruthènes y perdirent le pays des *Ruthènes provinciaux* (pays d'Albi), et les Arvernes le pays des *Helviens* (Vivarais) avec celui des *Volces Arécomices* (Languedoc).

---

1 Ceux des leurs qu'ils avaient laissés, avec les plus gros bagages, sur la rive gauche du Rhin inférieur, y constituèrent ensuite la cité des Aduatiques, que César fit vendre pour être emmenés en esclavage, au nombre de cinquante-trois mille têtes (II, XXXIII).

2 Tite-Live, *Épitomé*, LXVIII. — Paul Orose, V, XVI. — Paul Orose, qui n'était certainement pas un détracteur des Romains, dit que, dans cette dernière bataille, les légionnaires scalpèrent les femmes ennemies : *Abscissis enim cum crine verticibus, inhonesto satis vulnere turpes relinquebantur*.

L'invasion des Teutons et des Cimbres en Gaule, en Espagne et en Italie, jusqu'à leur entière extermination, dura douze ans. Il est remarquable que, durant les huit premières années» ces peuples furent toujours vainqueurs ; et qu'au contraire, durant les quatre dernières années, ils furent toujours vaincus. Ainsi, même en faisant la part du génie militaire de Marius, l'émigration paraîtrait avoir perdu graduellement dans le cours de ses pérégrinations une grande partie de ses forces on de ses moyens militaires. N'est-il pas probable qu'elle avait surtout perdu beaucoup de ses chevaux, et par conséquent beaucoup de ses moyens militaires ? Car sa cavalerie avait dû être sa principale force, de même que chez les autres peuples germains. Et, en effet, le récit de Paul Orose donnerait à comprendre que la dernière masse de ces émigrés n'avait plus qu'une faible cavalerie, qui fut à l'instant refoulée par l'armée romaine sur une multitude confuse de fantassins, où les légionnaires n'eurent guère que la peine de tuer cent quarante mille hommes, pour s'emparer de tout le reste de la population, comme d'un troupeau, et la conduire captive sur les marchés à esclaves.

3 Tite-Live, *Epitomé*, CIII. — Voir à ce sujet des recherches très-intéressantes de M. JACQUES GUILLEMAUD, publiées sous le titre de *Ventia et Solonion* dans la *Revue militaire française*, numéros de janvier et mars 1869.

Mais, pour les Arvernes surtout, ce fut la fleur de leurs possessions qu'ils perdirent dans ces versants méridionaux de la chaîne des Cévennes jusqu'au Rhône et à la mer ; région si bien exposée au soleil ; contrées favorisées par la nature, où mûrissait à perfection le raisin (qui semblerait destiné à fournir la boisson des Gaulois), la figue, l'amande, l'olive ; où l'on commence à apercevoir l'oranger et le palmier des régions brûlantes ; et enfin, où un grand fleuve à cours peu variable et une belle mer bleue viennent offrir à l'homme tous leurs bienfaits.

Il ne faut donc plus s'étonner de la ressemblance frappante qui existait entre les noms primitifs de Nîmes (*Nemausus*) et de Clermont-Ferrand (*Nemossus*).

Ainsi, contrairement à l'affirmation de César, citée plus haut, après la grande victoire de Q. Fabius Maximus sur les Allobroges, unis aux Arvernes et aux Ruthènes, ce ne fut nullement un acte de magnanimité exceptionnelle du sénat qui sauvegarda le territoire, les lois, la fortune et la liberté de deux de ces trois cités vaincues ensemble ; mais ce fut la chaîne des monts Cévennes qui préserva environ la moitié des Arvernes et des Ruthènes de la perte de tous ces biens des peuples. Peut-être aussi fut-ce le peu d'attrait qu'offrait à la convoitise romaine un pays froid, couvert de grandes montagnes, et peuplé d'hommes énergiques.

Dans cet état de choses, et en face d'un compétiteur à l'occupation de la Gaule qu'il voulait évincer. César avait besoin de proclamer le droit de cette Gaule à la liberté ; et, ne pouvant s'appuyer que sur l'exemple apparent des Arvernes et des Ruthènes demeurés libres, il n'a effectivement pas manqué d'alléguer cette raison ; et, par ce moyen, il est parvenu à fonder sur une apparence de vérité la thèse mensongère qu'il soutenait contre Arioviste.

De plus, César en tirait le bénéfice d'une calomnie politique, tendant à placer les Arvernes dans des conditions apparentes d'ingratitude à l'égard de leurs anciens vainqueurs. Il n'est donc pas ici hors de propos, ni sans importance historique, d'examiner encore une autre assertion de César, que nous considérons comme une seconde calomnie politique à l'égard des Arvernes ; moyen peu digne, il est vrai, mais auquel nous l'avons déjà vu, et nous le verrons encore recourir si souvent, pour dissimuler la préméditation et le véritable but de ses attaques dirigées contre tant de peuples, les uns après les autres.

Au témoignage de Suétone[1] et de Plutarque, on s'était ému à Rome de cette suite interminable de guerres suscitées en Gaule transalpine sans l'autorisation du sénat ; et Caton, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, était allé jusqu'à proposer de livrer César aux ennemis, attendu l'injustice de ces guerres. Du reste, César lui-même y fait allusion par les paroles qu'il prête à Arioviste dans la conférence qu'il eut avec lui[2]. Or, quand le guerrier, politique et écrivain, dicta ses Commentaires, le meilleur prétexte dont il pût couvrir la guerre qu'il était allé faire de propos délibéré à Arioviste, c'était assurément de présenter ce Germain comme *ayant été appelé en Gaule par les Arvernes*. Car les Romains devaient haïr les Arvernes et leurs alliés, à raison même du mal qu'ils avaient fait à cette généreuse cité, et de la violation du droit des gens qu'ils avaient commise envers son roi. César met donc en avant que : — Arioviste et ses Germains ont été appelés en Gaule par les Arvernes aussi bien que par les Séquanes, pour que ces étrangers vinssent les aider à vaincre les Éduens[3].

---

1 *Julius Cæsar*, XXIV.
2 I, XLIV.
3 I, XXXI.

Mais, outre que les Arvernes, avec tous leurs clients réunis aux Séquanes, eussent très-probablement pu se passer des Germains pour vaincre les Éduens, à une époque où la clientèle et les forces de cette dernière cité n'avaient pas encore atteint le degré de puissance où César les éleva dans son propre intérêt, les faits rapportés dans les *Commentaires* et les expressions mêmes de César démontrent d'une manière très-claire que le texte sur lequel nous venons d'attirer l'attention n'est qu'une assertion calomnieuse.

En effet, César, dans tout ce qu'il dit ensuite concernant cette intervention d'Arioviste et les rapports des Gaulois avec le guerrier germain, ne parle plus du tout des Arvernes. Il ne parle absolument que de la guerre entre les Séquanes et les Éduens, du secours amené aux Séquanes par Arioviste, et des conséquences de cette intervention étrangère, qui furent encore plus fatales aux Séquanes qu'aux Éduens.

Citons quelques-unes des expressions de César à ce sujet : Divitiac lui expose que, épuisés par cette guerre, les Éduens ont été forcés, eux qui avaient eu tant d'autorité en Gaule, de *livrer aux Séquanes* pour otages toute la noblesse de leur cité ; et de faire jurer à la cité elle-même de ne point réclamer ces otages, de ne point implorer le secours du peuple romain, et de *rester à perpétuité et à discrétion soumis au commandement des Séquanes*... Mais que cette guerre a eu *pour les Séquanes vainqueurs un résultat pire que pour les Éduens vaincus*, attendu qu'Arioviste s'était établi roi des Germains sur le territoire des Séquanes, dont il occupait le tiers en étendue (I, XXXI). — César s'aperçoit que, seuls entre tous les autres députés des cités, les *Séquanes* baissent tristement la tête et tiennent leurs regards fixés à terre (I, XXXII). — César fait encore demander à Arioviste de rendre les otages qui lui ont été livrés par les Éduens ; et de consentir à laisser aux *Séquanes* la liberté de rendre, de leur côté, ceux qu'ils en ont reçus (I, XXXV). — Arioviste répond que, *dans ces combats des Éduens contre lui et contre les Séquanes*, les Éduens eux-mêmes n'ont point été secourus par le peuple romain (I, XLIV)...

Ainsi, jamais César n'a montré, de fait, les Arvernes pactisant avec Arioviste. On doit donc considérer l'assertion citée plus haut comme une pure calomnie, *une calomnie politique*, employée par lui pour se faire approuver à Rome d'avoir conduit l'armée romaine contre l'armée d'Arioviste.

Et maintenant, après ce rapide exposé des faits antérieurs à la guerre de César en Gaule transalpine, que convient-il d'en retenir, qu'on doive rapprocher des faits survenus durant les six premières années de cette guerre, afin de bien apprécier la situation politique des belligérants au moment actuel, où Vercingétorix vient ranimer le courage des vaincus, et diriger leurs efforts pour reconquérir l'indépendance ?

D'une part, les *Arvernes* étaient depuis longtemps les ennemis déclarés des Romains. Accourus jadis à la défense de leurs voisins et amis, les Allobroges, injustement attaqués dans leurs foyers par une armée romaine, ils avaient subi l'humiliation d'une grande défaite, dont ils avaient à se relever. — Ensuite ils avaient vu leur roi Bituit, et son fils Congentiat, attirés dans un guet-apens par un consul romain et emmenés prisonniers, au mépris du droit des gens ; et cet acte d'odieuse perfidie consommé avec l'assentiment du sénat lui-même pour en recueillir le fruit. — Ils avaient été contraints, par la supériorité incomparable des armes des légions, de se retirer au sein de leurs montagnes, et de laisser aux mains d'envahisseurs sans foi presque la moitié de l'étendue, mais surtout la plus riche partie de leur territoire. — C'étaient autant de griefs profondément

gravés dans leurs cœurs. Cependant, quoique amoindris, ils n'avaient pas cessé de tenir une grande place et de jouir d'un grand crédit parmi les cités gauloises. Si bien que, avec de telles dispositions et dans un tel état de choses, il n'y avait pas à espérer pour César qu'ils voulussent jamais, écoutant les conseils d'un lâche égoïsme ou d'une ambition coupable, pactiser avec lui.

D'une autre part, tout au contraire : — *les Éduens étaient depuis longtemps les alliés et les amis du peuple romain*. — C'était à leur appel et *sous prétexte de les protéger* contre les agressions des Allobroges, que jadis les Romains, à partir de leur premier établissement en Gaule transalpine, fondé aux bouches du Rhône *pour protéger aussi la riche Massilie*, avaient pénétré à l'intérieur et occupé la vallée de ce grand fleuve gaulois. — C'était à l'appel des Éduens et *sous prétexte de les protéger* contre les dévastations des Helvètes, qu'une armée romaine, conduite par César, avait franchi pour la première fois le haut Rhône et la Saône. — C'était encore à leurs instantes prières, *et toujours pour les protéger*, que César s'était si facilement décidé à tourner ses armes contre Arioviste, et qu'il avait rejeté au-delà du Rhin ce terrible guerrier, vaincu et humilié. — C'était ensuite avec leur assistance et leur complicité que, après avoir fait dissoudre l'alliance défensive des cités Belges, il était parvenu à écraser et à dominer, les uns après les autres, les différents peuples de la Gaule belgique et de la Gaule celtique.

Jusqu'alors, la prudence lui avait conseillé de ne point s'attaquer aux Arvernes, cité énergique, notoirement hostile à ses desseins et à sa personne, puissante et riche, occupant un pays difficile, possédant une clientèle considérable, et dont l'influence sur une grande partie de la Gaule eût pu lui devenir aussi funeste, en réunissant les cités, que celle des Éduens lui avait été utile, en l'aidant à les diviser. Avant tout, il avait regardé comme étant d'une bonne et sage politique de paraître ne songer aucunement aux Arvernes. Les laissant donc de côté, il avait d'abord porté ses coups au loin, et ce n'est que peu à peu qu'il avait rétréci le cercle dans lequel il lui convenait d'enfermer le dernier boulevard de la liberté gauloise.

D'où il devait advenir que, pendant six ans. César n'attaquerait les Arvernes ni directement et de vive force, ni indirectement et par les moyens occultes de sa politique captieuse. Il avait jugé plus facile et plus sûr, en paraissant les oublier, de s'appuyer sur leurs rivaux en influence et en forces, les Éduens, qui, de longue date, se faisaient gloire d'être les alliés et les amis du peuple romain, et qui étaient prêts à lui faciliter de toutes manières l'accomplissement de ses projets d'envahissement et de domination, partout où cette cité gauloise avait action et autorité. Et, en effet, grâce au concours que lui ont prêté les Éduens, à ce moment même, la Gaule chevelue presque tout entière est sous le joug de la puissance romaine.

Mais, si habile qu'ait pu être cette tactique, et si menaçantes et si inévitables qu'en pussent paraître les dernières conséquences, les Arvernes avaient au cœur une telle haine du nom romain que nulle considération n'était capable, sinon de les émouvoir, au moins de les intimider ; et, quel que soit le sort qui attende cette vigoureuse et patriotique cité, il lui restera l'éternel honneur d'avoir accepté résolument la lutte contre les légions, et de s'être sacrifiée sans hésiter à la défense de la liberté et de la nationalité gauloises.

Telles étaient donc la situation politique et la situation militaire, des deux parts, à la fin de la sixième année de la guerre.

Ainsi, actuellement, *à l'époque qui correspond au septième livre des Commentaires*, sur tout le territoire primitif de la Gaule, il ne se rencontre plus d'autres cités libres que celles qui occupent les montagnes du centre, et à la tête desquelles sont les Arvernes. César possède dans la province transalpine, dans la Gaule cisalpine et dans l'Illyrie une pépinière de vaillants soldats, la plupart, hélas ! de race gauloise, tous armés à la romaine ; sans parler de ceux qu'il sait tirer, et de la Germanie, et de l'Espagne, et des îles Baléares, et de la Numidie, et de nie de Crète, dont les archers sont si renommés, et même de la Gaule chevelue, attaquée par lui. Il est donc bien évident que les Arvernes et leurs clients n'ont plus qu'à opter entre une guerre désespérée ou la dure servitude, et que cette dure servitude approche d'eux chaque jour davantage, dans la personne de César avec sa double puissance politique et militaire.

De leur côté, Vercingétorix est là debout, attentif à tout ce que fait l'ennemi ; car il ne désespère point de cette lutte inévitable : il a lui-même son projet arrêté et il veut choisir le moment opportun. Il a conçu un double plan de guerre, aussi simple que hardi et habile, dont nous allons reconnaître avec évidence tous les éléments d'exécution dans le récit même des *Commentaires*, et qu'on peut résumer ainsi : — *Combattre la politique de César en amenant les cités gauloises à s'unir contre lui dans leur intérêt commun ; et, faute d'armes comparables à celles de ses légions, le réduire et l'expulser de la Gaule par la famine*. — Quel malheur qu'une déplorable connivence de quelques princes gaulois avec l'ennemi commun soit venue, au moment décisif, arrêter l'exécution d'un tel plan de guerre !

Ainsi nous allons voir actuellement Vercingétorix attaquer lui-même César, et diriger contre lui d'abord une guerre politique, puis une guerre tout à la fois politique et meurtrière.

§ II. — Union politique et insurrection générale des cités à la voix de Vercingétorix. Retour de César en Gaule au milieu de l'hiver. Attitude douteuse des Éduens à son égard.

L'an 702 de Rome, ou l'an 52 avant l'ère chrétienne, allait commencer ; on entrait en plein hiver ; César s'était rendu dans la Gaule cisalpine, où il faisait une levée générale de recrues pour les légions qu'il avait laissées dans la Gaule transalpine *en quartiers d'hiver, chez les Lingons, les Sénons et les Trévires*.

Les princes des cités gauloises, dit César, profitant de son absence, tiennent conseil *dans les forêts* et les lieux déserts pour se concerter *à l'effet de rendre à la Gaule sa liberté*. Ils conviennent qu'*avant tout on empêchera César de revenir auprès des légions, en lui barrant le passage à la frontière de la Gaule celtique*, de manière que les légions, pour aller auprès de lui, s'exposent à sortir de leurs quartiers, sans qu'il soit à leur tête ; ou que lui-même, pour se rendre auprès d'elles, s'expose à pénétrer en Gaule sans être accompagné de beaucoup de troupes. Ils prononcent finalement cette décision : *qu'il vaut encore mieux périr les armes à la main que de renoncer à l'ancienne gloire militaire, et à la liberté transmise par les ancêtres*.

A cet égard, les *Carnutes* déclarent qu'ils sont prêts à affronter pour la liberté commune tous les dangers, et promettent de prendre l'initiative de l'insurrection. On loue leur courage ; *on réunit les étendards* (ce qui est, chez les Gaulois, la manière de consacrer les engagements les plus graves), *et tous les assistants jurent que, la guerre une fois commencée, nul n abandonnera les autres*. On fixe le jour de la prise d'armes, et on se sépare.

Au jour fixé, les Carnutes donnent le signal, et, guidés par *Cotuat* et *Conetodun*, hommes déterminés, ils accourent à *Genabum* (Orléans), dont ils se rendent maîtres, en mettant à mort quelques Romains. La nouvelle en est proclamée de proche en proche, par des hommes postés à cet effet en ligne continue à travers le pays, et elle est ainsi transmise rapidement à toutes les cités de la Gaule. Elle parvient chez les Arvernes avant la fin de la *première veille* (avant neuf heures du soir), bien que le soleil fût déjà levé au moment de l'événement, et que la distance fût d'environ 160 milles[1].

Là, dans la même intention, Vercingétorix, Arverne, jeune homme de la plus grande influence — *fils de Celtille*, qui avait tenu le premier rang dans toute la Gaule, et qui, pour avoir aspiré à s'emparer du pouvoir suprême, avait été mis à mort par la cité —, *convoque ses clients, et leur communique facilement le feu qui ranime. Son projet connu, on court aux armes*. Son oncle Gobanition et les autres princes de la cité, qui n'étaient pas d'avis de se jeter dans celle aventure, l'expulsent de l'oppidum de *Gergovia*[2]. Il n'abandonne point pour cela son entreprise, et il lève dans les campagnes tout ce qu'il peut trouver d'hommes déterminés. Cette première troupe réunie, il gagne à sa cause tous les citoyens à qui il peut adresser la parole. *Il les exhorte à prendre les armes pour la liberté commune*, et, une fois qu'il a auprès de lui des forces suffisantes, il expulse de la cité ses adversaires qui l'avaient expulsé lui-même un peu auparavant. Il est acclamé par les siens roi des Arvernes. *Il envoie des députés dans toutes les cités pour les conjurer de rester fidèles au serment prêté*. — Aussitôt les Sénons, les Parisiens, les Pictons, les Cadurces, les Turons, les Aulerces, les Lémovices, les Andes et toutes les autres cités, qui touchent à l'Océan s'unissent à lui. *Tous, d'un commun accord, lui défèrent le commandement*.

Ainsi investi du pouvoir suprême, Vercingétorix ordonne aux cités unies de lui envoyer promptement chacune son contingent militaire dont il détermine l'importance. Il fixe la quantité d'armes que chaque cité doit avoir chez elle, et le temps qui lui est accordé pour les faire confectionner. *Il se préoccupe surtout d'avoir beaucoup de cavalerie*.

Il envoie chez les Ruthènes, avec une partie des troupes, le Cadurce *Lucter*, homme résolu à tout entreprendre ; *et il se rend lui-même chez les Bituriges*. A son arrivée, les Bituriges envoient une députation aux Éduens, sous la protection desquels ils étaient placés, pour leur demander du renfort contre ces ennemis. *Les Éduens, sur le conseil des lieutenants que César avait laissés auprès de l'armée, leur envoient de la cavalerie et de l'infanterie. Mais ces troupes, arrivées au bord de la Loire, fleuve qui sépare les Bituriges des Éduens, s'y arrêtent*

---

1 La transmission de cette nouvelle avec tant de rapidité, particulièrement aux Arvernes et à Vercingétorix, montre assez, dans le silence de César, que déjà Vercingétorix avait été l'âme du conseil secret où la guerre fut résolue et où la confédération des cités gauloises fut sanctionnée. La suite du récit ne permettra aucun doute à cet égard.

2 Oppidum principal des Arvernes, qui était situé sur une montagne, près de Clermont-Ferrand) du côté du sud.

pendant quelques jours, puis reviennent dans leur cité et informent les lieutenants qu'elles sont revenues parce qu'elles ont craint d'être trahies ; ayant appris que, si elles eussent passé le fleuve, les Bituriges étaient d'accord avec les Arvernes pour les envelopper. Ces Éduens étaient-ils sincères, ou bien, en disant cela, *cherchaient-ils à cacher leur propre perfidie ? César n'en veut pas décider* : n'ayant à ce sujet, dit-il, aucune preuve certaine[1]. *Aussitôt qu'ils se sont retirés, les Bituriges s'unissent aux Arvernes*[2].

A la nouvelle de ces événements, qui lui est apportée en Italie, César part pour la Gaule transalpine. Arrivé à la frontière de la Gaule celtique, il s'y arrête dans cette douloureuse situation de ne savoir plus comment parvenir auprès de l'armée. En effet, s'il voulait faire venir les légions dans la Province, il comprenait bien qu'elles auraient à combattre en route sans qu'il fût à leur télé ; et, s'il songeait à se rendre lui-même en toute hâte auprès d'elles, il ne pouvait pas se dissimuler que, dans les circonstances présentes, *il n'y avait aucune sûreté pour lui à confier son salut aux Gaulois, même à ceux qui paraissaient complètement paisibles*.

Pendant ce laps de temps, le Cadurce Lucter, envoyé chez les Ruthènes, gagne cette cité à l'union gauloise. De là, il passe chez les Nitiobriges (Agénois), chez les Cabales (Gévaudan), et, renforcé successivement par de nouvelles troupes, il se dirige sur la Province, du côté de Narbonne, pour y faire invasion. A cette nouvelle, César part pour Narbonne, dans l'espérance de déjouer tous les projets de l'ennemi. Arrivé là, il relève les courages, il établit des postes sur la frontière, chez les *Ruthènes provinciaux*, chez les Volces Arécomices, chez les Tolosates et autour de Narbonne : il envoie une partie des troupes de la Province se réunir aux recrues qu'il a amenées d'Italie chez les Helviens (Vivarais), qui sont limitrophes des Arvernes.

Ces dispositions prises, et Lucter ayant reculé devant le danger de traverser la ligne des postes établis, César part pour le pays des Helviens.

Dans cette dure saison de l'année, les monts Cévennes, qui séparent les Arvernes des Helviens, étaient *couverts d'une couche de neige de six pieds d'épaisseur* ; mais, les soldats étant parvenus à ouvrir un chemin. César pénètre chez les Arvernes, qui ne s'y attendaient nullement, car ils considéraient les monts Cévennes comme infranchissables ; il les écrase, et ordonne à la cavalerie de courir aussi loin que possible de tous les côtés, *et de tout faire pour jeter la terreur parmi les ennemis*.

La nouvelle de cet événement est bien vite portée à Vercingétorix par la renommée et par des courriers : tous les Arvernes l'entourent, consternés, et le supplient de pourvoir à leur salut, puisque toute la guerre évidemment se porte de leur côté. *Touché de leurs prières, il lève son camp établi dans le pays des Bituriges, et se dirige du côté du pays des Arvernes*.

Mais César, *après être resté deux jours sur les lieux, prévoyant bien que Vercingétorix allait exécuter ce mouvement*, quitte l'armée sous prétexte de rassembler un renfort d'infanterie et de cavalerie, et laisse le commandement des troupes au jeune Brutus, en lui recommandant de lancer la cavalerie à

---

1 VII, v.

2 Ce qui montre assez qu'ils s'étaient entendus d'avance, et que Vercingétorix n'était venu chez les Bituriges avec ce corps de troupes que pour affermir tous les courages, au moment où il s'agissait de prendre les armes.

travers le pays, aussi loin que possible, dans toutes les directions, et ajoutant qu'il tâchera de ne pas rester absent plus de trois jours. *Ces choses réglées, sans communiquer son projet à personne, il pousse avec toute la rapidité possible jusqu'à Vienne. Là, il trouve des chevaux frais qu'il y avait envoyés longtemps à avance, et, sans s'arrêter ni le jour ni la nuit, il court à travers le pays des Éduens jusque chez les Lingons* (pays de Langres), *où deux légions hivernaient ; de manière que, dans le cas même où les Eduens eussent formé quelque projet contre sa vie, il pût leur échapper par la rapidité de son passage sur leur territoire*.

Une fois *parvenu à l'endroit où ces deux légions hivernaient*, il envoie des courriers aux autres légions, et il les réunit toutes à *Agendicum* (Sens), avant même que la nouvelle de son arrivée ait pu parvenir aux Arvernes[1].

Dès que Vercingétorix est informé de la chose, il ramène son armée sur ses pas dans la position où elle était auparavant chez les Bituriges ; et, partant de là, il va... — *Hac re cognita, Vercingetorix rursus in Bituriges exercitum reducit ; atque inde profectus*...

Coupons ici la suite du récit qui est étrangère à cet épisode.

On voit de quelle manière brillante cette rentrée de César en Gaule est présentée dans les *Commentaires* : le héros romain se joue de tous les obstacles, des distances des neiges, des monts, des fleuves, de Lucter, des Éduens, et surtout de Vercingétorix, qu'il fait aller et venir comme un jouet dont il connaît le ressort : ce qui nous avertit d'examiner le récit de très-près et avec la carte du terrain sous les yeux.

A cette époque, la géographie de la Gaule chevelue était presque inconnue aux lecteurs de Rome, où César avait un si grand intérêt à capter l'opinion publique ; et il en profite, croyons-nous, pour se présenter ici comme ayant merveilleusement déjoué un complot des Gaulois contre sa personne : en attirant d'abord l'armée de Vercingétorix d,un côté, quand il voulait, lui, se diriger d'un autre côté ; puis, en atteignant son but, avant même que le chef gaulois et son armée se fussent doutés du tour qu'il leur jouait. Telle est l'image que le récit appelle dans la pensée.

Or, Vercingétorix était chez les Bituriges (probablement sur la rive gauche de la Loire, près de Nevers, où nous verrons qu'il avait des amis politiques). Ce qu'il y faisait, nous allons bientôt pouvoir le reconnaître ; mais, très-certainement, il n'y gardait point la frontière de la Gaule celtique, frontière dont le point le plus rapproché de lui était à deux cents kilomètres de distance. Cela étant incontestable, quel intérêt César pouvait-il avoir à lui faire quitter cette place, où le chef gaulois ne

---

1 Évidemment César, pour rentrer cette fois dans la Gaule chevelue, dut éviter le point de la frontière où il avait l'habitude de passer chaque année. Or la position de Vienne nous permet de reconnaître la voie qu'il dut prendre dans cette occasion exceptionnelle. Il dut passer le Rhône, frontière de la Province, à la hauteur des lies de Miribel (où durant l'hiver il est d'ordinaire assez facile de passer le fleuve à gué), pour tendre directement à son but. Ainsi, au contraire, on peut présumer que César, dans ses voyages annuels de Gaule en Italie et réciproquement, avait l'habitude de passer la frontière notablement loin du confluent de la Saône et du Rhône. Et par conséquent, d'après l'orographie de cette région des monts Jura, il devient très-probable qu'il se dirigeait alors par *le défilé de Nantua et la Perte du Rhône* : chemin le plus court, le meilleur, et par lequel il était entré pour la première fois en Gaule celtique, comme nous l'avons démontré dans nos préliminaires (voir t. I). Cette remarque nous sera utile plus loin.

pouvait nullement l'empêcher de franchir la frontière de la Gaule celtique ? Ce point du récit n'a donc pas d'autre motif que l'effet à produire sur l'esprit du lecteur.

Remarquons d'ailleurs que César n'est pas resté plus de *deux jours* aux venants nord-ouest des Cévennes, dans les montagnes des Arvernes, où il exterminait de pauvres Gaulois blottis dans leurs huttes sous la neige. — *At Cæsar biduum in iis locis moratus... suis inopinantibus ab exercitu discedit*. Puis, de là, tout à coup et sans communiquer son projet à personne, il revient en toute hâte du côté de l'est et des rives du Rhône jusqu'à Vienne, où il prend des chevaux frais qu'il y avait envoyés longtemps d'avance, et le voilà courant au nord jour et nuit, avec une telle vitesse que, certainement, la nouvelle de son apparition aux sources de TAUier ou de la Loire ne put être portée à Vercingétorix avec une vitesse égale. — *Quam maximis potest itineribus, Viennam pervenit. Ibi nactus recentem equitatum, quem multis ante diebus eo præmiserat, neque diurno, neque nocturno itinere intermisso, per fines Æduorum in Lingones contendit*... *ut, si quid etiam de sua salute ab Æduis iniretur consilii, celeritate præcurreret*.

Nous voyons bien que César parle de la *renommée* et de *courriers* qui portent *rapidement* cette nouvelle à Vercingétorix. — *Celeriter hæc fama ac nuntiis ad Vercingetorigem perferuntur*. — Comme s'il pouvait y avoir une renommée et des courriers dans des montagnes couvertes de *six pieds de neige* ! C'est le silence et la solitude qui y règnent, même seulement par deux pieds de neige. Or, les piétons porteurs de la nouvelle étant partis *moins de deux jours* avant César, et la distance à parcourir de part et d'autre étant égale et très-grande (d'environ 300 kilomètres), ces piétons ont dû bientôt perdre leur avance, et finalement César a dû parvenir chez les Lingons longtemps avant que la nouvelle de sa ruse jouée dans les monts Cévennes parvînt à Vercingétorix. Par conséquent, cette ruse ne pouvait être d'aucun effet pour amener Vercingétorix à se déplacer au moment où César passa la frontière de la Gaule. Ajoutons que César était trop clairvoyant pour ne pas comprendre tout cela.

D'ailleurs, lorsqu'on examine avec soin les expressions employées dans ses *Commentaires*, — *castra ex Biturigibus movet in Arvernos versus*, — on voit que Vercingétorix pourrait, en réalité, n'être pas sorti du territoire des Bituriges ; bien que ces mêmes expressions tendent à faire naître l'idée qu'il en est sorti.

Il n'est pas mieux démontré que réellement César ait été guetté à la frontière de Gaule comme il le donne clairement à entendre. En effet, on voit qu'il y a passé sans que l'alarme ait été donnée à son passage. Or rien n'était plus facile aux Gaulois que de garder, au milieu des neiges, les deux passages des monts Jura, et, en même temps, d'établir une série continue d'hommes postés à la file tout le long du Rhône, depuis l'extrémité de la chaîne des monts Jura jusqu'au commencement de la chaîne des monts Cévennes (comme ceux qui ont si vite annoncé à Gergovia l'événement de Genabum). L'intervalle des deux chaînes de monts n'étant que d'environ cinquante kilomètres, quelques centaines d'hommes eussent suffi pour surveiller ainsi la frontière ; et, dès lors, les Gaulois de l'intérieur eussent pu être immédiatement avertis de l'arrivée et du passage de César à cette frontière. Il n'est donc pas probable que, de fait, la frontière de la Gaule celtique, du côté de l'Italie, ait été gardée, comme César le donne à entendre.

En résumé, il paraît que l'habile Romain, qui était toujours si bien renseigné sur tout ce qui se passait en Gaule, avait des raisons de se défier de ses amis les Éduens, et qu'il craignait quelque guet-apens de leur part à son retour d'Italie.

Par prudence donc, il se porta d'abord ostensiblement du côté des Cévennes, où il tâcha d'attirer l'attention des Gaulois ; puis, tout à coup et sans mot dire, il revint en courant franchir le territoire des Éduens, et il n'y rencontra aucun obstacle à la frontière de Gaule. Ce qui nous autorise à croire que cette frontière n'était point gardée, car elle était très-facile à garder exactement, comme Vercingétorix nous en fournira la preuve de fait au moment opportun...

Quant aux accessoires dont César a orné ce thème fondamental du récit, pour en faire l'œuvre d'art que nous voyons, sans doute il les a ajoutés dans quelque intention : est-ce dans une intention politique ? Nous apprécierons mieux cette question ci-après.

Quoi qu'il en soit, tout ceci nous prouve que Jules César était, dans l'occasion, très-prudent et très-rusé. Ne l'oublions point, et reprenons le fil du récit.

§ III. — Vercingétorix se présente avec son armée chez les Éduens. Lutte politique contre César.

Nous venons de voir qu'au moment actuel Vercingétorix, informé de l'arrivée de César avec toutes ses légions à *Agendicum* (Sens), ramène son armée sur ses pas dans la position où elle était auparavant chez les Bituriges (c'est-à-dire, sur la rive gauche de la Loire, non loin de Nevers) ; puis le texte poursuit tout d'un trait :

Et, parti de là, il va entreprendre d'enlever d'un coup de main *Gergovia, oppidum des Boïens*, que César avait placés là après leur défaite en compagnie des Helvètes, et qu'il avait attribués à la cité des Éduens. — *Atque inde profectus Gergoviam Boiorum oppidum, quos ibi helvetico prœlio victos Cæsar collocaverat, Æduisque attribuerat, oppugnare instituit*[1].

César était fort embarrassé de prendre une résolution dans l'alternative qui se présentait à lui : — ou de laisser les légions réunies à Agendicum, sans rien faire durant le reste de l'hiver : car dès lors, *après que les Éduens auraient perdu tous leurs tributaires, il devrait craindre que toute la Gaule ne l'abandonnât en voyant*

---

[1] Cet *oppidum des Boïens* est la première position de Vercingétorix indiquée nominalement par César, et nous avons dû chercher à la déterminer pour tracer sur notre carte l'itinéraire du chef gaulois en regard de celui de l'ennemi de la Gaule. Dans l'incertitude complète qui règne encore à ce sujet, nous avons cru pouvoir adopter pour l'oppidum des Boïens le lieu de *Garnat*, nom qui présente quelque analogie avec celui que lui donne César ; et dont la situation, entre la Loire et l'Allier à environ 10 kilomètres ouest de Bourbon-Lancy (*Aqua Nisincii*), se trouve bien dans la région généralement reconnue pour avoir été le pays des Boïens. Du reste, une erreur à ce sujet n'entraînerait aucune conséquence fâcheuse, car, avant que les deux armées se trouvent en présence l'une de l'autre, nous allons rencontrer un point de repère certain, *Avaricum* (Bourges), qui est commun aux deux itinéraires.
Le nom propre de cet oppidum des Boïens différait-il de celui du célèbre oppidum des Arvernes, qui va être vainement assailli par César ? D'après la collation des divers manuscrits et des éditions les plus anciennes des *Commentaires* par André Frigell, voici les variantes qu'on y rencontre : 1° Pour le nom de l'oppidum des Arvernes, Gergovia, *Gergobia* ; et 2° pour celui de l'oppidum des Boïens, *Gergouiam*, *Gergobiam*, *Gorgobiam*, *Gorgobinam*, *Goriouam*. Ainsi l'on peut admettre l'identité des noms de l'un et de l'autre oppidum.

que ses amis ne pouvaient compter sur aucun appui de sa part ; — ou bien de faire entrer les légions en campagne avant la saison convenable : car dès lors *il pouvait arriver que le transport des vivres fût très-lent et très-pénible*. — Néanmoins il lui parut plus à propos d'affronter toutes sortes de difficultés *que de subir une si grande humiliation, et de s'aliéner les sentiments de tous ceux qui s'étaient donnés à lui. C'est pourquoi*[1], après avoir encouragé les Éduens à lui fournir des convois de vivres, *il fait partir d'avance des messagers chargés d'annoncer aux Boïens qu'il va chez eux, et de les encourager à demeurer fidèles et à soutenir vaillamment l'attaque des ennemis*. Puis, laissant à Agendicum deux légions avec tous les bagages de l'armée, *il part pour se rendre chez les Boïens* (*ad Boios proficiscitur*, VII, x).

Ici nous devons encore interrompre un instant le récit de César (que nous avons tâché de reproduire presque littéralement) pour présenter quelques observations sur ce qu'on vient de lire.

Avant d'attaquer à main armée l'envahisseur de la Gaule, Vercingétorix paraît lui avoir fait une guerre politique bien plus efficace que la guerre meurtrière, et il va désormais poursuivre à la fois Tune et l'autre. Mais déjà, au point du récit où nous en sommes, on peut apprécier les premiers résultats de cette politique gauloise, et c'est là ce que nous désirons faire remarquer tout d'abord, en distinguant avec soin, dans ce qu'on vient de lire, *ce que César fait de ce que César dit*, pour tâcher d'apercevoir, sous son langage séduisant, le fond même des choses et la vérité toute nue.

Dès les premiers jours de la guerre de Gaule, les Éduens ont tout fait pour César, et César a tout fait pour eux. A son arrivée, les Éduens, vaincus et opprimés par des rivaux, se trouvaient déchus de leur ancienne influence parmi les cités ; non-seulement il les a rétablis dans leur situation première, mais encore il les a élevés plus haut, et leur a donné la prééminence sur toute la Gaule. Les Eduens, de leur côté, lui ont ouvert la porte de la Gaule, l'ont renseigné sur toutes choses, ont guidé les pas de son armée, se sont mis corps et biens à sa disposition. Ils ont marché avec lui contre les Belges leurs frères, et dans cette expédition, conduite par leur prince Divitiac, ils ont rendu aux Romains le service capital d'obliger la ligue défensive des Belges à se dissoudre.

Et cependant, à l'époque actuelle du récit, nous venons de voir César traverser le territoire des Éduens comme un terrain brûlant, comme un sol miné sous ses pas. Il faut donc qu'il soit survenu, d'une époque à l'autre, de bien grands changements chez les Éduens.

Qu'y est-il arrivé ? Ce qui arrive infailliblement tôt ou tard chez un peuple généreux : les souillures de l'oppression y font repousser les racines de la liberté, que César comptait avoir complètement extirpées de la cité éduenne. Des amis de Vercingétorix veillent pour faire revivre cette liberté ancienne et la défendre :

---

1 *Itaque*... Ordinairement, dans le style de César, c'est la continuité naturelle des pensées qui lie les phrases entre elles, et rarement il a recours aux conjonctions grammaticales, comme celle-ci. Lorsqu'il lui arrive d'employer ce moyen artificiel pour rattacher une phrase à la précédente, il nous a semblé, d'après plusieurs passages, qu'il avait recours à cette manière d'écrire dans l'exposé d'une situation délicate à présenter. Nous en verrons plus loin un remarquable exemple. Nous y retrouverons de même ce sentiment de noble indignation qu'il exprime ici : plutôt que de souffrir une aussi grande humiliation ; et comme la situation sera encore plus délicate à présenter, l'expression d'indignation sera aussi encore plus forte.

des amis de César, le dispensateur de tout parmi les Gaulois, voudraient la voir entièrement détruite ; nous allons bientôt les connaître tous ; il nous suffit, en ce moment, de constater que la guerre politique, de parti gaulois à parti romain, se fait depuis longtemps et avec ardeur dans la grande cité éduenne. Suivons-en les indices significatifs, plutôt dans les faits rapportés par César que dans les considérations intéressées qu'il y joint, et observons dans cette recherche l'ordre même de son récit.

Voilà presque deux ans écoulés depuis que César a fait mettre à mort arbitrairement, sur un simple soupçon de mauvais vouloir, un généreux prince éduen, Dumnorix, l'honneur de la cité, le propre frère de ce malheureux Divitiac, dont il ne parle plus et dont il ne parlera plus désormais. Nous aimerions à découvrir la preuve que ce prince gaulois, ayant enfin reconnu ce qu'était la nature césarienne, s'est voilé la face, et que, poursuivi par le remords d'avoir livré sa cité à l'étranger, il s'est puni de ce crime par une retraite ou un exil volontaire ; mais que, dans ce moment suprême pour toute la Gaule, on l'a revu assistant au conseil secret tenu par les princes au sein d'une forêt sacrée, couverte du manteau des neiges.

Quoi qu'il en soit, César, qui connaissait tout ce qui se passait en Gaule, vient de nous dire que, dans cette conspiration des Gaulois, *on avait arrêté, avant tout, qu'on l'empêcherait de franchir la frontière à son retour d'Italie* ; et qu'il l'a franchie en courant avec la plus grande rapidité possible à travers le territoire des Éduens. Ainsi déjà les divers peuples de cette frontière de la Gaule celtique du côté de l'Italie, et en particulier les Éduens, avaient trempé dans cette coalition contre César.

Ensuite nous voyons Vercingétorix s'avancer avec une armée arverne chez les Bituriges (très-probablement dans le voisinage de Noviodunum des Éduens, aujourd'hui Nevers). César, il est vrai, nous dit à ce sujet que *les Bituriges appellent les Éduens à leur secours, et que les Éduens, sur l'avis de ses lieutenants, envoient des troupes au secours des Bituriges*. Mais il ne nous dit nullement pourquoi Vercingétorix va ainsi en plein hiver attaquer les Bituriges, ce qui pourtant méritait une explication. Et ensuite, de fait, nous voyons les Bituriges et les Arvernes, non pas combattre les uns contre les autres, mais se réunir comme s'ils étaient d'accord : ce qui est tout différent et se conçoit fort bien, puisque le chef des Arvernes, conspirateur déclaré, veut réunir tous les Gaulois contre les Romains, et que, au moment critique où il s'agit de se prononcer ouvertement, il est tout naturel de voir le grand instigateur de cette prise d'armes patriotique s'avancer avec ses troupes chez les Bituriges, fût-ce même en plein hiver, pour affermir tous les courages.

D'un autre côté, nous voyons les lieutenants de César intervenir auprès des Éduens : c'est aussi très-naturel, car l'affaire intéressait beaucoup César ; et, comme ses lieutenants avaient deux légions sous leurs ordres dans la cité voisine (chez les Lingons), ils devaient être écoutés, et ils le sont effectivement. Mais ils ne pouvaient guère, en l'absence de César et en plein hiver, conduire leurs légions contre Vercingétorix : ils envoient donc force courriers à César, et, en attendant, ils conseillent aux Éduens de faire marcher leurs propres troupes. Ces conseils sont des ordres ; mais les troupes éduennes ne mettent aucun élan à les exécuter, et, après s'être arrêtées pendant deux ou trois jours sur les rives de la Loire, en face des Arvernes et des Bituriges, elles viennent annoncer aux lieutenants de César qu'elles ont craint d'être trahies par les Bituriges : attendu qu'elles avaient appris elles-mêmes que, si elles eussent passé la Loire, elles

eussent été attaquées tout à la fois, d'un côté par les Bituriges, et de l'autre côté par les Arvernes[1]. Ne peut-on même pas soupçonner ces troupes éduennes d'avoir eu plutôt quelque tendance à s'unir elles-mêmes aux Arvernes ? César élève contre elles ce soupçon et paraît assez convaincu de *leur perfidie* : — *an perfidia adducti ?* — expression qui, employée dans ces circonstances, signifie clairement que, sans la présence des lieutenants et des deux légions voisines, les troupes éduennes eussent volontiers passé du côté des ennemis de César ; et s'il ne l'affirme pas, c'est uniquement, dit-il, *parce qu'il n'en a pas la preuve certaine*. Mais ne l'avons-nous point vu se contenter d'indices moins graves pour sévir à l'instant contre d'autres cités gauloises et même contre le frère de son ami Divitiac ? Bientôt, du reste, la lumière se fera et nous saurons pourquoi César fait ici une exception si remarquable.

Maintenant Vercingétorix, qui vient d'entrer avec son armée chez les Boïens, se trouve par là même, de fait, chez les Éduens, qui ont reçu ces Boïens sur leurs propres terres[2]. Voilà donc l'intrépide Gaulois, pour ainsi dire, aux portes de *Bibracte* (Autun) capitale de cette grande cité. Que vient-il faire là ? L'illustre narrateur nous répond que Vercingétorix *vient entreprendre d'enlever d'un coup de main Gergovia, l'oppidum des Boïens*. Et il ne dit rien de plus concernant celle entrée hardie de Vercingétorix chez les Éduens, chez ces anciens amis de César, et pour ainsi dire, sous les yeux de César lui-même, présent dans la cité voisine avec dix légions[3].

Mais on comprend assez que le chef gaulois ne vient pas plus attaquer les Boïens qu'il n'est allé précédemment attaquer les Bituriges. Pourquoi, en effet, lui qui a pour but proclamé la confédération de toute la Gaule, attaquerait-il les Boïens, ce pauvre petit peuple encore tout meurtri de sa défaite, et que les Éduens ont recueilli sur leur territoire à cause de sa bravoure signalée ?

Vercingétorix a bien d'autres choses dans la pensée, maintenant que voilà César rentré en Gaule ! Et encore pourquoi César, lui qui est si près de la frontière septentrionale des Éduens avec *dix légions*, s'il ne veut pas venir expulser lui-

---

1 VII, v.

2 En effet, Vercingétorix est devant l'oppidum des Boïens, Or voici ce que César dît au premier livre : Quant aux Boïens, les Éduens, qui appréciaient leur remarquable bravoure, lui ayant demandé d'être autorisés à les placer sur leur territoire, il le leur permit ; et ils leur donnèrent des terres. (I, XXVIII.)

3 On sait que pour dire, en latin, assiéger une place, le mot juste est le verbe *obsidere* (être assis devant) ; que pour dire *emporter d'assaut*, on emploie le mot *expugnare* (arracher du poing) ; et pour dire simplement livrer l'assaut, *attaquer d'un coup de main*, on emploie le mot *oppugnare* (agir des poings devant soi). César emploie toujours ces trois mots dans le sens précis que nous venons d'indiquer ; et nous nous en sommes assuré, particulièrement pour le mot *oppugnare*, dans plus de vingt passages de ses Commentaires. Or ici, et uniquement ici, il emploie ce même mot dans un sens très-vague ; il dit : *Gergoviam, Boiorum oppidum... oppugnare instituit*, Vercingétorix commença à donner l'assaut à Gergovia, oppidum des Boïens, sans expliquer si l'attaque fut repoussée ou si la place fut enlevée. Et même l'ensemble du récit montre que, contradictoirement au sens précis du mot *oppugnare*, qui indique une attaque vive, mais de très-courte durée, tout au plus de quelques heures, Vercingétorix va demeurer pendant bon nombre de jours devant l'oppidum des Boïens. Car, depuis qu'il est là, César en a été informé à Agendicum, d'où il a envoyé des messagers aux Boïens, pour leur annoncer d'avance son arrivée, etc. Ajoutons que, de fait, il n'ira pas chez eux, comme on le verra plus loin. Qu'est-ce donc que ce langage dans la bouche de César ? Évidemment il y a ici quelque chose d'obscur et de très-grave.

même Vercingétorix du territoire de ses amis, tout au moins ne leur conseille-t-il pas (comme l'ont fait ses lieutenants) d'aller expulser cette armée arverne avec leurs propres troupes ?

Craindrait-il donc que l'armée éduenne ne se décidât, résolument cette fois, comme l'armée des Bituriges, à s'unir aux Arvernes ? En effet, quand on considère bien toutes les circonstances de cet acte de Vercingétorix, la manière obscure dont il est rapporté par César, et sa liaison naturelle avec les faits précédents (sans même tenir compte de ceux qui vont suivre), on ne peut plus douter que le chef gaulois ne soit venu chez les Éduens par le même motif que chez les Bituriges, c'est-à-dire, pour appuyer sa politique par la présence d'une armée. On ne peut douter qu'il n'ait conduit cette armée jusqu'au voisinage de Bibracte, pour y affermir tous les courages, au moment critique où il s'agit de se déclarer contre les Romains. On comprend aussi que les Éduens hésitent à se déclarer, maintenant que, du côté opposé, se trouve César lui-même, présent à Agendicum avec dix légions ; dix légions ! quelles forces[1] ! Du reste, le chef gaulois paraît attendre là assez tranquillement et sans s'inquiéter beaucoup du danger qui peut lui survenir du Nord.

Quel parti va prendre César à Agendicum ? Va-t-il se venger et faire de la cité éduenne un terrible exemple, pour retenir les autres cités gauloises qui seraient aussi tentées de faire défection ? Il ne le peut point : car, outre que cette grande cité est le centre de son action politique en Gaule, outre que le territoire éduen y est la base de ses opérations militaires, et que, seul, ce territoire peut assurer ses communications avec la Province et l'Italie, les Éduens ayant été jusqu'alors ses amis les plus dévoués, les plus influents et les plus actifs, s'il leur fait la guerre sur de purs soupçons, quelle sécurité restera-t-il aux Rhèmes, aux Lingons et à tous les autres Gaulois qui pareillement se sont donnés à lui ? Tous ne l'abandonneront-ils pas ? tous ne se réuniront-ils pas immédiatement contre l'ennemi de tous ? Et une telle union de toutes les cités de la Gaule, n'est-ce pas le but même que poursuit Vercingétorix ? Et son moyen tout naturel d'y parvenir, n'est-ce pas de dire et de répéter aux cités amies de César : *Après nous, votre tour viendra ?* Et César lui-même va-t-il le prouver aux plus aveugles en attaquant les Éduens ? César ne peut donc plus désormais sévir contre la cité éduenne tant qu'il lui en restera d'autres à craindre. Il ne peut que tâcher de regagner, à force de moyens corrupteurs, ceux d'entre les princes de cette grande cité que Vercingétorix aura détachés de lui, à l'aide des nobles sentiments du patriotisme.

Examinons bien ce qui est dit à cette occasion dans les *Commentaires*. — César était fort embarrassé... il avait à craindre que toute la Gaule ne l'abandonnât en voyant que ses amis ne pouvaient compter sur aucun appui de sa part (à plus forte raison en voyant, au cas où il sévirait contre les Éduens, que ses amis avaient tout

---

1 Veut-on nous permettre de faire mieux ressortir cette triple situation par un petit apologue ? La cité éduenne a fait jadis un pacte avec le génie du Mal : — elle deviendra la plus belle de toutes les cités de la Gaule, mais dans l'occasion elle obéira à ce mauvais génie. — Effectivement, elle est devenue ensuite la plus belle des cités de la Gaule. Or voici le génie du Bien qui s'approche d'elle et lui parle des maux qui pèsent sur les autres cités, ces pauvres sœurs ; la belle cité se sent émue et voudrait écouter ce bon génie, mais, tout en prêtant l'oreille, elle aperçoit dans le lointain les yeux flamboyants du génie du Mal qui lui rappellent son pacte. On l'a dit avec juste raison :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

à craindre de sa part), et de s'aliéner les sentiments de tous les Gaulois qui s'étaient donnés à lui... César, on le voit, répète ici la même pensée sous deux formes différentes : ce qui montre qu'elle obsédait son esprit et qu'elle résultait de la situation même qui lui était faite.

Voyons maintenant ce qui, suivant l'illustre écrivain politique, pouvait amener, dans la Gaule tout entière, cette défection qui était l'objet de ses craintes. C'était *qu'il n'allât pas au secours des Boïens contre Vercingétorix, et qu'il laissât Vercingétorix enlever ces tributaires à ses amis les Éduens*. Mais, si les Éduens étaient toujours les amis dévoués de César, et s'il lui importait tant de leur conserver le tribut des Boïens, il lui était bien facile d'aller avec ses dix légions, directement à travers le territoire des Éduens, expulser Vercingétorix de la contrée où étaient placés les Boïens. Et même, puisque le transport des vivres, dans cette rude saison de l'année, offrait des difficultés telles qu'il fallût toute la force des raisons indiquées ci-dessus par César pour qu'il se décidât à faire entrer si tôt ses légions en campagne, évidemment c'était une raison de plus pour traverser tout droit le territoire éduen, où il eût trouvé des vivres sur place, jusqu'auprès de l'oppidum des Boïens. Ici donc, en jetant un coup d'œil sur la carte de Gaule, on acquiert la certitude que César, pour une raison qu'il ne veut pas faire connaître, ne pouvait pas se rendre chez les Boïens en passant par le territoire de ses amis Éduens, bien que ce fût par là le chemin le plus court et le plus commode pour lui.

Enfin César nous *dit qu'il fait annoncer d'avance aux Boïens son arrivée, et qu'il les fait encourager à rester fidèles et à se défendre vaillamment*.

Néanmoins, de fait, nous allons le voir se diriger d'un autre côté ; et lui-même, lorsqu'il dictait son livre, savait fort bien qu'il s'était immédiatement dirigé d'un autre c6té et qu'il n'était point allé chez les Boïens. Que devons-nous donc penser de cette indication au moins inutile, en apparence ? Nous tendons à croire qu'elle se trouve là pour égarer la pensée du lecteur et lui faire accroire que Vercingétorix attaque les Boïens et que César va à leur secours. Dès lors tout devient très-clair et facile à comprendre.

En effet, Vercingétorix, dans sa position sur les terres des Boïens (lesquelles, d'après César lui-même, faisaient partie du territoire éduen), se trouve incontestablement *chez les Éduens*. Dès lors, la présence de Vercingétorix avec son armée sur le territoire des Éduens sans qu'il y ait bataille, prouve, qu'il y a entente mutuelle ; et, par conséquent, César lui-même avec ses légions n'y peut entrer qu'en ennemi. Or César ne peut attaquer les Éduens sans qu'aussitôt la Gaule tout entière ne s'unisse contre lui et que toutes ses communications avec la Province et l'Italie ne soient coupées. Par conséquent, César ne peut plus maintenant entrer avec ses légions sur le territoire des Eduens. Et, sans doute, Vercingétorix ne s'y endort pas, et ses amis politiques n'y restent pas inactifs. César peut-il décemment laisser voir au lecteur cette situation politique où l'a amené le chef gaulois ? Qu'un jeune barbare, non-seulement ait osé se mesurer avec lui en politique, mais encore qu'il le tienne ainsi en échec : si on le savait à Rome ! César doit donc être bien irrité à Agendicum. Quoi qu'il en soit, voilà incontestablement la grande cité éduenne fortement ébranlée par la politique de Vercingétorix ; et cette guerre politique, qui vient devancer ainsi la guerre par les armes actuellement imminente, va se poursuivre encore et se prolonger avec elle.

Un dernier mot pour clore cette discussion. Les textes que nous venons d'examiner montrent à quel point Asinius Pollion, historien contemporain de

César et qui avait combattu sous ses ordres, fut autorisé à dire au sujet des Commentaires : Ils ont été composés avec peu d'exactitude et peu de respect pour la vérité : César d'ordinaire ayant rapporté ses propres actes d'une manière erronée, ou à dessein, ou par défaut de mémoire.

S IV. — Reprises des opérations militaires.

Reprenons maintenant la suite du récit, et considérons bien l'enchaînement des faits. Après avoir induit le lecteur à penser que Vercingétorix attaque les Boïens, et avoir fait annoncer à ce petit peuple que lui-même, de son côté, il va arriver à son secours. César ajoute qu'il laisse à Agendicum *deux légions* avec tous les bagages de l'armée, et qu'il part pour se rendre chez les Boïens. Mais nous savons que Vercingétorix n'attaque pas les Boïens, qu'il est auprès d'eux et comme eux sur le territoire éduen, et que César ne saurait venir l'y attaquer, puisque les Éduens eux-mêmes ne l'y attaquent point. Où donc va se diriger César ? Il est furieux de vengeance et il va se jeter avec les huit légions qu'il emmène, d'abord sur les *Sénons* et sur les *Carnutes*, qui ont donné le signal de l'insurrection générale de la Gaule ; puis, sur les *Bituriges*, qui ont réuni leurs troupes aux Arvernes de Vercingétorix ; puis, sur les *Arvernes* eux-mêmes. Et, en procédant ainsi, il faudra bien que, tôt ou tard, Vercingétorix sorte du territoire éduen pour venir au secours de ses alliés et de sa propre cité : et, dans ce cas, César a sous la main huit légions bien armées, bien disciplinées, pour tirer vengeance de cet audacieux barbare et de ses troupes gauloises, si mal armées et si mal disciplinées, qui ont osé se lever pour la liberté de la Gaule. César donc, sans dire qu'il change de but, prend une autre direction, comme nous allons le voir clairement aujourd'hui, nous qui connaissons la géographie de la Gaule ; il prend la direction du pays des Carnutes.

Le lendemain, il arrive devant Vellaunodunum (Château-Landon), oppidum des Sénons, qu'il assiège, tant pour ne point laisser d'ennemis par derrière, que pour faciliter son approvisionnement de blé. En deux jours l'investissement est terminé. Le troisième jour, la place demande à capituler : César exige qu'on lui livre les armes, les bêtes de somme et six cents otages. Il laisse C. Trebonius pour faire exécuter ces conditions, et lui-même part pour se rendre le plus tôt possible à Genabum des Carnutes (Orléans).

Les Carnutes avaient été informés du siège de Vellaunodunum, mais, comptant que la chose traînerait en longueur, à peine commençaient-ils à rassembler un corps de troupes qui devait être envoyé à Genabum pour la défense de la place. En deux jours César arrive devant Genabum, et, après qu'on eût établi le camp, la journée étant trop avancée pour donner l'assaut, il le renvoie au lendemain, en prescrivant aux soldats de préparer à cet effet tous les moyens d'usage. Et, vu qu'un pont sur la Loire faisait suite à la ville de Genabum, craignant que les habitants ne s'enfuient pendant la nuit, il donne l'ordre que deux légions veillent sous les armes. Un peu avant minuit, comme les habitants commençaient à sortir silencieusement de la ville et à passer la Loire, César, averti par ses vedettes de ce qui se passe, met le feu aux portes, et, lançant à l'intérieur les deux légions auxquelles il aidait ordonné de se tenir prêtes, il s'empare de la ville et de tous les habitants à un très-petit nombre près, car la fuite de la multitude avait été retardée par l'étroitesse du pont et des chemins. Il livre la ville au

pillage et aux flammes ; il donne tout le butin[1] aux soldats ; puis, il fait passer l'armée au-delà de la Loire, et le voilà apparaissant chez les Bituriges.

Dès que Vercingétorix est informé de l'approche de César, il abandonne l'attaque de l'oppidum des Boïens et marche à sa rencontre. César avait déjà commencé à attaquer Noviodunum, oppidum des Bituriges placé sur sa route (Nouan-Le-Fuzelier ?). Une députation étant venue de cet oppidum lui demander grâce..., il exigea qu'on lui livrât les armes, les chevaux et des otages. Déjà une partie des otages était livrée, et des centurions avec un petit nombre de soldats étaient entrés dans l'oppidum pour y rechercher les armes et les bêtes de somme, lorsqu'on vit de loin accourir un détachement de cavaliers gaulois qui avait pris l'avance sur l'armée de Vercingétorix. A cette vue les habitants de l'oppidum, espérant être secourus, poussent une clameur, prennent les armes, ferment les portes et garnissent la muraille. Au changement d'attitude des Gaulois, les centurions qui se trouvaient au milieu d'eux, comprenant qu'ils méditent quelque chose de nouveau, *font tirer les glaives, s'emparent des portes et se retirent avec tous leurs soldats sains et saufs*. César fait sortir du camp sa cavalerie et engage le combat contre les cavaliers gaulois. *Les siens faiblissant*, il envoie en renfort environ *quatre cents cavaliers germains, dont il avait toujours eu le soin de se faire accompagner depuis le commencement de la guerre*. Ne pouvant résister à leur charge impétueuse, un grand nombre de cavaliers gaulois sont tués, et les autres s'enfuient du côté de leur armée. Après cette défaite de la cavalerie gauloise, les habitants de l'oppidum, sous le coup d'une nouvelle terreur, se saisissent de tous ceux qu'ils supposent avoir été les instigateurs du soulèvement populaire, les amènent à César et se livrent à sa merci.

§ V. — Siège d'Avaricum.

Cette affaire terminée, César se remit en marche pour se rendre devant Avaricum (Bourges), place des Bituriges, la plus considérable et la plus forte de tout leur territoire, et située dans la région la plus fertile de toutes leurs terres. Son motif était que, une fois maître de cette place, il était assuré de réduire en son pouvoir toute la cité des Bituriges.

Vercingétorix, après tant de revers consécutivement éprouvés à Vellaunodunum, à Genabum, à Noviodunum, assemble son conseil, et y expose :

Qu'il est nécessaire d'employer dans cette guerre une tactique très-différente de celle qui a été suivie jusque-là ; qu'il faut s'appliquer à atteindre par tous les moyens un seul but, celui de couper les vivres et les fourrages aux Romains ;

Qu'on y peut parvenir facilement, puisque les Gaulois ont beaucoup de cavaliers et que l'époque de l'année où l'on se trouve les favorise ; qu'en effets on ne peut pas encore faucher les fourrages, et que, les ennemis étant forcés de se disperser, il faut courir sur eux de toutes les habitations, et que chaque jour tous ces hommes dispersés peuvent être exterminés par les cavaliers gaulois ;

---

[1] On sait qu'il faut comprendre dans le sens du mot *prœda*, butin, toute *la population captive*.

Que de plus, comme il y va du salut commun, on doit faire le sacrifice des intérêts particuliers ; qu'il faut incendier les villages et les habitations tout autour des ennemis, dans toute l'étendue du pays environnant, où l'on jugera qu'ils pourraient mener les bêtes au pâturage[1] *; que pour eux-mêmes, ils auront suffisamment de toutes ces choses, vu que ceux chez qui se portera la guerre les aideront de leurs ressources : tandis que les Romains, ou ne pourront endurer longtemps les privations auxquelles ils seront soumis, ou ne pourront s'éloigner de leur camp sans courir les plus grands dangers ; que d,ailleurs il est indifférent ou de les tuer eux-mêmes, ou de les dépouiller de leurs équipages, dont la perte les empêcherait de continuer la guerre ;*

Qu'outre cela, il faut incendier toutes les places que leurs fortifications, et la nature du lieu, ne mettraient pas à l'abri de tout danger, afin d'éviter qu'elles puissent servir de refuge à ceux qui ne voudraient pas tenir la campagne contre l'ennemi, ou qu'elles offrent aux Romains des provisions de vivres et du butin à enlever ;

Que si ces mesures paraissent bien dures et impitoyables, on doit considérer qu'il est encore bien plus dur que les enfants et les femmes soient entraînés en esclavage et qu'eux-mêmes soient massacrés : comme c'est fatalement le sort des vaincus.

Ces projets de Vercingétorix ayant été approuvés à l'unanimité, *en un seul jour plus de vingt villes des Bituriges sont incendiées*. *On fait de même dans les autres cités. De tous les côtés on aperçoit des incendies*, et si douloureux que pût leur paraître à tous un pareil sacrifice, cependant ils s'en consolaient par l'espérance d'une victoire presque certaine, et la confiance de pouvoir ensuite réparer leurs pertes.

C'est au moment présent de la guerre de Gaule qu'eut lieu le siège d'Avaricum, et c'est au point où nous en sommes du septième livre des Commentaires qu'on en trouve le récit. Mais déjà, dans notre précédent volume, en traitant des moyens militaires employés par Jules César en Gaule, nous avons eu l'occasion d'examiner le récit de ce siège avec beaucoup de soin, et de le discuter avec tous les développements convenables ; nous ne pourrions donc que nous répéter ici. C'est pourquoi nous croyons devoir maintenant passer outre, en renvoyant à notre premier volume le lecteur qui désirerait revoir les événements de ce siège,

---

1 *Vicos atque ædificia incendi opportere, hoc spatio [a Boia] quoquoversus, quo pabulandi causa adire posse videantur*. — Tel est le texte, et il a beaucoup embarrassé tous les annotateurs. On voit que, dans notre version, nous avons négligé les mots compris entre les crochets. On remarquera cependant qu'ils y seraient rendus si, dans la leçon, au lieu de ces mots *a Boia*, on y pouvait lire *ab hoste* (variante proposée par un ancien annotateur, Ciacconius), ou bien *ab ora* (variante qui diffère bien moins, et que nous soumettons nous-même à l'appréciation du lecteur). Voici nos motifs pour écarter ainsi toute indication du *pays Boïen*. D'après la partie du récit qui précède, il est certain que Vercingétorix et César se trouvent actuellement chez les Bituriges ; si donc on admettait ici l'indication de la contrée ou d'une ville des Boïens, le passage serait, on le voit, stratégiquement inexplicable. En effet, à quoi bon empêcher le pâturage dans le *pays des Boïens* si l'armée romaine se trouve dans le *pays des Bituriges* ? Nous repoussons, du reste, comme non digne, l'idée que César ait placé là ce mot *Boia* pour mieux faire accroire à ses lecteurs de Rome qu'il était actuellement arrivé *chez les Boïens*, où il avait précédemment fait annoncer son arrivée, et où, à la rigueur, il pouvait tendre par le chemin détourné qu'il a pris, mais évidemment non y être arrivé tant qu'il restera chez les Bituriges.

avec toutes ses péripéties et le massacre horrible qui en fut le résultat final : massacre qui montre bien dans quel état d'exaltation furieuse se trouvait alors César, comme nous venons de le dire plus haut.

Enfin voilà une guerre digne à tous égards de la race gauloise ! Les cités de la Gaule, rappelées tout à coup au sentiment inné de la nationalité, ont trouvé, cette fois, un chef avec lequel l'envahisseur va avoir à compter ; un chef non moins capable de lui tenir tête sur le territoire de la Gaule que dans les conseils des cités. Vercingétorix a compris la puissance irrésistible des moyens militaires des légions, et, sous l'inspiration de son génie patriotique, la Gaule vient d'apprendre comment elle peut et doit les combattre. Il a aussi, et avant tout, pénétré la profondeur de la politique césarienne, de cette politique de division et de corruption, malheureusement presque aussi efficace qu'elle est immorale ; et, pour la contre-miner, il emploiera avec une activité incessante, non pas les mêmes moyens que César, mais uniquement les moyens contraires, les moyens de la politique généreuse et patriotique, l'union de tous les intérêts gaulois et de toutes les nobles ambitions.

Déjà nous avons pu voir, par la détresse que les légions eurent à subir dans le cours des événements qui se rattachent au siège d'Avaricum, que la *tactique* du chef gaulois pouvait être aussi utile qu'elle avait été habilement conçue.

Nous avons pu voir aussi que sa *politique* n'était pas moins utile que noble, sage et prévoyante. L'une et l'autre ne cesseront pas dans toute cette guerre de montrer leur puissance et de porter leurs fruits ; encore bien que la fortune dût, en définitive, trahir l'une et l'autre. Elles seront, du moins pour nous, une clef des Commentaires, qui nous permettra de pénétrer jusqu'aux obscurités volontaires et calculées, à l'aide desquelles leur auteur a cherché à faire illusion au monde ; et de dévoiler la mauvaise foi qui s'y cache avec un art éblouissant, que l'on peut admirer, mais que, pour l'honneur de l'histoire, il faut, croyons-nous, déplorer et flétrir. Car la prescription n'a jamais lieu en matière d'histoire, et il nous reste contre cet homme le recours à la vérité : à la vérité tardive, il est vrai, mais juste et vengeresse.

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

CHAPITRE DEUXIÈME. — POLITIQUE DE CÉSAR CHEZ LES ÉDUENS. LABIENUS ENVOYÉ CONTRE LES SÉNONS ET LES PARISIENS. CÉSAR SE PORTE CHEZ LES ARVERNES. ASSAUT DE GERGOVIA. CÉSAR REPOUSSÉ AVEC PERTES : FUITE DE SON ARMÉE AU-DELÀ DU COURS SUPÉRIEUR DE LA LOIRE. BATAILLE PRÈS DE LUTÈCE : VICTOIRE ET RETRAITE DE LABIENUS. RALLIEMENT DE TOUTE L'ARMÉE ROMAINE.

§ I. — Politique de César chez les Éduens, conférence de Decetia. Labienus détaché en expédition contre les Sénons et les Parisiens. César se porte chez les Arvernes.

Nous reprenons le récit de César après le siège d'Avaricum (Bourges), ville principale des Bituriges.

César est encore actuellement dans cette place, qu'il vient d'enlever par surprise. L'heureux vainqueur y est au milieu des cadavres de quarante mille défenseurs ou habitants, percés du glaive romain, tous pêle-mêle, jusqu'au dernier enfant à la mamelle. L'ardeur des légionnaires au carnage est enfin assouvie, et maintenant c'est de butin qu'ils ont soif. Dans leur fureur, ils n'ont pas songé que, s'ils eussent réservé cette multitude de malheureux Gaulois pour l'esclavage, ils eussent pu les vendre à gros prix d'or. Il ne leur reste donc plus qu'à tourner et à retourner tous ces cadavres noyés dans le sang, pour y chercher quelque objet précieux, quelque bijou à emporter. Puis ils fouillent toutes les maisons, où, du moins, ils trouvent des vivres en abondance, et ils s'en rassasient à loisir, jusqu'à ce que les exhalaisons pestilentielles les forcent à s'éloigner.

Quant à Vercingétorix, il est dans le voisinage d'Avaricum, où il vient de recueillir au sein de son armée les quelques hommes échappés au massacre. Il ne laisse faiblir dans le cœur de ses rudes Gaulois ni le courage ni l'espoir. Ce qu'il les engage surtout à considérer dans cet affreux désastre, c'est un enseignement et pour eux et pour lui-même : pour eux, qui n'ont pas voulu déférer à son avis d'incendier la ville d'Avaricum, plutôt que d'avoir à la défendre *contre fart irrésistible des Romains dans l'attaque des places, art dont eux, Gaulois, n'ont aucune connaissance* ; pour lui-même, qui a montré trop de condescendance à leurs prières, trop de compassion pour les souffrances de cette pauvre population de la ville, qui devait presque tout perdre dans l'incendie, et qui maintenant n'existe plus.

Mais il compte, dit-il à son armée, réparer bientôt ce désastre par des avantages d'une plus grande importance pour la Gaule entière : *car il va donner tous ses soins à faire entrer dans l'union des cités celles qui restent encore séparées de tous les autres Gaulois, et à constituer un seul gouvernement pour toute la Gaule, si bien que même l'univers ne puisse lui faire la loi ; et il regarde ce résultat comme déjà presque obtenu ; en attendant, il est juste qu'eux-mêmes,*

dans ,intérêt du salut commun, consentent à fortifier leur camp, afin de pouvoir repousser plus facilement les attaques subites des ennemis.

Nous saluons de nouveau, dans ces paroles de l'intrépide et sage Gaulois, la première apparition de notre UNITÉ NATIONALE, et nous continuons de présenter le récit même de César.

Cette allocution de Vercingétorix ne déplut point aux Gaulois, surtout parce qu'ils lui voyaient le cœur ferme en face d'un si grand désastre, qu'il ne s'était point retiré à l'écart, et qu'il n'évitait point les regards de la multitude, lis l'estimaient d'autant plus capable de prévoir et de pressentir les événements, que tout d'abord il avait émis l'avis d'incendier Avaricum, et ensuite de l'abandonner. C'est pourquoi, autant les revers éprouvés diminuent l'autorité des autres chefs d'armée, autant pour lui, tout au contraire, après ce désastre, le respect des siens augmentait de jour en jour. En même temps, ils auguraient bien de l'assurance qu'il leur avait donnée, de faire entrer dans l'union toutes les autres cités qui restaient encore séparées. Ce fut à cette époque, *pour la première fois*, que les Gaulois se décidèrent *à fortifier leurs camps* ; et ces hommes, si peu accoutumés aux travaux de ce genre, furent tellement émus de la situation, qu'ils se résignèrent à supporter tout ce qu'on voulut leur commander.

Et aussi, comme il l'avait promis, Vercingétorix s'appliquait à faire entrer les autres cités dans l'union, et y attirait leurs princes par ses dons et ses promesses. Pour cela, il avait soin de s'adressera des hommes convenablement choisis et qui, tous, fussent disposés à se laisser facilement prendre par ses discours captieux ou par son amitié[1]. Il fait armer et habiller les réfugiés d'Avaricum. En même temps, pour réparer ses pertes, *il demande aux cités des contingents de soldats* dont il fixe le nombre, en indiquant aussi la date avant laquelle il veut qu'on les amène dans son camp, il ordonne qu'on lui envoie tous les archers qu'on trouvera, et ils étaient très-nombreux en Gaule. De cette manière, les pertes éprouvées à Avaricum sont promptement réparées. Sur ces entrefaites, *Theutomat*, *roi des Nitiobriges*, fils d'Ollovicon, appelé par le sénat *l'ami du peuple romain*, vient se joindre à Vercingétorix *avec un grand nombre de cavaliers de sa cité et avec d'autres encore qu'il amenait de l'Aquitaine*[2].

César, ayant trouvé à Avaricum beaucoup de blé et d'autres vivres, y laissa l'armée pendant un certain nombre de jours, pour se reposer de ses fatigues et *se refaire de la disette qu'elle avait endurée*.

L'hiver touchait à sa fin, la saison l'appelait à entrer en campagne, et il s'était décidé à partir de là pour aller ou *relancer f ennemi dans ses marais*, ou *l'écraser*

---

1 Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que c'est ici César qui parle. Nous avons cru devoir conserver au récit tout son caractère césarien, comme nous continuerons de le faire dans la suite de ce travail, non-seulement parce qu'il est bon à tous égards d'y laisser cette marque personnelle, mais encore parce que, en l'effaçant, nous eussions craint de toucher au sens exact des expressions de l'illustre auteur.

2 On voit ici que le Sénat de Rome avait eu soin de se ménager, à l'extrémité sud-ouest de la chaîne des monts Cévennes, aussi bien qu'à son extrémité nord-est, l'amitié d'un prince, qui pût, à l'occasion, appeler les légions protectrices de ce côté-là, comme elles ont été appelées de l'autre côté par ses amis les princes éduens. Mais hâtons-nous de faire remarquer que le Sénat a mal réussi chez les Nitiobriges, puisque, tout au contraire, au premier appel de Vercingétorix par l'entremise de Lucter, voilà leur cavalerie qui accourt auprès de lui, avec celle de leurs voisins, les Gaulois d'Aquitaine, à leur grand honneur à tous.

dans ses places, lorsqu'il lui arrive une *députation de princes éduens qui le supplient de venir en aide à leur cité, où son intervention est plus que jamais nécessaire*. Ils lui expliquent dans quel péril extrême s'y trouve la chose publique, attendu que, contre la coutume traditionnelle, qui veut *que chaque année un seul magistrat soit nommé et garde le pouvoir suprême pendant l'année*, deux magistrats à la fois sont actuellement en fonctions, et que chacun des deux prétend être nommé conformément aux lois de la cité ; que l'un, *Convictolitave*, est un *jeune homme* dans la fleur de l'âge et déjà illustre ; que l'autre, *Cote*, né d'une famille très-ancienne, est lui-même un *homme* de la plus grande influence, qui a de grandes alliances de famille, et *dont le frère Vedeliac avait exercé la même magistrature l'année précédente* ; que toute la cité a pris les armes ; que le sénat est divisé ; que le peuple aussi est divisé suivant les clientèles qui appuient chacun des deux compétiteurs ; que si la discorde est plus longtemps fomentée, les deux partis vont en venir aux mains dans la cité ; qu'il dépend de sa diligence et de son autorité de prévenir un tel malheur.

Bien que César *considérât comme très-préjudiciable de laisser du répit à l'ennemi* et de s'en éloigner, néanmoins, n'ignorant pas quels maux naissent ordinairement des dissensions ; craignant qu'une cité si considérable et si étroitement attachée au peuple romain, que lui-même il avait toujours soutenue et obligée en toutes choses, n'en vînt à la violence et aux armes, *et que le parti qui avait moins de confiance en lui n'appelât Vercingétorix à son aide*, il pensa qu'il fallait avant tout aplanir ces difficultés[1].

Et, attendu que les lois des Éduens ne permettaient pas à ceux qui exercent la magistrature suprême de sortir du territoire de la cité ; ne voulant pas paraître avoir porté atteinte à leur droit ni à leurs lois, il prit le parti de se rendre lui-même chez les Éduens et il convoqua auprès de lui, à *Decetia* (Decize), tout leur sénat avec les compétiteurs et leurs partisans. Presque toute la cité s'y étant rassemblée, *il fit appeler en secret un petit nombre de personnes qui lui apprirent* que Cote avait été proclamé par son frère dans un autre lieu et à un autre moment que le lieu et le moment obligatoires, et bien que les lois défendissent non-seulement que deux membres d'une même famille fussent nommés magistrats du vivant de l'un et de l'autre, mais encore qu'ils fussent tous les deux admis dans le sénat. *Sur quoi, César força Cote à déposer la magistrature et en investit Convictolitave qui avait été nommé par les prêtres*, suivant la coutume de la cité, et par l'entremise des anciens magistrats.

L'affaire ainsi arrangée, IL EXHORTA LES ÉDUENS à oublier leurs querelles et leurs divisions, et a tout laisser DE CÔTÉ POUR SE CONSACRER ENTIÈREMENT AUX SOINS DE CETTE GUERRE ; ET À ÊTRE BIEN ASSURÉS QUE, UNE FOIS LA GAULE VAINCUE, ILS SERAIENT RÉCOMPENSÉS DE TOUT CE QU'ILS AURAIENT FAIT POUR LUI[2] ; et à lui

---

1 *Atque ea pars, quæ minus sibi confideret, auxilla a Vercingetorige arcesseret, huic rei prævertendum existimavit*... (*præveriendum*, *prævertere* : détourner par devant, déblayer la voie à la chose). On voit l'euphémisme de ce langage politique : *moins de confiance*.

2 *Hoc decreto interposito, cohortatus Æduos ut controverslarum ac dissensionum obliviscerentur, atque omnibus omissis rebus, huic bello servirent, eaque quæ meruissent præmia ab se, devicta Gallia, exspectarent*. — Cette promesse de César est très-importante à remarquer. C'est un texte capital, qui résume toute la politique de César en Gaule, et qui nous fournira plus tard l'explication naturelle de certaines faveurs très-considérables et tout à fait exceptionnelles dont furent comblés, après la guerre, certains princes éduens.

envoyer promptement toute leur cavalerie, avec dix mille hommes d'infanterie qu'il puisse répartir dans des postes destinés à protéger son approvisionnement de vivres.

Après quoi, César divisa l'armée en deux corps : l'un, *de quatre légions*, qu'il confia à Labienus pour aller en expédition contre les Sénons et les Parisiens ; l'autre, *de six légions*, qu'il mena lui-même contre les Arvernes, en se dirigeant tout le long de l'Allier sur Gergovia[1]. Il donna une partie de la cavalerie à Labienus et il garda l'autre.

Informé de cette marche de l'ennemi, Vercingétorix fait couper tous les ponts de l'Allier, et se met aussi en mouvement sur la rive opposée (rive gauche), accompagnant César sans le perdre de vue, et campant à chaque étape en face de lui.

Interrompons ici un instant le récit de César. — Cette partie des *Commentaires* qu'on vient de lire confirme tout à fait, on doit le reconnaître, tout ce que nous avions induit de divers passages précédents concernant la politique de Vercingétorix dans la cité éduenne. On voit maintenant à découvert la tactique de l'ennemi et celle du défenseur de la Gaule, dans ces vives attaques politiques dont la grande cité est devenue le théâtre. II est clair, en effet, qu'il existe chez les Éduens un PARTI GAULOIS — ou, si l'on préfère l'habile euphémisme du narrateur, *un parti qui a moins de confiance en César* — ; que les nobles chefs de ce PARTI NATIONAL sous *Vedeliac* et *Cote*, appuyés *par la majorité du peuple* ; que le parti césarien se compose du *corps des Druides* (auquel appartenait Divitiac) et des *anciens magistrats* de la cité (qui étaient précédemment d'accord avec Divitiac) ; que ce parti religieux et princier, maintenant que César vient d'obtenir un si terrible succès à Avaricum, en a profité pour ressaisir le pouvoir dans la cité éduenne en y appelant l'armée romaine victorieuse ; et enfin que César, *sur des renseignements fournis en secret par quelques hommes de son parti*, et sous quelque prétexte légal, a destitué Cote, élu magistrat, pour lui substituer Convictolitave, présenté par eux. Mais quelquefois l'entraînement de l'opinion publique peut l'emporter sur la menace d'une armée ; et encore, d'ordinaire, les sentiments généreux ont beaucoup de prise sur la jeunesse ; or Convictolitave, on l'a vu, est un jeune homme dans la fleur de l'âge ; ainsi attendons un peu avant de préjuger ce que va faire ce jeune prince élevé au pouvoir dans la cité éduenne par César lui-même.

Nous venons de laisser le vainqueur d'Avaricum se dirigeant de *Decetia* sur *Gergovia*, avec six légions et une partie de sa cavalerie, jointe *à toute la cavalerie des Éduens* ; il remonte le long de l'Allier, sur la rive droite, en face de Vercingétorix qui, sur la rive gauche (où est située Gergovia), le surveille dans l'intention de l'empêcher de passer la rivière. Mais César trompe les regards de Vercingétorix et réussit à passer l'Allier par derrière. Aussitôt que le chef gaulois en est informé, *ne voulant pas être forcé à accepter la bataille contre sa volonté*, il prend l'avance par de grandes marches et va attendre César à Gergovia même.

César, *en cinq étapes* depuis qu'il a passé l'Allier, arrive devant Gergovia. Il engage une escarmouche de cavalerie et reconnaît avec soin la position de la place. *Elle occupait le sommet d'une montagne très-élevée et avait tous ses*

---

1 Place forte des Arvernes, qui était située au sommet du mont *Gergoi* actuel, à cinq kilomètres sud-sud-est de Clermont-Ferrand (ville appelée jadis *Nemossus*, puis *Augusto-Nemetum*, sous le règne d'Auguste).

abords difficiles ; si bien qu'il désespéra de l'enlever d'assaut ; quanta en faire le siège, il ne voulut pas l'entreprendre qu'il n'eût préalablement pourvu à l'approvisionnement de vivres.

Vercingétorix, de son côté, *avait établi son camp sous le rempart de l'oppidum*, au versant même delà montagne, et il occupait toutes les collines qui s'en détachent.

On commence par se tâter, de part et d'autre, dans quelques escarmouches. César enlève une position forte qui se trouve en face de l'oppidum au pied même de la montagne, y établit deux légions, et la rattache à son camp par un double fossé de douze pieds de largeur.

§ II. — Échec politique éprouvé par César chez les Éduens. Assaut malheureux livré à Gergovia : départ rapide de César dans la direction du nord et passage de l'Allier.

Pendant que ces choses se passent devant Gergovia, *Convictolitave*, à qui César avait attribué le pouvoir chez les Éduens, comme nous l'avons indiqué plus haut, *gagné par l'argent des Arvernes*, s'abouche avec quelques *jeunes gens* à la tête desquels étaient *Litavic et* ses frères, jeunes gens de très-grande famille. *Il partage avec eux la somme reçue, et il les exhorte à se rappeler qu'ils sont des hommes libres* et nés pour le commandement ; *que la cité éduenne, elle seule, tient en suspens la victoire infaillible des Gaulois unis*, et que, dès qu'elle aura passé de l'autre côté, les Romains ne pourront se maintenir en Gaule ; ajoutant que personnellement il garde le souvenir de quelques actes de César en sa faveur, sans que cependant il ait obtenu de lui rien qui ne fût très-juste, mais que cela ne saurait balancer, à ses yeux, ce qu'il doit à la liberté commune. Pour quelle raison, en effet, les Éduens, en désaccord sur leur droit et leurs lois, seraient-ils obligés de s'en remettre au jugement de César, plutôt que ne le sont les Romains, en pareilles circonstances, de recourir et de se soumettre à l'arbitrage des Éduens ? *Aussitôt ces jeunes gens, entraînés par le raisonnement du magistrat et par l'argent*[1], déclarent qu'ils sont prêts à prendre l'initiative de ce qu'il proposera. Et tous étant bien convaincus que la cité ne se laissera pas facilement entraîner à entreprendre la guerre, ils cherchent quelque moyen de l'y pousser. A cet effet, ils décident que *Litavic* sera *mis à la tête de ces dix mille hommes* qu'on doit envoyer à César comme auxiliaires, qu'il se chargera de les conduire, et que ses frères le devanceront promptement auprès de César ; et ils arrêtent d'un commun accord tous les détails d'exécution de leur projet.

---

1 Voilà, dans tout ce passage de César, un singulier mélange de l'amour de l'argent avec l'amour de la liberté. Ces deux passions cependant ne vont guère de compagnie ; elles seraient plutôt exclusives l'une de l'autre. De généreux princes peuvent bien donner ou exposer leur vie pour la liberté de la patrie ; mais, *pour un surcroît d'argent*, est-ce probable ? Autant il est commun dans l'histoire que l'argent ait été un moyen de parvenir à l'asservissement des peuples (et les Romains et César en fournissent de nombreux exemples), autant il est inouï que l'argent ait été un moyen de susciter des défenseurs de leur liberté. La liberté fait honneur à qui la sert, mais elle exige du dévouement : c'est une noble et généreuse passion : celle des grandes âmes et des grands peuples.

Ainsi nous ne pouvons plus conserver le moindre doute sur le succès actuel de la politique gauloise chez les Éduens. Évidemment le magistrat que César y avait élevé de sa propre autorité au pouvoir suprême se trouve actuellement entraîné par l'opinion publique qui pousse à la liberté de la Gaule, et les rênes du gouvernement de la grande cité viennent d'échapper au parti césarien. Nous n'y avons aperçu jusqu'à présent que les principaux affidés de Vercingétorix : nous allons bientôt voir paraître ceux de César. Nommons d'abord ces amis du grand Arverne qui se dévouent avec lui au salut de la patrie gauloise. Ce sont : *Vedeliac*, le magistrat de l'année précédente ; puis les deux ex-compétiteurs à la magistrature de l'année qui s'écoule : *Cote* et *Convictolitave*, le premier, un homme d'âge mûr ; le second, un jeune homme dans la fleur de l'âge ; et enfin d'autres princes éduens, *Litavic* et ses frères, des jeunes gens intrépides, intelligents et actifs, prêts à tout entreprendre pour la liberté de la Gaule. Gardons le souvenir de ce vaillant *Litavic*, non-seulement parce que nous devons le revoir plus d'une fois dans la suite de la guerre, mais surtout parce que nous l'y verrons tel que sa mémoire doit vivre parmi les descendants des Gaulois, et que le souvenir de ce jeune prince éduen, uni à celui de Dumnorix, mérite, pour leur cité, qu'on oublie presque Divitiac.

Litavic part donc avec les dix mille hommes d'infanterie éduenne, et, parvenu à environ trente milles de Gergovia, tout à coup il fait assembler les troupes, et, s'adressant à elles : *Où allons-nous*, s'écrie-t-il, *soldats éduens ? Toute notre cavalerie et toute notre noblesse ont péri ; deux princes de notre cité, Eporedorix et Virdumare, accusés de trahison, ont été jugés et mis à mort. Apprenez tout cela des hommes que vous voyez, qui ont échappé au massacre. Car pour moi, qui ai perdu mes frères et tous mes proches, la douleur m'empêche de vous raconter comment la chose s'est passée*.

On fait avancer ces hommes à qui Litavic avait fait la leçon, et qui donnent à la multitude des explications conformes à ce qu'il vient de dire : à savoir, que beaucoup de cavaliers éduens ont été massacrés, sous prétexte qu'ils avaient des intelligences avec les Arvernes ; qu'eux-mêmes ils n'ont échappé au massacre que par la fuite, en se cachant parmi la multitude des troupes. Tous tes soldats éduens se récrient, et supplient Litavic de pourvoir à leur salut. *En vérité*, s'écrie-t-il, *avons-nous à délibérer ? avons-nous un autre parti à prendre que daller en toute hâte nous unir aux Arvernes à Gergovia ? Pouvons-nous douter qu après leur acte abominable, les Romains n'accourent vers nous pour nous massacrer ? Si donc nous avons un peu de courage, vengeons la mort de ceux viennent de périr si indignement et tuons ces brigands*[1].

Il désignait des citoyens romains qui étaient là de confiance sous la protection de ses troupes. Aussitôt un grand convoi de blé et d'autres vivres est livré au pillage, les conducteurs eux-mêmes sont cruellement mis à mort. Litavic envoie des courriers dans toute la cité des Éduens, pour tâcher d'y susciter un soulèvement par cette même fausse nouvelle du massacre des cavaliers et des

---

1 *Atque hos latrones interficiamus !* — César emploie toujours le mot propre, et, quand un mot suffît pour indiquer complètement ce qu'il veut dire, il n'en met pas deux. D'où nous concluons que César, pour faire connaître lui-même l'opinion des Gaulois à l'égard des Romains, n'a point trouvé d'expression plus exacte que celle de brigands. Voilà l'histoire romaine écrite en un seul mot de la main de César. Du reste, les preuves ne manquent pas à l'appui. On peut choisir, sans sortir de notre sujet, jusqu'à démonstration complète.

princes, et pour exhorter ses concitoyens à tirer aussi vengeance des injures qu'ils ont reçues, comme il vient de le faire lui-même.

Il y avait auprès de César, dans la cavalerie éduenne, deux jeunes gens nominativement appelés par lui : Eporedorix, jeune Éduen né en haut lieu et jouissant dune grande influence dans le pays ; et, avec lui, Virdumare qui était du même âge et de la même distinction personnelle, mais d'une naissance bien inférieure, et que César, en le recevant de la main de Divitiac, avait tiré d'une humble position pour l'élever ensuite au faite des honneurs. Ils se disputaient l'un à l'autre le premier rang, et, dans la lutte des magistrats qui venait d'avoir lieu, ils avaient soutenu de toutes leurs forces, l'un Convictolitave, et l'autre Cote. Un de ces jeunes gens, Eporedorix, informé du projet de Litavic, vient presque au milieu de la nuit en donner avis à César, en le priant de ne pas souffrir que leur cité, par suite des projets insensés de ces jeunes gens, se détache de l'amitié du peuple romain : ce qu'il prévoit devoir arriver, si tant de milliers d'Éduens se joignent aux ennemis ; attendu que ni leurs parents ne pourront manquer d'entreprendre de les sauver, ni la cité ne pourra considérer leur perte comme peu importante.

Voilà deux *Gaulois césariens*, Eporedorix et Virdumare, qui jouent un bien triste rôle et qui continueront de même jusqu'à la fin de la guerre. On voit qu'ils sont pour César deux hommes de confiance et de prédilection. On voit que ces deux jeunes ambitieux aspirant l'un et l'autre à parvenir au premier rang, c'est à qui des deux réussira, par plus de services de toute sorte, à être préféré par celui qui donne tout dans la cité éduenne, même la magistrature suprême. On voit aussi que l'habile Romain a eu soin de choisir l'un de ses favoris *parmi les princes*, et l'autre *parmi les plus humbles du peuple*, de manière qu'ensemble ils puissent lui procurer des amis partout. Remarquons enfin que César tient Virdumare de la main même de Divitiac, et qu'ainsi ce malheureux druide (quel que soit actuellement son sort) a laissé après lui quelqu'un qui peut le remplacer utilement auprès du meurtrier de son frère. Autant Divitiac a été utile à César au début de la guerre de Gaule, autant ces deux nouveaux traîtres à la patrie gauloise, *Eporedorix* et *Virdumare*, vont lui être utiles pour la terminer.

Considérons les suites de cette délation commise par Eporedorix. César laisse paraître dans son récit l'impression qu'il éprouva à la nouvelle de cette défection organisée chez les Éduens par Vercingétorix et ses affidés. A l'instant il en voit toute la portée, et il sent l'urgence d'intervenir avant que la cité éduenne se soit laissé entraîner. Voici comment il s'exprime : En apprenant cela, César éprouva une vive inquiétude, parce qu'il avait toujours eu pour la cité des Éduens une affection particulière. Sans hésiter un instant, il fait sortir du camp quatre légions ne portant que leurs armes, et toute la cavalerie. Et l'on n'eut pas le temps, en de telles circonstances, de resserrer le camp, tout paraissant dépendre de la célérité[1] (XL).

---

[1] On voit par ce passage que César aimait tout particulièrement les Éduens ! C'est ainsi que le fabuliste, qui peint si heureusement les politiques, met en scène leur tendresse intéressée :

Que seul entre les tiens par amour singulière,
Je t'ai toujours choyée, l'aimant comme mes yeux...

Appien avait donc bien raison de dire que César était terriblement habile dans l'art de l'hypocrisie.

C'est ici le premier signe d'inquiétude grave qu'ait manifesté César dans cette guerre de Gaule, qu'il poursuit déjà depuis six années. Jusque-là, pas une seule fois, il n'a paru douter de sa fortune, même au milieu des plus redoutables péripéties d'une bataille ; mais, dans la circonstance actuelle, alarmé du péril d'une telle situation, il part à l'instant avec quatre légions ne portant que leurs armes et accompagné de toute sa cavalerie ; il franchit plus de vingt-cinq milles (près de quarante kilomètres) tout d'une traite ; il détrompe l'infanterie éduenne en faisant avancer les prétendus massacrés, Eporedorix et Virdumare, et il tâche de tout réparer. Les troupes éduennes demandent grâce. Litavic, chef du complot qui vient d'échouer, *s'enfuit à Gergovia* avec quelques clients dévoués à sa personne, suivant la coutume des Gaulois. Il y retrouve ses frères, sur lesquels César avait bien immédiatement tâché de mettre la main, et qu'il avait fait rechercher dans le camp au moment du départ ; mais ils avaient eu l'œil ouvert sur Eporedorix et ils étaient déjà partis.

César envoie des courriers annoncer à la hâte dans la cité éduenne qu'il fait grâce à ces troupes dont, par le droit de la guerre, il avait le sort entre ses mains. Il accorde à son corps d'armée trois heures de la nuit pour se reposer ; puis il repart pour Gergovia.

A mi-chemin, il rencontre des cavaliers envoyés par le lieutenant Fabius, laissé à la garde du camp, pour lui faire savoir quel danger les deux autres légions ont couru : — que le camp a été assailli par des masses de troupes sans cesse renouvelées, tandis que les défenseurs, obligés de faire face en même temps sur tous les points d'une si vaste enceinte, se sont trouvés tous à la fois engagés dans la lutte et sont épuisés de fatigue ; que beaucoup d'hommes ont été blessés par une nuée de projectiles de toute espèce ; que du reste, *les machines ont été d'un grand secours contre cet assaut* ; et que, l'ennemi s'étant enfin retiré, on a, sauf deux portes réservées, barricadé les autres, dans la prévision d'une pareille attaque pour le lendemain. — cette nouvelle, César stimule l'ardeur des soldats, qui font un effort suprême, et, avant le lever du soleil, il rentre dans son camp[1].

Cependant le cri trompeur : On a massacré nos frères, s'était propagé du côté de la cité éduenne, et ce cri avait l'avance sur les courriers de César. Le peuple éduen, excité par cette nouvelle, s'était porté à des actes de violence et de pillage contre des Romains isolés.

Quand la véritable situation fut connue, quand on apprit que César avait dans son camp toute l'armée éduenne, la cité s'efforça d'atténuer les faits. Une députation alla présenter des excuses à César ; des poursuites furent dirigées contre les coupables, etc. ; néanmoins les actes avaient eu trop d'éclat ; la cité restait compromise ; elle songeait à se défendre, en cas de besoin ; on se concertait en secret, on se mettait en rapport avec les autres cités, on se préparait à la guerre. César le soupçonnait bien (*quæ tametsi Cæsar intelligebat*...), est-il ajouté dans le récit : malgré cela (ou plutôt à cause de cela), il use du langage le plus bienveillant à l'égard de la députation ; il lui donna l'assurance qu'il ne rend pas la cité responsable de l'ignorance et de l'emportement de la

---

1 Cet événement dramatique ayant eu lieu, d'après le texte, sur la route qui mène du pays des Éduens à Gergovia, et à plus de vingt-cinq milles de Gergovia, ce dut être sur les rives de l'Allier, non loin de Randan, et à environ quarante kilomètres du mont *Gergoi*, où était situé le célèbre oppidum des Arvernes.

populace, que cela n'ôte rien à ses bons sentiments pour les Éduens. — Mais suivons rigoureusement le texte, qui prend ici une grande importance.

Lui-même s'attendant à un mouvement plus considérable de la Gaule, pour ne pas être enveloppé dans un soulèvement général des cités, il commençait à examiner de quelle manière il pourrait faire retraite de devant Gergovia, et rassembler de nouveau toute son armée. (XLIII.)

Cette phrase est complète, limpide, dans la pensée comme dans la rédaction. On vient de voir quels événements graves sont survenus pendant le siège de Gergovia, César a des raisons de penser que la situation va encore s'aggraver davantage. C'est pourquoi il lui faut songer à quitter cette position compromise. On voit même où César va tendre en partant de là, c'est à rallier Labienus et les quatre légions qu'il a envoyées avec lui du côté de Lutèce.

Toutefois il y a encore dans le texte un dernier membre de phrase, à savoir : De peur qu'un départ causé par la crainte de la défection ne parût ressembler à une fuite. — *Ne profectio, nata a timore defectionis, similis fugæ videretur*.

Voilà un de ces passages où il nous semble que César se dispose à jeter un voile sur le fond des événements de la guerre de Gaule.

Ce membre de phrase d'abord, ce qui est bien extraordinaire dans un récit de César, ne semble pas exprimer une pensée claire et précise. En effet, ce départ (*profectio*) sera un simple départ, une retraite de devant Gergovia (*a Gergovia discedere*), quel qu'en soit le motif, s'il est effectué avec calme, si les troupes marchent comme à l'ordinaire et en bon ordre. Il n'aura une apparence de fuite (*similis fugæ videretur*), et ne pourra être une fuite réelle, que si ce même départ, toujours quel qu'en soit le motif, est effectué avec trouble et précipitation, avec tumulte et en désordre[1]. Ainsi, dans le *départ* d'une armée qui s'éloigne d'un ennemi voisin, la distinction entre l'état de *retraite* simple et l'état apparent de *fuite*, dépendant absolument de la manière dont ce départ est effectué, non du *motif* pour lequel il s'effectue, le membre de phrase que nous examinons nous paraît obscur en lui-même. On doit reconnaître également qu'il ne se lie pas à ce qui le précède dans la même phrase, où il s'agit simplement du *motif* du départ de César, mais non de l'exécution de ce *départ* d'une manière quelconque.

Remarquons surtout que l'ordre chronologique dans le récit, la filiation naturelle des faits et des pensées, n'appelle nullement ici la *pensée dune fuite*. César n'a jamais fui jusqu'à ce jour, son armée n'est point démoralisée ; il est depuis le commencement de cette campagne dans une série non interrompue de succès ; rien n'indique qu'il ait essuyé un échec quelconque, ni qu'il soit dans une de ces situations qui justifient ou qui expliquent la pensée d'une fuite. Par conséquent, le membre de phrase où il en semble préoccupé ne se rattache nullement à quoi que ce soit de tout ce qui précède.

Il ne tient non plus aucunement à ce qui va suivre. En effet, il y a là dans le texte une transition tout artificielle et littéraire, qui constate même la séparation des idées, et qui mérite d'être remarquée. Voici en quels termes César continue :

---

1 César lui-même nous en fournit ailleurs la preuve la plus claire. Voici, en effet, ce qu'il dit et que nous avons fait remarquer précédemment (au sujet d'une ruse employée par Labienus pour attirer les Trévires dans une position périlleuse) : — Et pour mieux faire croire aux ennemis qu'il les redoute, il ordonne de décamper avec plus de bruit et de tumulte que n'en comporte l'habitude du peuple romain. Par ce moyen il rend son départ semblable à une fuite. (*De Bell. Gall.*, VI, VI.)

Comme il pensait à cela, il lui parut se présenter l'occasion d'un bon coup de main à exécuter. — *Hæc cogitanti visa est facultas bene rei gerendæ*. — Cette transition tout à fait grammaticale pourrait aussi bien, et même plus naturellement pour le sens, être placée immédiatement avant le membre de phrase en question ; et on peut supprimer ce membre de phrase sans qu'il en résulte la moindre lacune dans le récit. Il est facile de s'en assurer en réalisant cette suppression dans le texte de la manière suivante : Lui-même, s'attendant à un mouvement plus considérable de la Gaule, pour ne pas être enveloppé dans un soulèvement général des cités, il commençait à examiner de quelle manière il pourrait faire retraite de devant Gergovia, et rassembler de nouveau toute son armée. Comme il pensait à cela, il lui parut se présenter l'occasion d'un bon coup de main à exécuter...

Le membre de phrase où se trouve l'idée d'une fuite est donc intercalé dans ce passage. Si l'idée d'une fuite doit se présenter, ce n'est point ici le lieu. Ce n'est pas même le moment de se préoccuper d'un départ effectif prochain, une telle préoccupation ne s'expliquant et ne pouvant se justifier par aucune cause quelconque. Cela est si vrai que, à l'instant même, César songe à attaquer l'ennemi et va livrer l'assaut à Gergovia.

L'inutilité du membre de phrase précédent où se trouve l'idée d'une fuite est donc, sauf un but caché, évidente.

Quel était ce but ?

On a dit à Rome que *César s'était enfui de devant Gergovia*. On l'a dit et on l'a cru sur de bons renseignements, puisque Suétone l'a affirmé, et qu'après lui Eutrope et Orose l'ont répété en ces termes : Et ainsi là (devant Gergovia), César, chargé par les ennemis qui se précipitent de la hauteur, ayant perdu une grande partie de son armée, vaincu, s'enfuit. Or, pour qu'on ait pu dire d'un guerrier tel que Jules César, sur qui tous les contemporains avaient les yeux fixés, qu'il s'était enfui de devant Gergovia avec six légions ; que ce héros de Rome, avec une telle armée, avait fui devant des Gaulois, il a bien fallu que cela fût vrai. Car c'était là un fait militaire trop grave, un fait matériel trop considérable, pour que, s'il n'eût pas été avéré, on eût eu l'audace de l'affirmer et de le publier, et pour que, sûrement établi et accepté comme tel, on pût le nier, ou le passer sous silence dans le récit de cette guerre de Gaule.

Il est clair d'ailleurs que César ne pouvait rapporter ce fait aussi simplement que le rapporte Eutrope, d'après Suétone. Aurait-il donc voulu, comme pour expliquer et dissiper une erreur possible de l'opinion publique, affronter, dans ce membre de phrase précédent l'idée et le mot de *fuite*, en le plaçant à ce point du récit où rien encore ne rend le fait croyable, afin d'éviter cette idée et ce mot quand les événements les proclameront d'eux-mêmes ? — Suivons.

Comme il pensait à cela, il lui parut se présenter l'occasion d'un bon coup de main à exécuter. Puis César dresse son plan, prépare tout, et lance les légions à l'assaut de Gergovia, dans l'espoir de s'en emparer à l'improviste, comme il s'était emparé d'Avaricum. Mais ici Vercingétorix était présent et connaissait la ruse militaire qui avait réussi à Avaricum. Les Gaulois accourent au point surpris, arrêtent les Romains, les refoulent et les précipitent par le versant du mont. César les reçoit, les soutient en cédant, avec la dixième légion qu'il tenait en réserve ; puis celle-ci, à son tour, est reçue et soutenue par les cohortes de la treizième, qu'il a fait venir en toute hâte du camp ; et enfin, une fois dans la plaine, les légions retrouvant de plain-pied tous les avantages de leurs armes,

s'arrêtent, se reforment et font face à l'ennemi. Vercingétorix, qui les a précipitées jusqu'au pied du mont, fait remonter les siens dans la place.

Le lendemain, César, ayant convoqué ses soldats, leur reproche leur témérité et leur ardeur aveugle, d'avoir voulu juger eux-mêmes jusqu'où il fallait aller et ce qu'il fallait faire, et de ne s'être pas arrêtés au signal donné de la retraite et de ne s'être pas laissé retenir par les tribuns des soldats et les lieutenants...

Ensuite et en terminant sa harangue, il raffermit le courage des soldats, de crainte que leur moral ne fût ébranlé par ce revers, et qu'ils n'attribuassent à la valeur des ennemis ce qui était résulté du désavantage du terrain : lui-même *persistant, au sujet du départ, dans la même pensée à laquelle il s'était arrêté précédemment* — (*eadem de profectione cogitans, quæ ante senserat*...)

Voilà une défaite dont il n'est pas possible de méconnaître la gravité. Les pertes que César accuse, 46 centurions et environ 700 soldats, pourront paraître légères, mais il ne faut pas perdre de vue que c'est lui qui a dicté le bulletin. Au sujet de la bataille de Pharsale, les pertes qu'il accuse ne sont que de 30 centurions et de 200 soldats : c'est donc encore bien moins. Eutrope, parlant d'après Suétone, rapporte l'assaut de Gergovia de même que César ; sauf que, au sujet des pertes qu,y essuyèrent les Romains, l'estimation qu'en donne Eutrope indiquerait qu'elles furent beaucoup plus considérables que ne le dit César. — Chargé, dit Eutrope, par les ennemis qui se précipitent de la hauteur, ayant perdu une grande partie de son armée...

Quoi qu'il en soit des pertes réelles, la défaite de César est bien certaine. Le moral de son armée est ébranlé manifestement, puisqu'il s'efforce de le raffermir.

Si, au lieu d'expliquer d'avance le motif de son départ alors qu'il ne partait point mais qu'il songeait à livrer cet assaut malheureux. César en eût parlé à présent qu'il va partir ; et si, au lieu de montrer sa crainte de *paraître fuir* quand rien encore ne motivait une telle préoccupation de sa part, il en eût parlé à cette heure où l'idée de fuite se présente naturellement à l'esprit. César eût suivi à ce sujet l'ordre habituel de son récit, l'ordre chronologique, la filiation lumineuse des faits et des pensées. Lors donc qu'il nous a dit que : Lui-même, s'attendant à un mouvement plus considérable de la Gaule, pour ne pas être enveloppé dans un soulèvement général des cités, il commençait à examiner de quelle manière il pourrait faire retraite de devant Gergovia et rassembler de nouveau toute son armée, *sans qu'un départ causé par la crainte de la défection parût ressembler à une fuite*, n'expliquait-il pas, avant l'assaut, la situation où il allait se trouver après l'assaut ? L'idée de fuite que son explication présente dans le dernier membre de cette phrase, et que rien n'appelait précédemment dans le récit, n'y serait-elle pas maintenant très-naturelle ? Le lecteur ne partagerait-il pas son inquiétude au sujet de tout ce qui peut survenir à son départ, et de la difficulté de rassembler de nouveau toute son armée ? Poursuivons l'examen de la situation.

César nous a montré un double but qu'il voulait atteindre : 1° *ne pas être enveloppé dans un soulèvement général des cités* ; 2° *rallier le corps d'armée de Labienus, gui était du côté de Lutèce*. Il lui était difficile d'atteindre à la fois ces deux résultats. En effet, à partir de Gergovia, *pour ne pas être enveloppé*, il faudrait qu'il se retirât *au sud*, vers la Province, à l'opposé du pays de Lutèce ; et *pour rallier Labienus du côté de Lutèce*, il faudrait, tout au contraire, qu'il marchât *au nord*, à travers le pays éduen, qui a donné des signes de défection,

et qu'il s'engageât dans le centre même de la Gaule. Cependant, s'il lui reste une cité alliée sur laquelle il puisse compter, par exemple celle des Lingons, César, qui connaît parfaitement la Gaule, peut, par un trait de génie et en habile homme à qui l'or ne manque pas, donner rendez-vous à Labienus chez les Lingons, dans la vallée de la Saône ; tandis que lui-même d'abord se dirigerait à l'est, vers la Province, puis remonterait au nord, par la vallée de la Saône, pour arriver aussi de son côté chez les Lingons, et y faire sa jonction avec son lieutenant. C'est là Tunique manière d'atteindre à la fois le double but. Voyons quel parti va prendre César.

Ayant toujours au sujet du départ la même pensée, *à laquelle il s'était arrêté auparavant*, il fit sortir les légions du camp, et les rangea *en bataille dans une position avantageuse*. Comme cela ne décidait pas Vercingétorix à descendre dans la plaine, après avoir engagé une escarmouche de cavalerie avec succès, il fit rentrer l'armée romaine dans le camp. Le lendemain, après avoir répété la même manœuvre, pensant que c'était assez pour rabattre la jactance gauloise et raffermir le moral des soldats, il décampa dans la direction des Éduens. A ce moment même, *l'ennemi ne l'ayant point poursuivi, il parvint le troisième jour sur l'Allier, rétablit un pont et y fit passer son armée*. Là...

Jamais ailleurs, que nous sachions, César ne s'est présenté sous cette apparence d'un héros d'Homère. Ranger son armée dans une *position avantageuse* pour offrir à son ennemi de *combattre en ligne* : n'est-ce pas ici proposer à Vercingétorix le désavantage du terrain et de plus un mode de combat qu'il ne pourrait accepter, même dans des conditions de terrain égales, d'après sa tactique bien arrêtée et déclarée, que César lui-même nous a fait connaître précédemment : tactique forcée, suivant nous, par le défaut d'armes soit offensives, soit défensives, comparables à celles des Romains ? Constater, après un tel défi, que Vercingétorix ne descend pas dans la plaine — ce qui même est inexact au sujet de sa cavalerie qu'il y fait descendre —, et ajouter que c'est avoir assez fait pour rabattre la jactance gauloise : cela prouve-t-il autre chose vraiment, sinon que les Gaulois avaient peut être raison de se glorifier ? Ce langage, enfin, est-il à la hauteur de l'idée que l'on a de César ? Vercingétorix eût-il humilié les Romains en les invitant à remonter à l'assaut de Gergovia ? Plusieurs passages des Commentaires prouvent que lorsque César désire réellement attirer les Gaulois au combat, loin de les provoquer, il feint de les craindre : ce qui lui a réussi plusieurs fois, ainsi qu'à ses lieutenants[1]. Cette manœuvre des légions et ces paroles de César sembleraient donc n'être qu'une démonstration vaine : à moins que la suite du récit ne nous en laisse apercevoir un motif plus sérieux.

César s'est trouvé une autre fois dans une situation tout à fait pareille à celle-ci : il avait alors Pompée pour adversaire, et le rapprochement de ses actes et de son récit, dans les deux cas, pourra jeter ici quelque lumière. Du reste, ce n'est pas le seul rapprochement à faire entre la lutte de César contre Vercingétorix et sa lutte contre Pompée.

Ayant donc attaqué Pompée dans ses lignes, près de Dyrrachium, César fut repoussé, comme il vient de l'être devant Gergovia, et perdit beaucoup de monde. De même il harangua ses soldats pour relever leur moral abattu. Enfin de même encore il décampa immédiatement dans la direction d'Apollonie. Or dans ce cas-là, où des deux côtés c'étaient des Romains qui combattaient, César

---

1 Voir *De bell. Gall.*, V, XLVIII ; — III, XVIII ; — VI, VI.

n'avait aucun intérêt à voiler des faits connus de tous, et il nous dit pourquoi et comment il s'éloigna alors de Pompée, de même qu'il s'éloigne ici de Vercingétorix.

Quelques hommes d'élite, est-il dit dans le récit de la guerre civile, demandaient à rester et à combattre de nouveau. Au contraire. César ne comptait point assez sur des soldats terrifiés et pensait qu'il leur fallait du temps pour reprendre courage... C'est pourquoi, sans perdre un instant de plus que ne l'exigeaient les soins à donner aux blessés et aux malades, dès la nuit venue, il fit partir d'avance tous les bagages pour Apollonie, avec défense de prendre aucun repos avant d'être arrivés à destination. Une légion fut envoyée pour les escorter. Ces précautions prises, il retint deux légions dans le camp et commanda aux autres légions de prendre les devants par le même chemin, en les faisant sortir, *dès la quatrième veille* (trois heures du matin), *par plusieurs portes*. Et après avoir laissé écouler un certain temps, afin que, sans manquer à la règle militaire, son départ ne fût connu que le plus tard possible, il ordonna de proclamer le départ (*conclamare vasa*) : sortant aussitôt et ralliant l'arrière-garde, il fut bien vite hors de vue du camp de Pompée. Ni Pompée non plus, dès qu'il connut le parti qu'avait pris César, ne mit du retard à le poursuivre... Il fit prendre les devants à sa cavalerie pour harceler l'arrière-garde. Mais elle ne put l'atteindre, parce que César suivait un bon chemin et avait beaucoup d'avance sur elle. Cependant, quand on fut arrivé sur le Génuse, fleuve à bords difficiles, la cavalerie de Pompée atteignit des traînards... C'est ainsi que des cours d'eau très-profonds et de très-grandes difficultés à franchir ne causèrent à César aucun dommage. Car Pompée, une fois en retard le premier jour, se donna vainement beaucoup de peine les jours suivants... Le quatrième jour, il mit fin à la poursuite[1].

Voilà comment César procède lorsqu'il veut faire retraite sans être poursuivi, sinon le plus tard possible, et qu'il veut gagner du temps pour traverser sans combat un cours à eau profond qu'il doit rencontrer sur sa route. C'était précisément le même cas au départ de Gergovia. Il nous semble donc que, pour ces mêmes motifs et dans ces mêmes conditions, César a dû partir de devant Gergovia, de même qu'il est parti de devant Dyrrachium, et qu'il a pu le faire de cette même manière, sans qu'il soit besoin de changer un seul mot à son récit, que nous avons cité précédemment.

Remarquons, en effet, que l'Allier coule très-près de Gergovia ; qu en cet endroit de son cours, il est bien plus facile à traverser que beaucoup plus loin en aval, après qu'il a reçu la Dore. Mais si César eût passé l'Allier tout près de son camp, il eût pu être attaqué dans l'embarras du passage. Il fallait donc gagner du temps, et pour cela prendre l'avance, comme il fait ici, et comme il fit devant l'armée de Pompée.

En se rendant compte ainsi du mode de départ de Gergovia, la manœuvre des légions que César rangea en bataille devant son camp aurait eu un motif sérieux, celui de dissimuler son intention de partir, et, en même temps, de faciliter le départ. En effet, pendant que les légions, placées comme un rideau devant le camp, attiraient sur elles toute l'attention de l'ennemi, on a pu, comme près de Dyrrachium, tout préparer pour le départ. De même encore, la nuit venue, les bagages ont pu filer avec une escorte, et les légions ont pu les suivre immédiatement, en tenue de combat. De cette manière, en un instant, toute l'armée a dû se trouver en marche, dans l'ordre de *retraite* : ordre inverse de

---

1 *De bell. civ.*, III, LXXIX, LXXV, LXXVII.

celui que César lui faisait prendre à l'approche de l'ennemi, et dont il a été parlé à propos de la première campagne.

Enfin, César a fort bien pu constater qu'il arriva sur l'Allier sans avoir été poursuivi par les Gaulois. Il eût pu également constater qu'il arriva sur le Génuse sans avoir été poursuivi, puisqu'il ne vit personne ; pour une bonne raison : il allait si vite ! Mais, au temps d'arrêt inévitable pour passer le Génuse, la cavalerie de Pompée survint et atteignit les traînards : nous allons voir bientôt si personne ne survint au passage de l'Allier.

Mais auparavant déterminons le point de l'Allier où eut lieu ce passage. César nous dit qu'il y arriva et y fit passer son armée *le troisième jour de marche depuis Gergovia*. Or, du point où il avait passé l'Allier précédemment, il avait mis *cinq jours* pour arriver devant Gergovia. En se retirant a-t-il marché plus vite et repassé la rivière au même point ? S'il a marché comme à l'ordinaire, en tenant compte du temps nécessaire, pour rétablir le pont et faire passer l'armée, nous croyons qu'on peut compter approximativement soixante-dix kilomètres parcourus du camp au pont. Cela porterait le passage de l'Allier près de Varenne, *avant le confluent de la Sioule*. Mais, pour demeurer dans toute la latitude du texte, disons, avec M. Rossignol, que César a passé l'Allier entre Vichy et Moulins[1].

§ III. — Temps d'arrêt au-delà de l'Allier. – Insurrection générale des cités : fuite des légions vers le haut du cours de la Loire et passage de ce fleuve à gué. - Séjour de César dans la vallée de la Saône, puis marche au nord, à la rencontre de Labienus.

Reprenons le récit de l'illustre auteur. —Là (au passage de l'Allier), les Éduens Viridomare et Eporedorix viennent apprendre à César que *Litavic est parti avec toute la cavalerie pour tâcher de soulever les Éduens, et qu'il est nécessaire qu'eux-mêmes prennent les devants pour maintenir la cité*. — César, bien que déjà beaucoup de choses lui eussent révélé la perfidie des Éduens, et qu'il ne pût douter que le départ de ceux-ci ne précipitât la défection de la cité, ne croit pas cependant devoir les retenir, ne voulant ni paraître leur faire injure, ni donner aucun signe de crainte. Au départ de ceux-ci, il leur rappelle brièvement tous les bienfaits dont il a comblé les Éduens, quels et dans quel état d'abaissement ils

---

1 Qu'on veuille bien nous permettre de placer ici une observation. — A partir de ce point des *Commentaires* où nous en sommes, jusqu'à la fin du septième livre, nous avons été obligé de nous séparer complètement de toutes les opinions admises jusqu'à présent, dans l'appréciation et l'application locale de ces péripéties de notre histoire ancienne, où nous tentons de porter la lumière. Ainsi désormais, nous allons exposer, touchant la guerre de Vercingétorix, une opinion totalement nouvelle ; et nous osons espérer que le lecteur attentif partagera notre conviction à cet égard, s'il reconnaît comme nous qu'elle est fondée sur tout l'ensemble des documents qui nous sont parvenus : c'est-à-dire sur une concordance complète soit avec les divers textes des *Commentaires* (que nous aurons soin de citer), soit avec divers points de repère qui y sont indiqués çà et là, soit avec ce qu'ont dit au même sujet d'autres auteurs anciens, soit enfin avec la géographie physique du territoire de la Gaule, et avec les raisons stratégiques, les plus évidentes.

étaient lorsqu'il les a reçus... et à quel degré de fortune et d'agrandissement il les a élevés, au point que non-seulement ils se trouvent rétablis dans leur situation ancienne, mais encore ils paraissent dépasser en dignité et en influence tout ce qu'ils ont jamais pu être à aucune époque. Cela dit, il leur donne congé[1].

Voilà encore un de ces passages qui nous paraissent exceptionnels dans le récit des *Commentaires*. Ici, l'insuffisance d'indications utiles est manifeste. Il manque tout ce qu'il importait le plus d'indiquer. En effet, examinons les choses. Là (*ibi*), au passage de l'Allier, voilà où se trouve César quand Viridomare et Eporedorix demandent à lui parler et lui apprennent que *Litavic emmène toute la cavalerie*. Mais comment Litavic, l'ennemi déclaré de César, a-t-il pu se trouver *là* pour emmener ainsi toute la cavalerie de César ? D'où est-il sorti ? Nous avons bien vu précédemment Litavic, son coup manqué dans cette même région, s'enfuir à Gergovia. — *Litavicus*... *Gergoviam profugit*. — Il était donc dans Gergovia quand César est parti de son camp, établi devant cet oppidum. Il faut donc nécessairement, tout au moins, que Litavic ait de sa personne poursuivi César et l'ait atteint au passage de l'Allier (comme Pompée l'atteignit au passage du Génuse), bien que César vienne de nous dire que personne ne le poursuivait quand il se rendait sur l'Allier. Ainsi, un premier point incontestablement démontré, c'est que Litavic, qui était avec Vercingétorix dans Gergovia, a poursuivi les Romains à leur départ de devant cet oppidum, les a atteints au passage de l'Allier, et là, par un moyen quelconque, leur a enlevé toute la cavalerie éduenne qui était avec César depuis son départ de Decetia.

C'était évidemment un point capital à expliquer que cette intervention de Litavic au passage de l'Allier, où il enlève toute la cavalerie auxiliaire de César, et le récit ne présente aucune explication à ce sujet ; il y a donc ici défaut manifeste d'une indication très-importante à connaître.

Mais Litavic a-t-il tout seul poursuivi César à son départ de Gergovia ? Et Vercingétorix avec son armée, que fait-il ? Est-il resté dans l'oppidum ? En est-il sorti comme Litavic ? Poursuit-il César ? Lorsque César a l'avantage et qu'il cherche à attaquer l'ennemi, les Helvètes, Arioviste, Afranius, Pompée, ce même Vercingétorix dans cette même région de l'Allier, rien n'est omis dans le récit. On voit tous les mouvements des armées, du côté de César, du côté opposé ; rien n'échappe aux regards ; c'est un spectacle, Ici, pas un mot n'est dit de Vercingétorix, ni de son armée ; pas un mot ne va en être dit de longtemps. C/cIa ne peut tenir à ce que César aurait manqué de renseignements sur ce qui se passa alors ; car, si l'on y fait attention, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il a toujours été renseigné sur toutes choses durant cette guerre : César connaissait la puissance de l'or et ne l'épargnait pas : il lui coûtait si peu 1 Serait-ce donc parce que les rôles se trouvent maintenant changés, qu'ici il aurait supprimé celui de Vercingétorix ? Quoi qu'il en soit, cette lacune complète du récit, concernant Vercingétorix et son armée, nous paraît incontestable et capitale[2].

---

1 VII, LIV.

2 Les *Commentaires* présentent deux lacunes totales, où le texte même est interrompu. L'une, dans le récit de la guerre civile près de Dyrrachium, correspond d'après d'autres auteurs anciens à un événement où César, trahi par un homme qui paraissait trahir Pompée, au lieu de surprendre l'ennemi, fut lui-même surpris, courut de sa personne un très-grand danger, et perdit bon nombre des siens. L'autre lacune totale correspond au siège d'Avaricum (Bourges), durant lequel Vercingétorix, campé dans le voisinage,

Remarquons encore, de la part de César, cette appréhension de paraître faire injure à ces deux Eduens, Viridomare et Eporedorix, s'il les eût retenus auprès de lui, tandis que ce même César, campé sur les côtes de la Manche, où il avait tout préparé pour passer en Bretagne, *sur le simple soupçon qu'un noble chef éduen, Dumnorix*, qui voulait rester sur le continent et qui reprenait le chemin de sa cité, *avait quelque mauvaise intention*, envoya aussitôt à sa poursuite un corps de cavalerie, avec ordre de le ramener, bon gré mal gré, et en cas de résistance, de le mettre à mort. Dumnorix rappelé, dit le texte, voulut résister, se défendant de la main, invoquant la foi des siens, ne cessant de se récrier ; qu'il était homme libre, citoyen d'une cité libre. *Les cavaliers, comme ils en avaient reçu l'ordre, entourent leur homme et le tuent*[1]. Or Dumnorix était Éduen, comme Viridomare et Eporedorix, à qui César ici *craint de faire injure* ; de plus, il était prince du premier rang et frère du druide Divitiac, qui était l'ami dévoué de César, et à qui César devait la plus grande reconnaissance pour les plus grands services. Les temps étaient donc bien changés, puisque, d'une époque à l'autre, César usait de procédés si différents à l'égard des Éduens ! Et cette *appréhension de manifester lui-même des craintes* ! Que penser de cette sorte de protestation déjà faite précédemment et renouvelée ici par un homme tel que César ? Qu'en doit-on conclure, sinon peut-être que, ce jour-là, il eut des craintes réelles ?

César avait aussi dans son armée *dix mille hommes d'infanterie éduenne*, demandés par lui à la conférence de Decetia, conduits à son camp de Gergovia par ce même Litavic qui vient d'emmener toute la cavalerie éduenne, et qui déjà alors avait tenté d'enlever à César toute cette infanterie auxiliaire, pour l'emmener chez les Arvernes, comme César l'a parfaitement expliqué alors. Cette infanterie éduenne a figuré à l'assaut de Gergovia, pour opérer une diversion utile aux légions (VII, XLV, L). Au moment présent, Litavic l'emmène-t-il avec la cavalerie éduenne ? Viridomare et Eporedorix l'emmènent-ils avec eux ? Reste-t-elle auprès de César ? On ne la verra plus figurer désormais ; on ne la retrouvera plus nulle part. Dion Cassius dit, à cette même occasion, que Tous les Éduens qui combattaient avec César lui demandèrent à rentrer chez eux, promettant de maintenir la cité dans son alliance[2].

Ici, il est facile de comprendre, au ton du récit, que le départ de Viridomare et d'Eporedorix est une grosse affaire. Tandis que ces deux hommes étant

---

harcelait de près les Romains, leur coupait les vivres, et paraîtrait les avoir réduits à la famine. En effet, on peut en juger par ce qu'ils ont souffert de la faim près de Dyrrachium, où ils étaient réduits à manger de l'herbe appelée *chara* ; au sujet de quoi César fait la réflexion suivante : Que ses soldats avaient souffert bien davantage encore à Avaricum, où ils eurent à subir la plus grande famine qu'ils aient jamais endurée. (*De Bel. civ.*, III, XLVII.)

César éprouva aussi à Avaricum plusieurs échecs graves qui sont très-légèrement indiqués dans les Commentaires, mais qu'Eutrope signale, d'après Suétone, en ces termes : — *Quod oppidum diu oppugnatum tandem, post multas Romanorum clades, pluvio die, quum hostilium machinarum amenta nervique languerent, applicitis turribus, captum atque deletum est*. — On voit que cette famine et ces échecs graves coïncident juste avec la fureur inouïe des Romains qui massacrèrent tous les habitants d'Avaricum.

De ces remarques rapprochées du texte que nous examinons, on est autorisé à conclure : que César a omis des indications importantes dans le récit des événements où il n'avait pas joué le beau rôle ; et qu'il a fait cet honneur à ses adversaires au moins trois fois, une fois à Pompée et deux fois à Vercingétorix.

1 *De bell. Gall.*, V, VII.

2 Dion Cassius, *Histoire romaine*, ch. XXXVIII.

simplement des créatures politiques de César, comme il l'a expliqué plus haut ; étant probablement sur le point de le trahir, comme il l'explique ici ; et Eporedorix ayant déjà auparavant, dans l'intérêt de César, trahi Litavic et ses frères et tous leurs affidés ; ces deux hommes qui changent de parti suivant leur intérêt du moment, s'ils n'emmènent point avec eux l'infanterie éduenne, ne devraient pas, ce nous semble, inspirer de tels scrupules à César. Il reste donc encore dans son récit, à l'égard de ces dix mille hommes d'infanterie éduenne, un défaut important d'indications utiles, d'où une obscurité qui ne peut avoir été que préméditée de la part à un écrivain naturellement si clair : obscurité derrière laquelle il est permis de chercher l'indice d'une situation particulièrement difficile et grave.

Poursuivons : *Noviodunum* (Nevers) était une ville éduenne bien placée au bord de la Loire. César y avait réuni tous les otages gaulois, avec le blé, le trésor public, ses propres bagages et tous ceux de l'armée, et les chevaux de remonte achetés en Italie et en Espagne. Eporedorix et Viridomare y étant arrivés et ayant appris dans quel état se trouve la cité : que Litavic a été reçu à *Bibracte* (Autun), la ville la plus influente de la cité ; que le magistrat Convictolitave et une grande partie du Sénat se sont unis à lui ; qu'une députation a été envoyée ostensiblement à Vercingétorix pour lui faire des propositions de paix et d'alliance ; sur ces renseignements, ils croient devoir profiter d'une occasion si propice. Et pour cela, ils font tuer les soldats qui gardent Noviodunum ainsi que les Romains qui s'y trouvent pour affaires, ou de passage ; ils se partagent l'argent et les chevaux, ils font conduire les otages des cités gauloises à Bibracte, au Magistrat. Ne croyant pas pouvoir défendre efficacement la ville, et ne voulant pas la laisser à la disposition des Romains, ils l'incendient ; ils embarquent le blé à la hâte, autant qu'ils peuvent, et jettent le reste à l'eau ou dans les flammes.

Personnellement, ils font appel aux armes dans le pays circonvoisin ; ils disposent des postes et des gardes sur les bords de la Loire ; ils se mettent à faire de tous les côtés des démonstrations menaçantes de cavalerie, dans le but de couper les vivres aux Romains, ou de les réduire par la famine à regagner la Province. *Espoir d'autant plus fondé à leurs yeux que la fonte des neiges avait causé une telle élévation des eaux de la Loire qu'il paraissait tout à fait impossible de la passer à gué* (LV).

Ainsi, voilà encore deux partisans de César entraînés, de même que Convictolitave, par la force de l'opinion publique et par l'état des choses dans la cité éduenne ; mais comme Viridomare et Eporedorix devaient tout à César et avaient jusque-là tout fait pour lui, il leur faut maintenant racheter ces antécédents fâcheux par des manifestations opposées et équivalentes ; les voilà donc devenus ses plus actifs ennemis, le jour où il se trouve avoir besoin d'eux. Grande leçon politique dont les exemples ne manquent pas !

Pendant le temps nécessaire pour que tous ces événements se soient accomplis, c'est-à-dire, depuis le départ de Viridomare et d'Eporedorix au moment du passage de l'Allier, qu'a fait César ? Est-il demeuré à la même place ? Où est-il actuellement ? Pour fixer les idées, admettons qu'il soit en un lieu connu de cette région de la rive droite de l'Allier, non loin du point où il a passé cette rivière et que nous avons démontré ci-dessus devoir être situé entre Vichy et Moulins : disons que César est actuellement *près de Lapalisse*. Voilà devant lui, au nord, le pays éduen en pleine insurrection contre les Romains ; la cavalerie gauloise se montre de tous les côtés pour leur disputer les vivres ; c'est bien là la tactique de Vercingétorix : peut-être y est-il présent de sa personne et dirigeant les

opérations militaires. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que les événements se précipitent et pressent l'armée de César.

Remarquons bien cette idée qui nous est présentée dans le récit, à savoir, que la Loire, infranchissable à cause de la fonte des neiges, va forcer les Romains à retourner dans la Province, si leur position en vient à n'être plus tenable. C'est là évidemment insinuer d'avance dans la pensée du lecteur que, *si les Romains passent la Loire, ils ne se dirigeront point du côté de la Province*. Cela sera répété jusqu'à trois fois, preuve que César tenait à ce qu'on le sût bien, et que la chose est importante à retenir : ne l'oublions donc pas nous-mêmes.

César, informé de ces choses, pensa devoir ne point perdre de temps, vu les chances à courir dans l'établissement de ponts, afin de combattre avant que de plus grandes forces y fussent rassemblées. — *Quibus rebus cognitis, Cæsar maturandum sibi censuit, si essei in perficiendis pontibus periclitandum, ut priusquam esserit majores eo copiæ coactæ, dimicaret*.

Maturandum, se hâter à point. On trouve dans César plusieurs autres expressions pour indiquer l'action de se hâter : *Acceleret Cæsar ut prœlio intersit*... *Cæsar in Italiam magnis itineribus contendit*... *Cæsar neque diurno neque nocturno itinere intermisso, per fines Æduorum in Lingones contendit, ut si quid etiam de sua salute ab Æduis iniretur consilii, celeritate præcurreret*. L'expression employée dans ce dernier texte est la plus forte ; elle répond à une situation extrême, à un cas de vie ou de mort d'où il ne s'agit plus que d'échapper par la vitesse : comme dans la circonstance au sujet de laquelle César s'exprime ainsi et où il se trouva au commencement de la septième campagne.

Dans le passage que nous examinons, c'est l'expression *maturandum* que César emploie, et c'est la plus faible : César va se hâter à point, mûrement, *se hâter lentement*, comme dit Boileau, se hâter sans perdre de temps, mais sans courir. Rien ne le presse par derrière : Vercingétorix et les siens n'y sont pas ; c'est par devant que nous devons regarder. Là (*eo*), il y a des ponts à établir et des chances à courir quand on les établira. Il faut donc que César se hâte convenablement afin de combattre avant que de plus grandes forces soient rassemblées là ; sinon, il pourrait avoir sur les bras une multitude à combattre pendant le travail des ponts. Telle est bien exactement, ce nous semble, *la perspective* qui nous est présentée tout d'abord par ce premier texte. Maintenant suivons.

Car, quant à prendre un autre parti et *à changer de direction pour retourner vers la Province*, il ne pensait pas, même dans de telles conjonctures, en être réduit là, non-seulement parce que l'*infamie* et l'*indignité* de la chose, l'*obstacle des monts Cévennes* et la *difficulté des chemins* l'en empêchaient ; mais encore et surtout parce qu'il désirait ardemment faire sa jonction avec Labienus et avec les légions qu'il avait détachées sous ses ordres.

Voilà une *protestation formelle*, une véritable démonstration morale contre toute pensée de quitter la partie et de retourner dans la Province : protestation qui doit noua rendre attentifs et circonspects, d'autant plus que les monts Cévennes couverts de neiges fondantes suffisaient bien pour écarter l'idée que César pût songer à faire retraite par cette voie, sans même que Vercingétorix eût à se mettre en peine de lui en barrer l'accès.

Mais César n'avait-il que la voie des Cévennes pour se retirer du côté de la Province ? De son temps, les lecteurs de son livre ne pouvaient guère être

éclairés sur ce point ; nous, au contraire, aujourd'hui que les notions géographiques sont généralement répandues, nous pouvons bien facilement nous rendre compte de la situation réelle où se trouvait alors César. Considérons la carte.

César, avons-nous dit, est actuellement sur la rive droite de l'Allier, *près de Lapalisse*. Il a donc, *au sud*, les Cévennes, dans le lointain ; *au nord*, la Loire, depuis Nevers jusqu'à Digoin, où le fleuve reçoit l'Arroux et plusieurs autres affluents considérables ; *à l'est*, il a encore la Loire, depuis Digoin jusqu'aux sources du fleuve ; enfin, *à l'ouest*, se trouve le pays des Bituriges et celui des Arvernes, où étaient précédemment Vercingétorix et son armée dont il n'est plus question dans le récit. César connaît parfaitement, dans la région orientale de sa position, la petite chaîne de montagnes éduennes qui sépare la vallée de la Loire de la vallée de la Saône. Il en connaît les cols et les passages, puisque c'est la région même où il a poursuivi les Helvètes pendant quinze jours, en étudiant le terrain pas à pas, pour les y surprendre dans quelque situation désavantageuse. César connaît parfaitement la position de Vienne dans la Province, puisqu'il est parti de Vienne pour rentrer en Gaule au commencement de cette même septième campagne. César sait donc (aussi bien que nous le savons aujourd'hui nous-mêmes) que, à partir de sa position actuelle, on peut se retirer dans la Province sans traverser les monts Cévennes, mais en passant la Loire à l'est — contrairement à l'insinuation qu'il vient de répéter ici et que nous avons déjà fait remarquer plus haut — ; puis, en traversant la chaîne des petits monts éduens, par quelque col (entre Saint-Étienne et Charolles) ; ensuite de deux manières : l'une en tournant *au sud*, pour se rendre directement à Vienne, par la rive droite de la Saône et du Rhône ; l'autre, en continuant de marcher *à l'est* et en traversant la vallée de la Saône, pour aller prendre la voie qui mène, à travers les monts Jura, par Ceysériat en Revermont, à la Perte du Rhône : voie par laquelle César a pénétré pour la première fois dans la Gaule celtique en poursuivant les Helvètes ; et que très-probablement il reprenait chaque année, pour se rendre en Italie suivant son habitude.

Ainsi, dans le texte que nous venons de citer. César ne nous montre que deux des quatre côtés de l'horizon, le *nord* et le *sud*. Depuis son départ de Gergovia, il nous laisse ignorer ce que fait Vercingétorix, à l'*ouest* ; maintenant il nous laisse encore ignorer que, *à l'est et en passant la Loire*, se trouve la meilleure voie à suivre pour s'écarter de l'insurrection et faire retraite du côté de la Province : ce qui constitue, dans cette partie de son récit, *un défaut capital d'indications importantes*. Il nous donne même positivement à comprendre que la voie des Cévennes est la seule par laquelle il puisse se retirer dans la Province, ce qui est *contraire à la vérité géographique*, qu'il connaissait à merveille.

Et puis, quel gros mot, infamie, — *infamia*, — dans la bouche de César ! Lui qui, d'ordinaire, parle si simplement ! C'est, croyons-nous, l'unique exemple d'un tel langage dans tous ses *Commentaires*. D'ailleurs, César ne savait-il pas que la mémoire de *Q. Fabius Maximus Cunctator*, loin d'être notée d'infamie, était vénérée à Rome précisément parce que ce grand capitaine avait su éviter un terrible ennemi et attendre le moment opportun ? N'était-ce même pas pour celte raison que, depuis lors, le peuple romain appela Fabius *le bouclier de l'Empire*, — *Imperii scutum*[1], et qu'ensuite Virgile l'immortalisa dans l'*Énéide* :

. . . . . *Tu Maximus ille es,*

---

[1] Florus, II, VI. *Enéide*, VI.

Unus qui nobis cunctando restituis rem ?

Il ne semblerait donc point qu'il s'agisse ici d'un simple mouvement de retraite, d'une simple jonction à opérer avec Labienus : tout nous annonce quelque chose de plus grave. Suivons le texte, pour sortir de toutes ces obscurités.

C'est pourquoi, après avoir exécuté des marches forcées et de jour et de nuit, il parvint sur la Loire du côté opposé aux prévisions de tous ; et les cavaliers ayant découvert dans l'urgence extrême de la conjoncture un gué convenable, où les hommes pouvaient encore avoir les bras et les épaules hors de l'eau pour soutenir leurs armes, il disposa la cavalerie en amont pour briser la force du courant, et les ennemis ayant au premier aspect pris l'épouvante, il y fit passer l'armée saine et sauve. Et ayant trouvé des blés sur pied et du bétail en abondance, après en avoir rassasié l'armée, il entreprit de se rendre chez les Sénons.

Voilà donc, enfin, la *vérité du fait* derrière son double voile : derrière la *perspective illusoire* et la *protestation décevante* que nous avons fait remarquer ci-dessus. L'orage que nous avons vu s'élever, semble maintenant pousser l'armée romaine devant lui. Aussi bien, si les légions conduites par César avaient réellement couru de cette manière, en toute hâte, jour et nuit, pendant plusieurs jours de suite y non pas pour atteindre l'ennemi, mais pour s'en éloigner, il fallait bien que cela se retrouvât dans ces Commentaires de la guerre de Gaule, et que les légionnaires s'y reconnussent. Ceci, on le voit, est très-important, dans l'histoire de celte guerre. Ainsi, constatons bien la chose : examinons tout avec ordre et comme il convient.

Commençons par le fait considéré dans son ensemble. Le motif, le but de la marche de César, est, nous dit-il, de faire sa jonction avec Labienus : c'est là son plus ardent désir, — *vehementer cupiebat* ; — soit : mais cela ne paraît pas être une raison suffisante pour courir ainsi pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, sans s'arrêter ; puis, en arrivant à la Loire, s'y jeter dans l'eau de glace jusqu'aux aisselles, sans paraître avoir cherché à établir un pont, comme César venait d'en établir un sur l'Allier, cours d'eau moindre que la Loire. Nous avons déjà vu plus haut qu'une marche précipitée ainsi de jour et de nuit fut précisément le moyen auquel il eut recours à sa rentrée en Gaule dans une circonstance où il s'agissait pour lui-même d'échapper par la vitesse à un danger de mort« Et d'ailleurs, on ne saurait aller de ce train-là depuis les rives de l'Allier jusqu'à Lutèce, où se trouve actuellement Labienus. Le fait de cette marche, considérée d'ensemble, n'est donc point suffisamment motivé par les raisons indiquées dans le récit de César : ce qui fait naturellement supposer, en outre, l'action de quelque force ennemie poussant les légions par derrière.

Examinons maintenant les détails. Comparons la réalité, telle que César nous l'a enfin laissé voir, avec la perspective qu'il nous avait d'abord présentée. Dans la *perspective*, on devait se hâter mûrement, — *maturandum*, — se hâter à point, sans perte de temps ni précipitation. Dans le fait, on pousse la marche à outrance, de nuit comme de jour, — *admodum magnis diurnis atque nocturnis itineribus*, — l'urgence est déclarée, — *pro rei necessitate*. — Là, on nous montrait des ponts à établir, — *in perficiendis fontibus* ; — ici, c'est un gué, un port de salut que des cavaliers découvrent, — *vadoque per équites invento*... *opportuno* ; — et l'on s'y jette dans l'eau de glace sans hésiter. Dans la perspective, il y avait des ennemis à combattre pendant l'établissement des ponts, — *in perfimidis pontibus periclitandum*, — et César se hâtait simplement pour combattre avant que de plus grandes forces fussent rassemblées là, — *ut*

priusquam essent majores eo copiæ coactæ, dimicaret. — Dans le fait, aucun ennemi n'attendait là César ; les prévisions de tous étaient tournées d'un autre côté, — *contra omnium opinionem*. — Ces ennemis qui prennent l'épouvante au premier aspect, — *hostibus primo adspectu perturbatis*, — c'est l'expression pittoresque de l'effet d'une telle apparition sur les gens du pays qui se trouvaient là, très-probablement sans armes. Car, si les ennemis en question eussent été armés et postés là pour combattre, César eût employé le mot *fugatis* qui indique la mise en fuite d'une troupe armée ; le mot *perturbatis* s'appliquant plus exactement à une population sans armes qui prend l'épouvante. Dans le fait, tel que César le rapporte, il n'a ni perdu ni tué un seul homme ; il n'a poursuivi aucune troupe ; il n'a été harcelé par aucune troupe ; il n'a donc eu réellement aucun ennemi à combattre au passage de la Loire.

La perspective qui nous a été présentée d'abord était donc complètement illusoire. Nous n'avons pas à revenir sur la protestation qui se trouve aussi placée avant le fait. Désormais tous ces voiles sont écartés.

Toutes les obscurités du récit de César dans cet épisode sont éclaircies, et la question du fait est mise en plein jour par une simple considération toute géographique, à savoir que : étant parti de Gergovia (point de repère), et, le troisième jour de marche, ayant passé l'Allier entre Vichy et Moulins, César se trouve certainement entre l'Allier et la Loire, *dans la région de Lapalisse* : nous avons dit, pour abréger, et pour fixer les idées, *près de Lapalisse*. Arrivé là, César nous donne d'abord à comprendre (en parlant de la Loire grossie par la fonte des neiges), puis, à croire positivement (en protestant contre toute pensée de retourner dans la Province) que la voie des Cévennes est réellement la seule par laquelle on puisse, de l'endroit où il est, retourner dans la Province. C'est là une erreur certaine, une erreur de fait géographique que César veut nous faire accepter. La voie des Cévennes qui se dirige sur *Nîmes*, au *sud*, *et sans passer la Loire*, est longue et difficile. Mais à l'*est*, ou au *sud-est*, *et en passant la Loire*, on trouve deux autres voies qui sont plus courtes et excellentes : l'une se dirige sur *Vienne* ; l'autre, sur la *Perte du Rhône* et *Genève*. Donc César veut nous cacher la direction prise par son armée. Ce qui nous fait présumer, à bon droit, qu'il a réellement *fui*, comme d'autres historiens le rapportent.

Que manque-t-il pour confirmer cette présomption ? Nous avons trouvé dans le récit de César d'abord un *échec grâce à Gergovia*, qui a ébranlé le moral des légions ; puis *une marche très-précipitée, prolongée nuit et jour* : ces deux faits étaient trop généraux, trop mémorables, pour qu'il fût possible de les passer sous silence dans ses *Commentaires* sur cette guerre. Mais nous n'avons trouvé dans ce même récit de César que des motifs insuffisants et illusoires *pour expliquer la précipitation de cette marche des légions* ; donc son véritable motif n'était point avouable. Enfin, ici, un double voile est jeté par César sur la direction qu'a prise l'armée romaine ; donc il est très-vraisemblable qu'elle tournait le dos à l'ennemi, c'est-à-dire à l'armée de Vercingétorix et à l'insurrection éduenne. Tout est là. Si César eût laissé voir où tendait sa marche précipitée, sa fuite fût devenue évidente. Mais il lui était possible, faute de connaissances géographiques chez ses contemporains, de faire naître dans leur esprit une illusion à l'égard de la direction prise par son armée, et ainsi de *pallier sa fuite*. On conçoit donc toute l'importance que César dut naturellement attacher à voiler la direction prise par les légions après sa défaite de Gergovia. C'est ainsi que tout s'enchaîne dans la contexture du récit de cet épisode.

Mais il nous reste à examiner un autre ordre d'arguments.

Peut-on trouver, dans les *Commentaires* mêmes, des preuves positives que César, pour mettre en sûreté son armée démoralisée et harcelée dans sa retraite de Gergovia, se jeta précipitamment à l'est ou au sud-est, *dans la direction de la Province* ? et que c'est bien dans cette direction qu'eurent heu ces marches forcées de jour et de nuit dont il parle, dont il ne donne point un motif suffisant, et dont il n'indique pas non plus la direction ? Nous allons soumettre au lecteur nos remarques à ce sujet.

César lui-même nous fournit trois éléments pour déterminer la direction générale de sa marche à partir de Gergovia. Il nous dit qu'il part de là, 1° pour ne pas être entouré par l'insurrection ; donc, maintenant qu'il se trouve près de Lapalisse, il ne doit se diriger ni à l'*ouest*, ni au *nord*, où l'insurrection est ardente, et il ne lui reste plus qu'à choisir, entre les deux autres côtés de l'horizon, entre les chemins du *sud* ou les chemins de l'*est* qui mènent tous dans le pays le plus calme et vers la Province. 2° César se met en marche pour faire sa jonction avec Labienus et réunir de nouveau toute son armée. Or, en se dirigeant au *sud*, César s'éloignerait encore davantage de Labienus, qui est du côté de Lutèce, et de plus il s'engagerait dans les montagnes des Cévennes couvertes de neiges fondantes ; il doit donc se diriger à l'*est*, et franchir la chaîne de petites montagnes qui sépare la vallée de la Loire de la vallée de la Saône, pour tourner l'insurrection par la droite et se rapprocher de son lieutenant. De cette manière Labienus lui-même pourra venir à la rencontre de César, en évitant aussi de son côté l'insurrection. Enfin, 3° César nous dit qu'il décampa de Gergovia dans la direction du pays des Éduens : *in Æduos castra movit* ; or, quand il fut arrivé *près de Lapalisse*, le pays des Arvernes était derrière lui à l'*ouest* et au *sud*, et lui-même était déjà chez les Éduens, dont le pays s'étendait au loin devant lui, du côté du *nord* et du côté de l'*est* ; mais, au *nord*, c'était le foyer de l'insurrection, et nous voyons qu'il est parvenu dans un pays calme ; donc il s'est dirigé à l'*est*. Donc, en résumé, *de près de Lapalisse*, la marche plus ou moins directement à l'est est la seule qui se concilie avec les trois éléments que les Commentaires nous fournissent, pour déterminer la direction générale qui fut suivie par l'armée romaine immédiatement après la levée du siège de Gergovia.

Ainsi, à partir de devant Gergovia même, César a commencé à se diriger droit au nord, pour aller passer l'Allier entre Vichy et Moulins. Deux raisons nous le font comprendre. La première, c'est que, au moment du départ, l'insurrection éduenne n'ayant point encore éclaté. César, sans doute, comptait reprendre les bagages de son armée laissés à Nevers ; peut-être même espérait-il retenir les Éduens par sa présence chez eux. La seconde raison pour aller passer l'Allier si loin et si bas, au lieu de le passer immédiatement et tout près de Gergovia, c'est le danger de passer une rivière sous les yeux de l'ennemi ; sur quoi tous les hommes de guerre sont unanimes. De là pour César la nécessité d'aller passer l'Allier très-loin au nord, afin de gagner de l'avance par une marche rapide et longue f et de passer cette rivière (comme il passa le Génuse) avant que l'ennemi pût arriver au point de passage.

Mais, après le passage de l'Allier, tout change d'aspect : César perd la cavalerie éduenne et sans doute aussi les dix mille hommes d'infanterie éduenne qui combattaient dans son armée ; une insurrection formidable éclate au nord et au nord-est. Que va-t-il faire ? Il se trouve entre l'Allier et la Loire, *près de Lapalisse* ; il passe la Loire. Est-ce au nord, entre Nevers et Digoin, *entre le confluent de l'Allier et le confluent de l'Arroux* ? Est-ce à l'est, *entre ce même confluent de l'Arroux et les sources de la Loire* ? C'est nécessairement d'un côté ou de l'autre.

Voilà donc la question nettement posée. Et, ici, l'opinion qui voit *Alésia* dans *Alise-Sainte-Reine* se trouve particulièrement intéressée.

Examinons le récit. Il est dit que César parvint sur la Loire, *contra omnium opinionem*, texte que nous traduisons de cette manière : Il parvint sur la Loire, *à l'opposé des prévisions de tous*. La traduction serait plus littérale en disant : *contre les prévisions de tous* ; mais dans cette expression française il reste quelque chose de vague que l'expression latine ne nous semble pas comporter, comme on peut s'en assurer en rapprochant celle-ci de plusieurs autres expressions analogues qui se trouvent dans les *Commentaires*[1].

Les Gaulois s'attendaient à ce que César passât la Loire au nord et se dirigeât du côté de Lutèce ; nous avons vu précédemment qu'ils avaient établi, dans la région de Nevers, des postes et des sentinelles sur les bords du fleuve ; que là leur cavalerie battait le pays de tous les côtés. César, sur le point où il passe la Loire, ne trouve aucun ennemi posté pour l'attendre ; aucune cavalerie ne se montre à lui. Donc César n'a point passé la Loire du côté du nord, où on l'attendait pour lui barrer le passage, mais du côté de l'est, à l'opposé du lieu où on l'attendait, à l'opposé de l'insurrection et de Vercingétorix.

La Loire avait crû par la fonte des neiges, de sorte qu'il paraissait tout à fait impossible de la passer à gué. César, qui observait tout et qui possédait la connaissance des choses naturelles, n'avait pas besoin d'être renseigné pour savoir dans quelle direction il fallait chercher un gué. Tout le monde sait que les cours d'eau vont en s'approfondissant et s'élargissant par les affluents successifs, et qu'on peut toujours trouver un gué dans un fleuve, pourvu qu'on remonte assez haut vers ses sources. César a trouvé un gué dans la Loire quand il paraissait impossible d'y trouver des gués praticables, attendu la fonte actuelle des neiges ; donc c'est en un point supérieur du cours de la Loire et d'autant plus en amont que la Loire se sera trouvée avoir crû davantage par la fonte des neiges. Donc César a passé la Loire, non en aval du confluent de l'Arroux et autres affluents considérables ; non au nord de Lapalisse, mais à l'*est* ou au *sud-est*, en amont des principaux affluents.

César, après le passage de la Loire, est entré dans un pays tranquille ; il y a trouvé des blés sur pied, du bétail en abondance, il en a rassasié son armée, personne ne l'a harcelé. La région de l'est était la seule dans cette partie de la Gaule qui pût être telle. En effet, le récit précédent constate que, au nord et au

---

1 En effet, César établit plusieurs nuances dans l'imprévu. Il survient un événement auquel personne ne pouvait songer, César passe les Cévennes couvertes de six pieds de neige et surprend, de l'autre côté de ces monts, les Arvernes qui ne s'attendaient à rien : voici l'expression qu'il emploie : — *Quibus oppressis inopinantibus* (VIII). — Des dangers auxquels Galba s'attendait pendant son hivernage, à Octodurus, surviennent plus grands qu'il ne l'avait prévu : César dit : *Quum tantum repentini periculi præter opinionem accidisset* (III, III). — César arrive chez les Belges plus tôt que ceux-ci ne s'y attendaient ; il est dit : *Eo quum de improvisa celeriusque omnium opinione venisset* (II, III). — Les Vénètes comptaient que, vu les difficultés de leur pays et le manque de blé, l'armée romaine ne pourrait demeurer longtemps chez eux, et que, alors même que tout viendrait démentir cette prévision, ils seraient encore, par leur flotte, les maîtres de la mer ; l'expression est : *Ac jam ut omnia contra opinionem acciderent, tamen se plurimum navibus posse* (III, IX). Ainsi, vis-à-vis des expressions plus faibles, *inopinantibus*, *præter opinionem*, *celerius opinione*, on voit que la dernière citée ici, *contra omnium opinionem*, correspond précisément à cette idée générale, *tout le monde s'attend à une chose, c'est le contraire qui arrive*.

nord,st, derrière la Loire, tout le pays était en insurrection et en armes. Au nord-ouest, le dégât y avait été fait, à plusieurs reprises, depuis le commencement de la campagne ; et même encore, un instant auparavant, la cavalerie ennemie y courait de tous côtés pour disputer les vivres aux Romains, selon la tactique de Vercingétorix. Donc César se trouve actuellement, non pas dans la région du nord, mais dans la région de l'est ; donc il a passé la Loire à l'est ou au sud-est de Lapalisse.

Enfin César dit que, après avoir rassasié son armée, il se mit en route dans la direction du pays des Sénons : *iter in Senones facere instituit*. Donc, antérieurement, César avait marché dans une autre direction que celle du pays des *Sénons* (Sens), c'est-à-dire dans une autre direction que celle du nord ; donc il avait marché dans la direction de l'est ou du sud-est.

Ces deux directions successives montrent que César tourna l'insurrection par la droite, en se dirigeant d'abord à l'est ou au sud-est, jusque dans la vallée de la Saône, pois en remontant au nord.

Ainsi il paraît bien démontré par cet ensemble d'éléments divers, tous concordants sans exception, que d'abord, en partant de Gergovia, César marcha droit au nord et rapidement pour aller passer l'Allier entre Vichy et Moulins ; qu'arrivé là, ses auxiliaires éduens l'abandonnant, et, une insurrection ardente éclatant au nord, il se jeta à l'écart très-précipitamment dans la direction de l'est ou du sud-est, passa la Loire à gué et se trouva de l'autre côté du fleuve dans un pays tranquille ; qu'il n'est point donné dans le récit une explication suffisante de cette marche très-précipitée et très-longue, laquelle suggère naturellement ridée de quelque force poussant les légions par derrière, c'est-à-dire : de quelque cause violente provenant de l'occident et du nord. On est d'autant plus confirmé dans cette idée, que César se serait ainsi rapproché de la Province, bien que les *Commentaires* disent le contraire ; les explications qui s'y trouvent, et auxquelles on a pu ajouter foi à l'époque où elles furent publiées, étant elles-mêmes en opposition avec la vérité géographique.

Dans cette marche rapide à l'est ou au sud-est, César a continué de se rendre chez les Éduens ; la partie de la vallée de la Saône où il s'est jeté appartenant aux Éduens, d'après tous les textes cités dans notre notice géographique. Il est donc de cette manière satisfait à la lettre du récit.

Il est également satisfait à l'esprit du récit de César, puisque cette direction était la seule à prendre, pour ne pas être entouré par l'insurrection générale des cités, et en même temps pour faire sa jonction avec Labienus. Et d'ailleurs, si l'on ne pouvait passer la Loire que dans la partie supérieure de son cours, au sud-est de l'endroit où César a passé l'Allier, comme tout porte à le penser, il n'y avait pas à choisir : c'était bien la seule voie praticable pour parvenir au but indiqué. Enfin, une fois qu'il fut à l'écart de l'insurrection dans la vallée de la Saône, et qu'il y eut refait son armée, César put se remettre en marche dans la direction du nord, dans la direction du pays des Sénons, tranquillement à travers un pays découvert. La voie par l'est était donc tout à la fois la seule ouverte à César, et la meilleure possible pour aller faire sa jonction avec Labienus.

Enfin remarquons les mots *repleto exercitu*, l'armée *ayant été rassasiée*, s'étant *gorgée* d'aliments, comme font les gens affamés. L'armée de César avait donc bien souffert de la faim depuis Gergovia. Ce qui s'accorde encore avec tous les autres signes d'une déroute.

Quelle traînée d'éléments lumineux la vérité a semés dans ce récit !

Un dernier mot : si quelqu'un doute encore qu'ici l'on doive ajouter foi à ce témoignage d'Eutrope parlant d'après Suétone, *victus aufugit* ; que le grand César et ses légions si bien armées, si bien disciplinées, aient *réellement fui* au loin devant Vercingétorix et ses Gaulois, depuis Gergovia jusque dans la vallée de la Saône, près de la Province, voici, pour s'en convaincre, un dernier texte dicté par César lui-même, au sujet d'un grand combat livré dans la guerre civile, près de Dyrrachium :

La cavalerie de César, craignant d'être coupée, fuyait la première. L'aile droite..... de ce côté là, revenait sur ses pas par où elle s'était élancée, et le plus grand nombre des soldats, pour ne pas s'exposer à être étouffés par la foule des fuyards dans un passage étroit, se précipitaient du haut de retranchements de dix pieds. Les premiers étant restés écrasés sur la place, les autres cherchaient leur salut en passant par-dessus leurs corps. A l'aile gauche, les soldats..... tâchaient de se retirer du côté par où ils étaient venus. Ce n'était que tumulte, effroi et déroute partout : à ce point que, César commandant de faire halte et saisissant de ses propres mains les enseignes des fuyards, les uns, laissant leurs chevaux, n'en couraient pas moins vite ; les autres, dans leur terreur, abandonnaient même les enseignes ; et que *personne absolument ne s'arrêtait*..... Une grande partie des hommes qui périrent là furent écrasés dans les fossés, dans les retranchements, et sur les bords du cours d'eau, au milieu de la terreur et de la fuite des leurs, et périrent sans avoir reçu aucune blessure. Trente-deux étendards de l'armée furent perdus[1].....

Voilà, certes, une fuite bien caractérisée et bien complète, une déroute à outrance, s'il en fut jamais. Nous allons voir dans les dernières paroles de la harangue que César adressa alors à ses légions pour raffermir leur moral ébranlé, quel souvenir la scène qu'il vient de décrire lui rappela dans la pensée. Il termina en disant : Que tout le monde devait prendre à tâche de réparer par son courage l'échec éprouvé ; que, si on le faisait, il ferait lui-même tourner le mal en bien, *comme il était arrivé près de Gergovia*, et que ceux qui précédemment *n'avaient pas osé se défendre* s'offriraient d'eux-mêmes pour attaquer[2].

Ce texte nous permet-il de dire : *habemus confitentem* ?

C'est à la suite de cette même déroute, survenue auprès de Dyrrachium, que César décampa dans la direction d'Apollonie (sans bruit, dit Eutrope, *tacito agmine*), et marcha si prestement que Pompée (bien qu'il ne perdît pas de temps non plus, disent les *Commentaires*), ne put l'atteindre qu'au passage du Génuse : de même que Litavic atteignit ce même Jules César au passage de l'Allier, ainsi que nous l'avons vu. En sorte que, dans l'aspect général des deux épisodes, il y a similitude complète ; toutefois à cette nuance près que le mouvement des légions aurait été, d'une part, une *retraite accélérée* sur Apollonie, d'autre part, une *retraite précipitée*, une véritable *fuite* vers le haut du cours de la Loire.

En résumé, *les mouvements de César, à partir de Gergovia* jusqu'à sa jonction avec Labienus, se composent, selon nous, de trois mouvements partiels et très-distincts, qui sont : 1° *depuis Gergovia jusqu'au passage de l'Allier : marche accélérée dans la direction du nord*, pour gagner le temps de rétablir un pont (non loin de Varenne), dans la région de Lapalisse ; 2° de là, *marche très-précipitée dans la direction du sud-est* (disons de Roanne), jusqu'au-delà de la

---

1 *De bell. Civ*., III, LXIX, LXXI.
2 *De bell. Civ*., III, LXXIII.

Loire, *puis continuée modérément jusque dans la vallée de la Saône* (disons entre Lyon et Mâcon) ; — là, comme nous allons le prouver ci-après, *séjour pour refaire l'armée*, la restaurer et la raffermir ; — puis enfin 3° *acheminement au pas ordinaire dans la direction du pays des Sénons* (c'est-à-dire du nord), à la rencontre de Labienus, lequel, de son côté, comme nous allons le voir, bien que vainqueur des Parisiens et d'autres cités voisines, *fait retraite du pays de Lutèce dans la direction du sud*.

Mais prouvons d'abord ce que nous venons d'avancer et qu'il importe d'établir avec certitude, à savoir que, avant de marcher dans la direction du pays des Sénons pour opérer sa jonction avec Labienus, *César fil un long séjour dans ce pays abondant et tranquille où il parvint après avoir passé la Loire à gué*. Bien que l'auteur des *Commentaires* n'indique pas d'une manière distincte ce temps d'arrêt prolongé sur la rive droite de la Loire, et que son style glisse d'un seul trait jusqu'à la nouvelle marche de l'armée dans la direction du pays des Sénons — sans doute encore pour écarter la pensée d'une fuite des légions —, néanmoins l'ensemble du récit nous paraît impliquer nécessairement ce temps d'arrêt prolongé au-delà de la Loire. En effet, d'une part, précédemment, avant de passer la Loire, César nous a montré ce fleuve grossi par la fonte des neiges, — *Liger ex nivibus creverat*, — et d'une autre part, maintenant qu'il a passé la Loire, nous le voyons trouvant des blés sur pied, — *frumentumque in agris nactus*[1], — *et ces blés sont mûrs*, puisque son armée s'en rassasiée, — *repleto his rébus exercitu*. — Or, quand les blés sont mûrs, il y a longtemps que les neiges sont fondues, dans le climat de la Loire et de la Saône ; par conséquent, César a fait un long séjour dans ce pays abondant et tranquille où il se jeta, à l'est du cours supérieur de la Loire, et où il rassasia son armée affamée. Nous allons en trouver une nouvelle preuve, dans l'expédition de Labienus contre les Sénons et les Parisiens.

S IV. — Expédition de Labienus contre les Sénons et les Parisiens. - Bataille près de Lutèce : Labienus, quoique victorieux, fait retraite au sud ; jonction des deux corps d'armée des Romains.

Au moment où César quittait l'assemblée des Éduens à *Decetia* (Decize) pour aller attaquer l'oppidum de *Gergovia* chez les Arvernes, il avait envoyé Labienus en expédition dans le pays des Sénons et des Parisiens, avec quatre légions, à savoir : deux légions qui furent remises à ce lieutenant à *Decetia* même, et deux autres qu'il dut prendre avec lui en passant à *Agendicum* (Sens), où elles gardaient les bagages de toute l'armée.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire, dans notre précédent volume, que Labienus, parti d'Agendicum avec ces quatre légions, arriva dans le pays des Parisiens par la rive gauche de la Seine ; que, de ce côté-là, n'ayant pu forcer le passage d'un marécage, qui vient de très-loin se dégorger dans la Seine, et

---

1 Tel est bien le sens de cette expression dans les *Commentaires*, à en juger par plusieurs autres passages, notamment : *De bell. Gall.*, I, XVI, LV ; — *De bell. Civ.*, III, LXXXI.

derrière lequel le général des Parisiens, Camulogène, avait pris position, Labienus rebroussa chemin, pour aller passer la Seine à *Melodunum* (Melun), d'où il commença à s'acheminer de nouveau vers Lutèce, en suivant le cours du fleuve, sur la rive droite. César ne dit jusque-là rien de plus, et par conséquent, jusqu'à nouvelle indication de sa part, Labienus est censé *être en marche de Melun vers Lutèce, par la rive droite de la Seine* ; pendant que Camulogène, de son côté, est censé rester *dans sa position sur la rive gauche, derrière le marécage indiqué* — c'est-à-dire, selon nous, derrière le cours de la Bièvre, au versant de la montagne Sainte-Geneviève de ce côté-là.

Si nous tâchons ainsi de bien préciser les choses, c'est que, dans l'*Histoire de Jules César* par Napoléon III, qui a paru depuis[1], on a adopté, au sujet de cette expédition de Labienus (t. II, p. 245 et suiv.), une opinion tout à fait différente de la nôtre, soit relativement aux lieux dont il s'agit — ainsi Camulogène aurait pris position, non derrière la Bièvre, mais derrière l'Essonne, en face de Corbeil —, soit relativement à l'attitude offensive ou défensive de l'une ou de l'autre armée, dans la bataille qui va se livrer sur les bords de la Seine, au voisinage de Lutèce ; ce qui nous oblige à tâcher d'asseoir notre propre opinion solidement sur les textes mêmes de César. On verra, d'ailleurs, qu'il est très-important de se rendre exactement compte de cette expédition de Labienus, non-seulement à cause de l'intérêt qu'elle mérite par elle-même, mais encore et surtout parce que le récit de César à ce sujet va nous fournir de précieux renseignements et sur l'attitude militaire de l'armée des Parisiens, et sur celle des armées romaines actuellement séparées, et sur la contrée de la Gaule où se trouve présentement César lui-même, avec les six légions qui viennent de passer si précipitamment la Loire grossie par la fonte des neiges.

Citons d'abord les textes. Le cours d'eau marécageux derrière lequel Camulogène avait pris position avec son année, et qui força Labienus à rebrousser chemin du côté de Melun pour y passer la Seine, est indiqué par César en ces termes : — Un cours d'eau marécageux qui vient de fort loin se dégorger dans la Seine, et qui, sur toute son étendue, rend le passage presque impraticable. (VII, LVII).

L'*Essonne* et la *Bièvre* présentent presque également ces conditions topographiques ; cependant nous avons tout d'abord présumé qu'il s'agissait ici de la Bièvre, parce que Camulogène, posté derrière ce cours d'eau marécageux au versant de la montagne Sainte Geneviève, s'y fût trouvé dans une position naturellement très-,forte et qui couvrait Lutèce ; où il avait sous la main des vivres et des renforts, et où, en cas de revers, il eût pu trouver un refuge sûr ; tandis que la position sur l'Essonne n'eût point offert les mêmes avantages.

Labienus, de son côté, s'achemine de Melun vers Lutèce par la rive droite du fleure : sans doute pour aller attaquer la place par cette rive droite, où il n'y a ni cours d'eau marécageux, ni montagne, et où les légions pourront combattre de plain-pied avec tous les avantages de leurs armes. Voici comment César rapporte cette marche de Labienus : — Labienus part de son camp en silence à la troisième veillé (à minuit), et, prenant le même chemin qu'il avait suivi en venant, il parvient à Melun... Il s'empare de cet oppidum sans résistance. Ayant rétabli le pont, que les ennemis avaient coupé les jours précédents, il y fait passer son armée, et commence à s'acheminer vers Lutèce en suivant le cours du fleuve. Les ennemis... (VII, LVIII.) — Jusqu'ici donc, tout est très,clair dans le récit, sauf que la désignation du cours d'eau marécageux dont il s'agit plus haut n'est point

---

1 *Histoire de Jules César*, Paris, Imprimerie impériale, t. II, 1866.

assez explicite ; et la situation respective des armées est bien telle que nous l'avons indiquée.

Remarquons avec le plus grand soin que, dans cet état de choses, il est absolument incontestable que *Labienus a l'offensive, tandis que les Gaulois se tiennent sur la défensive*, et tâchent de couvrir Lutèce. Mais, à l'instant même, tout va subitement changer d'aspect : *les Gaulois vont prendre l'offensive*, comme il est facile de le constater.

En effet, César ajoute — et c'est le nœud de son récit, où le lecteur sans défiance peut se laisser surprendre — : Les ennemis, *informés de la chose* (de la marche de Labienus vers Lutèce) *par ceux qui s'étaient enfuis de Melun, ordonnent d'incendier Lutèce et de couper les ponts de cet oppidum ; eux-mêmes, partant du marais qui est sur les rives de la Seine, vis-à-vis de Lutèce, vont prendre position en face du camp de Labienus*. — Déjà l'on entendait dire que César avait levé le siège de Gergovia... (LVIII, LIX.)

Voilà bien des choses dans ce peu de lignes. Quand César passe si vite dans son récit, cela peut faire soupçonner à bon droit (comme dans un cas précédent) qu'il y a là beaucoup à regarder et à dire. Nous allons donc examiner ce texte-ci avec beaucoup d'attention.

Il s'y trouve un mot — *jubent* — qui jette la lumière sur tout son ensemble. Les ennemis, *informés de la chose* (de la marche de Labienus vers Lutèce), ordonnent — *jubent*, — dit César, d'incendier Lutèce et de couper les ponts de cet oppidum. Or le verbe *jubent*, employé seul, implique strictement la présence simultanée en un même lieu, et de ceux qui ordonnent, et de ceux qui obéissent[1]. Ainsi, d'après ce texte, lorsque Camulogène ordonnait d'incendier Lutèce et de couper les ponts de cet oppidum, *il était réellement campé derrière le marécage de la Bièvre, sur la rive gauche de la Seine, vis-à-vis de Lutèce* ; et c'est bien de là qu'il est parti, pour aller, dans la direction de Melun, prendre position sur cette même rive gauche, *en face du camp de Labienus*, établi sur la rive droite. Par conséquent, Camulogène était resté là, dans sa position primitive derrière la Bièvre, pendant que Labienus allait passer la Seine à Melun, et il y est resté jusqu'au moment présent, où César nous le montre partant de cette même position primitive. Ceci est déjà une chose intéressante pour l'histoire ancienne de Paris.

Mais ces déterminations prennent une importance capitale par la lumière qu'elles vont jeter ci-après sur tous les événements de l'expédition de Labienus contre les Sénons et les Parisiens.

Dans l'*Histoire de Jules César*, on s'est rendu compte très-différemment, soit du sens du texte que nous venons de citer, soit des lieux désignés dans ce texte ; et nous ne pouvons nous dispenser de présenter, à ce sujet, quelques observations fort brèves. Voici ce qu'on lit dans cet ouvrage (t. II, p. 247) :

Peu de jours auparavant, les habitants (de Melun) avaient coupé le pont qui unissait l'île à la rive droite ; Labienus le rétablit, le fit passer à ses troupes et se

---

1 Quand celui qui ordonne est éloigné de celui qui doit obéir, César ne manque pas d'employer conjointement au verbe *jubere* un autre verbe, par exemple, *mittere*, qui indique la transmission de l'ordre à distance. Ainsi, au sujet des ordres qu'il donna, de Samarobriva, à Crassus et à Fabius, qui étaient éloignés de cette ville, il s'exprime ainsi : *Nuntium in Bellovacos ad M. Crassum quæstorem mittit*... *jubet media nocte legionem proficisci*... *alterum ad C. Fabium legatum mittit, ut in Atrebatium fines legionem adducat*. (V, XLV).

dirigea vers Lutèce, *où il arriva avant Camulogène*. Il prit position vers l'endroit où est aujourd'hui *Saint-Germain-l'Auxerrois*. Camulogène, averti par ceux qui s'étaient enfuis de Melun, *quitte sa position sur l'Essonne, retourne à Lutèce, ordonne de l'incendier et de couper les ponts, puis vient camper sur la rive gauche de la Seine, en face de l'oppidum*, c'est-à-dire vers l'emplacement actuel de l'*hôtel de Cluny*.

Pour critiquer à fond ce passage de l'*Histoire de Jules César*, nous aurions besoin de savoir comment on s'est rendu compte grammaticalement du texte qui s'y rapporte.

Mais qu'il nous soit seulement permis de demander où l'on a pu voir que *Labienus arriva à Lutèce avant Camulogène* ? Évidemment c'est là une assertion tout à fait gratuite et une liberté grande, que, pour notre part, nous n'eussions point osé nous permettre avec l'auteur des *Commentaires*. De plus, nous allons être informé ci-après que Labienus, dans sa marche de Melun vers Lutèce, était accompagné d'une flottille de très-grandes barques (*naves*). Comment donc, s'il eût pris l'avance sur Camulogène, tant de grandes barques eussent-elles pu passer à l'embouchure de l'Essonne, sans que Camulogène et tous ses Gaulois les eussent aperçues de leur position, qui dominait le cours de la Seine dans une étendue de 3 ou 4 kilomètres ? Et, dès lors y comment Labienus eût-il pu arriver à Lutèce avant ces Gaulois ? Il paraît toutefois qu'on a justement apprécié l'exigence du verbe *jubent* dans le texte de César, et reconnu que la position de Camulogène sur l'Essonne était inconciliable avec l'emploi de ce verbe. Mais qu'a-t-on fait ? Au lieu de rectifier son opinion en conséquence, on a modifié le texte lui-même, on a interverti l'ordre de succession des événements ; on a fait partir Camulogène de sa position primitive, *avant d'avoir ordonner* d'incendier Lutèce et de couper les ponts ; bien que César dise le contraire, à savoir : que Camulogène partit de sa position derrière le marais vis-à-vis de Lutèce, *après avoir ordonné* d'incendier Lutèce et de couper les ponts.

Tout cela ne s'accorde donc guère avec le texte des *Commentaires* de César. Et l'on nous permettra, sans doute, de nous borner à ces observations, pour en revenir à l'examen de ce texte même.

A en croire César, les Parisiens auraient incendié leur ville et coupé les ponts de leur île *parce que des fugitifs de Melun seraient venus les informer de la marche de Labienus vers Lutèce par la rive droite de la Seine*. Mais alors pourquoi n'avaient-ils pas déjà auparavant incendié cette même Lutèce, quand ce même Labienus y arrivait par la rive gauche, d'où le passage dans l'île était plus facile ? C'est là d'ailleurs, il faut en convenir, une singulière manière de défendre une ville menacée par l'arrivée de l'ennemi, que de l'incendier soi-même tout d'abord. Et les Romains eux-mêmes eussent-ils pu faire pis que d'incendier Lutèce ?

Et, du reste, comment croire que Camulogène, ce vieux guerrier, élevé à l'honneur du commandement de l'armée gauloise à cause de sa science sans égale des choses de la guerre, — *propter singularem scientiam rei militaris*, — n'ait eu précédemment aucun souci de savoir où Labienus allait quand il rebroussa chemin devant lui ; s'il se dirigeait sur Melun, ou s'il allait faire un détour à droite pour revenir ensuite sur Lutèce par la route de Genabum ? Et, par conséquent, peut-on croire qu'il ait fallu que des fugitifs de Melun vinssent lui apprendre ce que Labienus avait fait ? César dit bien que Labienus était sorti de son camp en silence, à minuit ; mais, dans le silence général de la nuit, le départ de vingt-quatre mille hommes avait-il pu s'effectuer sans qu'on l'entendît d'une

position certainement très-voisine ? Et, ne l'eût-on nullement entendu de la position de Camulogène, que trois ou quatre heures plus tard (dès l'aube du jour en plein été), on eût vu la place vide, et que les cavaliers gaulois n'eussent pas eu longtemps à courir avant de revoir l'armée ennemie, pour en rapporter des nouvelles au vieux chef : lequel, dès lors, ne pouvait manquer de la faire suivre de très-près et surveiller avec soin de toutes parts.

Pourquoi enfin Camulogène aurait-il conduit l'armée gauloise en face du camp de Labienus, sur la rive opposée de la Seine ? Assurément il ne pouvait plus avoir aucun souci de protéger Lutèce, qui n'était plus qu'un monceau de cendres. Et même les Gaulois pouvaient-ils se douter que Labienus, de son côté, eût déjà l'intention de repasser la Seine, lui qui venait de la passer à Melun si peu de temps auparavant ? Le véritable motif de l'incendie de Lutèce par les Parisiens eux-mêmes, et du départ simultané de l'armée gauloise pour aller prendre position sur la rive gauche de la Seine, en face des légions de Labienus campées sur l'autre rive, ne peut donc pas être celui qu'indique César, c'est-à-dire la marche de Labienus vers Lutèce par la rive droite du fleuve.

Mais cet incendie de Lutèce par les Parisiens eux-mêmes, en nous rappelant tant d'autres incendies de villes de la Gaule allumés par leurs propres habitants, nous révèle sa véritable cause, et en même temps le motif de cette marche de l'armée des Parisiens, qui va prendre position en face du camp de Labienus. C'est que déjà la nouvelle des événements de Gergovia est parvenue dans le pays de Lutèce, et que les Parisiens tiennent parole à Vercingétorix ; c'est que maintenant chez les Parisiens, comme précédemment chez les Bituriges, comme à Noviodunum sur la Loire, on met à exécution la tactique de Vercingétorix : l'incendie dans toute la Gaule contre l'ennemi commun ; en un mot, c'est que les Parisiens *prennent à l'instant l'offensive, et qu'ils se proposent d'empêcher à corps d'armée de Labienus de repasser la Seine et de rejoindre celui de César*.

Voilà pourquoi ils vont prendre position en face du camp de Labienus, — *contra Labieni castra considunt* : — bien résolus à lui *couper la retraite*, quel que puisse être pour eux le péril d'une telle entreprise. Ce fut là, certes, un acte courageux et patriotique de la part des ancêtres des Parisiens. Honneur à eux !

Ainsi, on voit assez clairement que César, pour cacher au lecteur des *Commentaires* les conséquences alarmantes de sa défaite de Gergovia et de sa fuite au-delà de la Loire, a eu recours à un petit anachronisme et a coupé l'enchaînement naturel des faits, en mentionnant dans ce texte l'*effet avant la cause*, c'est-à-dire le changement subit d'attitude militaire chez les Parisiens avant la nouvelle des événements de Gergovia, qui leur était dès lors parvenue, et qui fut la cause manifeste de ce changement subit d'attitude militaire. Il est évident que, pour donner le change sur la gravité de ces événements, César, dans son récit de l'expédition de Labienus, a indiqué les mouvements des armées d'une manière sommaire et avec des motifs illusoires avant d'en venir à parler de cette importante nouvelle, qui pouvait expliquer d'une manière très-claire, sinon à son gré, tous ces mouvements des deux armées dans le voisinage de Lutèce, et qu'il va maintenant nous laisser connaître. Car il faut bien qu'il en vienne à parler d'une nouvelle si grave, qui dut nécessairement causer de grandes inquiétudes à Labienus et préoccuper tout le monde dans son armée. L'effet qu'elle produisit est rapporté dans les *Commentaires* de la manière suivante :

Déjà l'on entendait dire que César s'était retiré de devant Gergovia ; déjà couraient des rumeurs de la défection des Éduens et d'un nouveau mouvement de toute la Gaule ; *et les Gaulois, dans leurs entretiens, affirmaient comme*

positif que César, n'ayant pas pu s'ouvrir un chemin et passer la Loire, avait été forcé, par le manque de blé, de se diriger à la hâte sur la Province. Les Bellovaques[1], qui étaient déjà peu disposés à rester fidèles, apprenant la défection des Éduens, se mirent à rassembler des troupes et à faire ouvertement des préparatifs de guerre. *Dès lors Labienus, en présence d'un tel changement dans l'état des choses, comprit qu'il devait renoncer à tous ses projets primitifs, et prendre un parti bien différent. Et il ne pensa plus ni à rien conquérir, ni à attaquer les ennemis, mais bien à ramener son armée saine et sauve à Agendicum*. Car, d'un côté, les Bellovaques, qui ont en Gaule un grand renom de bravoure, le serraient de près ; et de l'autre côté se tenait Camulogène, avec une armée rangée en bataille et prête à combattre. Outre cela, un grand fleuve retenait les légions séparées de leurs ressources et de leurs bagages. *En face de si grandes difficultés qui se présentaient subitement*, Labienus vit qu'il fallait recourir à une détermination énergique.

C'est pourquoi, vers la fin du jour, il assemble le conseil, et, après une exhortation à exécuter ponctuellement et avec activité les ordres qu'il va donner, il désigne pour commander chacune des barques qu'il a amenées de Melun autant de chevaliers romains ; et dès la fin de la première veille (dès neuf heures du soir), il leur donne l'ordre de suivre en silence le cours du fleuve jusqu'à la distance de quatre mille pas (6 kilomètres) et de l'attendre là. Il fait rester à la garde du camp *cinq cohortes* qu'il juge les moins aguerries. Il ordonne *aux cinq cohortes restantes de la même légion*[2] de partir à minuit, en remontant le long du fleuve avec tous les bagages et en faisant beaucoup de tumulte ; de plus, il fait chercher de tous côtés des bateaux et les envoie dans la même direction, en recommandant de ramer avec beaucoup de bruit. Et, peu après, lui-même, sortant avec trois légions, se dirige sur le point où il avait ordonné d'aborder avec les barques.

Lorsqu'on y fut arrivé, les sentinelles des ennemis placées là, comme ils en avaient placé tout le long du fleuve, ne se doutant de rien, attendu qu'un violent orage s'était subitement élevé, sont massacrées par nos éclaireurs ; et bien vite l'armée avec la cavalerie sont transportées sur l'autre rive, par les soins des chevaliers romains que Labienus avait chargés de cette opération.

A l'approche du jour, on vient presque en même temps annoncer aux ennemis que, contre l'habitude des Romains, il se fait dans leur camp beaucoup de tumulte, et que des troupes en grand nombre remontent le long du fleuve, et qu'on entend aussi de ce côté-là un bruit de rames ; et qu'en même temps, à une petite distance en aval, des troupes passent le fleuve sur des barques. A cette nouvelle, croyant que les légions traversent la Seine sur trois points, et que, complètement troublées par la défection des Éduens, elles se disposent à prendre la fuite, — *fugam parare*[3], — le chef gaulois divise aussi de son côté ses

---

1 Peuple du pays de *Beauvais*.

2 *Quinque ejusdem legionis reliquas*. — On voit ici d'une manière certaine que dans l'armée de César une légion était composée de *dix cohortes*.

3 *Fugam parare*. — Dans l'*Histoire de Jules César* il est dit (t. II, p. 249, en note) : Nous n'avons pas reproduit ces mots *fugam parare*, parce que ce passage nous a toujours paru inintelligible. Comment, en effet, les Gaulois, en voyant les Romains prêts à passer la Seine de vive force, pouvaient-ils croire à une fuite de leur part ?
De notre côté, nous nous croyons obligé à reproduire cette même expression du récit de César, et elle nous parait très-claire à comprendre et très-naturellement placée là.

troupes en trois corps : il laisse un poste en face du camp des Romains, il charge *un petit détachement* de suivre de près les bateaux qui remontent vers Melun, et il emmène *tout le reste de son armée contre Labienus*.

Au point du jour, le passage des nôtres était complètement effectué, et l'on apercevait les ennemis arrivant en ordre de bataille. Labienus, après avoir encouragé les soldats... donne le signal du combat...

Cette bataille terminée, *Labienus revient à Agendicum* (Sens) où avaient été laissés les bagages de toute l'armée ; *de là*, avec toutes ses troupes, *il parvient auprès de César*. — LIX-LII.

En pesant avec soin les expressions employées ici par César, et en appréciant avec attention les faits qu'il raconte, faits qui doivent ici, comme toujours, l'emporter sur les paroles, il est aisé de reconnaître la liaison naturelle qui existe entre les événements qui viennent d'avoir lieu du côté de Gergovia sur les rives de l'Allier et de la Loire, et ceux qui surviennent maintenant sur les rives de la Seine.

Évidemment, à la nouvelle des événements de Gergovia, les Parisiens, qui avaient été des premiers à s'entendre avec Vercingétorix, lui tiennent parole et prennent immédiatement l'offensive, en mettant à exécution la tactique adoptée contre l'ennemi commun. Ils incendient donc Lutèce de leurs propres mains, et détruisent ainsi tous les vivres, toutes les ressources que Labienus eût pu y trouver. Puis Camulogène, avec les troupes, abandonnant ce monceau de cendres fumantes, part de la montagne Sainte-Geneviève et va prendre position en face du camp de Labienus, dans la courageuse intention de lui disputer le passage du fleuve et de lui barrer la retraite au sud ; pendant que les Bellovaques, de leur côté, courent aux armes pour venir harceler Labienus sur ses derrières et aussi lui couper les vivres.

Voilà dans quelle situation périlleuse le contrecoup des revers de César du côté de Gergovia avait jeté son lieutenant Labienus du côté de Lutèce ! voilà ce que l'orgueil militaire de l'illustre guerrier avait intérêt à cacher par l'anachronisme signalé plus haut et au moyen duquel il rattache la prise d'armes des Parisiens et des Sénons à un motif sans valeur, au cri d'alarme de quelques fuyards échappés de Melun devant Labienus.

Labienus, dans la ruse de guerre qu'il a employée pour passer plus facilement la Seine, a-t-il réussi à tromper l'œil vigilant du vieux chef gaulois, comme César le donne à entendre ? Certainement non. Les faits rapportés permettraient bien de

---

En effet, il est bien vrai que d'ordinaire le mot *fugam*, *fuite*, est employé pour indiquer l'action de courir sous l'impulsion de la terreur, et que ce n'est point le fait actuel des légions. Mais ici, où ce mot est placé dans la bouche d'un ennemi des Romains et accompagné du verbe *parare*, *se disposer à*, *se préparer à*, évidemment il ne présente plus qu'un sens hostile et très-atténué ; et il n'indique plus que l'action de sortir à la hâte d'une situation devenue tout à coup très-périlleuse, ce qui est ici le fait incontestable d'après le texte même des *Commentaires*. Or, en exagérant ainsi la vérité et en prêtant ici à l'ennemi cette pensée que les légions se disposent à s'enfuir, au lieu de dire simplement qu'elles se disposent à faire retraite du pays des Parisiens, César a pu avoir ses motifs : ne fût-ce que de faire accroire au lecteur, à la plus grande gloire des Romains, que Labienus, par sa ruse de guerre, avait réussi à tromper l'œil vigilant du vieux chef Camulogène. Mais l'examen attentif du récit de César, avec un peu de réflexion, va bientôt nous laisser apercevoir que ce mot *fugam* pourrait avoir été placé là dans l'intérêt politique du narrateur lui-même.

croire que Labienus eût réussi, à la faveur des ténèbres d'une nuit d'orage, à faire filer en dérive ses grandes barques, une à une, sans que les Gaulois s'en fussent aperçus ou y eussent attaché de l'importance ; mais, pour ce qui concerne tous les autres détails de cette ruse de Labienus, les faits démontrent que Camulogène en a été informé dès l'instant même de leur mise à exécution. Ne voyons-nous pas, en effet, qu'aussitôt Camulogène, de son côté, divise son armée exactement de même que Labienus le fait du sien, et qu'il règle tous ses mouvements sur ceux de l'ennemi ? Ainsi, d'un côté du fleuve, Labienus, laissant cinq cohortes d'une légion (3.000 hommes) à la garde de son camp, envoie en amont, du côté de Melun, les cinq autres cohortes de la même légion (3.000 hommes) ; puis il part lui-même avec trois légions (18.000 hommes) pour aller passer la Seine en aval de son camp, sur ces barques qu'il y a envoyées d'avance. Aussitôt, de l'autre côté du fleuve, Camulogène, laissant de même une garde, *præsidio*, en face du camp romain, envoie de même un petit détachement, — *parva manu*, — dans la direction de Melun ; puis lui-même aussi conduit tout le reste de son armée,— *reliquas copias*, — contre Labienus. Par conséquent, plus d'un éclaireur gaulois a dû sans doute, pendant cette nuit de tempête, traverser la Seine à la nage, pour aller observer de près ce qui se passait dans le camp des Romains, guetter les troupes qui en sortaient, estimer leur nombre, s'assurer de la direction qu'elles prenaient, apprécier aussi le nombre de celles qui y restaient, etc., et venir rendre compte de tout cela à Camulogène. Quant aux sentinelles gauloises surprises à l'improviste et massacrées, de quelle utilité eût pu être un cri d'alarme poussé par elles, en présence d'une armée romaine et à la distance où était encore en ce moment l'armée gauloise ? Du reste il est clair que cette armée gauloise était déjà sur pied. Ces détails du récit ne seraient donc qu'une mise en scène, *sauf que nous en découvrions quelque autre motif*, car nous rencontrons ici de nouveau le mot de *fuite*.

Cherchons d'abord sur quel point du cours de la Seine, entre Melun et Lutèce, étaient ainsi campés Labienus et Camulogène, l'un en face de l'autre. Il est impossible de déterminer ce point avec précision, faute d'indications suffisantes. Nous savons seulement, d'après tout ce qui a été dit ci-dessus, que le camp de Labienus était placé près de la Seine, sur la rive droite, en aval et notablement loin de Melun, et à plus de quatre milles romains (6 kilom.) en amont de Lutèce. Si donc on admet, comme stratégiquement probable, qu'il ait été placé au bord du plateau de la forêt de Sénart, dans cette hypothèse, le passage du fleuve et la bataille qui fut livrée sur la rive gauche auraient eu lieu dans le voisinage de Juvisy ou d'Athis-Mons, terrain qui se prête naturellement à toutes les manœuvres décrites dans le récit de la bataille.

Nous ne reviendrons pas sur les péripéties de cette bataille gagnée par Labienus, *où toute l'aile droite de l'armée parisienne se fit tuer sur place avec le noble guerrier qui la commandait, sans qu'un seul homme songeât à lâcher pied*, dit César lui-même. Fait mémorable, acte héroïque tel que les annales militaires de notre race n'en présentent point de plus beau ! Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler, pour constater la supériorité incomparable des armes de main des légionnaires relativement à celles des Gaulois[1]. On peut donc dire que, dans celle

---

1 Voir dans notre précédent volume, où cette importante question a été traitée avec les développements convenables. Nos conclusions à ce sujet ont été, après la publication de ce volume en 1865, régulièrement confirmées par les terribles avantages résultant des armes perfectionnées de notre temps.

occasion, la victoire a mis en lumière à la fois et la puissance des armes qui étaient dans les mains des vainqueurs, et l'énergie du courage qui était dans le cœur des vaincus. L'avantage des armes peut se perdre ; le courage se perpétue dans le sang des peuples. A qui donc revient la gloire de cette bataille ? Les Romains, à la vérité, ont pu joindre au butin de Genabum et d'Avaricum les dépouilles sanglantes de ces anciens Parisiens, morts pour l'indépendance de la Gaule ; mais, certes, une telle mort pour une telle cause permet aux Parisiens modernes d'invoquer avec orgueil le nom de leurs aïeux, et celui du premier chef connu de leur antique cité.

Cette expédition de Labienus doit donc être rattachée aux autres événements de la septième campagne de Gaule de la manière suivante. César, après avoir tiré vengeance des Carnutes à Genabum, des Bituriges à Avaricum, et avoir, autant que possible, consolidé à Decetia les liens de son alliance avec les Éduens, voyant qu'il restait encore deux foyers principaux où le souffle de la liberté ranimait le feu de la guerre, résolut d'en finir des deux côtés à la fois. Il partit donc de Decetia avec six légions accompagnées de cavalerie éduenne et se porta au sud contre les Arvernes et leurs clients, réunis sous le commandement de Vercingétorix ; et il envoya au nord Labienus avec quatre légions contre les Sénons et les Parisiens, réunis sous le commandement de Camulogène. On a vu précédemment ce qui advint à César. On vient de voir que Labienus en ressentit le contrecoup, et que, à un certain moment, il se trouva sur la rive droite de la Seine, entre Melun et Lutèce, dans une position très-périlleuse, tout à fait comparable à celle où s'était trouvé César lui-même sur la rive gauche de la Loire, dans la région de Lapalisse. César s'en était tiré par une course précipitée, par une véritable *fuite* : Labienus s'en est tiré par une victoire.

On savait tout cela à Rome quand César dictait ses Commentaires. La comparaison des deux guerriers romains dans ces deux situations semblables s'offrait à la pensée de tous ; elle était délicate pour la renommée de l'illustre écrivain militaire : de là, peut-être, l'expression *fugam parare*, qu'on rencontre dans son récit de l'expédition de Labienus contre les Parisiens, après qu'il eût été obligé de le prononcer au sujet de sa propre expédition contre les Arvernes. En effet, prononcer le mot de *fuite* au sujet des mouvements de Labienus, qui évidemment n'avait point fui, n'était-ce pas induire de nouveau le lecteur des Commentaires à croire qu'on avait bien pu commettre la même erreur à l'égard de César ? Et ce mot utile que le narrateur ne pouvait prononcer de lui-même, il le met dans la bouche de l'ennemi. Procédé remarquable auquel César a eu recours plus d'une fois dans les circonstances délicates, et que nous aurons à apprécier dans une autre occasion tout à fait semblable, et beaucoup plus importante.

Remarquons encore que César ici ne blâme nullement Labienus d'avoir, sur les affirmations des Gaulois relatives au changement survenu tout à coup dans l'état des choses, pris le parti de faire retraite du pays de Lutèce. Ainsi il ne le blâme point d'avoir accordé aux paroles de l'ennemi cette même confiance aveugle qu'il a si amèrement blâmée dans Titurius Sabinus, au sujet du désastre éprouvé par cet autre lieutenant, pour avoir, sur des affirmations semblables d'Ambiorix, pris le parti de faire retraite d'Aduatuca. César serait donc ici en contradiction avec lui-même, ou bien il aurait jugé la conduite de ses lieutenants d'après le résultat, non d'après les règles de la prudence militaire. Mais peut-être ne nous dit-il pas toute la vérité. En effet, comment admettre qu'un homme de guerre tel que Labienus, qui fut presque un émule de César, ait agi dans des circonstances si graves avec tant de légèreté ? On doit donc plutôt présumer que César lui-même

aura, par quelqu'un de ces moyens occultes dont il disposait, informé Labienus des événements survenus dans le pays des Arvernes, et de ce qu'il avait à faire en de telles conjonctures.

Nous avons vu d'ailleurs, dans *la maturité des blés sur pied*, dont César rassasia son armée après avoir passé la Loire à l'époque de *la fonte des neiges*, une preuve positive qu'il fît un long séjour au-delà de la Loire, avant de se mettre en marche dans la direction du pays des Sénons. De plus, la position des seuls gués où il ait pu passer la Loire nous a fait reconnaître qu'il dut séjourner ainsi dans la région inférieure de la vallée de la Saône. Maintenant examinons le complément d'indications de la même nature que présente le récit de l'expédition de Labienus contre les Parisiens. Nous nous contenterons d'y signaler à ce point de vue trois choses.

La première, c'est la concordance parfaite de la nouvelle apportée à Lutèce, ou de l'écho des événements de Gergovia, avec l'appréciation que nous avons faite nous-même de ces événements. En effet. César, selon nous, s'étant d'abord jeté à l'est du cours supérieur de la Loire, et y ayant séjourné pour refaire son armée, il en résulte qu'il se trouvait à l'écart, tout près de la Province, pendant que les porteurs de nouvelles couraient au nord ; par conséquent, ceux -ci ont dû terminer leur rapport en disant, comme l'indique le récit : il est parti du côté de la Province — seconde preuve du séjour de César dans la vallée de la Saône, pour raffermir et refaire son armée —. Si, au contraire, César eût tout de suite marché au nord, dans la même direction que les porteurs de nouvelles, ceux-ci eussent naturellement dû terminer leur rapport d'une manière tout à fait différente, en disant : il vient de ce côté.

Mais surtout pesons bien cette expression du récit de César : Alors Labienus, en présence d'un tel changement dans l'état des choses, — *tanta rerum commutatione* — ne songe plus qu'à ramener son armée saine et sauve à Agendicum. Ce changement si grand dans l'état des choses nous paraît impliquer presque nécessairement que César, toujours vainqueur, vient d'être vaincu ; que César, toujours si prompt à attaquer l'ennemi et à le poursuivre, Tient de prendre la fuite. Du reste, si l'on n'admet pas cela, comment comprendre que Labienus vainqueur ne songe plus qu'à faire retraite du côté du sud ?

La seconde chose à remarquer, c'est l'insistance avec laquelle César, ici encore, pour la troisième fois, tend à induire en erreur le lecteur des Commentaires, au sujet des conditions géographiques dans lesquelles il s'est trouvé entre la Loire et l'Allier. En effet, il est bien vrai que, la Loire étant supposée infranchissable, si César ne pouvait plus tenir dans sa position (près de Lapalisse), il se trouvait forcé de se retirer vers la Province, comme il le répète ici : — *interclusum itinere et Ligere Cæsarem, inopia frumenti coactum in Provindam contendisse*. — Mais, si le lecteur, qui sait maintenant que César a passé la Loire, en concluait (ce qui serait naturel) que la nouvelle apportée dans le pays de Lutèce est fausse de tous points, et que César s'est au contraire éloigné de la Province, il tomberait dans l'erreur. En effet (rappelons-le nous-même encore une dernière fois) : outre le chemin qui mène dans la Province à travers les Cévennes et sans passer la Loire, tout le monde aujourd'hui sait qu'il en existe deux autres, bien meilleurs ; et que, pour prendre l'on ou l'autre de ces deux derniers chemins de la Province à partir de Lapalisse, il faut passer la Loire.

La troisième chose à remarquer, c'est que César emploie deux expressions, notablement différentes, pour indiquer les deux marches successives par lesquelles Labienus fit retraite, depuis le voisinage de Lutèce jusqu'au point où

s'opéra la jonction des deux corps d'armée. César se sert d'abord du mot *revertitur*, pour indiquer la marche de son lieutenant depuis près de Paris jusqu'à Sens : — *Labienus revertitur Agendicum* ; — ensuite, il emploie le mot *pervenit*, pour indiquer la continuation de sa marche depuis Sens jusqu'au lieu où se fît la jonction des deux corps d'armée : — *Inde, adCæsarem pervertit*. — Or, d'un côté, le mot *revertitur* indique simplement une marche en sens inverse d'une marche précédente, sans impliquer aucune idée de grande distance franchie ; de l'autre côté, le mot pervertit implique l'idée d'une marche difficile, et comme ici la route est facile, la difficulté ne peut provenir que de la grande distance. Par conséquent, la différence de ces deux expressions nous parait impliquer dans la pensée de César — qui employait toujours le mot propre, et qui connaissait parfaitement la géographie de la Gaule — l'idée que la première distance franchie par Labienus fut notablement moindre que la seconde ; c'est-à-dire que *la distance de Paris à Sens est notablement moindre que la distance de Sens au point où se fit la fonction des deux corps d'armée*. C'est là un élément utile pour déterminer, autant que possible, la position géographique du lieu où se fit la jonction de César et de Labienus.

L'expression *ad Cæsarem pervenit* n'implique point du tout que César lui-même fût en marche au moment où Labienus le rejoignit. Peut-on en conclure que César a fait séjour deux fois depuis son passage de la Loire, et que la dernière fois il était campé sur la route qui mène, de la région moyenne de la vallée de la Saône, dans le pays des Sénons, position où Labienus l'aurait rejoint ? On voit ici, d'après l'expression du texte, que le fait est possible ; et l'on verra, par la suite du récit, qu'il est très-probable. Quoi qu'il en soit, les *Commentaires* n'indiquent donc rien de positif au sujet du lieu où se fit la jonction des deux corps d'armée. Ils ne désignent même pas le pays où se trouve actuellement l'armée romaine tout entière, dont la position serait si importante à connaître. Mais doit-on s'étonner de ce défaut d'indications utiles, après tout ce qu'on a vu précédemment ?

Il nous reste la ressource de rapprocher ici toutes les indications, plus ou moins vagues, d'où l'on peut induire approximativement entre quelles limites, sur le terrain, dut s'opérer cette jonction des deux corps d'armée. Nous Tenons dé voir un premier élément géographique qui la placerait *au sud de Sens, et à une distance de cette ville plus grande que celle de Sens à Lutèce*.

Voici un second élément géographique à l'appui de cette première approximation. Nous avons vu que César s'est jeté à l'*est du cours supérieur de la Loire*, et, pour fixer les idées, nous avons dit : *entre Lyon et Mâcon* ; admettons qu'il soit au milieu de cet intervalle dans la région où il surprit les Helvètes au passage de la Saône, et où aboutissent sur cette rivière les voies qui viennent des gués de la Loire ; choisissons même le point de *Belleville*, qui se trouve au débouché de la voie par laquelle on arrive du gué le plus septentrional, où César ait pu passer la Loire grossie par la fonte des neiges. A partir de là, pour indiquer sa propre marche dans la direction du pays des Sénons il s'exprime ainsi : *Iter in Senones facere instituit*. Or le mot *instituit* indique seulement un commencement d'exécution de cette marche. Donc, *à partir de la contrée* (de Belleville) *où l'armée romaine aurait trouvé en abondance du blé et du bétail, et s'en serait rassasiée, elle n'aurait parcouru qu'une partie de la distance qui la séparait du pays des Sénons* (pays de Sens). Or la frontière du pays des Sénons

se rencontrait probablement à Montbard ; on a dit : *près de Saint-Florentin*[1] ; soit : prenons ce point extrême. Le commencement de l'exécution d'une marche, c'est moins que l'exécution de la première moitié de cette marche : prenons même la moitié de la distance de Belleville à Saint-Florentin ; cela nous conduit nécessairement à placer la jonction de César et de Labienus dans les environs de Nuits. Ainsi la jonction des deux corps d'armée aurait eu lieu entre Beaune, Dijon et Saint-Jean-de-Losne : région qui présente aussi l'autre condition géographique exigée par le texte de César : région où débouchent les voies qui viennent du pays de Lutèce dans la vallée de la Saône : région où César a passé bien des fois et où les Helvètes lui ont fait leur soumission, dès son entrée en Gaule : région *frontière des Lingons*, amis de César, chez lesquels son récit va nous montrer immédiatement toute l'armée romaine ralliée.

Par conséquent, on le voit, tout s'accorde, et dans les *Commentaires* et sur le terrain, pour que la jonction de César et de Labienus ait eu lieu dans la région où l'on voit aujourd'hui Beaune, Dijon et Saint-Jean-de-Losne, c'est-à-dire au sud et notablement loin d'*Alise-Sainte-Reine* sur le mont Auxois.

Ainsi déjà, de cet itinéraire que nous venons d'indiquer à grands traits et avec des points de repère depuis Gergovia jusqu'au lieu de ralliement de toute l'armée romaine, en nous fondant sur la discussion des *Commentaires* et sur les conditions géographiques de la Gaule, il résulterait une objection capitale, croyons-nous, contre l'opinion accréditée depuis bien longtemps qui présente *Alise-Sainte-Reine* comme étant sur l'emplacement de l'antique *Alésia*, oppidum célèbre, où les Romains et les Gaulois vont bientôt se trouver en présence, et dont la situation précise est la question la plus importante et la plus difficile à résoudre de toute l'histoire de la guerre de Gaule.

En effets l'opinion que nous critiquons, et qui vient de recevoir un nouvel appui dans l'*Histoire de Jules César* — peut-être même aussi, jusqu'à un certain point, l'opinion qui place Alésia à Alaise en Franche-Comté —, exigerait *que César, de sa position près de Lapalisse, eût passé la Loire au nord* ; et de plus, *qu'il eût séjourné au-delà de la Loire, en plein foyer de l'insurrection éduenne, depuis la fonte des neiges jusqu'à la maturité des blés, et qu'il y eût refait et rassasié son armée paisiblement*, ayant de se remettre en marche dans la direction du pays des Sénons. Mais, au contraire, on vient de voir ci-dessus que cette double hypothèse est inadmissible.

Contentons-nous de signaler ces objections sans revenir sur les considérations que nous avons déjà très-longuement exposées plus haut, et suivons le récit de César, où nous trouverons des preuves plus directes à l'appui de notre propre opinion sur ce point important.

---

1 M. ROSSIGNOL, *Examen critique de la traduction d'un texte fondamental*..., Dijon, 1857, p. 12.

CHAPITRE TROISIÈME. — RETRAITE DE L'ARMÉE ROMAINE DU PAYS DES LINGONS SUR LA PROVINCE VERCINGÉTORIX SURVIENT POUR LUI COUPER LA RETRAITE.

§ I. — Coup d'œil géographique sur les voies qui mènent du pays des Lingons dans la Province.

Jetons d'abord un coup d'œil général sur la vallée de la Saône, où la discussion des *Commentaires* va nous porter ; considérons les voies qui mènent de cette vallée dans la Province.

La vaste et fertile vallée de la Saône descend du nord au sud, à partir du pays des Lingons jusqu'au confluent de la Saône et du Rhône. A droite ou à l'ouest, elle a pour berge la chaîne des montagnes éduennes — aujourd'hui : montagnes de la Côte-d'Or, du Charollais, du Beaujolais et du Lyonnais — ; et à gauche, ou à l'est, la partie méridionale de la chaîne des monts Jura.

Le Rhône, sortant des Alpes, coule de l'est à l'ouest, jusqu'au point où il rencontre le cours de la Saône. De là, il va directement au sud se jeter dans la Méditerranée. En amont du confluent de la Saône, le Rhône sert de limite, d'une part, à la Province romaine, qui s'étend sur sa rive gauche ou méridionale ; d'une autre part, à la Gaule celtique, qui s'étend sur la rive opposée ou septentrionale.

Au point même où s'unissent ces deux grands cours d'eau, le Rhône fait un coude à angle droit, pour couler au sud dans la direction prolongée du cours de la Saône ; et dès lors il pénètre dans la Province, dont la ligne frontière avec la Gaule celtique, constituée jusque-là par ce fleuve, est continuée au sud-ouest par la chaîne des monts Cévennes.

Au-dessus de ce confluent de premier ordre, et entre ces deux grands cours d'eau, se trouve comprise, sur la rive gauche de la rivière et sur la rive droite du fleuve à partir du lac Léman, la région méridionale des monts Jura. Cette masse de montagnes, située ainsi entre le Rhône et la Saône, se termine au sud par un angle saillant, en forme de coin, qui s'engage dans l'angle même des deux vallées de ces deux grands cours d'eau.

Il résulte de là que, *du nord au sud, à partir du pays des Lingons*, situé sur la rive droite de la Saône, *pour se rendre dans la Province*, qui est située sur la rive gauche du Rhône, en amont du confluent, et sur ses deux rives, en aval ;

On peut 1° sans traverser la Saône ni le Rhône, suivre la Saône par la rive droite jusqu'au confluent, et entrer ainsi directement dans la Province sur la rive droite da Rhône ; mais, dans cette même direction, les montagnes de la berge occidentale de la vallée de la Saône se rapprochent de plus en plus de la rivière, et, au voisinage du confluent (à Lyon), elles resserrent tellement le passage au bord de l'eau, qu'une armée en retraite sur la Province par cette voie se trouverait en grand péril, si l'ennemi occupait ces montagnes ;

On peut 2° passer la Saône, en suivre la vallée par la rive gauche, et aller passer le Rhône près du confluent, sans traverser les monts Jura ; mais alors, il faudra établir un pont sur un grand fleuve d'un cours rapide, où l'on n'a que bien peu de

chances de trouver un gué praticable en été ; or, nous le répétons, le passage d'un grand cours d'eau par une armée en présence de l'ennemi, c'est là, d'après tous les grands capitaines, une des opérations les plus difficiles et les plus périlleuses à exécuter ;

On peut 3° passer d'abord la Saône, puis traverser les monts Jura, puis passer encore le Rhône. Dans ce dernier cas (où l'on va être amené par la discussion du récit de César), la traversée des monts Jura, à partir de la vallée de la Saône dans la direction de la Province, peut avoir lieu par trois groupes de voies, bien différents quant aux trois débouchés où l'on aboutit du côté de la Province.

En effet, les monts Jura, avons-nous dit, se terminent en forme de coin, orographiquement parlant, dans l'angle des vallées du Rhône et de la Saône. Ce coin d'ensemble est subdivisé par l'Ain et la Valserine en trois coins partiels juxtaposés, dont le moyen dépasse de beaucoup au sud les deux autres. Ce sont les trois massifs, Jura *occidental*, Jura *moyen*, Jura *oriental*, de notre notice géographique. Ces trois massifs sont, comme on l'a vu, de plus en plus élevés et difficiles à franchir dans ce même ordre, c'est-à-dire, de la vallée de la Saône vers la vallée du Rhône ou vers la Province ; et il s'agit de les traverser ainsi du nord-ouest au sud-est.

A l'extrémité méridionale de cette triple barrière, on peut traverser uniquement la partie du massif moyen qui dépasse au sud les deux autres — comme il a été fait pour le chemin de fer de Lyon à Genève, lequel s'y engage à Ambérieux —. La traversée par là est courte ; mais on débouche ainsi sur le Rhône à Virignin, à Culloz, à Seyssel, et, pour y passer ce fleuve, il y faut établir un grand pont, opération toujours difficile et périlleuse, on le sait, en présence de l'ennemi.

Du côté du nord, si l'on pénètre dans les monts Jura, au-dessus de Lons-le-Saunier, il faudra traverser les trois massifs, qui sont d'une épaisseur totale considérable ; et encore, pour franchir le Jura oriental ou *grand Jura*, il faudra monter à la hauteur de sa ligne de faite, laquelle se maintient partout très-élevée, même aux cols peu nombreux qu'on y rencontre, à la Faucille, aux Rousses, aux Verrières, et l'on aboutira en pays helvète. Or, dans le récit de la première campagne, César dit clairement que, à cette époque, il était impossible à une armée de passer par là. Car il constate que, dans cette région, *il n'existait absolument que deux chemins par lesquels une colonne d'émigrants pût sortir du pays des Helvètes*, et conséquemment par lesquels une armée y pût entrer[1]. Or, comme ces deux chemins passaient indubitablement ailleurs, il s'ensuit que, du temps de César, on ne pouvait franchir avec une armée les cols supérieurs du grand Jura, bien que le passage par ces mêmes cols soit aujourd'hui pratiqué, grâce aux travaux d'art exécutés depuis cette époque et qui ont réussi à y ouvrir de bonnes routes.

Ceci nous parait être une objection grave contre l'opinion qui présente Alaise en Franche-Comté comme étant sur l'emplacement d'Alésia. En effet, si une armée ne pouvait, à l'époque de César, franchir le grand Jura par ses cols supérieurs, on ne voit plus de raison pour que Vercingétorix et César se soient engagés dans la région d'Alaise, qui était alors une *impasse*.

Entre ces deux extrêmes, d'une part au sud, la traversée des monts Jura courte et facile, mais le passage du Rhône très-difficile ; d'une autre part au nord, la traversée des monts presque impossible ; toutes les autres voies comprises dans

---

1 *Erant omnino itinera duo quibus itineribus domo exire passent* (*De bell. Gall.*, I, x).

l'intervalle (et il en existe au moins six), toutes sans exception, après avoir traversé seulement le Jura occidental et le Jura moyen, aboutissent *à la Perte du Rhône*. Là s'offrent ces *passages naturels* que nous avons signalés dans notre notice géographique et par où l'on arrive sans obstacle et sans peine sur l'autre rive du fleuve, c'est-à-dire dans la Province.

Pour traverser ainsi les monts Jura *de la vallée de la Saône à la Perte du Rhône*, les entrées de ces monts sont nombreuses. On trouve les principales d'abord à Lons-le-Saunier, puis, en descendant par la vallée, à Balanoz, à Saint-Amour, à Jasseron, à Ceysériat-du-Revermont, enfin à Neuville-sur-Ain. Toutes ces entrées sont faciles ; c'est dans la traversée seulement qu'on rencontre des difficultés, qui vont en grandissant avec la puissance des monts. Alors, les chemins se détournent, cherchent des passes, s'y réunissent successivement, jusqu'à ce qu'enfin tous se trouvent ralliés au point de la Cluse sur le bord du lac de Nantua, pour s'engager ensemble, entre des roches escarpées et des eaux profondes, dans le défilé qui va aboutir à la *Perte du Rhône*.

De toutes ces voies diverses conduisant à la *Perte du Rhône* et dont nous venons d'indiquer les entrées du côté de la vallée de la Saône, celle qui s'engage dans les monts Jura à Lons-le-Saulnier, et qui les traverse par Orgelet, Arinthod, Thoirette, Izernore, la Cluse, est incontestablement la plus directe et la plus facile.

En joignant à ces considérations ce que nous avons déjà dit dans notre notice géographique au sujet de cette voie, la plus facile et la plus directe de toutes pour traverser les monts Jura, *de la vallée de la Saône* où se trouve actuellement César, *à la Perte du Rhône* qui est *la porte de sortie de la Gaule et la porte d'entrée de la Province*, nous croyons pouvoir à juste titre considérer cette grande voie directe comme ayant été la route naturelle, la *route stratégique* que devait suivre, du temps de César, une armée en retraite se dirigeant *du pays des Lingons vers la Province*.

On peut donc, sans trop de témérité, présumer tout d'abord que c'est par là que César, s'il a voulu regagner la Province, a dû songer à opérer sa retraite ; d'autant plus qu'il connaissait parfaitement ce pays de montagnes ; car c'est par là, par la *Perte du Rhône*, comme nous l'avons démontré précédemment, qu'au début de la guerre il avait pénétré en Gaule, à la poursuite de l'émigration des Helvètes. Et si, en étudiant avec soin les *Commentaires*, nous découvrons qu'ils s'accordent avec cette présomption ; et si, en cherchant dans cette direction, le livre à la main, *l'emplacement d'Alésia*, nous arrivons à un terrain qui nous fasse reconnaître et cet oppidum, et tout le théâtre des événements tels qu'ils y sont décrits par César ; et si, de plus, ce terrain nous présente des traces antiques concordantes avec les faits rapportés, — ne faudra-t-il pas se rendre à l'évidence, et convenir dès lors que notre hypothèse s'est convertie en une démonstration positive des lieux qui furent témoins d'un des plus grands événements de l'histoire ? Du reste, c'est là, on le sait, une manière de procéder qui est très-utilement employée daos les sciences exactes pour la recherche de la vérité.

Un savant militaire qui s'est aussi occupé de ces questions relatives au célèbre oppidum gaulois, et dont les travaux ont été justement remarqués, M. de

Cognart, indique lui-même Lons-le-Saunier comme une position stratégique située à une entrée naturelle des monts Jura[1].

Nous n'ignorons pas qu'on a rejeté bien loin toute comparaison entre la stratégie moderne et la stratégie de César, entre l'école de bataillon et les manœuvres des légions ; mais il nous sera permis de faire observer qu'on n'a rien précisé, rien prouvé à cet égard, et qu'il reste encore à déterminer en quoi consistent les différences de la stratégie aux deux époques[2].

Au nord-nord-ouest de Lons-le-Saulnier, au bord même de la Saône, sur sa rive droite et beaucoup plus haut que le point de son cours où elle reçoit le Doubs, se trouve *Saint-Jean-de-Losne*, Strabon, dans un texte que nous avons discuté à l'appui de notre notice géographique, dit positivement que les Lingons s'étendaient sur la rive droite de la Saône dans la région située au-dessus du point où elle reçoit le Doubs. Mais descendaient-ils jusqu'à Saint-Jean-de-Losne ? On s'accorde généralement à admettre qu'il en était ainsi ; on l'a admis dans la discussion qui s'est élevée au sujet d'Alise et d'Alaise ; nous nous croyons donc autorisé à considérer le point de Saint-Jean-de-Losne comme ayant été sur la frontière méridionale du pays des Lingons.

Cela est du reste implicitement constaté par César lui-même. En effet, il est certain, d'après les indications des *Commentaires*, que l'émigration des Helvètes fut taillée en pièces par César à environ vingt-sept kilomètres d'Autun, et l'on s'accorde généralement à placer dans la région de Montmort, ou un peu plus à l'ouest, le théâtre de cette bataille. Or, à partir de là, ceux des Helvètes qui avaient échappé aux glaives romains marchèrent toute la nuit et plusieurs nuits de suite, sans s'arrêter, dans la direction de leur patrie ou de l'est ; *ils parvinrent ainsi à quatrième jour* dans le pays des Lingons (I, XXVI). Si donc l'on compte pour premier jour celui de la bataille, en admettant que l'arrivée des Helvètes dans le pays des Lingons ait eu lieu à l'heure moyenne du quatrième jour, à midi, on trouve — même à supposer qu'ils aient marché jour et nuit, ce que le texte ne dit pas positivement — que ces Helvètes marchèrent ainsi pendant *environ soixante-deux heures* : car la bataille se prolongea dans les ténèbres et le départ s'effectua de nuit. Or, en lisant la suite du récit, on apprend que César, partant de ce même point du pays des Lingons où étaient arrivés précédemment les

---

1 *Étude historique, topographique et militaire sur la cité gauloise d'Alésia*, par M. de Cognart, chef d'escadron d'État major. — Paris, 1856, p. 8.

2 En étudiant avec soin les campagnes de Gaule, pour lesquelles nous avons des points de repère sur le terrain ; en lisant avec attention les détails de la guerre civile, poursuivie par César dans des pays accidentés, en Espagne, en Grèce, eu Afrique, il nous a toujours paru que, à cette époque aussi bien qu'aujourd'hui, la stratégie avait pour but d'occuper, relative, ment à l'ennemi, une position dominante et de difficile accès. La portée des armes et la nature des coups ont bien pu, d'une époque à l'autre, faire varier le rayon d'action et la puissance des positions stratégiques, mais, au fond, rien n'a changé : il s'agit toujours, aujourd'hui comme autrefois, d'occuper des positions d'où l'on domine celles de l'ennemi et qui soient pour lui d'un accès difficile. Quant aux manœuvres spéciales, si l'on considère, par exemple, dans la bataille contre les Nerviens, comment César, pour faciliter le *jeu du gladius*, dispose les manipules en les menant à la charge, — *signa inferre et manipulos laxare jussit, quo facilius gladiis uti possent* (II, XXV) ; si l'on considère comment, à l'assaut de Gergovia, voyant les légions vivement repoussées, et précipitées au versant de la montagne, il échelonne successivement ses troupes de réserve, pour empêcher ou atténuer une déroute (VII, LI) ; est-ce que de telles manœuvres de légions, de cohortes et de manipules diffèrent essentiellement des manœuvres qu'on exécute aujourd'hui par régiments, par bataillons et par compagnies ?

Helvètes et se dirigeant à marches forcées du côté de *Vesontio* (Besançon), employa d'abord *trois jours* (I, XXXVII, XXXVIII), puis encore *plusieurs jours et plusieurs nuits*, pour atteindre cette place forte et l'occuper avant Arioviste (I, XXXVIII). D'où il suit que, pour aller d'un point à l'autre, il lui avait nécessairement fallu *plus de soixante-deux heures de marches forcées*. Ainsi le point de la frontière occidentale du pays des Lingons où arrivèrent et s'arrêtèrent les Helvètes était plus éloigné de Besançon que d'Autun (ou du mont Beuvray), et par conséquent ce point du pays des Lingons devait se trouver placé sur la Saône (ou près du cours de la Saône) plus loin de Besançon que n'est Saint-Jean-de-Losne. Ce qui établit l'accord de notre proposition avec le texte de Strabon et avec les *Commentaires*.

Mais avant d'aborder le récit des faits relatifs à *l'oppidum d'Alésia*, et pour ne pas revenir sur cette même discussion géographique, il nous reste une dernière question à examiner ici et à résoudre.

Izernore en Bugey, qui est, selon nous, sur *l'emplacement même du célèbre oppidum gaulois*, se trouve là (comme Alaise en Franche-Comté) sur la rive gauche de la Saône. Notre opinion — comme celle qui s'est prononcée en faveur d'Alaise — exige donc que *César puisse avoir passé la Saône avec son armée avant d'arriver à Alésia* ; et César ne dit nulle part s'il a passé la Saône à ce moment-là, et l'on ne peut constater ni sur quel point, ni comment il l'aurait passée. De son silence à ce sujet est née une objection contre l'emplacement d'*Alaise* : objection sur laquelle ont beaucoup insisté ceux qui se sont décidés pour *Alise-Sainte-Reine*[1]. Cette objection a paru particulièrement grave à un écrivain qui a acquis dans ces matières l'autorité et la compétence d'un juge[2] ; élevée contre Alaise, elle s'applique par voie de conséquence à *Izernore*, et il nous est indispensable de la réfuter. Pour cela il nous suffira, croyons-nous, d'invoquer tout simplement le fait que nous fournit ici César lui-même. Dans la marche dont nous venons de parler, marche par laquelle César, partant du champ de bataille où il défit les Helvètes (près d'Autun), se rendit d'abord dans le pays des Lingons, puis de là rapidement à Besançon pour occuper cette place forte avant Arioviste, l'armée romaine dut nécessairement passer la Saône. Or le récit n'en dit absolument rien. De même donc, le silence gardé dans le récit de la septième campagne, au sujet du passage de la Saône avant l'arrivée à Alésia, ne saurait prouver que César n'ait point alors encore une seconde fois passé cette même rivière, dans cette même région et de la même manière.

Par conséquent, le lieu d'*Izernore* a déjà en sa faveur tous les textes et tous les arguments qui ont été présentés par MM. Delacroix, Quicherat et autres savants, pour établir que l'oppidum d'*Alésia* était située entre la Saône et la Province romaine.

Reprenons maintenant le fil du récit de César, au moment où il fit sa jonction avec Labienus.

---

1 *L'Alésia de César maintenue dans l'Auxois*, par M. Rossignol, conservateur des archives de la Côte-d'Or, p. 26 et 27.
2 *Étude sur la septième campagne de Jules César en Gaule*, par le DUC D'AUMALE, *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1858, p. 91.

§ II. — César se rend par l'extrémité du pays des Lingons chez les Séquanes du côté de la Province.

La nouvelle de la défection des Éduens s'étant répandue, la guerre prend de plus grandes proportions. Des députations sont envoyées de tous les côtés pour solliciter les cités à courir aux armes... Les Éduens font prier Vercingétorix de venir leur exposer son plan de campagne. Vercingétorix se rend à leur désir ; mais alors les Eduens s'agitent beaucoup pour qu'on leur confie la direction suprême de la guerre ; et, cette prétention de leur part ayant soulevé des résistances, on juge à propos de convoquer un conseil général de toute la Gaule à *Bibracte* (Autun). On s'y rassemble de toutes parts. Il est fait appel au *suffrage universel*, Vercingétorix est *nommé à l'unanimité chef suprême*. S'abstinrent de venir à ce conseil les Rhèmes et les Lingons : parce qu'ils *voulaient rester amis des Romains* ; et aussi les Trévires : parce qu'ils *étaient trop éloignés*, et qu'ils *avaient à se défendre contre les attaques des Germains*.

Rappelons-nous à ce sujet que, depuis la mort de leur noble chef, Indutiomare, et l'exil de ses proches ou amis, la cité des Trévires était gouvernée par Cingetorix, la créature de César.

C'est une grande douleur pour les Éduens que d'être déchus du premier rang ; *ils déplorent ce changement de fortune et recherchent pour eux la bienveillance de César* : sans néanmoins oser, dans la guerre qui est entreprise, se séparer du parti des autres Gaulois. *C'est à contrecœur qu'Eporedorix et Virdumare*, jeunes gens de la plus grande espérance, *obéissent à Vercingétorix*.

Remarquons bien ce passage : il va devenir très-important pour se rendre compte de toute la suite du récit et, en particulier, des événements d'Alésia : nous y reviendrons plus loin.

Vercingétorix fixe à bref délai le jour où toute *la cavalerie, au nombre de 15.000 hommes, devra être rassemblée à Bibracte*. — Il se contente, dit-il, de l'infanterie qu'il avait précédemment sous ses ordres, ne voulant *ni s'exposer au caprice de la fortune, ni combattre en bataille rangée* ; mais se proposant, ce qui lui sera très-facile puisqu'il possède une nombreuse cavalerie, *de couper les vivres et le pâturage* à l'armée romaine. *Qu'on détruise donc sans regrets les blés*, s'écrie-t-il, *qu'on incendie les habitations* ; et que chacun considère cette ruine domestique comme le prix de l'indépendance nationale et de la liberté !

Notons bien que Vercingétorix déclare : ne vouloir, ni s'exposer au caprice de la fortune, ni combattre en bataille rangée : — *Neque fortunam tentaturum, neque acie dimicaturum* ; — car, outre l'importance militaire d'un tel plan de guerre, c'est là une réponse péremptoire à une seconde objection qui a été présentée, contre toute opinion impliquant le passage de la Saône : à l'occasion duquel, a-t-on dit, Vercingétorix n'eût pas manqué de livrer bataille à César[1]. Or pour cela il eût fallu que, d'un côté. César préparant ses moyens pour passer la rivière, du côté opposé, Vercingétorix rangeât son armée en bataille dans la plaine, et que toute son armée fût ainsi exposée à une bataille générale ; ce qui eût été, on le voit, en opposition complète avec sa tactique signalée dans le texte précédent :

---

1 M. Rossignol, — *L'Alésia de César maintenue dans l'Auxois*, p. 19, 20, 24. — Et aussi, — *Étude sur la septième campagne de Jules César en Gaule*, p. 91.

tactique qui nous est d'ailleurs parfaitement expliquée par l'infériorité extrême des armes de main de ses troupes comparativement à celles des troupes romaines.

Ainsi, en résumé, le plan de guerre du général en chef des Gaulois va consister surtout — *à harceler les Romains* avec sa cavalerie ; à leur couper les vivres et le pâturage ; à *détruire les blés et les habitations tout autour deux*, et à attaquer les détachements ou les hommes isolés, en évitant avec soin tout engagement décisif, toute bataille rangée.

Ce plan arrêté, Vercingétorix *commande aux Éduens et aux Sébusiens, qui sont limitrophes de la Province* (qui occupaient la Bresse et le Bugey), de lever dix mille hommes d'infanterie, auxquels il adjoint huit cents cavaliers ; il met à leur tête le frère d'Eporedorix, et il les envoie *porter la guerre chez les Allobroges*.

De l'autre côté, il fait marcher les Gabales (Gévaudan) et les cantons des Arvernes situés sur cette frontière (les *Vélaves*, les *Ségusiaves* — Velai, Forez) contre les Helviens (Vivarais) ; il envoie de même les Ruthènes (Rouer-gue) et les Cadurces (Quercy) ravager les terres des Volces Arécomices (bas Languedoc).

Le chef gaulois ne néglige pas néanmoins d'envoyer des émissaires secrets et des députations solliciter les Allobroges à entrer dans l'alliance commune des Gaulois : comptant pour cela que la haine de ce peuple contre les Romains n'était pas encore éteinte depuis leur dernière guerre[1]. Il promet à leurs princes des sommes d'argent, et à leur cité la domination sur toute la Province.

Contre toutes ces attaques, le lieutenant Lucius Cæsar avait posté et opposait sur tous les points vingt-deux cohortes, qu'il avait levées dans la Province même. Les Helviens spontanément viennent à la rencontre de leurs limitrophes : ils sont repoussés, et le prince de leur cité, Gaius Valerius Donotaurus, fils de Caburus, ayant été tué avec bon nombre des siens, ils sont refoulés dans leurs places fortes. — *Les Allobroges disposent de nombreux postes sur le Rhône et gardent leur pays avec beaucoup de soin et d'activité*.

Nous ne reviendrons pas ici sur cette double attaque de la Province qui eut lieu d'une part sur la ligne du haut Rhône, d'une autre part sur la ligne des Cévennes, et que nous avons discutée dans notre notice géographique avec les développements convenables. Rappelons seulement que les postes des Allobroges sur le Rhône durent infailliblement être établis à ces passages naturels que présente le fleuve, et par où l'on pouvait si facilement pénétrer dans leur pays, c'est-à-dire, au *pont de Lucey* (de *Lucius* ?) sur la *Perte du Rhône*, au *pont de Grezin* et à la *passerelle d'Arloz*.

César, voyant que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie, et que, toutes ses communications avec la Province lui étant coupées, il n'en pouvait tirer aucun secours, envoie au-delà du Rhin appeler à son aide des cavaliers germains, avec des fantassins armés à la légère et accoutumés à combattre parmi eux. A leur arrivée, les chevaux de ces cavaliers germains n'étant pas aussi propres au service qu'il l'aurait désiré, il prend ceux des tribuns et d'autres personnes de l'armée qui avaient le droit d'en avoir, même ceux des chevaliers ou des vétérans rappelés, et il les distribue aux Germains.

Considérons bien l'ensemble de ces dispositions stratégiques, prises d'avance par le défenseur de la Gaule. — Nous avons vu plus haut César et Labienus faire leur

---

1 L'insurrection de Cotignat, qui avait eu lieu dix ans auparavant.

jonction au débouché des voies qui arrivent du pays de Lutèce dans la vallée de la Saône : disons, pour fixer les idées, *près de Dijon*. — Puis, nous avons vu Vercingétorix appelé à Bibracte, y être élu *chef suprême* de toute la Gaule (à la profonde douleur des Éduens). Aussitôt il déclare qu'il ne veut point tenter la fortune dans une bataille rangée ; mais qu'il se propose de harceler sans cesse de toutes parts l'armée romaine, et de lui couper les vivres et le pâturage ; qu'en conséquence il se contentera de l'infanterie qu'il avait précédemment sous ses ordres, mais qu'il lui faut *beaucoup de cavalerie* ; et il commande une levée de 15.000 cavaliers dans toute la Gaule. — En attendant, il commande aux Éduens et aux Sébusiens, qui sont limitrophes de la Province (sur le haut Rhône), de lever chez eux 10.000 fantassins, auxquels il joint 800 cavaliers, et il leur ordonne de *porter la guerre chez les Allobroges*. *Et, de l'autre côté*, il fait mettre sur pied les cités *limitrophes de la Province*, tout le long de la ligne des Cévennes jusqu'aux Pyrénées.

Cependant nous ne voyons pas qu'on en soit venu aux mains sur la *ligne du haut Rhône*, comme cela a eu lieu sur la *ligne des Cévennes*. C'est que, sur cette ligne du haut Rhône, la frontière des Allobroges était infranchissable à des Gaulois dénués de toutes machines de guerre : et Vercingétorix et César lui-même le savaient aussi bien que nous. Aussi César, qui emploie toujours l'expression juste, a-t-il dit, dans cette occasion, que les Allobroges gardent les bords du Rhône avec beaucoup de soin et d'activité, — *crebris ad Rhodanum dispositis præsidiis, magna cum cura et diligentia suos fines tuentur*. — Comment donc s'expliquer son texte précédent, où il est dit que Vercingétorix ordonne aux Éduens et aux Sébusiens, qui sont limitrophes de la Province, de porter la guerre chez les Allobroges, *bellumque inferre Allobrogibus jubet* ? — Pour s'expliquer cela, il est indispensable de se reporter à un troisième texte de César, qui concerne le lieu où il franchit lui-même le Rhône, en entrant pour la première fois dans la Gaule celtique, et où il dit que les Allobroges possédaient au-delà du Rhône des villages et d'autres propriétés rurales : — *Item Allobroges, qui trans Rhodanum vicos possessionesque habebant*... (I, XI). Or ces mêmes villages et ces propriétés rurales des Allobroges, avec les passages naturels du Rhône qui se trouvent là, et où l'on a pu de tout temps et en toute saison communiquer d'une rive à l'autre, voilà les lieux que Vercingétorix a ordonné d'occuper en armes avec ce [détachement de 10.000 fantassins et 800 cavaliers qu'il y a envoyés.

De sorte que Vercingétorix vient de fermer d'avance la frontière de la Gaule celtique du côté de la Province dans toute son étendue, à savoir : d'une part, sur la ligne du haut Rhône, depuis la grande brèche des monts Jura où l'on voit aujourd'hui le fort de l'Écluse, jusqu'au confluent de la Saône ; et d'une autre part, sur la ligne des Cévennes, depuis ce même confluent jusqu'aux Pyrénées. Gela est tout à fait confirmé par les dernières lignes de cette page importante des *Commentaires*, où il est dit : César, comprenant bien que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie y et que, toutes ses communications avec la Province et l'Italie lui étant fermées, il n'en pouvait tirer aucun secours — *interclusis omnibus itineribus, nulla re ex Provincia atque Italia sublevari poterat* —, envoie au-delà du Rhin appeler à son aide des cavaliers germabu, avec des fantassins armés à la légère et accoutumés à combattre parmi eux...

Ainsi voilà que les légions romaines, réunies dans l'intérieur de la Gaule celtique, s'y trouvent déjà comme bloquées du côté de la Province et de l'Italie.

Maintenant nous rencontrons un texte dont le sens a déjà été vivement controversé par plusieurs savants d'un grand mérite, sans que néanmoins, à

notre avis, la lumière y ait été complètement apportée. Citons-le d'abord : — *Interea, dum hæc geruntur, hostium copiæ ex Arvernis equitesque, qui toti Galliæ erant imperati, conveniunt. Magno horum coacto numero, quum Cæsar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret, quo facilius subsidium Provinciæ ferri posset, circiter millia passuum X ab Romanis, trinis castris Vercingetorix consedit. Convocatisque*...

Voici la version de M. Rossignol : — Les troupes des ennemis qui étaient chez les Arvernes, et les cavaliers demandés à toute la Gaule, se rassemblent (chez les Éduens)[1]. Quand le nombre de ces cavaliers fut devenu grand, au moment où César marchait *par l'extrémité du territoire* — ou bien *le long du territoire extrême*[2] — ou bien encore *le long de la lisière du territoire*[3] — des Lingons, *vers* les Séquanes, pour pouvoir plus facilement *envoyer du secours* à la Province, Vercingétorix assoit alors trois camps à environ dix milles des Romains.

Voici la version de M. Quicherat[4] : — Ayant rassemblé un grand nombre de ces Gaulois, lorsque César se rendait en Séquanie *par la frontière* des Lingons, *pour qu'assistance fût portée* plus facilement à la Province, Vercingétorix campa sur trois points à dix milles environ des Romains.

Voici notre propre version : — Sur ces entrefaites, cependant, les troupes des ennemis qui étaient chez les Arvernes, et les cavaliers qui étaient commandés à toute la Gaule, viennent au rendez-vous (chez les Éduens). Un grand nombre de ces cavaliers ayant été ainsi rassemblé, comme César se rendait *par l'extrémité* (ou bien par *la frontière*) du pays des Lingons *chez* les Séquanes, *afin d'y être mieux à portée* de secourir la Province, Vercingétorix prit position, campé sur trois points, à environ dix mille pas de l'armée romaine.

On le voit, ces trois versions représentent trois opinions, plus ou moins différentes, sur le fond même da récit de César, et par suite, comme on le verra, sur la situation géographique d'Alésia : il est donc nécessaire de les comparer et d'opter.

Dans la première version, l'opinion est, d'après son auteur, que César marchait (entre Saint-Florentin et Montbard) *le long d'une lisière du pays des Lingons, et sans en sortir*, dans *la direction lointaine* du pays des Séquanes, afin de pouvoir plus facilement *envoyer* du secours à la Province.

Dans la seconde version, l'opinion est que César se rendait *chez les Séquanes par la frontière des Lingons* (qu'il franchissait actuellement près de Gray), afin qu'il fût plus facile à son armée de *porter* assistance à la Province.

Dans la troisième version, l'opinion est précise, quant à la direction générale et au but de la marche de César, à savoir, *s'il se rendait, par l'extrémité* (ou par la frontière) *du pays des Lingons, chez les Séquanes, afin d'y être mieux à portée de secourir la Province* ; elle reste indéterminée, quant au point où cette marche avait amené César lorsque Vercingétorix survint.

En résumé donc : la première opinion *montre César marchant actuellement en pays lingon*, dans la direction du pays des Séquanes ; la seconde *le montre entrant actuellement chez les Séquanes* par la frontière du pays des Lingons ; la

---

1 *Examen critique de la traduction d'un texte fondamental*. — Dijon, 1857, p. 6.
2 *Examen critique de la traduction d'un texte fondamental*, p. 25.
3 *Examen critique de la traduction d'un texte fondamental*, p. 27.
4 *L'Alésia de César rendue à la Franche-Comté*. Paris, 1857, p. 36.

troisième ne le montre sur aucun point : *elle indique seulement la direction de sa marche actuelle, à savoir, du pays des Lingons chez les Séquanes et vers la Province*.

Les dissidences de ces opinions reposent sur un désaccord dans l'interprétation et l'application de trois mots du texte, *per*, *in*, *quo*, ou bien, en d'autres termes, sur la portée différente attribuée au verbe *iter faceret*, portée que l'un des traducteurs restreint au seul mot *per*, tandis que les deux autres l'étendent aux trois mots, *per*, *in*, *quo*, implicitement ou explicitement.

Nous ne voulons pas établir ici une discussion d'après les règles de la grammaire classique ; mais nous pouvons montrer que notre propre version s'accorde avec nombre d'autres textes de César où la véritable signification de ces mêmes mots, employés de même, n'est point douteuse. Or l'autorité de César doit, au besoin, l'emporter sur celle de nos grammairiens : d'autant plus que César avait lui-même approfondi les questions de grammaire ; qu'à ce sujet il faisait autorité déjà parmi les grammairiens romains ; et qu'il attachait une grande importance au choix de ses expressions. Car il avait pour principe, dit Cicéron (dans une lettre à Brutus), que le choix des mots est la source de l'éloquence — *Delectum verborum originem esse eloquentiæ*. — Ce qui ajoute encore aux autres attraits des *Commentaires* cet avantage que là on peut compter sur le mot précis pour exprimer toutes les nuances de la pensée de l'auteur. César pouvait donc bien quelquefois parler avec ruse et dissimulation, mais il ne pouvait point parler mal. Et ici il ne pouvait guère dire le contraire de la vérité ; car il s'agissait d'un fait auquel avaient pris part soixante mille légionnaires. Il faut donc bien qu'il nous présente dans ce texte au moins l'apparence de la vérité : lui fût-elle même très-désagréable.

Or on ne peut mettre en doute que le sens ordinaire du mot *per* ne soit d'exprimer, comme dans les deux dernières versions, que le mouvement se fait *par* ou *à travers* le lieu indiqué.

La première des trois versions prend ce même mot dans le sens de *tout le long* du lieu indiqué, c'est-à-dire dans le sens ordinaire d'un autre mot latin, du mot *secundum*.

Nous avons vainement cherché dans les *Commentaires* une situation réelle où il s'agît d'une armée en marche le long d'une lisière de territoire, sans en sortir ; nous n'avons trouvé que des situations analogues, où il s'agissait de marcher le long d'un fleuve, ou bien de s'en servir comme voie navigable ; et dans ces divers cas l'expression employée par César n'est jamais le mot *per*, mais toujours le mot *secundum*, ou d'aUtres mots analogues, se rattachant à l'idée du fleuve que l'on côtoie ou sur lequel on navigue. Ainsi, quand Labienus marche, de Melun vers Lutèce, le long de la Seine, il est dit : *Secundo flumine ad Lutetiam iter facere cœpit* (VII, LVIII). Si la marche a lieu le long du cours d'eau, mais en sens contraire, sans destination indiquée, il est dit : *Magnum ire agmen adverso flumine* (VII, LXI). Quand César, conduisant six légions devant Gergovia, marche tout le long de l'Allier, même en sens inverse du cours de l'eau, voici l'expression employée pour le dire : *Sex legiones ipse in Arvemos ad oppidum Gergoviam secundum flumen Elaver duxit* (VII, XXXIV). Si les troupes sont embarquées et descendent le fleuve. César dit : *Secundo flumine progredi* (VII, LX).

Enfin, si dans ce texte : *per extremos Lingonum fines iter faceret*, le mot *per* exprime que César marchait le long du territoire extrême des Lingons, sans en

sortir, on peut demander quel autre mot il eût dû substituer à celui-là pour exprimer qu'il marchait à travers ce territoire extrême, c'est-à-dire qu'il passait la frontière du pays des Lingons.

La préposition *in*, avec mouvement, a sans aucun doute la signification des mots français *en*, *dans*, *chez*, selon la nature et le but du mouvement. C'est bien dans ce sens ordinaire et incontestable que les deux dernières versions rendent le mot *in*.

Pour qu'on soit autorisé à le traduire, comme dans la première version, par les mots français *vers* ou *dans la direction de* (c'est-à-dire non autrement que s'il s'agissait de la préposition *ad*), il nous paraît indispensable que le texte présente quelque raison accessoire et particulière, comme pourrait être la nature du verbe employé par l'auteur. Ainsi, nous avons vu précédemment un autre texte de César, *iter in Senones facere instituit*, que nous avons traduit en ces termes : il entreprit de se rendre chez les Sénons ; et nous eussions pu le traduire aussi fidèlement en ces autres termes : il commença à faire route (ou il se mit en route) dans la direction du pays des Sénons. Car là le verbe *instituit*, — il entreprit, il commença, — exige que le parcours effectué soit restreint à une partie seulement de la distance qui séparait César du pays des Sénons.

Mais, dans le texte en question ici, et dont nous discutons le véritable sens, le verbe *iter faceret* n'implique aucune restriction ; on doit donc en étendre la portée autant que le comporte le mot in, et admettre que César puisse marcher réellement chez les Séquanes, non pas que ce pays des Séquanes doive rester le but lointain de sa marche, *un point de mire*, comme on l'a dit[1].

Pour constater avec plus de certitude le sens du mot in dans ce texte important, considérons des textes analogues, où le. marche indiquée a été poussée jusqu'à son terme, et par conséquent où le but atteint démontre, sans qu'on en puisse douter, le véritable sens des expressions préalablement employées par César pour indiquer la mise à exécution de la marche.

Au début de la guerre de Gaule, César, quittant la muraille qu'il avait établie le long du haut Rhône, va en Italie chercher des renforts : — *Ipse in Italiam magnis itineribus contendit : duasque ibi legiones conscribit : et tres, quæ circa Aquileiam hiemabant, ex hibernis educit*... (I, X). — Ainsi, l'expression *in Italiam* contenait signifie non-seulement que César se dirige vers l'Italie, mais encore qu'il y pénètre, même jusqu'aux environs d'Aquilée, bien au-delà de Venise.

Au commencement du septième livre, César dit que, parvenu à Vienne, il y prit des chevaux frais... et qu'il courut *à travers le pays des Éduens* chez les Lingons, où deux légions hivernaient ; qu'arrivé là, il envoya ses ordres aux autres légions... — *Viennam pervertit. Ibi, nactus recentem equitatum*... *per fines Æduorum in Lingones contendit, ubi duæ legiones hiemabant*... *Eo quum pervenisset*... (VII, IX). — Or, comme d'une part la ville de Vienne était située dans la Province, et que, d'une autre part, les deux légions hivernaient dans l'intérieur du pays des Lingons, il est évident (malgré toute objection grammaticale) que l'expression de César, *per fines Æduorum in Lingones contendit*, correspond ici, de fait, à une marche continue qui a eu lieu, non pas simplement à travers le pays des Éduens, mais successivement dans trois pays distincts, à savoir : d'abord, dans la Province, pour en sortir ; puis, dans le *pays des Éduens*, d'outre en outre ; puis encore, dans le *pays des Lingons*, pour y pénétrer jusqu'auprès

---

1 *Examen critique delà traduction d'un texte fondamental*..., p. 25.

des deux légions. Ainsi un accident qui serait survenu pendant ce trajet pourrait également, d'après ce texte isolé, avoir eu lieu dans chacun de ces trois pays.

Il est sans doute inutile de citer d'autres exemples pour établir que l'expression *in Sequanos iter faceret*, dans le texte controversé, signifie que César pouvait avoir déjà pénétré chez les Séquanes, plus ou moins loin, suivant qu'il avait déjà plus ou moins marché quand Vercingétorix survint.

A l'inverse, on peut trouver dans les Commentaires des situations où il s'agissait simplement de *marcher vers* un pays, ou même *d'entrer dans* un pays, mais sans y pénétrer bien avant, et nous allons voir quelles expressions César a employées, pour que dans ces deux cas on ne puisse pas se méprendre sur des faits de cette sorte. Vercingétorix, étant chez les Bituriges (Berri), apprend que César vient de se montrer au nord-ouest des Cévennes ; on le supplie d'y porter du secours j il part pour s'y rendre : — *Castra ex Biturigibus movet in Arvemos versus* (VII, VIII). — César veut aller à'Agendicum (Sens) au secours des Boïens (entre la Loire et l'Allier, près de leur confluent), mais en faisant un détour et en passant d'abord à Vellaunodunum (Château-Landon), puis à Genabum (Orléans), etc. Le pays des Boïens n'est donc ici véritablement qu'un but ultérieur, un but final, ou, comme on l'a dit, un point de mire. Voici l'expression que César emploie : — *Ad Boios proficiscitur* (VII, X). Enfin César s'ouvre un chemin à travers les Cévennes couvertes de six pieds de neige, et entre réellement dans le pays des Arvernes ; mais il lai suffit de s'y montrer ; il ne veut pas s'avancer au loin dans l'intérieur ; et il emploie la préposition *ad*, auprès : — *Viis patefactis summo militum labore, ad fines Arvernorum pervenit. Quibus oppressis inopinantibus*... (VII, VIII).

Donc, à fortiori, quand César emploie, dans le texte que nous discutons, la préposition *in*, avec le verbe *iter faceret*, qui n'implique aucune restriction : — *Quum Cæsar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret, quo facilius subsidium Provinciæ ferri posset*, — on doit entendre qu'il peut déjà être effectivement entré chez les Séquanes, et même y avoir déjà continué sa marche plus ou moins loin dans l'intérieur du pays, lorsque Vercingétorix survient.

Du reste, si la marche dont il s'agit, au lieu d'être en cours d'exécution, se trouvait accomplie, c'est-à-dire s'il y avait dans le texte, non pas *iter faceret*, mais *iter fecisset*, nul doute que cette marche de César n'eût duré un certain temps et ne se fût prolongée, à partir de l'extrémité du territoire (ou de la frontière) des Lingons, jusque dans l'intérieur du pays des Séquanes ; et encore là, notons-le bien, *jusqu'à proximité des Allobroges* : pour que César y fût mieux à portée de les secourir chez eux, où Vercingétorix avait ordonné de porter la guerre, — *Bellumque inferre Allobrogibus jubet*, — et *où ils défendaient leur territoire sur les bords mêmes du Rhône*, — *ad Rhodanum*, — non ailleurs.

Mais il y a dans le texte : — *Quum iter faceret* ; la marche de César s'exécute actuellement. A quel point de l'exécution en est-elle ? au début, au milieu, à la fin ? — César, disent les uns, est chez les Lingons et marche vers les Séquanes. — Il se rend chez les Séquanes par la frontière des Lingons, disent les autres. — Nous disons, nous, que César peut se trouver dans l'un ou l'autre pays, et même que, dans celui des Séquanes, il peut, à la rigueur, suivant le degré d'exécution de sa marche, se trouver déjà du côté de la Province, mais non encore suffisamment à portée de la secourir ; car, dès lors, il aurait atteint son but et sa marche ne serait plus actuellement en cours d'exécution.

Cherchons enfin dans les *Commentaires* un autre exemple où les mêmes expressions se rencontrent employées de même, c'est-à-dire où César montre d'une manière indéterminée, comme ici, les légions faisant route actuellement dans une certaine direction, et où cependant, grâce à un élément accessoire, on puisse distinguer à quel point du trajet ces légions, dans la pensée même de César, sont déjà parvenues au moment du récit.

Cet exemple précieux, on nous l'offre dans un texte de la Guerre civile, cité à l'appui de la première des trois versions que nous comparons ici. Ou pose, d'une manière quelque peu vive, la question suivante : Quand César dit : *Audierat Cœsar Pompeium per Mauritaniam iter in Hispaniam facere*, cela signifie t-il que Pompée traverse l'Espagne ? Il est en Mauritanie ! Pour nous la Mauritanie, *per Mauritaniam*, c'est le territoire des Lingons, *per Lingonum fines* ; l'Espagne, *in Hispaniam*, c'est la Séquanie, où César n'est pas, *in Sequanos*[1].

En effet, si l'on ne cite que cette portion du texte concernant la marche de Pompée, l'image qu'elle présente à l'esprit peut bien être Pompée s'acheminant par la Mauritanie, vers le détroit des colonnes d'Hercule.

Mais voici le texte complet : — *Audierat Cœsar Pompeium per Mauritaniam cum legionibus iter in Hispaniam facere, confestimque esse venturum : simul a tribunis militum centurionibusque mutuas pecunias sumpsii : has exercitui distribuit. Quo fado, duos res consecutus est : quod pignore animas centurionum devinxit, et largitione redemit militum voluntates*[2]. — César avait entendu dire que Pompée avec ses légions se rendait en Espagne par la Mauritanie, et qu'il allait incessamment arriver. Aussitôt il emprunta des sommes d'argent aux tribuns des soldats et aux centurions : et il distribua ces sommes à son armée. En faisant cela, il obtint à la fois deux choses : par l'engagement qu'il contracta, il enchaîna le dévouement des centurions à ses intérêts ; et par les largesses qu'il fit, il acheta la fidélité des soldats. Or, ceci étant placé dans le récit de la campagne de César contre Afranius et Petreius, le lecteur sait où se trouve en ce moment César, à qui Pompée vient ainsi tenir tête avec d'autres légions. César se rend par les Pyrénées dans la Tarraconaise, devant Ilerda sur le Sycoris (aujourd'hui, Lérida sur la Seigre, en Catalogne). César est donc à quelque 1.200 ou 1.500 kilomètres de la Mauritanie, le détroit entre deux. Et puisque Pompée allait, disait-on, arriver incessamment, au premier moment, — *confestimque esse venturum*, — dès lors, l'image qui se présente à l'esprit, c'est nécessairement que Pompée, après être arrivé par la Mauritanie et avoir passé le détroit, fait route actuellement en Espagne même, et s'y trouve déjà non loin d'Ilerda. Par conséquent Pompée a déjà pénétré à quelques mille kilomètres dans l'intérieur de l'Espagne : malgré le *per Mauritaniam* du texte, qui n'est là que pour indiquer que Pompée avec ses légions va arriver sur le théâtre de la lutte par la voie de Mauritanie, non par la voie de mer, non, comme César, par la voie des Gaules.

On est même confirmé dans la pensée que Pompée est sur le point d'arriver près d'Ilerda, quand on voit que César ne perd pas un instant, — *simul*, — pour garantir son armée de l'influence morale que peut exercer sur elle l'arrivée de Pompée, représentant la patrie, le droit de tous, la loi.

---

1 *Examen critique de la traduction d'un texte fondamental*..., p. 25.
2 *De bell. Civ*., I, XXXIX.

Si donc, dans une marche d'armée que César nous indique ici d'une manière indéterminée, en ces termes : — *Audierat Cæsar Pompeium per Mauritaniam cum legionibus iter in Hispaniam facere*, — cette armée a déjà, dans la pensée du narrateur, traversé la Mauritanie, passé le détroit, et poursuivi sa marche jusqu'à peut-être un millier de kilomètres dans l'intérieur de l'Espagne : ayant ainsi marché déjà pendant un mois peut-être, depuis qu'elle a passé en Mauritanie ; de même, dans cette autre marche indiquée d'une manière analogue : — *Quum Cæsar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret, quo facilius subsidium Provinciæ ferri posset*, — l'armée romaine peut, non-seulement avoir traversé l'extrémité (ou la frontière) du pays des Lingons, mais encore se trouver à un point quelconque de ce mouvement stratégique. Elle peut en être au second, au troisième jour de cette marche ; elle peut même déjà, à la rigueur, approcher de la Province, comme celle de Pompée approchait d'Ilerda, disait-on.

Suivons d'ailleurs les conséquences qui résulteraient de ce raisonnement absolu, étroit et exclusif : César n'est pas dans le pays où il va, — *in Sequanos*[1]. Car c'est là toute la substance de l'argument qu'on produit pour prouver que César est en marche chez les Lingons et ne peut se trouver chez les Séquanes au moment où Vercingétorix survient. Mais comment se rendre compte, dans ce système, du point où se trouve César, au moment où s'applique le passage suivant du premier livre : — *Ab Allobrogibus in Sebusianos exercitum ducit* (X) ? — César, dit-on, n'est pas dans le pays *d'où il va* ? Est-il donc dans le pays *d'où il vient* ? Qu'on veuille dire où il est. On serait ici bien embarrassé. Voilà où l'on aboutit par l'étroitesse de l'interprétation des textes de César.

Si cependant la grammaire poussait à raisonner de cette manière-là ? Mais nullement : et il faut bien en dire un mot ici ; car on a fait tant de bruit avec la grammaire dans la discussion relative à Alise et à Alaise, on a tant crié au scandale grammatical, qu'il pourrait bien en être resté quelque chose. La grammaire dit exactement que *in Sequanos* indique *le lieu où César va, et dans lequel il entre*[2].

On insiste dans la discussion, et on dit : Poursuivre sa route chez les Séquanes, c'est évidemment se mouvoir dans leur pays. Or, pour être dans la règle, il ne faudrait pas *Sequanos*, il faudrait appliquer soit la question *qua*, soit la question *ubi* ; car la loi veut qu'on dise : *In foro deambulare*, — *per Mauritaniam iter facere*. Mais je demande pardon au lecteur de cette digression[3].....

Nous demandons nous-même pardon de nier d'une manière formelle cette double assertion. La question *ubi* exige que l'action ait commencé et se termine dans le même lieu : ici, l'action se transporte du pays des Lingons chez les Séquanes. La question *qua* exige que l'action traverse le lieu, de dehors en dehors : ici, elle a bien commencé en dehors, mais elle se termine en dedans. C'est le cas de la question *quo*. L'action de passer la frontière des Lingons et de poursuivre sa route chez les Séquanes, ou de se rendre par la frontière du pays des Lingons chez les Séquanes, n'est donc le cas ni de la question *ubi*, ni de la question *qua*, mais bien de la question *quo*.

---

1 *Examen critique*..., p. 25.
2 *Burnouf*, XIIIe édit. *Question quo*, p. 362.
3 *Examen critique de la traduction d'un texte fondamental*, p. 26.

Pour ce qui concerne le troisième mot en discussion, *quo* (afin que), la version de M. Quicherat en rend fidèlement le sens, et nous ne ferions nous-même aucune difficulté de l'accepter. Cependant il nous a paru bon, dans notre langue française si exacte, et dans la circonstance particulière du texte controversé, de préciser davantage la portée de la conjonction quo. Il est évident que César, *s'il parvient au but de sa marche, devra être chez les Séquanes, et y être de sa personne mieux à portée de secourir la Province* ; notre expression, pour y être, équivaut donc bien ici à *quo* du texte ci-dessus, sans y rien ajouter : et tel est, en pareil cas, le langage ordinaire. Et nous préférons cette forme parce qu'on y sent mieux l'indétermination du moment où Vercingétorix survient, indétermination qui est certainement dans le texte, comme on l'a vu.

La version de M. Rossignol présente bien aussi d'abord le sens littéral de la conjonction *quo* ; mais, immédiatement ensuite et d'une manière indirecte, elle fait disparaître le sens vrai et historique du texte, c'est-à-dire l'indication du mouvement stratégique exécuté et rapporté par César ; elle va même jusqu'à supprimer le motif de sa marche ; tout cela par un procédé très-simple, en traduisant le mot *ferri* du texte par le mot français *envoyer*, tout comme s'il y avait *mitti* dans ce texte. C'est là, on le voit, une version un peu libre, mais bien naturelle dans l'ensemble de la situation qu'on s'est faite en traduisant plus haut les mots *per* et *in* de la manière qu'on a vue. En effet, de la frontière du pays des Lingons, que César, d'après cette version précédente, ne peut franchir, il ne saurait porter facilement secours à ceux qui sont attaqués si loin de lui, sur le haut Rhône — c'est-à-dire à plus de deux cents kilomètres de distance en ligne droite, et les monts Jura entre deux — ; il faut donc bien y *envoyer* un détachement de troupes. Mais, dès lors, quel est le but, quel est le motif de la marche de César ? Ne pouvait-il pas aussi bien, sans se mettre en route lui-même, envoyer ce détachement d'un peu plus loin ? Pourquoi l'accompagner de sa personne, *le long de cette frontière et un peuple ami* ?

Et d'ailleurs, comment César, qui vient de rassembler toutes ses forces en faisant sa jonction avec Labienus, et encore d'appeler à son aide de la cavalerie germaine, pourrait-il songer à envoyer un *détachement de troupes* à travers les populations soulevées qui interceptent, nous dit-il, toutes ses communications avec la Province et avec l'Italie ? Comment pourrait-il l'envoyer à travers un pays difficile, un pays de montagnes et de forêts, où ce détachement, avant de parvenir sur le haut Rhône pour y porter secours, eût rencontré la Saône, le Doubs, l'Ain à passer ; et encore, avec les populations soulevées, une petite armée gauloise de dix mille fantassins et de huit cents cavaliers à combattre : populations et armée connaissant le terrain, combattant chez elles ? Et tout ceci, sans parler de Vercingétorix qui se trouve présent dans cette région avec sa propre armée. Il fallait, on le voit. César lui-même avec toutes ses légions, et un renfort de cavalerie germaine, pour tenter le passage. Il fallait aussi qu'il eût de bonnes raisons pour s'y exposer sous les yeux de Vercingetorix, survenant à ce passage avec l'armée de Gergovia, renforcée elle-même de quinze mille cavaliers accourus de toute la Gaule.

C'est ici, on le voit, le membre le plus important de cette phrase tant discutée. Nous savions que César, pressé entre l'Allier et la Loire (dans la région de Lapalisse), s'était jeté à l'écart de l'ennemi ; qu'il avait passé la Loire dans la direction du sud-est ; qu'il avait séjourné au-delà de ce fleuve du côté de la Province, pour refaire son armée affamée ; et qu'ensuite, de là, il avait commencé à remonter au nord, à la rencontre de son lieutenant Labienus, faisant retraite du pays de Lutèce, bien que vainqueur des Parisiens. La

discussion du récit nous avait fait admettre que leur jonction s'était opérée non loin de Beaune ou de Saint-Jean-de-Losne, selon la voie suivie par Labienus : disons d'une façon plus large, *non loin de l'angle sud-ouest du territoire des Lingons, en dedans ou en dehors*. Mais les repères nous manquaient depuis la Loire et depuis *Agendicum* (Sens).

Ici nous rencontrons d'autres repères, et tout s'accorde parfaitement. Nous voyons que César, après sa jonction avec Labienus, se trouve, en effet, dans le pays des Lingons ; d'où il se décide à partir avec toute son armée dans la direction de la Province : César, est-il dit, se rend par l'extrémité (ou par la frontière) du pays des Lingons, chez les Séquanes, pour y être mieux à portée de secourir la Province. Il faut donc, pour appliquer complètement ce texte, que César ne se borne pas à entrer chez les Séquanes, mais qu'il y poursuive sa marche vers la Province jusqu'à ce qu'il soit à portée de la secourir, de secourir les *Allobroges, peuple de la Province qu'on attaque sur sa frontière du haut Rhône*.

Car nous ne pouvons non plus négliger ce que César vient de dire, vingt lignes et dix lignes plus haut, à savoir : 1° que Vercingétorix a donné l'ordre aux Éduens et aux Sébusiens, qui sont limitrophes de la Province... de porter la guerre chez les Allobroges (LXIV) ; 2° que les Allobroges ont établi de nombreux postes sur le haut Rhône et défendent leur territoire avec beaucoup de soin et d'activité (LXV). C'est donc aux passages naturels du fleuve, dans la région de la *Perte du Rhône*, que l'attaque a lieu, comme on l'a vu plus haut ; c'est encore là que la défense a établi ses postes ; c'est donc là aussi, non ailleurs, que César lui-même doit tendre, pour être mieux à portée de secourir les siens ; et, dans cette intention, il faut qu'il traverse le pays des Séquanes, du nord au sud.

Toute la question est donc, on définitive, de savoir à quelle étape de cette marche César se trouvait au moment où Vercingétorix survint. Question à laquelle César ne répond nullement ; s'en tenant à dire qu'il faisait route ainsi.

Nous terminons là ces développements, ils nous ont paru indispensables en regard de l'autorité des savants qui ont discuté ce texte avant nous ; mais surtout à cause du renseignement historique et de l'indication géographique que ce texte présente au sujet de la marche de César et de son but, ce qui le rend doublement précieux.

Nous en concluons que les *Commentaires* donnent toute latitude de chercher dans le pays des Séquanes, et même assez loin de la frontière du pays des Lingons (non que nous en ayons besoin nous-même), le lieu de la bataille qui va être livrée à César par la cavalerie de Vercingétorix, avant l'arrivée des armées à *Alésia*. On est en cela d'autant plus libre que cette bataille n'eut lieu, comme nous le verrons, que le lendemain du jour où Vercingétorix venait ainsi prendre position, sur trois points, à dix mille pas de l'ennemi ; et que, le jour de la bataille, l'armée romaine était encore actuellement en marche, au moment où elle fut attaquée par les Gaulois.

Ainsi le texte que nous venons de discuter n'a pas, dans la détermination de l'emplacement d'Alésia toute l'importance qu'on lui a attribuée ; il n'est point fondamental, exclusif. On peut l'appliquer, plus ou moins naturellement aux trois lieux : *Alise*, *Alaise*, *Izernore*. Ce n'est pas au moyen de ce texte que la controverse peut se vider.

Nous admettons volontiers que César n'en soit qu'au début de sa marche quand Vercingétorix survient ; que l'on prenne l'expression du texte — *extremos*

Lingonum fines — dans le sens restreint à la zone frontière du pays des Lingons ; que César la suive à partir de Saint-Florentin (si l'on a pu, au préalable, le conduire là), et alors, si l'on ne rencontre plus d'autre difficulté, *Alise-Sainte-Reine* pourra se trouver sur remplacement d'*Alésia*.

A condition toutefois que César ait un motif de se mettre en marche, un but stratégique à atteindre dans la direction qu'il prend, c'est-à-dire qu'il veuille *se placer mieux à portée de secourir la Province* sur le haut Rhône avec toute son armée, non pas simplement y envoyer un détachement à travers le pays des Séquanes occupé par les insurgés ; car c'est là une condition obligatoire pour toutes les opinions concernant l'emplacement d'Alésia.

Mais il faut aussi admettre qu'*Alaise*, *Izernore*, ou tout autre lieu situé entre le pays des Lingons et la Province, puisse *également*, selon sa situation et sa configuration particulière, avoir été le lieu du célèbre oppidum de la Gaule.

Tout ce qu'il y a de positif dans ce texte de César, rapproché des deux autres qui le précèdent et l'éclairent, se réduit donc à ceci : *César* (dont on ignorait depuis longtemps la position exacte) *passe à la frontière ou à l'extrémité du pays des Lingons ; il se rend chez les Séquanes*, afin d'y être, dit-il, mieux à portée de secourir la Province (attaquée *du côté de la Perte du Rhône*), Vercingétorix — qui était récemment à Bibracte avec son armée de Gergovia augmentée d'environ quinze mille cavaliers — survient, on ne sait combien de jours après que César s'est mis eu marche dans la direction indiquée, et *l'armée gauloise prend position, sur trois points, à environ dix mille pas* (15 kilomètres) *de l'armée romaine*.

Si peu précises que soient ces indications des *Commentaires*, on y voit avec certitude la direction générale de la marche de César, à savoir que : — *César se rend par la frontière du pays des Lingons chez les Séquanes, près de la Province du côté de la Perte du Rhône*. — Donnée précieuse dans un tel pays ; car, pour peu que César eût déjà marché dans cette direction, quand Vercingétorix survint, l'armée romaine en arrivait à la traversée des monts Jura dans le pays des Séquanes, et, dès lors, elle devait se trouver à l'un des deux ou trois passages qui conduisent vers la Province du côté de la Perle du Rhône. Et, si tel est réellement le cas, on pourra sans doute se reconnaître sur le terrain avec assez de certitude : l'indétermination du texte se trouvant ici très-restreinte par la nature du pays, au grand avantage de l'application géographique, et de la clarté de l'histoire.

Or, bien que César ne nous dise pas où il en est actuellement dans sa marche, la présence de Vercingétorix à côté de lui nous indique assez clairement où ils sont l'un et l'autre. En effet, pour une armée qui se rend par la frontière du pays des Lingons vers la région de la Perte du Rhône, il y a à traverser d'abord les vastes plaines de la rive gauche de la Saône ; puis la chaîne des monts Jura. César et Vercingétorix sont-ils actuellement dans ces plaines, ou dans ces monts ? Ils sont dans les monts : cela n'est pas douteux ; car Vercingétorix vient là pour attaquer César, pour lui barrer le passage, comme on va le voir ci-après. Or, dans cette intention, naturellement le chef gaulois a dû choisir d'avance le point stratégique où il voulait tenter de barrer le passage à l'armée romaine. A cet effet, il était préférable pour lui que ce fût sur le territoire d'une cité ennemie des Romains, et il était indispensable que ce fût dans une position très-forte par elle-même, où il pût barrer le chemin aux légions sans manquer à sa tactique bien arrêtée de ne jamais ni engager toute son armée en face de l'ennemi, ni combattre en lignes : *Neque fortimam tentaturum, neque acie dimicaturum*. Or une position

convenable pour une telle tactique ne peut guère se rencontrer que dans un pays de montagnes. N'est-il pas évident que, dans les plaines de la Saône, Vercingétorix n'eût pu barrer le chemin à César sans mettre en lignes toute son armée, et sans l'exposer ainsi à un désastre complet, à un désastre certain pour quiconque considère l'immense supériorité des armes des légionnaires comparativement à celles des Gaulois ? Ainsi, on le voit, César et Vercingétorix doivent être actuellement à quelque passage des monts Jura, le Gaulois campé sur trois points, à environ dix mille pas du Romain. Mais, avant d'y chercher le lieu précis où ils se trouvent l'un et l'autre, examinons avec soin si César ne cache rien au sujet du motif de cette marche, et s'il n'aurait point eu quelque autre motif, même beaucoup plus grave, pour se rapprocher ainsi de la Province avec toute son armée. Car cette question est importante à résoudre ici au préalable, on peut même dire que c'est le nœud de la situation.

§ III. — Cette marche est une retraite à laquelle César est forcé par Vercingétorix. Le chef gaulois vient couper la retraite à l'armée romaine.

Les *Commentaires* disent que *César va se placer mieux à portée de secourir la province*. Qui pourra croire, après un peu de réflexion, que tel soit le véritable motif, le seul motif de sa marche ? La Province est attaquée de ce côté-là par dix mille hommes d'infanterie et par huit cents cavaliers. Il s'y trouve, pour résister de tous les côtés, vingt-deux cohortes qui font environ treize mille hommes. Admettons que Lucius César ait posté sur le haut Rhône la moitié de ses troupes ; six mille cinq cents hommes, .avec le fleuve devant eux, suffisaient certainement de ce côté-là pour la défense de la Province. N'eussent-ils pu suffire, qu'on ne comprendrait pas néanmoins que César eût pris le parti d'aller à leur secours avec plus de soixante mille hommes et une forte cavalerie, en négligeant pour cela une armée ennemie composée de quatre-vingt mille hommes d'infanterie (comme on le verra plus loin) et de quinze mille cavaliers, armée réunie dans le pays éduen, à côté de lui présent dans le pays Lingon ; à côté de lui. César, qui d'habitude va droit au plus fort de l'ennemi. Et d'ailleurs, pour se porter au secours de la Province attaquée par dix mille Gaulois, César, avec plus , dix légions et sa cavalerie légionnaire, avait-il besoin, d'appeler à son aide de la cavalerie germaine ? Il paraît donc bien avoir eu quelque autre motif de se diriger ainsi du côté du haut Rhône, vers l'entrée de la Province, et de faire venir à son secours de la cavalerie germaine.

Le véritable motif de cette marche vers la Province, avons-nous absolument besoin que César nous l'explique, si nous avons gardé le souvenir des événements qui ont précédé ? Deux fois déjà nous avons vu l'armée romaine, sous l'action de la tactique de Vercingétorix, sentir les étreintes de la faim ; d'abord au siège d'Avaricum, puis encore après la levée du siège de Gergovia, lorsque les cavaliers gaulois lui coupaient les vivres entre l'Allier et la Loire. Maintenant, par l'action politique de Vercingétorix presque toutes les cités de la Gaule se trouvent unies contre l'ennemi commun ; les sentiments de race et la haine de l'invasion étrangère l'emportent (du moins en apparence) sur les ambitions et les jalousies de cité à cité ; la guerre pour l'indépendance n'est plus l'affaire particulière de chaque cité, elle est devenue nationale. Or cette double

modification opérée par Vercingétorix dans la nature et dans les moyens de la guerre de Gaule, *l'union des cités* et l'emploi de *la faim pour arme contre l'ennemi commun*, explique très-clairement, selon nous, la marche de César du pays des Lingons vers la Province : c'est une retraite forcée.

Il est même facile de s'en convaincre en considérant avec attention le récit des *Commentaires* et les conditions du terrain où se trouvent actuellement les deux armées.

En effet, si nous revenons un peu en arrière, que voyons-nous ? — D'une part, César est parvenu, il est vrai, à réunir toutes ses légions ; néanmoins, pour leur procurer des subsistances, il ne lui reste plus que deux cités sur lesquelles il puisse compter, les Rhèmes et les Lingons ; il est chez ces derniers. — D'une autre part, non loin de lui, chez les Éduens, dans la région de Bibracte, se trouve Vercingétorix, qui est arrivé là avec son infanterie de Gergovia, probablement encore avec la nombreuse cavalerie des Nitiobriges jointe à celle d'Aquitaine (VII, XXXI), et qui dispose aussi de la cavalerie éduenne ; de plus, là encore se sont rassemblés un grand nombre d'autres cavaliers (des quinze mille demandés à toute la Gaule. — *Magno horum coacto numero*). — Or César a-t-il à craindre que Vercingétorix ne vienne avec toutes ces troupes réunies l'attaquer chez les Lingons ? Nullement. Il le désirerait plutôt : les légions sont trop fortes, même sans le secours des Germains, pour que le résultat d'une bataille rangée puisse être douteux. César le sait parfaitement : et Vercingétorix ne l'ignore point.

Mais tous ces cavaliers gaulois, César a-t-il besoin que son ennemi lui dise ce qu'il en veut faire ? Ne recommencent-ils pas déjà comme précédemment à courir partout autour des légions pour intercepter tout ce qui pourrait leur arriver de vivres ou de la Gaule, ou de la Province, ou de l'Italie ? Rappelons-nous ce passage du récit : César, voyant que l'ennemi avait des forces supérieures en cavalerie, et que tous les chemins étaient interceptés, rien de ce dont il avait besoin ne pouvait lui arriver, ni de la Province, ni de l'Italie, envoie au-delà du Rhin, demander des cavaliers en Germanie (LXVII)... Sans doute un corps de cavalerie germaine put rompre le cordon de cavaliers gaulois qui interceptait toutes les communications de César, et se joindre à lui ; mais des convois de vivres eussent-ils pu de même et chaque jour forcer un tel obstacle et parvenir aux légions ?

Et où les trouver, ces vivres nécessaires pour plus de soixante mille hommes massés chez les Lingons ? Vercingétorix ne vient-il pas de proclamer de nouveau l'ordre de mettre à exécution le moyen suprême, le moyen héroïque des peuples qui veulent à tout prix purger leur sol de l'invasion étrangère, l'incendie général, le feu destructeur de tout, mis partout autour de l'ennemi, pour l'affamer ? Que les Gaulois, a dit Vercingétorix, détruisent eux-mêmes leurs blés, sans aucun regret, qu'ils incendient de leurs propres mains leurs habitations. — *Æquo modo animo sua ipsi frumenta corrumpant, ædificiaque incendant*. — Pesons bien toutes ces expressions du récit de César, car il n'en faut négliger aucune si l'on veut apercevoir tout ce qu'il a dans la pensée. Le mot *corrumpant*, employé ici dans le même sens que précédemment, au sujet de la destruction des blés emmagasinés à Nevers, où coule la Loire (LV), nous indique ici plus spécialement la destruction *par le feu* soit des blés récoltés, soit de ceux qui pouvaient être encore sur pied dans le pays. Ainsi, conformément à cet ordre du défenseur suprême de la Gaule, des tourbillons de cavaliers chevelus ne courent-ils pas déjà, la torche à la main, semant l'incendie de tous côtés, dans les habitations, dans les moissons, partout autour de l'armée romaine ?

On voit donc très-clairement, dans le récit même de César, que, par la politique et la tactique de Vercingétorix, l'armée romaine réunie chez les Lingons s'y trouvait en grand danger d'être de nouveau affamée, comme elle l'avait été déjà deux fois précédemment : une première fois auprès d'Avaricum, une seconde fois entre l'Allier et la Loire ; et que pour cette armée ainsi compromise, le moyen de salut indiqué par les circonstances actuelles, l'unique peut-être, c'était de la ramener dans la Province.

Du reste, quand on considère dans la direction de la Province les montagnes et les grands cours d'eau qu'il s'agissait de franchir sous les yeux de Vercingétorix, on ne doit pas s'étonner que César ait appelé de la cavalerie germaine au secours de ses légions, si vaillantes qu'elles fussent, pour les escorter à travers ce pays difficile cl cette nuée de cavaliers gaulois.

En un mot, cette marche de César vers la Province nous paraît être, quant au fond de l'événement, et dix-neuf siècles d'avance, une *retraite de Moscou* ; sauf toutefois cette différence, à la plus grande gloire de nos aïeux, qu'ils n'avaient point en aide un climat meurtrier, et qu'ils ne harcelaient point la redoutable armée au mi*-lieu des neiges, mais bien à travers les récoltes des plus fertiles contrées de la Gaule (I, XXVI) ; récoltes détruites autour de cette armée ennemie par les Gaulois eux, mêmes ; tant un peuple puise de force dans l'union patriotique et dans l'amour de son indépendance nationale !

Aussi qui ne voit que César, ici encore de même qu'entre l'Allier et la Loire, est loin d'exposer avec évidence les mouvements des deux armées, et surtout d'indiquer clairement le lieu où se trouve la sienne ? C'est peut-être encore parce que, dans le moment actuel (comme on va le voir ci-après), l'armée romaine n'est déjà plus qu'à environ deux journées de marche de l'*oppidum d'Alésia*, lieu dont la position géographique serait d'un intérêt capital à connaître, et néanmoins au sujet duquel, pour quelque motif secret sans doute, les *Commentaires* ne vont nous fournir aucune indication géographique en des termes positifs. Ainsi examinons avec beaucoup de soin le récit du profond politique de Rome, soit afin de constater que la marche de son armée y a été voilée dans l'intérêt de sa gloire j soit afin d'y rechercher quelque indice qui puisse nous faire reconnaître, sur le terrain de la Gaule, l'itinéraire que cette armée a suivi.

L'époque de la *moisson*, dans les plaines de la Loire et de la Saône, est actuellement *passée*, au moins depuis quelques jours, d'après un détail du récit qui précède. Or, *à l'époque de la fonte des neiges*, nous avons perdu de vue l'armée de Vercingétorix à Gergovia, et voici que maintenant, *après la moisson*, César nous montre de nouveau cette armée. Qu'a-t-elle donc fait pendant les deux ou trois mois compris dans cet intervalle de temps ? Elle est arrivée, dit-il, du pays des Arvernes dans le pays de Bibracte (Autun), où elle s'est renforcée de quinze mille cavaliers, arrivant eux-mêmes de toute la Gaule. Mais la distance de Gergovia à Bibracte n'est que d'environ 180 kilomètres ou *six journées de marche*, et dans le trajet on passe par cette *région de Lapalisse*, d'où nous avons vu partir l'armée romaine, à marches forcées de jour et de nuit, jusqu'à ce qu'elle ait découvert du côté de la Province, dans la Loire grossie par la fonte des neiges, un gué où elle s'est jetée dans l'eau de glace jusqu'aux aisselles pour gagner au-delà un pays tranquille. L'armée de Vercingétorix n'était-elle donc point déjà dans la région de Lapalisse quand l'armée romaine en est partie avec tant de hâte ? Et cette armée gauloise n'a-t-elle été pour rien dans ces marches si précipitées et si extraordinaires de l'armée romaine ? Assurément du moins elle a pu y être pour quelque chose. Ici encore, dans le texte que nous venons de

discuter, nouveau problème. Nous apprenons que, — comme César se rendait par la frontière du pays des Lingons chez les Séquanes, vers la Province, Vercingétorix survint et prit position *sur trois points à environ 10.000 pas de l'armée romaine*. — Nous comprenons bien que, pour arriver là, Vercingétorix est parti de Bibracte, où les *Commentaires* nous l'ont montré ; mais dans quel pays prend-il ainsi position sur trois points, à environ 10.000 pas de l'armée romaine ?

Est-ce chez les Lingons ? Est-ce chez les Séquanes ? Si cette triple position occupée par Vercingétorix offrait une importance stratégique, pourquoi ne pas dire en quoi consistait cette importance ? Sinon, pourquoi indiquer ce fait inutilement ? Remarquons enfin quelle singulière image s'offre là dans un récit de César : l'armée romaine est en marche, l'armée gauloise est campée ; la distance qui les sépare varie donc incessamment, bien que le texte la fixe à 10.000 pas. Veut-on que les Romains eux-mêmes soient campés ? Pourquoi alors le récit ne le dit-il pas, et ne dit-il pas aussi chez quel peuple ils sont campés ? Cela eût été bien simple à dire et bien facile à comprendre ; cela eût été le langage ordinaire de César ; cela eût-il donc été trop clair ?

Tout ce qu'on voit ici manifestement, c'est que Vercingétorix a d'abord réuni toutes ses troupes dans la région de Bibracte (Autun) ; puis, qu'il s'est porté sur la route que suivait l'armée romaine et qu'il y a pris position sur trois points. Or on peut, on doit admettre que déjà des environs de Bibracte (comme précédemment des environs d'Avaricum), Vercingétorix a fait éclairer par des hommes sûrs, avec soin et à toute heure du jour, tous les mouvements de César (XVI) ; et que, de même encore, il s'est, au moment opportun, rapproché de lui, à portée d'action, par exemple, à *Cabillonum ad Ararim* (Châlon-sur-Saône). Ainsi, lorsque César s'est disposé à passer et a passé la Saône (probablement à Saint-Jean-de-Losne), Vercingétorix aussi, de son côté y s'est disposé à la passer et l'a passée (à Châlon). Enfin il va devenir évident, d'après cette apparition subite de Vercingétorix en face de César et d'après la suite du récit, que le chef gaulois a pris l'avance pour attendre l'ennemi sur la route qu'il suivait ; mais néanmoins sans vouloir, ce qui eût été contraire à son plan de guerre bien arrêté, risquer une bataille rangée ni engager toute l'armée gauloise.

Reprenons maintenant le fil du récit : — Et ayant convoqué en conseil les chefs de la cavalerie, Vercingétorix *leur montre* que le jour de la victoire est venu, *que les Romains s'enfuient dans la Province, et sortent de la Gaule*. Cela, dit-il, nous rend bien la liberté pour le moment, mais ne suffit point pour nous assurer la paix et |a tranquillité dans l'avenir ; *car ils reviendront après avoir rassemblé de plus grandes forces et ils ne mettront plus aucune fin à la guerre*. Ainsi attaquons-les *au gros des équipages !* Si *leur infanterie s'arrête* pour y porter secours, elle ne pourra continuer son chemin ; si, au contraire (ce qu'il croit plus probable), *elle abandonne les équipages* pour veiller à son salut, *ils s'en iront dépouillés de leurs moyens de guerre et déshonorés*. Car, quant aux cavaliers ennemis, il est indubitable pour eux-mêmes qu'aucun homme n'oserait seulement marcher hors des rangs. — Puis Vercingétorix, afin que ses cavaliers exécutent l'attaque avec plus d'élan, leur promet de tenir toutes ses troupes d'infanterie rangées en avant de son camp pour jeter la terreur parmi les ennemis. Tous les cavaliers s'écrient qu'il faut jurer par les choses les plus sacrées que nul ne rentrera sous son toit, ne retournera auprès de ses enfants, auprès de ses parents, auprès de sa femme, s'il n'a deux fois fait passer son cheval à travers l'armée ennemie.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer un procédé que César emploie ici, qu'il a déjà employé à propos des événements survenus après la levée du siège de Gergovia, et qu'il emploiera encore à propos du blocus d'Alésia ; procédé qui lui sert à pallier les faits qui ne sont ni à son avantage ni à son honneur. Cet artifice de sa part consiste, plutôt que de raconter et d'apprécier lui-même les faits, à en placer le récit et l'appréciation dans la bouche de l'ennemi ; de manière que la vérité, émanant ainsi d'une bouche naturellement suspecte, n'obtienne du lecteur ni la créance, ni la considération qu'elle mérite.

Ainsi — c'est Vercingétorix qui nous a fait savoir, dans une allocution aux siens pendant le siège d'Avaricum, que l'armée romaine y a été affamée par lui-même (VII, XX). — Ce sont les Gaulois de Lutèce qui nous ont appris, dans leurs entretiens (*in colloquii*) que César, serré de près entre l'Allier et la Loire, les vivres lui étant coupés, s'était jeté à l'écart vers la Province. Ce qui a néanmoins déterminé Labienus lui-même, bien que vainqueur, à faire retraite sur Agendicum ; puis de là sur le point inconnu où il devait trouver César s'avançant au Nord à sa rencontre. C'est Vercingétorix qui nous apprend ici que César et Labienus ensemble *se retirent dans la Province et sortent de la Gaule. Ils s'en fuient !* s'écrie-t-il, dans son langage coloré de haine, et le lecteur, surpris par l'artifice de César, répond instinctivement : Non ! *César ne fuit pas, c'est son ennemi qui dit cela* ; mais, en réalité, César va porter du secours à la Province. Chacun se le dit en soi-même, sans y songer et sans prendre garde que ce n'est point du chef Gaulois mis en scène par le narrateur qu'il faut se défier ici. De sorte que, grâce à cette habileté césarienne, le sentiment même d'impartialité rend le lecteur partial en faveur de César. Quel habile homme ! Voyez-vous s'il est fin ? (*videsne... quam acutum ?*) écrivait Cicéron à Atticus (VIII, X).

L'éloquent défenseur d'Alise lui-même s'est laissé surprendre à cette ruse, si bien que la négation du propre récit de César (sortant de la bouche de ce Vercingétorix fictif) sert de base à l'opinion de M. Rossignol concernant la situation d'Alésia. Voici, en effet, comment il s'exprime :

VI. CÉSAR SE REMET EN MARCHE ; SA DIRECTION. — Quand César vit le danger qui menaçait Vienne, sa première pensée fut de se rapprocher de cette ville, aux frontières des Allobroges, pour les rassurer par son voisinage et leur *envoyer* plus facilement des secours, *s'il le fallait*. Mais rien ne prouve que César se précipite vers le lac de Genève, par-dessus vingt montagnes et autant de rivières.

Vercingétorix, il est vrai, depuis la levée du siège de Gergovie, ne cesse de dire et de faire répéter par toute la Gaule que *César est en fuite*, qu'il gagne la Province et l'Italie ; mais *plus Vercingétorix le dit, moins César le fait*. A Gergovie, quand il était affaibli par des pertes notables, il tourne hardiment le dos à la Province, il passe l'Allier, passe la Loire, *passe l'Yonne*[1], sans être une

---

[1] Ici on fait, très-gratuitement, passer l'Yonne à César sans doute afin de pouvoir le conduire à *Alise-Sainte-Reine*. Il convient donc de bien remarquer que César ne dit nullement lui-même avoir passé l'Yonne : pas plus qu'il ne dit avoir passé la Saône en se dirigeant vers la Province. Or, quand MM. Delacroix et Quicherat ont voulu conduire César à *Alaise*, M. Rossignol y a mis son veto, en se fondant sur ce que *César ne le dit pas* ; on pourrait donc déjà, avec juste raison, lui rétorquer ici son propre argument.
Mais de plus, pour en venir à passer l'Yonne, il faudrait que César eût, *au préalable, passé la Loire dans la région de Nevers*, comme le montre parfaitement la carte de M. Rossignol (*Alise*... p. 10) ; or, *exécuter dans la région de Nevers le passage à gué de la*

seule fois attaqué malgré ses pertes, malgré le cri de guerre qui retentit partout, *et malgré les bruits sinistres que fait courir son ennemi*. Et il fuirait maintenant qu'il a terrifié par sa présence toutes les peuplades qui l'ont vu ? Quand il a doublé ses forces par sa jonction avec Labienus ? Quand *il s'est posé triomphant dans les plaines de l'Armançon*, et chez un peuple qui veut lui rester fidèle ? Quand son armée est grossie de cavaliers germains, intrépides soldats qui lui ont si souvent donné la victoire ? *De semblables hypothèses sont repoussées sans hésitation*, a surtout quand celui qu'elles regardent les flétrit de ce mot accablant : *infamia !*

Donc *César fuit moins encore sur l'Armançon qu'à Gergovie*. Son mouvement n'est qu'un *simple changement de position motivé par l'attaque de Vienne*. César veut seulement quitter le bassin supérieur de la Seine, où il était trop éloigné de cette place pour s'établir dans les plaines de la Saône, d'où l'on pouvait plus facilement envoyer des renforts du côté de Lyon : *quo facilius subsidium ferri posset*[1].

Tel est le système d'interprétation de M. Rossignol. On voit à quel point il a subi l'influence de l'artifice employé par l'habile narrateur romain.

Nous, au contraire, en considérant bien la nature, la grandeur et l'éclat de ces événements, le nombre des témoins, le parfait accord, *quant aux faits*, de ce que César nous dit lui-même avec ce qu'il nous fait dire par les Gaulois, nous pensons, comme Labienus, qu'il faut croire ce que ces Gaulois disent, qu'il faut *rendre à César tout ce qui est à César*, et, par conséquent, tenir bon compte des parties de son récit prêtées à l'ennemi, tout en leur enlevant, bien entendu, la nuance hostile dont elles ont été colorées pour en assurer l'effet.

Nous pouvons du reste ici comparer le récit manifeste de César avec son récit pseudonyme, afin de bien voir en quoi ils diffèrent, en quoi ils s'accordent au sujet du fait.

César dit ouvertement : qu'il va se placer mieux à portée de secourir la Province. Donc il marche vers la Province, pour aller combattre sur les bords du haut Rhône. Mais, s'il veut combattre des Gaulois, pourquoi ne pas se tourner vers cette armée de quatre-vingt-quinze mille hommes qui est si près de lui ? Nous ne voyons de réponse que dans l'idée d'une *retraite sur la Province*.

Or Vercingétorix dit-il autre chose quant au fait historique ? Les Romains, dit-il, s'enfuient et sortent de la Gaule. Le mot *s'enfuient* est évidemment placé là pour l'effet ; car ici les Romains ne marchent pas jour et nuit, comme entre l'Allier et la Loire ; ils ne se jettent pas dans un large fleuve d'eau de glace pour gagner l'autre rive, plongés dans cette eau jusqu'aux épaules ; ils ne fuient donc pas, *ils font retraite*. Les mots et sortent de la Gaule sont aussi là pour l'effet. C'est une intention que César, qui connaît bien le cœur humain, se fait prêter par son ennemi et qu'il n'avoue pas, mais que les faits nous paraissent démontrer.

Du reste, les paroles mêmes de Vercingétorix n'offrent-elles rien d'étrange dans ce récit ? Y sent-on bien un ennemi implacable attendant son ennemi au passage, et lançant sur lui les siens avec une fureur meurtrière ? Ne dirait-on pas que ces quatre-vingt mille Gaulois, avec toute leur cavalerie, n'en veulent qu'*aux bagages et à l'honneur* de l'armée romaine ? Se douterait-on que ce

---

Loire grossie par la fonte des neiges, c'est là une objection qui doit paraître sérieuse à tous ceux qui savent ce que c'est qu'une *crue de la Loire*.

1 *Alise*, par M. Rossignol, p. 17 et 18.

Vercingétorix qui parle ait eu sa patrie mise à feu et à sang par les Romains mêlés de bandits Sicambres et de tous les meurtriers et pillards de bonne volonté[1] ? ni que ce Gaulois ait en lui un de ces cœurs si communs sur les murs d'Avaricum en face du *scorpion* romain (XXV) ? ni que cet homme ait sucé le lait d'une de ces mamelles que le *gladius* vient de transpercer avec les derniers nourrissons (XXVIII) ? Le vrai Vercingétorix eût-il dit froidement : Ils reviendront après avoir rassemblé de plus grandes forces et ils ne mettront plus aucune fin à la guerre... Il se fût écrié : Ils vont nous échapper ! Mais, en montrant Vercingétorix furieux, et impatient de vengeance, le narrateur eût laissé voir que César lui-même allait de ce pas sortir de la Gaule : les deux idées s'appelaient réciproquement ; et César ne se souciait pas sans doute d'attirer sur ce point l'attention du lecteur.

Mais il pouvait nous montrer sans inconvénient, et il nous montre en effet, les cavaliers gaulois exaltés jusqu'à la fureur. Il leur fait même prononcer un serment plein de forfanterie et très-peu naturel dans cette circonstance. Car comment admettre que, parmi cette même armée de ce même chef gaulois qui, campé à *quinze mille pas* d'Avaricum, savait à chaque instant du jour tout ce qui se passait au siège (XVI), on ne sache point ici, à *dix mille pas* des légions, qu'elles sont accompagnées d'une nombreuse cavalerie germaine ? Ni ce que vaut cette cavalerie germaine, qui a pesé si longtemps avec Arioviste sur la contrée même où se trouvent actuellement les armées ; cavalerie contre laquelle déjà précédemment celle de Vercingétorix a combattu avec désavantage devant *Noviodunum*[2] des Bituriges (XIII) ? En un mot, comment admettre que les cavaliers gaulois ne connaissent ni la valeur de la cavalerie germaine, ni la valeur et la discipline des légions, ni la force du bouclier qui les couvre, ni la puissance du *gladius* et du *pilum* qu'elles manient. Nous laissons donc de côté ce ridicule serment : nous en trouverons peut-être un autre plus loin, qui sera de meilleure forme et plus naturellement placé. Suivons ici le texte.

Le *lendemain*, la cavalerie gauloise ayant été répartie en trois corps, deux de ces divisions se montrent en ordre de bataille sur les flancs de l'armée romaine, la troisième commence à *barrer le chemin à l'avant-garde*.

Voilà donc, sans qu'on en puisse douter, *le chemin de la Province barré à César par Vercingétorix*. Voilà une armée romaine de plus de *dix légions*, conduites par le plus grand guerrier de Rome et accompagnées de cavalerie germaine, *arrêtée tout à coup par devant !* C'est bien l'événement le plus considérable que nous ayons vu jusqu'ici dans toute la guerre de Gaule.

Si subit qu'il paraisse, néanmoins nous eussions déjà pu le pressentir, en accordant plus d'attention au petit discours que l'habile narrateur vient de placer dans la bouche de Vercingétorix.

En effets on le voit, ce discours présente un raisonnement à deux termes, dont voici le premier : Si l'infanterie des Romains porte secours à leurs équipages, et

---

1 Écoutons l'écho du récit de ces cruautés sauvages, qui furent, sans doute, bien des fois racontées à Rome.

... *Cæde gaudentes Sicambri*.

C'est Horace qui nous renvoie ce mot. On sait qu'il parlait sa langue avec autant de perfection que l'auteur des Commentaires ; et cette expression montre assez avec quel élan, avec *quelle joie dans le carnage*, les Sicambres, appelés d'outre-Rhin par le grand guerrier de Rome, lui prêtèrent leur concours. Dignes aides d'une telle œuvre !

2 Peut-être *Nouan-le-Fuzelier*, en Berri.

s'arrête à cet effet, ils ne pourront pas continuer leur marche — *Si pedites suis auxilium ferant, atque in eo morentur, iter confici non posse*. — Ce qui revient à dire : *si les Romains s'arrêtent, ils ne continueront pas leur marche* ; et ne serait, de la part d'un autre auteur, qu'une simple naïveté ; et ce qui indubitablement, dans un récit de César, ne peut être qu'une habileté calculée.

Or, les soixante mille légionnaires de son armée ayant été autant de témoins intéressés à cet événement, et l'événement lui-même ayant été un fait considérable, un fait patent, nous devons apercevoir quelque part daos le récit tout au moins l'indication sommaire de la situation vraie. Regardons un peu plus loin, où se trouve le second terme du raisonnement. La proposition inverse de la précédente y est formulée de cette manière : Si, au contraire (ce qu'il croit plus probable), les Romains abandonnent leurs équipages, pour songer à leur salut, ils vont être dépouillés et des choses qui leur sont nécessaires, et de leur honneur ; — *Sin, id quod magis futurum confidat, relictis impedimentis, suœ saluti consulant, et usu rerum necessariarum et dignitate spoliatum iri*[1]. — Voilà donc enfin le gros mot apparaissant ici avec précaution : pour songer à leur salut. Reportons ce mot dans la première proposition, comme nous en avons le droit logiquement ; voici ce qu'elle devient : Si les Romains s'arrêtent, leur salut est en péril. Telle est donc la situation vraie, de l'aveu même de César.

Aussi, pour en voiler la gravité, a-t-il pris la précaution de donner à entendre, tout d'abord, qu'en sacrifiant ses équipages militaires, il pouvait sauver son armée. Mais est-ce bien là toute la vérité de la situation, telle qu'elle se présente de fait ? Le chemin est-il barré seulement aux équipages de l'armée ? Il est barré, de fait, à toute l'armée romaine. Les Gaulois sont là, comme on vient de le voir, *devant elle et sur ses deux flancs* ; ainsi ils sont disposés *en fer-à-cheval*, et l'avant-garde romaine vient donner dans *le fond de l'arc de ce fer-à-cheval* ; et si Vercingétorix parvient à maintenir cette barrière, on prévoit bien qu'il va affamer sur place l'armée de César, puisque telle est précisément sa tactique depuis le commencement de la guerre nationale. Concluons donc que, si l'armée romaine s'arrête, quelle que soit la cause de cet arrêt, son salut est dans un péril imminent, de l'aveu même du narrateur romain. Par conséquent, on peut et on doit présenter la situation réelle de la manière suivante. *C'est ici pour l'armée romaine une question de salut que de s'ouvrir de force le chemin de la Province*. Voilà ce qu'il était très-important de constater dans la pensée de César lui-même.

Et d'ailleurs, la stratégie de Vercingétorix, ce fait incontestable *qu'il est venu d'avance asseoir son armée sur le chemin où César devait passer*, ne démontre-t-il pas, à lui seul, avec un peu de réflexion, que le guerrier gaulois avait prévu, assez longtemps d'avance, et que César serait forcé de sortir de la Gaule et par où il en sortirait ? Ainsi, aucun doute n'est plus possible : *Vercingétorix a l'avantage sur César*. Par sa tactique il a forcé le terrible ennemi à se diriger vers la porte de sortie de la Gaule. Cela ne lui suffit point : il veut maintenant, par une habile stratégie, tenter de venger la malheureuse Gaule de tant d'atrocités qu'il y a commises, en y retenant les légions romaines pour les faire succomber par la faim.

---

1 Puis, au point de vue du style, on rencontre immédiatement ensuite le mot *nam*, un de ces liens artificiels du discours qui sont très-rares dans le langage de César, et auxquels il a recours dans les passages délicats à présenter, comme nous en avons déjà vu un remarquable exemple. — Il dit ici : *Nam de equitUms hostium, quin nemo eorum progredi modo extra agmen audeat*... (LXVI).

CHAPITRE QUATRIÈME. — LIEU OU VERCINGÉTORIX BARRA LE CHEMIN À CÉSAR. - BATAILLE. - LES GERMAINS DÉGAGENT L'ARMÉE ROMAINE : AUSSITÔT VERCINGÉTORIX SE PORTE À ALÉSIA : CÉSAR LE SUIT. - TRACES LOCALES DE CETTE BATAILLE.

§ I. — Coup d'œil orographique sur la traversée des monts Jura pour se rendre par la frontière du pays des Lingons chez les Séquanes du côté de la Province. Les trois points où Vercingétorix barre le chemin à César.

On a vu, dans notre notice géographique du volume précédent, la description des chemins primitifs par lesquels on pouvait franchir la chaîne des monts Jura. On vient de voir ci-dessus, dans l'examen géographique des voies qui mènent de la vallée de la Saône dans la région de la *Perte du Rhône* (par où César a envahi la Gaule), quel était le meilleur de tous les passages de ces montagnes, pour se rendre du pays des Lingons à la Perte du Rhône (seule porte par laquelle César puisse sortir de la Gaule). Et on vient de voir encore les raisons qui autorisent à présumer que Vercingétorix et César sont actuellement en face l'un de l'autre, non pas dans les plaines de la Saône, mais dans quelque passage des monts Jura, le Gaulois voulant tenter de couper la retraite au Romain. Il s'agit maintenant de préciser en quels lieux ils se trouvent l'un et l'autre.

Il est clair que, pour faire retraite sous les yeux de l'ennemi, César, qui connaissait bien cette région de la Gaule j a dû choisir le passage des monts Jura le moins difficile et le moins dangereux à suivre, c'est-à-dire celui où l'on entre à Lons-le-Saulnier (*Ledo*), ainsi que nous l'avons démontré ci-dessus. Il n'est pas moins clair que Vercingétorix, qui connaissait aussi bien que César la géographie de la Gaule — comme le constatent les dispositions stratégiques prescrites par lui sur divers points —, avait prévu d'un coup d'œil sûr que César, pour faire retraite du côté de la Province, serait forcé de prendre ce même chemin que nous venons de désigner ; et que, dans cette prévision, le chef gaulois était venu d'avance s'y poster avec son armée aux trois points stratégiques les plus convenables. Ainsi, à ces trois points, le passage devait être particulièrement difficile et dangereux pour l'armée romaine ; et, au contraire, les trois positions qu'occupaient les Gaulois devaient être très-fortes par elles-mêmes, et de plus, en cas de revers, leur retraite devait être assurée, comme l'exigeait la tactique nouvelle proclamée par Vercingétorix.

Or, de telles conditions respectives pour deux armées, sur les voies qui mènent du pays des Lingons vers la Province, ne sauraient se trouver qu'à la traversée des monts Jura ; et il y a particulièrement chance de les rencontrer à l'entrée même de ces monts. Nous allons donc tout droit là, pour y examiner les routes que César put suivre, et pour y reconnaître d'avance avec exactitude, non-seulement toutes les voies de passage, mais encore toute l'orographie de la contrée, dans l'espoir de découvrir ces trois positions qui furent occupées jadis par le défenseur de la Gaule.

Pour ne pas rester dans le vague, admettons comme point de départ de l'armée romaine Dijon (*Divio*), ville du pays des Lingons, près de laquelle nous venons de voir s'effectuer la jonction des deux corps d'armée de César et de Labienus. Portons nos regards sur la carte. — De ce point de départ, *pour se rendre* (conformément au texte des *Commentaires*) *par la frontière du pays des Lingons chez les Séquanes, et y être mieux à portée de secourir la Province*, il faut se diriger (si nous employons les dénominations actuelles) *par Saint-Jean-de-Losne, Lons-le-Saulnier. Orgelet, Arinthod, Izernore et le défilé de Nantua*, jusqu'assez près de la *Perte du Rhône*. Le trajet jusqu'à Lons-le-Saulnier se fait eu, pays de plaine ; les chemins n'y présentent aucune difficulté notable ; ils sont tous également faciles et sûrs ; le seul avantage des uns sur les autres tient à ce que, dans leur parcours, ils se rapprochent plus ou moins de la ligne droite.

Mais à Lons-le Saulnier se dresse tout à coup un immense obstacle : la chaîne des monts Jura, de soixante-dix kilomètres d'épaisseur, qu'il s'agit de traverser. Nous allons examiner avec soin par quels chemins cela est possible, et quel est le chemin le moins difficile pour une année faisant retraite ; car c'était probablement par celui-là que César voulait se rapprocher de la Province.

Dans notre notice géographique, en décrivant d'une manière sommaire la région méridionale de la chaîne des monts Jura, nous avons dit que le *massif occidental* de ces monts, qui s'étend de Lons-le-Saulnier à Pont-d'Ain, et qui sépare l'étroite vallée de l'Ain des vastes plaines de la vallée de la Saône, paraît avoir subi, à une époque primitive, un mouvement de conversion sur place. Il semblerait que ce Jura occidental, supposé initialement joint au reste des monts dans leur direction générale du nord-est au sud-ouest, ait été ensuite rompu dans la région de Lons-le-Saulnier, et qu'en même temps toute la masse de ce Jura occidental, depuis Lons-le-Saulnier jusqu'à Pont-d'Ain, devenue ainsi mobile autour du point de Pont-d'Ain considéré comme centre, aurait été, dans cette même région de Lons-le-Saulnier, écartée du reste des monts angulairement, tout d'une pièce, vers l'ouest, jusqu'à sa position actuelle, où l'extrémité rompue se trouve libre et située presque directement au nord du promontoire de Pont-d'Ain. Une seule des crêtes rocheuses de ce Jura occidental, celle qui longe la rivière d'Ain sur sa rive droite et constitue la berge occidentale de sa vallée, paraîtrait avoir suivi le mouvement sans se rompre, mais en s'infléchissant dans cette même région où les autres se sont rompues, et, par suite, avoir pris, au-delà de ce point d'inflexion, la direction intermédiaire qu'elle présente aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit de cette explication orographique, il est de fait que le massif occidental des monts Jura, entre Lons-le-Saulnier et Pont-d'Ain, au lieu de se diriger du nord-est au sud-ouest, comme l'ensemble de la chaîne, se dirige presque exactement du nord au sud ; et que, au lieu de rester continu et joint parallèlement à tout le reste de la chaîne, il s'en écarte angulairement à son extrémité nord, et se termine à Lons-le-Saulnier par une extrémité libre et abrupte.

Quant à la configuration générale du terrain, ce massif occidental ne diffère point des deux autres dans son ensemble. Considéré en dessus, il se présente sous la forme d'un long plateau accidenté, duquel s'élèvent des crêtes rocheuses, parallèles, séparées par des vallées dont la ligne de fond est presque horizontale : crêtes et vallées dirigées dans le sens général du massif lui-même, c'est-à-dire du nord au sud.

En sorte que le premier massif des monts Jura, du côté du pays des anciens Lingons, présente à Lons-le-Saulnier une extrémité abrupte où les vallées du

plateau supérieur sont béantes au nord sur la plaine, et où le plateau lui-même, irrégulièrement rompu, se termine soit par de vastes anfractuosités que les eaux météoriques ont profondément ravinées, soit, dans les intervalles de ces ravins, par des prolongements irréguliers qui constituent des promontoires sinueux, aplanis en dessus, et s'avançant au nord sur la plaine en forme de collines. Enfin, si l'on s'engage entre ces collines par le ravin le plus considérable, d'où sort le ruisseau appelé *la Vallière*, une fois qu'on est parvenu sur le plateau, il ne reste plus qu'une seule crête à franchir pour arriver dans la vallée de l'Ain. Or, cette crête est abordable et peut être franchie par trois cols différents : ou tout droit, par *Nogna*, ou à gauche, par *Mirebel*, ou à droite par *Orgelet*.

Lons-le-Saulnier est situé dans la plaine du nord, à la gorge du *grand ravin de la Vallière* et au pied du *promontoire de Montaigu*. — A la sortie de Lons-le-Saulnier, pour se diriger vers la Province, la meilleure route s'engage dans le grand ravin de la Vallière, où l'on rencontre bientôt le bourg de Conliége, et un peu plus loin le village de Revigny. La montée par ce grand ravin est d'abord à peine sensible, puis on monte davantage, puis, de plus en plus au-delà de Revigny, jusqu'à ce qu'enfin on arrive sur le plateau, à une croisée de chemins où l'on voit encore aujourd'hui un *oratoire*, et où se perpétue dans l'imagination populaire, par la tradition locale, le souvenir confus de terribles dangers encourus là jadis, au passage. On peut encore gravir en quelques autres points les versants du grand ravin de la Vallière pour arriver sur le plateau, mais plus difficilement. Ainsi, on y monte de Conliége, à gauche, par un ravin secondaire que commande la position de *Saint-Étienne-de-Coldre* ; on y monte de Revigny, à droite, par un autre petit ravin de la forme d'un demi-entonnoir ; enfin on y peut encore monter, un peu au-delà de Revigny, par un chemin qui mène au village de Publy, sur le plateau.

Signalons surtout un détail qu'il est important de ne pas perdre de vue, pour se bien rendre compte [.....][1] de César, à savoir qu'on peut également d'un autre côté parvenir sur le plateau de [.....], en rétrogradant de Conliége à Lons-le Saulnier, pour passer la colline de droite, à l'extrémité de laquelle est situé le village de *Montaigu*. En effet, cette colline étant [.....] d'une langue du plateau qui s'avance au [.....] la vallée ravinée de Moiron et Vermandois, située à l'occident, on peut, en remontant par cette dernière vallée, parvenir sur le plateau et dans le voisinage de l'oratoire, par plusieurs petits chemins locaux, notamment par Saint-Maur-des-Buissons. Mais il est bien plus difficile d'y monter de ce côté-ci ; il faut, pour ainsi dire, escalader la colline. Néanmoins, cela est certainement possible. On peut enfin gravir cette colline de [.....] à la pointe même du promontoire de Montaigu, puis comme la route actuelle d'Orgelet, suivre tout le long du faîte [.....] de cette colline jusqu'auprès de l'oratoire indiqué ci-dessus.

Du haut du plateau, de quelque côté qu'on y soit parvenu, il n'y a plus que deux chemins convenables pour gagner la vallée de l'Ain et poursuivre sa route dans la direction de la *Perte du Rhône* : l'un qui va, par *Nogna*, traverser l'Ain au pont de Poitte, et se continue ensuite par *Clairvaux*, Moirans, Jeurre, Dortan, *la Cluse* et le défilé de Nantua ; l'autre, qui se dirige *par Orgelet*, Arinthod, passe l'Ain à Thoirette, et suit, par Izernore, la Cluse et le même défilé. On peut communiquer de l'un à l'autre de ces deux chemins par une branche de traverse qui mène d'Orgelet à Moirans, en passant l'Ain à Brillat.

---

[1] Mots illisibles dans le texte [FDF].

Il existe bien à la rigueur un *troisième chemin* qui eût pu mener vers la Province. Celui-ci sort de Lons-le-Saulnier du côté de l'orient, laisse à droite le grand ravin de Conliége, va monter sur le plateau par une petite gorge qu'on trouve près de là dans les bois, franchit la berge de la vallée de l'Ain à Mirebel, passe l'eau à Pont-du-Navoy, gagne Champagnolle, puis Saint-Laurent, où il se divise en deux branches. La branche de droite mène à Saint-Claude, et de là à la *Perte du Rhône*, soit par Mijou, Chézeri et Lancranz ; soit par Dortan, la Cluse et le défilé de Nantua. La branche de gauche (aujourd'hui et grâce aux travaux d'art qui l'ont rendue praticable) mène dans le pays des Helvètes, par Morez, le col des Housses, la *vallée des Dapes* et le col de Saint-Cergues, ou le col de la Faucille. Mais c'était là, on le voit, un immense détour à faire, avec des difficultés énormes, et César n'eût pu songer à s'y engager sous les yeux de l'ennemi.

Toutefois, en prenant ce troisième chemin à Lons-le-Saulnier, on pouvait éviter la passe du grand ravin de Conliége et parvenir sur le plateau en tournant ce ravin du côté de l'est, pour gagner Mirebel et Pont-du-Navoy. Il fallait donc nécessairement garder la petite gorge par laquelle ce chemin y monte, si l'on voulait barrer tout passage à l'entrée des monts Jura en se ménageant partout l'avantage du terrain.

Or, à l'aspect de ces lieux, il devient évident que, si Vercingétorix a voulu barrer le chemin à César, il a dû choisir pour l'exécution de son projet le grand ravin de Conliége. Là, en effet, posté sur la crête du ravin, à plus de deux cent cinquante mètres d'élévation au-dessus de l'ennemi, et bordant toute cette crête, qui a la forme d'un fer à cheval — depuis Montaigu, situé à l'extrémité occidentale, jusqu'à Saint-Étienne-de-Coldre, situé à l'extrémité orientale et en face de Montaigu —, Vercingétorix gardait les trois voies de la Province, même celle de Champagnole, puisqu'il tenait sous sa main le passage de cette dernière voie indiqué plus haut.

Pour venir prendre position à cette entrée des monts Jura, après être parti de *Bibracte*, puis de *Cabillonum* (d'Autun, puis de Chalon-sur-Saône), Vercingétorix avait un chemin très-facile et convenablement détourné, à savoir par Louhans, Cuiseaux, Balanod, Loisia, Orgelet.

La petite ville d'Orgelet est située à un col de passage, au point culminant de la route la plus directe et la plus facile pour s'acheminer vers la Province. Tout faisait présumer que César se présenterait à ce point ; la position était forte par elle-même ; il fallait donc que Vercingétorix laissât là, derrière Orgelet, le gros de son armée, l'infanterie avec les bagages, et qu'il plaçât en avant de cette position sa cavalerie, qui devait attaquer les Romains. Ainsi nous admettons que l'infanterie de Vercingétorix était campée immédiatement derrière le col d'Orgelet. Le texte va nous apprendre qu'il y avait *un cours d'eau auprès du camp de l'infanterie gauloise* ; auprès d'Orgelet, il y a *la Valouse*. Pour fixer définitivement les idées, disons tout de suite que, selon nous, ce premier camp de Vercingétorix était placé sur la rive gauche de la Valouse, et qu'il occupait *les hauteurs de Montjouvent*, le long de la vieille route d'Arinthod.

La cavalerie, qui devait attaquer l'ennemi et lui barrer le passage, dut être postée en avant, c'est-à-dire au bord du plateau sur le grand ravin de Conliége, principalement à l'endroit où la voie, en sortant du ravin, se bifurque, pour aller passer ensuite par Nogna ou par Orgelet. Ainsi nous admettons que Vercingétorix avait fait prendre position à sa cavalerie un peu en arrière de la bifurcation, c'est-à-dire entre les deux voies, auprès du village appelé *les Poids-de-Fiole*.

Enfin il était indispensable sur ce terrain d'établir un troisième poste pour garder de près, soit la crête du ravin secondaire de Conliége, par où l'on peut assez facilement monter sur le plateau, soit la gorge par où y monte le troisième chemin dont nous avons parlé. La position naturellement indiquée pour ce troisième poste était celle de Saint-Étienne-de-Coldre. Un poste placé là offrait encore l'avantage de dominer au loin les plaines de la Saône, de voir arriver l'ennemi, de reconnaître ses forces, l'ordre de sa marche, et de distinguer d'avance au pied des monts sur quel point précisément il dirigeait ses plus grandes masses[1].

Le terrain étant ainsi étudié et reconnu, nous n'hésitons pas à conclure que, pour couper la retraite et intercepter tout passage à une armée qui, de la frontière da pays des Lingons, arrive dans la région de Lons-le-Saulnier, au pied des monts Jura, cherchant à traverser ces monts et à se rapprocher de la Province, il faut occuper trois positions, à savoir *les Poids-de-Fiole, Saint-Étienne-de-Coldre, Orgelet*, et qu'il suffit d'occuper ces trois positions pour barrer tout passage à cette armée.

Ainsi l'orographie de notre terrain explique clairement le fait que, pour barrer à César le chemin de la Province, Vercingétorix ait pris position sur trois points, et seulement sur trois points, — *trinis castris Vercingetorix consedit*[2].

César se borne à dire que Vercingétorix prit position sur trois points, à environ dix mille pas de l'armée romaine. Cela n'est ni bien explicite, ni bien lumineux. Cependant nous y trouvons une mesure de distance approximative qui a son prix, et dont il faut tenir compte. Cette donnée, appliquée à notre terrain, place l'armée romaine, en ce moment-là, à environ dix mille pas (environ quinze kilomètres) des Poids-de-Fiole, ou à cinq kilomètres nord de Lons-le-Saulnier, entre Montmorot et Bletterans.

§ II. — Bataille. Les Germains dégagent l'armée romaine : aussitôt Vercingétorix se porte à Alésia, César le suit.

Reprenons maintenant le récit au point où nous en étions.

Le lendemain, la cavalerie gauloise ayant été répartie en trois corps, deux de ces corps se montrent en ordre de bataille sur les flancs de l'armée romaine ; le troisième commence à barrer le chemin à l'avant-garde.

---

1 Était-ce encore de la cavalerie, ou de l'infanterie qui occupait la troisième position de Vercingétorix ? Le texte ne nous dit rien à cet égard ; mais la cavalerie seule va se montrer en trois divisions d'attaque : et il ne sera plus question que d'un seul camp de Vercingétorix, à savoir de celui qui était occupé par l'infanterie avec les bagages, et qui était placé en arrière du point d'attaque et près d'un cours d'eau. Par conséquent, on doit admettre que c'était encore de la cavalerie qui occupait cette troisième position.

2 Vercingétorix put craindre que César, au lieu de pénétrer dans les monts Jura à Lons-le-Saulnier, ne se détournât à droite, par la vallée de la Saône, pour aller entrer plus loin dans ces monts. Le chef gaulois aurait-il, dans la pensée de cette éventualité, posté un corps de troupes en observation au-dessus de Cuiseaux, *au sommet du mont Février*, qui domine toute la plaine de la Saône, et qui commande l'entrée des monts Jura par Balanod ? On y voit, en effet, aujourd'hui encore, une enceinte fortifiée que les antiquaires s'accordent à reconnaître comme étant *un ancien camp gaulois*.

Ainsi, le lendemain, la cavalerie gauloise campée sur le plateau, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le village des *Poids-de-Fiole*, s'avance au bord du grand ravin de Conliége par où arrivent les légions. Cette cavalerie, divisée en trois corps d'attaque, apparaît sur la crête du ravin aux yeux de l'armée romaine — *se ostendunt* ; — deux de ces corps s'étendent sur ses flancs : sur son flanc gauche jusqu'à Saint-Étienne-de-Coldre, sur son flanc droit jusqu'à Montaigu ; et le troisième corps, sur la grande route près de l'oratoire, commence à barrer le passage à l'avant-garde qui monte par *Revigny*.

Apprenant cela. César ordonne à sa cavalerie, divisée aussi en trois corps, d'avancer contre l'ennemi. On combat à la fois de tous les côtés. L'infanterie s'arrête, les équipages sont reçus entre les légions.

Si nous avions encore besoin d'être édifiés sur la simplicité du récit de César, il nous semble que nous devons l'être maintenant. *Qua re nuntiata* — à cette nouvelle. Ce texte nous en rappelle un autre, relatif au passage de l'Allier, et où il est dit que César apprend d'Eporedorix et de Virdumare que toute sa cavalerie a été emmenée par Litavic : les deux accidents sont rapportés avec la même simplicité. Ici donc César, qui est constamment informé de tout ce qui se passe dans les différentes cités de la Gaule, et surtout dans celle des Éduens où l'armée de Vercingétorix s'est rassemblée ; César, qui connaît les sentiments intimes des chefs de cette cité (bien que ces sentiments ne soient point de ceux dont on parle) ; lui qui sait à cinq cents lieues de distance tout ce qu'on fait à Rome ; ce même César ne sait pas qu'une armée ennemie de quatre-vingt-quinze mille hommes est là devant lui, et qu'elle y est venue pour lui barrer le chemin. Il faut qu'il s'y heurte, et qu'on vienne lui annoncer l'événement ! Il ne s'attendait donc point à rencontrer les Gaulois qui se trouvent là : double situation dont il se donne acte à lui-même devant l'histoire.

Qui pourrait penser maintenant ou que César *se rapprochait de la Province en marchant devant l'armée gauloise* ; ou que, poussé par quelque motif grave, comme eût pu être le manque de vivres, il tentait *de s'ouvrir un passage à travers cette armée*, puisqu'il ne savait pas qu'elle fût là ? Quoi de plus clair que ces mots : *se ostendant*.... *Qua re nuntiata*.... ? N'est-il pas, au contraire, démontré par cela même que César allait simplement se placer mieux à portée de secourir la Province, et que, tout surpris de cette rencontre imprévue, mais gardant son sang-froid ordinaire, il prit quelques dispositions et poussa lui-même à l'ennemi ? Quel art dans ces *Commentaires*, en apparence si simples, où tout est comme nu — *quasi veste detracta*, — dit Cicéron, en parlant du style ! Mais en peut-on dire autant des pensées du narrateur et des faits historiques rapportés par lui ?

Quoi qu'il en soit, nous acquérons déjà ici la certitude de ce fait, que *Vercingétorix a barré à César le chemin de la Province*, et même *à César faisant retraite*, puisque son armée fut arrêtée dans sa marche, *arrêtée par devant*, et qu'elle était *en ordre de retraite* ; comme il est facile de le constater ici même. En effet, les équipages cheminaient en avant des légions : cela est certain, puisqu'on les fit revenir entre ces légions ; or tel était l'ordre de retraite dans l'armée de César, ainsi que nous l'avons montré précédemment dans une autre discussion.

Le fait est même plus grave qu'il ne semblerait au premier aspect. Considérons bien toutes les expressions pittoresques qu'emploie César, lui qui décrit les choses avec tant de perfection, et qui avait tout vu, tout commandé à cette bataille mémorable. L'armée s'arrête dans sa marche, dit-il, les équipages sont

reçus entre les légions. Ainsi déjà tout au moins les équipages reculent ; et ce ne sont point les légions qui s'avancent, à droite et à gauche des équipages, pour aller porter secours à l'avant-garde et à la cavalerie ; ce sont bien les équipages qui rétrogradent pour se réfugier entre les légions, lesquelles sont encore à la place même où elles se sont arrêtées. Voyons la suite de ce début de la bataille.

Si, sur quelque point, *les nôtres* (les Romains) paraissaient avoir le dessous ou être poussés trop fortement. César commandait de charger de ce côté-là (voilà le *gladius* en jeu) et de se former en corps de bataille : ce qui ralentissait la poursuite des ennemis, et raffermissait le courage des nôtres par la confiance d'être secourus.

Reprenons : Si sur quelque point les nôtres (l'avant-garde et la cavalerie romaine) paraissaient avoir le dessous et être poussés trop fortement : — quelles expressions pleines de prudence ! Mais on entrevoit assez que réellement l'avant-garde et la cavalerie romaine pliaient —, *César commandait de charger de ce côté-là et de se former en corps de bataille*. Voilà donc que César fait soutenir sa cavalerie par ses légions ; ce qui, ajoute le narrateur, et *ralentissait la poursuite des ennemis, et raffermissait le courage des nôtres* par la confiance d'être secourus. — Ainsi aucun doute n'est plus possible : l'avant-garde et la cavalerie romaine ont eu le dessous au commencement de cette bataille, et elles ont lâché pied, puisqu'elles ont été poursuivies, et leur courage a été ébranlé, puisqu'il a été ensuite raffermi par le secours des légions ; et il a fallu ce secours des légions elles-mêmes avec leurs armes terribles, le *gladius* et le *pilum*, pour mettre un terme à l'élan de la cavalerie de Vercingétorix et à ce mouvement de recul et d'effroi de l'avant-garde et de la cavalerie de César. Mais les légions ne paraissent pas avoir pu faire reculer les Gaulois à leur tour ; car, si cela fût arrivé, César l'eût dit, et il ne dit absolument rien qui puisse le faire entendre. Or, tenir ainsi l'armée romaine arrêtée dans sa marche, sans qu'elle puisse parvenir à s'ouvrir un passage, lui barrer effectivement le chemin, c'était déjà la victoire pour Vercingétorix, du moins jusqu'à ce moment, puisque c'était atteindre son but déclaré : barrer le chemin à l'armée romaine, pour la retenir en Gaule et l'y affamer.

Combien de temps cet état de choses s'est-il prolongé, ou combien d'heures ce temps d'arrêt forcé dans la marche de César vers la Province a-t-il duré, à compter du commencement de la bataille ? César ne le dit pas positivement, mais il continue son récit en ces termes :

Enfin, les Germains, sur la droite de l'armée, étant parvenus à gagner le sommet de la hauteur, chassent les ennemis de cette position.

Rien n'est plus naturel que cette manœuvre décisive de la cavalerie germaine exécutée sur le terrain où nous sommes. En effet César, voyant devant lui et sur ses deux flancs la crête du grand ravin de Conliége et Revigny couronnée de Gaulois qui empêchaient son armée de monter sur le plateau, dut naturellement chercher à les faire attaquer par derrière, pour les débusquer de là. Or cette manœuvre était praticable ici à droite, et seulement à droite.

Il pouvait, en effet, renvoyer les Germains du côté de Lons-le-Saulnier, pour tourner la colline de Montaigu et la gravir, ou par Montaigu, ou par Vernantois, ou par Saint-Maur-des-Buissons ; puis, une fois qu'ils seraient parvenus au sommet, revenir, comme il est dit dans le texte, *sur la droite de formée romaine*, et chasser les ennemis de cette position. C'était là probablement le dernier espoir de César. Et il fallut sans doute aux Germains un certain temps pour exécuter

cette manœuvre, dans laquelle ils durent rencontrer de grandes difficultés de terrain et se heurter à plus d'un poste de troupes gauloises. L'expression du texte, *enfin* les Germains, — *tandem Germani*, — donnerait à penser que ce temps parut *long* à César, et qu'il était véritablement en grand péril (comme d'autres auteurs l'ont dit nettement), lorsque *enfin les Germains parurent sur la hauteur à sa droite, en chassèrent les cavaliers gaulois*, et le dégagèrent de cette position périlleuse.

Les Germains poursuivent les fuyards, *jusque auprès de la rivière, où Vercingétorix était en position avec ses troupes d'infanterie*, et tuent un bon nombre de ces fuyards. *Tous les autres cavaliers gaulois, ayant remarqué ce mouvement, craignent d'avoir la retraite coupée* et cherchent leur salut dans la fuite. *Il se fait de tous les côtés un grand carnage*. Trois Éduens, des plus nobles de leur cité, sont faits prisonniers et amenés à César : Cote, chef de la cavalerie, qui avait été le compétiteur de Convictolitave aux derniers comices ; et Cavarille, a qui, après la défection de Litavic, avait commandé l'infanterie[1] ; et Eporedorix sous les ordres de qui, avant a l'arrivée de César, les Éduens avaient fait la guerre a contre les Séquanes.

Voilà une description de bataille bien peu explicite pour une description de César, mais le terrain où nous sommes nous aidera peut-être à mieux distinguer les principaux faits indiqués par le narrateur. Constatons d'abord la parfaite concordance que présente la configuration de ce terrain avec les détails topographiques du récit.

Nous avons vu précédemment que Vercingétorix avait promis à ses cavaliers de tenir toutes ses troupes d'infanterie rangées en avant de son camp, — *copias se omnes pro castris habiturum*. — Nous voyons de plus ici que cette même place, où l'infanterie gauloise était rangée, se trouvait auprès d'une rivière. — *Fugientes usque ad flumen, ubi Vercingetorix cum pedestribus copiis consederat, persequuntur*. — Or le lieu où l'on voit aujourd'hui la petite ville d'Orgelet présente ces deux conditions indiquées dans le texte de César ; car ce lieu était à la fois et *en avant du camp de Vercingétorix* et *auprès d'une rivière, la Valouse*. C'était de plus une position excellente pour barrer le passage à l'armée romaine, car c'est le point culminant de la route, et c'est un col de passage entre le *mont d'Orgier* au nord-est, et l'extrémité d'une *longue colline* au sud-ouest. Enfin, cette position avait son front couvert par les marécages tourbeux de la Torreigne, marécages sans issue, formés de quelques veines d'eau qui vont s'imbiber ou s'évaporer au fond d'une cuvette de ce premier plateau des monts Jura. Ainsi, nous devons admettre que Vercingétorix avait établi son infanterie en bataille au col d'*Orgelet*, et qu'il occupait là une position parfaitement choisie à tous égards.

Le grand ravin de Conliége est situé directement au nord d'Orgelet, à onze ou douze kilomètres de distance. Si, d'Orgelet, on se tourne dans cette direction, on a à sa gauche des crêtes rocheuses, parallèles, qui courent du sud au nord sur le

---

1 Il s'agit ici sans doute de ces dix mille hommes d'infanterie éduenne envoyés comme auxiliaires au camp de César devant Gergovia, et que Litavic, chargé de les y conduire, avait tenté d'entraîner du côté des Arvernes. Le chef qui lui succéda dans le commandement de ce corps de Gaulois auxiliaires, étant ici dans l'armée de Vercingétorix, il n'est plus guère permis de douter que ces dix mille hommes d'infanterie éduenne, chefs et soldats, n'aient abandonné César au passage de l'Allier, en même temps que sa cavalerie éduenne lui était enlevée par Litavic.

plateau, et vont avec lui se terminer tout près de Lons-le-Saulnier. On a à sa droite la crête continue qui longe la rivière d'Ain et qui court aussi du sud au nord dans cette région. Car c'est précisément à l'est du ravin de Conliége que cette crête s'infléchit. Dans l'intervalle de cette dernière crête et des précédentes, on a devant soi la *plaine du Vernois* (autrement dite la *Romagne*), où s'étendent transversalement les *marécages de la Torreigne* ; au-delà desquels, et toujours dans ce même intervalle, s'élève sur le plateau un vaste mamelon isolé, qui se prolonge au nord jusque tout près du ravin de Conliége, et dont les deux versants latéraux contribuent à former, de part et d'autre, deux vallons par chacun desquels on communique d'Orgelet avec le ravin de Conliége, ou réciproquement.

Si donc les cavaliers gaulois qui bordaient le ravin de Conliége se sont retournés et repliés au plus vite sur la position de Vercingétorix, ils ont eu pour s'y rendre deux voies à choisir : ou le vallon qui était à leur droite, dans lequel on voit aujourd'hui les villages de Saint-Maur à l'entrée, et de Saint-Georges à la sortie ; ou bien le vallon qui était à leur gauche, dans lequel on voit les villages des Poids-de-Fiole, à l'entrée, et de Dompierre, à la sortie. Le mamelon lui-même s'abaisse du côté d'Orgelet, et vient se perdre dans la plaine du Vernois entre Dompierre et Saint-Georges. Il est boisé et présente, à cette extrémité, où, de part et d'autre, les deux vallons débouchent sur la position d'Orgelet, le nom remarquable de *Bois d'Italie*[1].

De telles conditions de terrain expliquent le texte de César d'une manière bien claire et bien naturelle. En effet il est clair que les Germains, après avoir poursuivi, depuis Saint-Maur jusqu'à Saint-Georges, les cavaliers gaulois qui s'enfuyaient *sur la droite de César*, — *ab dextro latere*, — eussent pu, de Saint-Georges, revenir par Dompierre et les Poids-de-Fiole sur les autres cavaliers gaulois (qui se trouvaient encore alors et en face et sur la gauche de César), pour les charger par derrière pendant que les Romains les attaquaient par devant ; et, dans ce cas-là, il est clair que ces derniers cavaliers se fussent trouvés pris entre deux attaques, ou enveloppés, comme il est dit dans le texte, — *ne decumvenirentur veriti*. — Evidemment encore, ces derniers cavaliers gaulois' en voyant que, du côté de Saint-Maur, les Germains s'engageaient dans le vallon de droite à la poursuite des fuyards, — *Qua ra animadversa*, — et tous pouvaient voir cela des divers points où ils combattaient, — durent aussitôt craindre d*avoir la retraite coupée à Dompierre ; et, dans cette crainte, dit César, ils cherchèrent leur salut dans la fuite, — *se fugæ mandant*. — Les uns durent tâcher de gagner par le vallon de gauche la position d'Orgelet, et de parvenir avant les Germains dans la *plaine du Vernois* ; les autres durent se jeter par Nogna dans la *Combe d'Ain* (vallée de l'Ain), en face de Clairvaux, d'où ils purent encore gagner par un chemin détourné la position d'Orgelet ; enfin ceux de ces cavaliers gaulois qui se trouvaient auprès de *Saint Etienne de Coldre* purent aussi, de leur côté, s'enfuir dans la Combe d'Ain par la voie, de Champagnole, c'est-à-dire dans la direction de Pont-du-Navoy et de *Monnet*, pour rallier encore l'armée gauloise ou par la vallée de l'Ain ou par les petits chemins des montagnes.

Remarquons surtout à quel point l'état des lieux du ravin de Conliége s'accorde avec les expressions employées par César, lui qui emploie toujours l'expression propre et pittoresque. De l'endroit où ils se trouvaient au début de la bataille, les

---

1 Voir ce nom inscrit à cette place sur la carte de l'État-Major, qu'on a sous les yeux.

Romains ont vu les cavaliers gaulois se montrer tout à coup sur leurs deux flancs (*se ab duobus lateribus ostendunt*), en même temps que d'autres barraient le passage à l'avant-garde ; ainsi les Romains se trouvaient alors dans un bas-fond, sinon ils eussent aperçu l'ennemi de plus loin. Puis, sur la droite, les Germains ont trouvé moyen de gagner la hauteur (*summum jugum nacti*), et en ont chassé les cavaliers gaulois ; ceux-ci étaient donc sur une hauteur. En même temps, les autres cavaliers gaulois ont vu les Germains poursuivre au loin les fuyards (*qua re animadversa*) ; donc les Germains et tous les cavaliers gaulois étaient en ce moment *sur des hauteurs continues et de la même élévation*, c'est-à-dire sur un plateau. Donc y au début de la bataille, l'armée romaine se trouvait *dans un bas-fond*, configuré en cul-de-sac et dominé de trois côtés par un plateau échancré en forme de fer à cheval, et occupé d'avance par les cavaliers gaulois. Telle est exactement la configuration des lieux au grand ravin de Conliége.

César dit ensuite que il se fait de tous les côtés un grand carnage, — *Omnibus locis fit cædes*, — Voilà un langage bien laconique ! C'est constater en somme un résultat, mais non expliquer les péripéties variables de ce fait de guerre si considérable et si important,

Omnibus locis fit cædes ! — Quels sont tous ces lieux où se fait le carnage ? Et que doit-on entendre ici ? Les cavaliers gaulois mis en déroute n'ont-ils pu fuir assez vite pour échapper au carnage ? ou bien sont-ils revenus à la charge ? Les légions ont-elles pris part à l'action et ont-elles chargé ces cavaliers gaulois à la course ? Ont-elles poussé jusqu'à l'infanterie de Vercingétorix ? Ce *carnage fait de tous les côtés* donne à croire plutôt que les cavaliers gaulois de l'aile droite et du centre, après s'être d'abord enfuis de leur position au bord du grand ravin de Conliége, ne se sont pas tenus pour définitivement vaincus ; il paraîtrait qu'ils se sont retournés et qu'ils ont opposé une résistance énergique aux Romains, après le succès des Germains qui était venu leur faire craindre d'être pris à revers.

En effet, on a vu que d'abord ces cavaliers gaulois attendaient les Romains comme dans une embuscade ; ainsi leurs chevaux étaient frais, tandis que ceux de l'armée romaine étaient déjà fatigués de la marche. Les cavaliers gaulois occupaient la hauteur ; ainsi ils avaient l'avance sur les cavaliers ennemis, qui ont dû au préalable gravir la hauteur : nouvelle fatigue pour les chevaux de ces derniers. Enfin les cavaliers gaulois avaient l'avantage de connaître parfaitement le pays. Donc, en définitive, s'ils eussent fui à fond de train, sans se retourner à aucune distance pour combattre, ils eussent échappé au carnage. Par conséquent, selon toute probabilité, les cavaliers de Vercingétorix, après s'être d'abord élancés en arrière de leur première position, de crainte d'y être enfermés entre les Romains et les Germains, ont ensuite fait volte-face et ont combattu avec acharnement, et ce carnage même en est la preuve incontestable.

Le carnage dont il est parlé doit donc avoir eu lieu principalement, d'après la disposition du terrain : 1° sur le plateau en arrière du bord du ravin, *aux environs des Poids-de-Fiole, de Publy et de Saint-Étienne-de-Coldre* ; ensuite : 2° dans *cette partie de la Combe d'Ain*, où l'on arrive soit par Mirebel au nord, soit par Nogna au sud ; 3° dans la *Romagne* ou *plaine du Vernois*, qui s'étend devant la position d'Orgelet. C'est dans ce dernier lieu que la lutte a dû être la plus acharnée, car Vercingétorix y était en personne avec toute son infanterie, et il s'y trouvait dans une position dominante, son front couvert par un marais, son flanc droit appuyé au versant rapide d'un mont très-élevé, et son flanc gauche appuyé à une haute colline, escarpée et abrupte du côté de l'ennemi. Nous allons voir bientôt dans le texte que César lui-même avec les légions était

effectivement devant cette position de Vercingétorix au moment où le chef gaulois la quitta.

Ces considérations nous autorisent à admettre que ce fut devant la position d'Orgelet qu'eut lieu le plus grand carnage de cette sanglante bataille, et que Vercingétorix y tenta vigoureusement de barrer à César le chemin de la Province. Nous présenterons ci-après des témoignages d'un autre ordre qui seront de nouvelles preuves à l'appui de cette même conclusion.

Après que toute sa cavalerie eût été mise en fuite, Vercingétorix, à l'endroit où il avait rangé son infanterie en avant de son camp, la ramena en arrière, et du même mouvement se mit en marche pour *Alésia*, qui est un *oppidum des Mandubiens*, en donnant l'ordre que les bagages fussent promptement évacués du camp et le suivissent de près. — César, ayant fait placer les bagages à l'écart, sur une colline voisine, et laissé deux légions pour les garder, le suivit tant que la durée du jour le permit, et tua environ trois mille hommes de son arrière-garde ; le lendemain il campa devant Alésia.

Ce mouvement de Vercingétorix est également très-clair à comprendre sur notre terrain. Considérons la suite des faits. D'abord le chef gaulois, pour soutenir sa cavalerie, avait fait avancer derrière elle son infanterie, qu'il avait rangée en bataille à Orgelet ; puis un des trois corps de cette cavalerie gauloise ayant été repoussé par les Germains, sur la droite, depuis le ravin de Conliége jusque sur la position d'Orgelet, immédiatement les deux autres corps de cavalerie ont pris la fuite. Ensuite un grand carnage a eu lieu de tous les côtés. Enfin, soit que Vercingétorix, selon sa tactique, n'ait pas voulu engager toute son armée et courir la chance d'une bataille générale, soit qu'il ait eu quelque autre motif d'agir ainsi (ce que nous examinerons bientôt), il a pris le parti de se retirer de la position d'Orgelet et de ramener son infanterie en arrière vers son camp établi sur les hauteurs de Montjouvent ; et, sans s'y arrêter, donnant l'ordre que les bagages le suivissent de près, il s'est mis en marche pour *Alésia* : marchant ainsi devant César par la vieille route d'Arinthod.

Remarquons bien que Vercingétorix est parti de la position qu'il occupait durant la bataille aussitôt qu'il a vu sa cavalerie en fuite, mais qu'il est parti *sans fuir* lui-même avec son infanterie. S'il eût fui, toute l'armée romaine l'eût vu fuir, et certainement César l'eût dit. Le texte de César dit simplement que il se mit en marche pour Alésia. — *Protnuisque Alesiam iter facere cœpit*, — sans s'arrêter un instant *jusqu'à destination* (*protinusque*, et *porro tenus*, et en avant jusqu'à). Vercingétorix laisse même à d'autres le soin d'amener les bagages ; pour lui, sa grande affaire c'est d'arriver à temps avec son armée au but qu'il a marqué dans sa pensée, à *Alésia*. Voilà ce que nous dit César ; nous pouvons donc rendre en français l'esprit du texte latin par cette expression : *Vercingétorix court à Alésia*. Il y court comme un chef qui n'aurait point renoncé à son projet, mais qui se hâterait d'aller occuper une autre position pour tenter une seconde fois de l'exécuter. César n'explique nullement pourquoi Vercingétorix part de cette première position qu'il occupait avec son infanterie, ni pourquoi il se porte ainsi à *Alésia* sans perdre un instant. Nous allons interroger les lieux, et peut-être répondront-ils à ces deux questions importantes.

Interrogeons d'abord le terrain où nous sommes, examinons ce terrain et cherchons pourquoi Vercingétorix quitta sa position d'Orgelet quand il vit que toute sa cavalerie avait été mise en fuite.

Lorsque le chef gaulois occupait les trois positions de Saint-Étienne-de-Coldre, des Poids-de-Fiole et d'Orgelet, il gardait toutes les voies de la Province avec avantage de son côté. Mais, une fois sa cavalerie mise en fuite et la voie de Moirans devenue libre, d'une part, César eût pu se rendre à la *Perte du Rhône* par cette voie ; d'une autre part, il eût pu venir attaquer Vercingétorix au col d'Orgelet de deux côtés à la fois, par devant et par derrière. En effet, il y arrivait directement du côté du nord et il pouvait envoyer deux ou trois légions tourner cette position par la vallée de l'Ain, pour l'attaquer du côté du sud, et pour s'emparer du camp des Gaulois. Ainsi, dès que la cavalerie gauloise eut pris la fuite, Vercingétorix ne barrait plus le passage à César, et il se trouvait lui-même dans une position compromise. Cela explique pourquoi le défenseur de la Gaule, avec une infanterie qui précédemment avait eu l'avantage sur celle de César à Gergovia, n'est pas demeuré un moment de plus dans sa position d'Orgelet, bien qu'elle fût assez forte pour qu'il y pût tenir tête à l'ennemi.

Mais cela ne suffit pas ; on peut encore se demander pourquoi Vercingétorix avait rangé là son infanterie en bataille, non tout près, mais très-loin de sa cavalerie. — *Germani fugientes usque flumem, ubi Vercingetorix cum pedestribus copiis consederat, persequuntur*. — On peut penser que l'adjonction de ces quatre-vingt mille fantassins à ces nombreux cavaliers gaulois, postés au bord du ravin de Conliége, eût pu suffire avec eux pour arrêter invinciblement les Germains et les Romains. Admettons cela. Admettons même que chaque soldat de l'armée de Vercingétorix fût un héros bien déterminé à ne point lâcher pied (comme se montra, près de Lutèce, chaque soldai de l'armée de Camulogène) ; mais évidemment leur chef, en rangeant son infanterie avec sa cavalerie à la crête du ravin de Conliége, eût manqué à sa tactique arrêtée et proclamée d'avance, il eût engagé toute son armée. Voyons dans quelles conditions respectives.

C*est encore ici qu'on peut apercevoir le génie et la sagesse du grand homme de guerre qui guidait nos aïeux dans cette lutte suprême pour la liberté. Considérons, en effet, une conséquence forcée de l'avantage que donnaient aux Romains le *gladius*, le *pilum*, le casque, la cuirasse, le bouclier. Il était absolument impossible aux fantassins gaulois (comme on l'a pu voir dans notre premier volume) de résister de plain-pied aux légions. Nous les avons vus, il est vrai, auprès d'Avaricum pendant que Vercingétorix avec la cavalerie était allé fondre sur les fourrageurs romains, tenir ferme, même sans chef, devant César en personne à la tête des légions ; mais ces fantassins gaulois étaient couverts par un marais de 14 mètres environ de largeur. Nous les avons vus précipiter les légions au versant du mont de Gergovia ; mais là ils occupaient la hauteur. Ici pareillement, il est vrai, les fantassins gaulois eussent occupé la hauteur au bord du ravin de Conliége ; et de même au col d'Orgelet, sur le terrain où Vercingétorix lés avait rangés en bataille, nous voyons qu'ils occupaient la hauteur ; et, de plus, qu'ils avaient par-devant eux le marais de la Torreigne ; ils eussent donc pu y tenir ferme contre les légions. Oui, mais eussent-ils pu y tenir ferme *longtemps* ? Non, s'ils n'avaient pas auprès d'eux l'eau nécessaire pour environ quatre-vingt-quinze mille hommes et les chevaux. Or, il ne s'en trouvait la quantité nécessaire ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux positions. Car, bien que l'eau soit abondante dans le voisinage d'Orgelet, il eût fallu, pour en user, descendre au bas-fond de la Torreigne ou au bord de la Valouse, et là, combattre de plain-pied avec les légions qui eussent cerné la position des Gaulois par devant et par derrière. Cela suffisait, on le voit, pour que l'infanterie de Vercingétorix fût inévitablement détruite au col d'Orgelet, s'il eût persisté à tenir ferme dans cette position.

Qu'on veuille bien arrêter un peu sa pensée sur cette considération qui est capitale : *Une armée qui ne peut combattre l'armée ennemie de plain-pied est nécessairement paralysée*. Il faut, en effet, qu'elle se tienne constamment sur les hauteurs, et elle ne saurait y rester longtemps, faute d'eau à boire. L'eau a joué un très-grand rôle dans toutes les guerres de César. Lorsqu'une armée refusait le combat de plain-pied et se tenait sur les hauteurs, il l'attaquait par la soif (comme nous aurons bientôt l'occasion de le démontrer dans une discussion importante). Mais c'est surtout dans la guerre de Gaule que l'action de la soif a été pour César un moyen d'une grande puissance, précisément parce que les troupes de nos aïeux étaient presque en totalité de l'infanterie. Ils en mirent sur pied contre les Romains des masses énormes, mais comparativement ils n'eurent que bien peu de cavalerie, et on a pu remarquer, dans un passage précédent du récit de César, que Vercingétorix avait déclaré que les troupes d'infanterie qu'il avait eues à Gergovia lui suffisaient, et que, ce qu'il loi fallait en surplus, c'était seulement des renforts de cavalerie (LXIV). En effet, à quoi pouvait lui servir l'infanterie en rase campagne, puisque (l'on ne saurait trop le répéter) il était absolument impossible à l'infanterie gauloise de résister de plain-pied aux légions ? C'est là, on le voit, un point fondamental pour l'intelligence de toute la guerre de Gaule et qui nous explique très-bien en particulier pourquoi Vercingétorix est parti de sa position d'Orgelet, où César eût pu couper l'eau à son armée, ce qui eût entraîné infailliblement sa destruction, quel que pût être le courage de cette armée gauloise.

Le texte dit que, dans le moment même où Vercingétorix quitta sa position près du cours d'eau pour se porter en toute hâte à Alésia, *César, faisant placer les bagages des légions à l'écart sur une colline voisine, le suivit*. César était donc à ce moment-là devant la position de Vercingétorix ; par conséquent, la colline dont il s'agit doit se trouver à la fois *et tout près* de cette position, *et à l'écart de la route*. Or il est bien facile sur notre terrain de la retrouver aujourd'hui : car il n'y a, au voisinage de la position d'Orgelet et à l'écart de la route qui y passe, qu'une seule colline qui ait pu recevoir des bagages, et le souvenir des légions de César y est resté dans le nom même d'un village situé au pied, *Seiséria*, — *castra Cæsarea*, — camp de César[1].

Ainsi, une fois la route libre au ravin de Conliége, César, en continuant d'avancer sur la gauche avec les légions et les bagages, était arrivé en face de la position occupée par Vercingétorix avec son infanterie, *en avant de son camp et auprès d'une rivière* ; de même que déjà, dans la première phase de la bataille, les Germains de leur côté, *sur la droite de César*, étaient arrivés à la suite des fuyards en face de cette même position de Vercingétorix. Ainsi, il doit exister deux voies, à partir du lieu où commença la bataille, pour venir aboutir l'une et l'autre devant la position où était rangée l'infanterie gauloise. Sur notre terrain,

---

1 Nous adoptons pour ce nom l'orthographe de la carte de Cassini, qui est la plus ancienne, et qui conserve mieux la trace du nom latin, *Cæsar*. On voit que la carte de l'État-Major porte *Sézéria*.
La colline de Seiséria est située tout près d'Orgelet, du côté de l'ouest, et domine la route transversale qui vient de Chalon-sur-Saône par Cuiseaux. Les deux légions, environ 12.000 hommes, laissés là par César, sur son flanc droit, tandis que tous les ennemis dont il est parlé se trouvaient par-devant lui, sembleraient confirmer l'idée que nous avons exprimée ci-dessus, dans une note concernant *le camp gaulois du mont Février*, à savoir que : peut-être Vercingétorix, en venant prendre position dans les monts Jura, aurait laissé au sommet du mont Février un corps de troupes en observation sur la plaine de la Saône.

les deux voies qui se dirigent, l'une, du débouché supérieur du ravin de Conliége par les Poids-de-Fiole et Dompierre, l'autre, de la crête occidentale de ce ravin par Saint-Maur et Saint-Georges, pour aboutir l'une et l'autre en face de la position d'Orgelet, rendent très-bien compte, on le voit, de ce double fait, que les Germains sur la droite et les légions sur la gauche soient arrivés, de part et d'autre, devant la position où Vercingétorix avait rangé son infanterie en bataille.

Quant à la position de Montjouvent, où dut camper l'infanterie de Vercingétorix, elle explique aussi très-bien comment il a pu, de là, sans courir la chance d'engager toute son armée, prendre l'avance avec son infanterie pour gagner au plus vite Alésia, en ordonnant que ses bagages le suivissent de près sous la protection d'une arrière-garde. En effet, cette position de Montjouvent est un petit plateau, accidenté, assez vaste pour avoir pu recevoir facilement toute l'armée gauloise,-et qui couronne une colline isolée, le *mont de la Fâ*. Ce petit plateau est situé au sud, en face et au niveau de la position d'Orgelet, dont il est séparé par une vallée encaissée et profonde, où coule la Valouse, qui contourne et baigne sa base. Il est ainsi isolé de tous les côtés, sauf du côté méridional, où l'on peut facilement communiquer de plain-pied avec une sorte d'isthme y attenant, et où passe la route d'Alésia que Vercingétorix vient de prendre. Des trois autres côtés, le camp gaulois était inabordable, tant le versant du mont est rapide ou abrupte. Pour gagner cette position, à partir d'Orgelet, le chemin, après être descendu jusqu'à la rivière et l'avoir passée, remonte tout droit le long du flanc oriental de ce petit mont, par une rampe encore assez rapide et que le plateau commande depuis le bas jusqu'en haut. De sorte que, en barrant ce chemin dans la partie supérieure (entre les villages de Nermier et de Sarrogna), l'arrière-garde de l'armée gauloise a certainement pu arrêter la marche de l'armée romaine pendant quelques heures.

Ainsi l'orographie de la contrée et l'orientation des lieux, le témoignage archéologique présenté par le nom de *Seiséria*, le caractère topographique présenté par la Valouse, — *ad flumen*, — et les conditions stratégiques présentées soit par la position d'Orgelet, soit par le plateau de Montjouvent, où dut camper Vercingétorix, constatent, par leur réunion autour du col de passage où l'on voit aujourd'hui la petite ville d'Orgelet, que Vercingétorix y avait pris - position à ce col même avec ses troupes d'infanterie. Par conséquent, César s'est trouvé là en face de lui, et l'un et l'autre sont partis de là, pour se rendre par le même chemin à *Alésia* : Vercingétorix avec son armée ayant l'avance sur César ; César le suivant et harcelant son arrière-garde avec toute sa cavalerie et huit légions, après avoir laissé deux légions à la garde des bagages sur la colline de *Seiséria*.

La détermination certaine du théâtre de cette bataille d'où sont partis Vercingétorix et César, l'un à la suite de l'autre, pour se rendre à Alésia, est une donnée fondamentale dans la recherche de l'*oppidum d'Alésia*, qu'il est si important de reconnaître avec certitude. C'est pourquoi ici, par exception et avant de reprendre le fil du récit, nous allons examiner tout de suite, sur le terrain où nous sommes, un dernier groupe d'éléments démonstratifs à l'appui de celte détermination. On a vu jusqu'à présent la concordance de ce terrain avec toutes les *indications géographiques* et avec tous les *détails topographiques* du récit de César ; constatons maintenant les *témoignages archéologiques* et les *indices de bataille* que ce même terrain présente, et qu'il présente exactement aux places où l'on doit les rencontrer d'après les indications fournies par les *Commentaires*, ce qui complétera notre démonstration.

§ III. — Traces locales de cette bataille.

Le texte de César avait d'abord simplement énoncé que Vercingétorix prit position sur trois points, — *trinis castris Vercingetorix consedit* ; — mais ensuite, dans une autre partie de son récit, César ajoute que le chef gaulois commença à barrer le passage à l'armée romaine, — *a primo agmine iter impedire cœpit* ; — et, sur cette donnée stratégique' l'orographie du pays nous a désigné obligatoirement les trois points occupés par Vercingétorix pour barrer aux légions le chemin de la Province, à savoir : les Poids-de-Fiole, Saint-Étienne-de-Coldre et Orgelet.

Vercingétorix, après le désastre d'Avaricum, fut le premier chef qui apprit aux Gaulois à fortifier leur camp, et les détermina à adopter ce moyen de sécurité, — *primumque eo tempore Galli castra munire instituerunt* (XXX), — au lieu de trop compter sur leur bravoure, et, comme l'avaient dit leurs aïeux à Alexandre le Grand, de *ne craindre que la chute du ciel*[1]. Nous devons donc trouver des traces de camp retranché sur les lieux où campa Vercingétorix pour barrer le chemin de la Province, et principalement aux positions les plus avancées du côté où arrivait l'ennemi, c'est-à-dire à Saint-Étienne-de-Coldre et aux Poids-de-Fiole.

Or, premièrement, *à Saint-Étienne-de-Coldre*, se voient les traces d'un camp retranché, qui est bien connu des antiquaires sous le nom de *camp de Conliége*, et qui est considéré comme étant un camp gaulois[2]. Ce serait donc là une des trois positions occupées par Vercingétorix pour barrer le chemin à César.

Secondement, il se trouve près du village des Poids-de-Fiole un long tertre entouré de vestiges de fortifications, et qui a été signalé par plusieurs savants sous le nom de *camp des Poids-de-Fiole*.

De plus, dans ce village même, il existe, de temps immémorial, des *puits singuliers*, qui sont un véritable monument archéologique, par leur nombre, par leur rapprochement et par leur forme exceptionnelle, et d'où le village parait avoir tiré son nom. Ces puits sont garnis de pierres comme les puits ordinaires ; mais, pour leur forme singulière, on ne saurait mieux les comparer qu'à des cuves (telles que celles où l'on fait le vin) qu'on aurait enfoncées en terre, jusqu'à n'en laisser paraître au dehors que ce qu'il faut pour représenter la margelle d'un puits ordinaire. *Ceux-ci ont à l'orifice deux ou trois mètres de diamètre, et de là vont en s'élargissant de plus en plus jusqu'à l'eau, dont le niveau n'est guère qu'à m mètre de profondeur dans le sol, car on peut la toucher avec le bout dune canne*. Cette eau est verte, mais excellente, et tous les habitants du village en font usage ; ils n'en ont point d'autre. Ces puits ressemblent donc à d'immenses coupes, vases qu'on appelait en latin (pour ne pas remonter au grec) *phialœ*, d'où notre mot français *fiole*. Un puits s'appelle, dans le langage traditionnel du pays, un *poids*, et pour dire *boire*, souvent on dit *fioler*. Ainsi tout porte à penser que cette vieille expression *Poids-de-Fiole* signifie *puits en forme de coupe*, et que le

---

1 Strabon, *Géographie*, livre VII.
2 *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, première série, t. VI, p. 13.

village où on les voit a tiré son nom de cette forme si remarquable de tous ces puits antiques auprès desquels il fut établi.

Ces puits antiques ne sont plus aujourd'hui qu'au nombre de cinq, très-rapprochés les uns des autres, sans aucun ordre régulier dans leur position. On s'accorde à dire qu'autrefois il en existait encore plusieurs autres, tout à fait semblables, placés de même très-près de ceux-ci, et qu'on a comblés. En considérant que de tels puits, de chacun desquels plusieurs hommes à la fois pouvaient facilement tirer de l'eau, sont groupés en tel nombre au bas du tertre où fut établi le *camp des Poids-de-Fiole*, on est porté à penser que ces puits eux-mêmes furent établis là avant le village et en même temps que ce camp retranché, afin de pouvoir abreuver à la fois un grand nombre d'hommes et d'animaux, et à induire de là que le camp lui-même fut occupé jadis par de la cavalerie. Du reste, cette opinion n'est, point nouvelle : divers savants l'ont déjà émise ou admise, en se fondant sur ces mêmes considérations que nous venons de présenter. En conséquence de cela et de tout ce qui précède, nous nous croyons autorisé à conclure ici : d'abord, d'une part, que la cavalerie de Vercingétorix a campé aux Poids-de-Fiole, et que ce lieu fut une deuxième position où le chef gaulois vint s'établir d'avance pour barrer le passage à César ; puis, d'une autre part, que ce même lieu présente ainsi un témoignage archéologique dont la signification ne peut guère être contestée et que nous retrouverons ailleurs.

Quant à la troisième position occupée par Vercingétorix, *les hauteurs de Montjouvent*, en arrière d'Orgelet et sur la rive opposée de la Valouse, position où il se trouvait en personne avec son infanterie et les bagages, nous n'y découvrons, il est vrai, aucune trace de camp régulièrement fortifié. Mais il est facile de se convaincre, à la vue des lieux, que des retranchements eussent été là tout à fait superflus. Remarquons, en effet : 1° que Vercingétorix n'avait point l'intention de tenir ferme dans cette position de Montjouvent, et qu'il se trouvait là par derrière sa cavalerie, qui le couvrait au loin du côté des ennemis ; 2° que les hauteurs de Montjouvent sont déjà naturellement une position extrêmement forte, escarpée de toutes parts, sauf d'un seul côté, dont nous parlerons ci-après ; 3° que l'infanterie gauloise, qui était si nombreuse, dut nécessairement avoir beaucoup de monde à portée de l'eau, au bord de la rivière, d'où elle pouvait se masser en un instant au col d'Orgelet, dès que l'approche de l'ennemi serait signalée par la cavalerie gauloise postée en avant. On peut donc dire qu'une enceinte fortifiée eût été tout à fait inutile à Vercingétorix sur les hauteurs de Montjouvent. L'absence de traces d'un camp retranché dans ce lieu n'est donc pas en opposition avec le fait que Vercingétorix ait eu là son troisième camp, où se trouvaient toute l'infanterie et les bagages.

D'ailleurs, en démontrant, comme nous comptons l'avoir fait déjà et comme nous le confirmerons encore ci-après, que cette position voisine d'une rivière (*ad flumen*), où Vercingétorix avait rangé son infanterie en avant de son camp (*pro castris*) pour soutenir sa cavalerie, était bien le col d'Orgelet, par là même nous avons démontré que le camp de cette infanterie occupait *en arrière les hauteurs de Montjouvent*, qui seules de fait se trouvent à la fois et *en arrière du col d'Orgelet, et convenables* pour y établir un corps d'infanterie, à portée de l'eau nécessaire. De même encore tout ce qui démontre que César est parti du pied de la colline de Seiséria pour suivre Vercingétorix à Alésia, et aussi tout ce qui va démontrer qu'on s'est battu avec acharnement devant Orgelet, entraîne comme conséquence du récit de César que l'infanterie gauloise était campée sur les hauteurs de Montjouvent. En effet, on l'a vu, et ce *camp* et la *position militaire*

où cette infanterie gauloise fut rangée en bataille, et la *colline* où César plaça ses bagages à l'écart de la route avec deux légions pour les garder : voilà, sans qu'on puisse en douter, trois points qui étaient, chacun, rapprochés des deux autres sur le terrain où se termina la bataille, et qui s'y trouvaient tous les trois dans une certaine situation respective, par rapport à la route que suivirent Vercingétorix et César. La *colline* était à l'extrémité du champ de bataille sur la route d'Alésia et un peu à l'écart de cette route ; puis les deux autres points venaient à la suite sur cette route même ; d'abord la *position de bataille*, puis le camp ; c'est-à-dire que ces trois points étaient tous les trois exactement dans les situations relatives où nous voyons la *colline de Seiséria*, le *col d'Orgelet* et les *hauteurs de Montjouvent*.

Portons maintenant nos regards sur les lieux où se trouvaient les Romains au début de la bataille. Nous n'avons pas à rechercher ici la trace de leur camp, puisque César nous dit lui-même qu'ils étaient en marche quand Vercingétorix prit position à environ dix mille pas d'eux, et que le lendemain ils étaient encore en marche lorsque le chef gaulois leur barra le passage.

Le grand ravin, dans lequel les légions ont dû s'engager ainsi nous offre tout d'abord, à l'entrée, le nom du bourg de *Conliége*. N'y a-t-il dans ce mot aucun souvenir de ces dix légions qui durent encombrer le ravin, *col-egiones* ? Ce nom de Conliége est-il ancien ? Ici, et encore plus loin, nous allons nous aider de documents recueillis, sur le terrain et dans les chartes de la contrée, par deux auteurs laborieux, bien placés pour être exactement renseignés, et dont les indications offrent l'avantage d'être complètement à l'abri de toute idée préconçue qui puisse se rapporter à nos propres recherches[1]. — L'histoire du bourg de Conliége, disent les auteurs de ce recueil, débute en plein moyen âge[2]. — Le nom de Conliége provient donc très-probablement de fort loin.

Dans ce même grand ravin de Conliége, un peu plus haut, nous trouvons le village de *Revigny*. Il est à la place même où durent se trouver les Romains lorsqu'ils virent la crête du ravin se couronner de cavaliers gaulois et qu'une partie de ces cavaliers commença à barrer le chemin à l'avant-garde. I' nom de ce village est-il ancien ? — Tout concourt, disent les mêmes auteurs, à faire présumer que le village de *Revigny* remonte à une haute antiquité ; on ne trouve cependant son nom dans les chartes qu'à partir du douzième siècle[3]. — Remarquons ici la forme de ce nom, *Revigny* : ne donne-t-elle point à penser qu'il remonte à l'époque de la présence des Romains dans la contrée ? C'est bien, en effet, la forme latine, et ce nom pourrait être composé des mêmes éléments que *revigesco* (*re-vigor*), reprendre force, reprendre courage. Or ce sens-là s'appliquerait exactement, sans aucun doute, à ce qui est arrivé aux Romains dans la bataille dont il vient d'être question.

Recherchons surtout les traces du carnage mentionné dans les *Commentaires* en ces termes : Il se fait de tous les côtés un grand carnage, — *Pugnatur una omnibus in partibus... Omnibus locis fit cædes*. — On a vu plus haut que ce

---

1 *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté*..., par A. ROUSSET, avec la collaboration de FRÉDÉRIC MOREAU, architecte. — *Département du Jura*, 6 volumes, in-8°, Lons-le-Saulnier, A. Robert, 1854. — La plupart des documents que présente cet ouvrage sont tirés des archives départementales et de celles des communes.

2 Ouvrage cité, t. II, p. 275.

3 Ouvrage cité, t. V, p. 425.

carnage dut avoir lieu de trois côtés différents, à savoir : 1° *sur le plateau qui domine Conliége*, c'est-à-dire dans la région des Poids-de-Fiole, de Publy et de Saint-Étienne-de-Coldre ; 2° *dans la Combe d'Ain*, au voisinage des deux routes qui la traversent en se dirigeant sur Clairvaux ; 3° devant la position de Vercingétorix au col d'Orgelet, c'est-à-dire *dans la plaine du Vernois*, autrement dite *la Romagne*. Or voici ce que signalent à cet égard les documents que nous consultons :

1° *Le plateau qui domine Conliége* est couvert jusqu'à *Publy* de nombreux tertres funéraires, qui feraient supposer que l'espace compris entre le *camp de Coldre* et celui des *Poids-de-Fiole* fut le théâtre d'une immense bataille, livrée probablement par les soldats romains aux hordes germaniques[1]... Dans le camp des Poids-de-Fiole ont été trouvés, en 1805, des armures et un anneau de chevalier romain. Le parcours des tertres renferme huit *tumuli*, monuments d'une bataille[2].

2° Une immense bataille se livra *sous Clairvaux*, et dans toute la partie de la *Combe d'Ain* comprise *entre Monnet et Barésia*. Les nombreux tombeaux qu'on y rencontre attestent la violence de la lutte[3]... Les nombreux tertres funéraires dont sont jonchés les pâturages de Blye, les *tumuli* encore intacts dispersés sur le territoire de Publy, à la *Croix des Monceaux*, à la *Côte des Morts*, le camp de Coldre, ne peuvent laisser aucun doute sur l'importance stratégique des hauteurs du voisinage, au moment où ces contrées furent converties en champ de bataille[4]...

3° Les plaines à Orgelet sont jonchées d'ossements humains et de tertres funéraires. A la ferme de l'Étang d'École (entre Orgelet et Seiséria), il existe une éminence de sable qui était remplie de squelettes, de sépultures en pierre et d'objets antiques, tels qu'une petite hache en fer portant un tranchant d'un côté et un marteau de l'autre, un débris de cuirasse empreint de damasquinures, deux boucles de ceinturon en bronze, un fragment d'agrafe du même métal sur lequel on distinguait une tête d'aigle, deux pièces de jugulaires d'un casque aussi damasquinées... On a découvert *dans la plaine du Vernois l'aile d'une aigle romaine*, quantité d'armures et de contrepoids de lances, des dards de flèches carrés[5]...

Du milieu des marécages formés par les eaux de la Torreigne, était sortie une bourgade gauloise nommée la *Ville de Barre*... On croit que cette position attira l'attention de César ; il s'en serait rendu maître et lui aurait donné son nom, *Cæsarea*... La *plaine du Vernois*[6], où repose la ville détruite de Cézéria, près d'Orgelet, a conservé le nom de *Romagne*, dénomination dérivée de *vallis romana*[7].

Ainsi, voilà dans la contrée d'Orgelet une tradition persistante des objets antiques et des noms de lieux qui y perpétuent le souvenir d'un chemin barré, et de la présence de César, et d'une bataille contre les *Romains*. Remarquons de

---

1 Ouvrage cité, t. II, p. 275.
2 Ouvrage cité, t. V, p. 117.
3 Ouvrage cité, t. II, p. 169.
4 Ouvrage cité, t. V, p. 359.
5 Ouvrage cité, t. IV, p. 556.
6 Plaine du Vernois, plaine des *vernes*, non vulgaire des aunes, arbres qui aiment les terrains humides, tels que les marécages de la Torreigne.
7 Ouvrage cité, t. IV, p. 10.

plus, en face de ce nom de *Romagne* resté à la plaine où nos aïeux eurent à combattre les *Romains*, le nom de *Bois d'Italie*, que présente la colline devant laquelle l'armée, venue d'Italie, dut se ranger et combattre pour s'ouvrir le chemin de la retraite.

Passons au camp de Vercingétorix, sur la hauteur de Montjouvent. Dirigeons d'abord nos recherches à l'endroit où son arrière-garde dut se dévouer et combattre avec toute son énergie pour conserver à l'armée gauloise l'avance qu'elle avait sur l'armée romaine, dans la direction d'Alésia. Cette arrière-garde dut barrer le chemin aux légions entre Nermier et Sarrogna. Or, voici ce que disent nos auteurs : La voie gauloise d'Orgelet à Arinthod et à Izernore traversait le territoire de Nermier, dans la contrée dite à la Creuse : il n'est pas étonnant alors que la source du *bief d'Enfer*, que le *creux de la Foudre* et que les rochers aient été l'objet, dans ce village, d'un culte particulier... Dans le lieu dit *à la Sauge*, près de la route à Orgelet, sont trois *tumuli* parfaitement conservés. En ouvrant le chemin vicinal de Nermier à Sarrogna, on a trouvé, en 1853, deux tombeaux burgondes[1], en maçonnerie, et *plus de vingt squelettes inhumés sans tombeaux*. On avait déjà découvert, en 1815, deux autres tombeaux... Le nom de Nermier se rencontre dans les chartes dès la fin du douzième siècle.

Le chemin d'Orgelet à Arinthod et à Izernore traversait aussi le village de Sarrogna. Il est désigné sous le titre de *via publica* dans une charte de 1237. Entre le vieux château de Villeneuve et Sarrogna[2], on remarque des retranchements très-importants, en terre et pierre, appelés *Forts Sarrazins*. Ils consistent en une éminence artificielle de forme circulaire, ayant 40 mètres de diamètre et 4 mètres de hauteur, entourée par un fossé de 7 mètres de largeur et de 2 mètres de profondeur... Un *tumulus* de 15 mètres de diamètre et de 2 mètres de hauteur se voit au sud-est du village. On en compte trois autres d'une dimension moindre, épars sur différents points du territoire. Sur la montagne de Beffrand, entre Sarrogna et Nermier, au milieu de la forêt de *Courailloux*, s'élevaient deux fortins, l'un dit le *grand-fort* et l'autre le *petit-fort*[3]. On en reconnaît les vestiges près de la *Fontaine au Chevalier*. A quelles dates remontaient-ils ? on l'ignore. Sarrogna est mentionné dans une charte du commence cernent du douzième siècle.

Nous apercevons bien encore une autre trace archéologique dans cette région d'Orgelet, ce serait même la plus précieuse de toutes ; mais nous n'en devons parler que lorsque nous l'aurons retrouvée à une autre place.

Un tel ensemble de témoignages archéologiques, joints à l'orographie du pays et au texte des *Commentaires*, nous autorise y croyons-nous, à tirer dès à présent et avec toute la sécurité possible une conclusion importante que nous formulons

---

1 Il n'est pas dit à quels indices on aurait reconnu que ces deux tombeaux étaient burgondes plutôt que gaulois. — Ouvrage cité, t. IV, p. 466.

2 C'est-à-dire tout près de Sarrogna, à gauche de la route quand on vient d'Orgelet. — Ouvrage cité, t. V, p. 538.

3 Ces traces antiques sont à l'issue du plateau de Montjouvent du côté du sud, à droite et près du chemin quand on vient d'Orgelet.
Mais n'est-il pas curieux de rencontrer ici (dans un lieu où dut être retardée la marche de César pendant que Vercingétorix *courait ailleurs*) ce nom de *Courailloux* ? Ce nom, qui parait si clairement provenir des mots latins *curro alio* (je cours ailleurs), et qui rappelle si exactement le fait historique dont ce lieu fut témoin, aurait-il donc été donné à cette forêt dès l'époque gallo-romaine, alors que les souvenirs de la guerre de Gaule étaient encore récents et vulgaires dans la contrée ?

en ces termes : *c'est de la portion d'Orgelet que sont partis Vercingétorix et César pour se rendre l'un et l'autre à Alésia, le Gaulois précédant le Romain*.

Suivons-les donc maintenant : mais d'abord, quelle direction ont-ils prise ?

§ IV. — Recherche de l'oppidum d'Alésia : inductions qui aboutissent au plateau d'Izernore. La situation de cet oppidum, au point de vue stratégique, explique l'empressement que mit Vercingétorix à s'y porter. Premier aperçu de l'attitude militaire des deux ennemis à Alésia.

Où se sont dirigés Vercingétorix et César ? Sur Alésia, disent les *Commentaires*. Qu'est-ce qu'Alésia où ils se sont dirigés tous les deux si vite, l'un précédant l'autre ? C'est *un oppidum des Mandubiens*. Quels sont ces *Mandubiens* ? Sans doute une peuplade de la Gaule ? César en a-t-il déjà parlé ? Non. Fournira-t-il plus loin quelques renseignements sur leur position ? Non. D'autres auteurs anciens en ont-ils fourni ? Non. Sait-on du moins s'ils étaient clients de quelque cité connue ?... A toutes ces questions, point de réponse[1]. Voilà donc ici des ténèbres complètes dans les *Commentaires*. Et, *ces Mandubiens ayant tous péri*, comme nous allons le voir plus loin ; ayant tous péri à Alésia, peu de jours après le moment auquel s'applique ce passage ténébreux du récit de César, comment retrouver quelques traces de cette peuplade sur le sol de la Gaule ? Comment donc s'étonner que personne, après l'époque de César, de cet homme aussi profond politique et habile écrivain que grand guerrier, n'ait jamais su positivement où se trouvait jadis *Alésia*, cet *oppidum des Mandubiens*, où eut lieu entre Vercingétorix et César une lutte si mémorable, et dont les conséquences furent si graves pour tant de peuples divers ?

L'absence d'indications, sous l'apparence d'indications, comme ici dans le texte de César, qui savait très-bien, au moment où il le dictait, que les Mandubiens avaient disparu de la Gaule, n'est-ce pas un voile étendu par lui à dessein sur un ensemble de faits qu'il lui importait de laisser dans une certaine obscurité ? N'est-ce pas le dernier terme de la réserve qu'il a gardée jusqu'ici dans l'indication de son itinéraire ? Il est permis de le supposer. Et, par conséquent, il y a un très-grand intérêt historique à découvrir l'antique oppidum d'Alésia, et à bien considérer sa position stratégique, parce que, sans doute, cette position une fois retrouvée avec certitude, les événements dont nous suivons le récit en seront éclairés d'une lumière toute nouvelle, et devront dès lors être appréciés tout autrement qu'ils ne l'ont été, avant cette découverte.

Heureusement il nous reste encore un fil pour nous guider sur les pas des deux armées. — Posons clairement la question : à défaut d'indications géographiques suffisantes concernant la situation de l'oppidum d'Alésia, les conditions du terrain

---

1 On a bien, il est vrai, affirmé et répété (dans *Alise, Étude sur une campagne de Jules César*, p. 27, 36, 41, 42) que les Mandubiens étaient clients des Éduens ; mais on y peut constater en même temps qu'il n'a été fourni aucune preuve à l'appui de cette proposition, laquelle demeure ainsi à l'état de simple assertion, émise dans l'intérêt de la cause d'*Alise-Sainte-Reine*.

où nous sommes, jointes à quelques expressions du récit de César, peuvent-elles nous aider dans la recherche ? Oui, sans doute, et nous croyons même que cela peut suffire, comme on va le voir.

Nous venons de constater le *point de départ* commun des deux ennemis : ils sont partis du *col d'Orgelet*. Tâchons d'abord de reconnaître, à partir de ce point, la direction générale qu'ils ont prise et dans laquelle nous devons chercher *Alésia*. César décrit les mouvements des armées en homme qui voit les choses dont il parle ; tâchons nous-mêmes de les apercevoir dans les images offertes par les expressions qu'il emploie ici ; et, pour en mieux juger, remontons un peu plus haut, afin de comprendre dans une même intuition toute sa marche.

César se rendait *par la frontière du pays des Lingons chez les Séquanes, vers la Province*. Vercingétorix l'attendait en route pour lui barrer le passage, et, dans cette intention, il occupait d'avance trois positions convenables, et César arrivait au point commun d'où partaient les trois chemins, commandés par ces trois positions, et par l'un desquels son armée devait continuer sa marche vers la Province. Voilà l'entrée des monts Jura à Lons-le-Saulnier suffisamment désignée ! Là, pour barrer le passage à une armée qui se dirige du pays des Lingons chez les Séquanes du côté de la Province, il est indispensable et il suffit d'occuper les trois positions que nous avons indiquées. Nul autre lieu ne saurait s'adapter aussi exactement à cette première partie du récit de César.

Le lendemain. César a continué sa marche vers la Province ; la cavalerie gauloise s'est présentée devant lui et a barré le passage à son avant-garde ; ainsi *la cavalerie gauloise tournait le dos à la Province*. — A une certaine distance derrière cette cavalerie et pour *la soutenir, Vercingétorix avait disposé son infanterie en avant de son propre camp* (*pro castris*) ; par conséquent *l'infanterie gauloise elle-même tournait le dos à la Province*. — Puis, Vercingétorix lui a fait faire *demi-tour*, pour revenir sur ses pas (*reduxit*), *et du même mouvement* (*protinusque, et porro tenus*, et en avant jusqu'à), *il s'est mis en route pour Alésia* (*Alesiam iter facere cœpit*). Donc *Alésia est du côté de la Province, par rapport à la position à Orgelet*.

Du reste, César a suivi Vercingétorix par la même route, et peut-être y allons-nous trouver quelque indice de son passage. Car le passage de César parmi les peuples fat marqué par des traces qui ne s'effacent pas facilement, et nous n'aurions pas tant de peine à les reconnaître aujourd'hui, si, à la longue, les ossements humains ne tombaient en poussière. Ici, en effet, d'après le texte ; il est resté sur le terrain trois mille Gaulois tués tout le long de la route que nous devons suivre : il peut donc être resté dans le pays quelque souvenir de ce terrible passage de César.

Rappelons les expressions du texte à ce sujet : — *Cæsar, impedimentis in proximum collem deductis, duabusque legionibus præsidio relictis, sequutus, quantum diei tempus est passum, circiter tribus millibus hostium ex novissimo agmine interfectis, altero die ad Alesiam castra fecit*.

Ainsi, la nuit qui suivit la bataille, l'armée romaine se trouva divisée en deux corps, qui campèrent sur deux points éloignés l'un de l'autre de plusieurs heures de marche. Deux légions avec les équipages s'étaient établies longtemps avant la nuit sur la *colline de Seiséria*. César en personne, avec les huit autres légions, dut camper beaucoup plus loin et dans la direction même d'Alésia. En effet, après avoir laissé à l'écart les équipages de son armée, avec deux légions pour les garder, il suivit et harcela l'arrière-garde des Gaulois pendant tout le reste du

jour, — *quantum diei tempus est passum*. — Suivons donc la voie de la Province ou d'Alésia, et cherchons ce deuxième camp de l'armée romaine. Voici, un peu au-delà d'Arinthod, c'est-à-dire à seize kilomètres ou à environ trois heures de marche du col d'Orgelet, dans la direction de la Province, un village dont le nom, *Chisséria*, paraît indiquer le lieu de ce deuxième camp de César, *castra Cæsarea*. Ici toutefois le nom primitif se trouverait encore un peu plus altéré qu'à *Seiséria* ; mais la distance depuis le champ de bataille jusqu'à ce lieu s'accorde bien avec le texte de César, et le lieu lui-même est très-convenable pour l'établissement d'un camp. C'est un relief de terrain, un tertre bien à découvert, où existent des sources de très-bonne eau. Ainsi, nous le considérons comme un second témoin archéologique de cette marche de César.

Vercingétorix est parti sans ses bagages, très-probablement sans aucune provision de vivres pour sa nombreuse armée, comme un chef qui veut arriver en position le plus promptement possible, et faire le trajet d'une seule traite ; ainsi, *Alésia* ne peut guère se trouver à plus de trente-deux ou trente-quatre kilomètres du point de départ, c'est-à-dire d'Orgelet. César a suivi Vercingétorix et nous connaissons la route qu'ils ont prise l'un et l'autre. Quand la nuit vint, César se trouvait à *Chisséria*, à environ seize kilomètres d'Orgelet, d'où les deux armées étaient parties presque en nième temps ; mais, dans le trajet, on s'était battu à l'arrière-garde et aux bagages de l'armée gauloise. Ainsi, Vercingétorix, qui était parti le premier avec son infanterie en tenue de combat, et que la nuit n'arrêtait ‘as dans sa marche, put facilement faire le double de chemin, c'est-à-dire les trente-deux kilomètres que nous venons d'admettre comme étant la distance approximative entre le théâtre de la bataille et Alésia.

Le *lendemain*, César lui-même arriva devant Alésia : l'heure de son arrivée n'est point indiquée ; il put donc bien n'avoir fait qu'une médiocre étape, ou être parti réellement de *Chisséria*.

Tout cela, on le voit, se trouve en parfait accord avec le texte cité plus haut. Ainsi, nous savons dans quelle direction, et à quelle distance environ d'Orgelet, nous devons trouver Alésia. Disons, pour nous résumer : *dans la direction de la Province et, au plus loin, à une étape forcée d'Orgelet, à une simple étape de Chisséria*.

Nous ne pouvons nous rendre compté ni du mouvement si accéléré de Vercingétorix sur Alésia, ni du voile si épais jeté par César sur la position géographique de cet oppidum des Mandubiens, qu'en présumant que Vercingétorix persiste à vouloir barrer la retraite à l'armée romaine, et que l'oppidum d'Alésia est une position stratégique où ce fait devient évident. Nous cherchons donc, en suivant la route de la Province, une place où un tel fait ait été possible.

En poussant nos recherches au-delà de Chisséria, nous croisons les voies difficiles suivies par les Helvètes à la première campagne de César en Gaule, — *per angustias et fines Sequanorum* (I, IV) ; César connaissait donc ce pays aussi bien que Vercingétorix. — Nous passons la rivière d'Ain à Thoirette ; devant nous, un nom de hameau éveille notre attention, *Cotrophe* : on dirait un souvenir de nombreux trophées, *co-tropæa*. Il est vrai que les Romains avaient déjà alors, depuis soixante ans, sinon davantage, l'habitude d'élever des trophées sur les lieux de leurs victoires ; mais nous ne voyons point ici de place convenable pour y poster une armée. — Voilà, dans une gorge où il faut qu'on passe, l'indication d'une porte de la voie, *pourta-via* (*porta viæ*) ; mais, si dix hommes là ont pu

fermer la voie à cent hommes, ou cent à mille, il n'y a pas de place pour y établir une armée ; et d'ailleurs ce n'est point ici la porte de la Gaule Celtique.

En passant l'*Ognin*, nous nous trouvons au milieu de cultures, dans une plaine basse, allongée, entourée de hautes collines ; nous sommes entre deux cours d'eau, l'*Ognin* et l'*Anconnans*, qui se réunissent là, en y arrivant de part et d'autre de la base d'une colline intermédiaire à celles de l'entourage, beaucoup moins élevée qu'elles, isolée entre les deux cours d'eau, et dont le front, d'un kilomètre environ de largeur, nous présente des saillants et des rentrants, comme si cette colline centrale était couronnée de bastions. La route y monte directement, et il serait difficile de passer outre si une armée ennemie en occupait le sommet ; car, à droite et à gauche, les versants des grandes collines latérales, qui se prolongent au loin, sont rapides, rocheux ou ravinés par de petits torrents. Devant nous donc, Vercingétorix, posté sur le sommet de cette colline intermédiaire aux deux cours d'eau, se fût trouvé dans une position semblable à celle de Gergovia, avec la même infanterie ; et les légions ici, dans la plaine basse, eussent eu à monter une seconde fois à l'assaut. Allons donc sur cette colline voir s'il y a de la place pour une armée d'environ quatre-vingt-quinze mille hommes.

En y mettant le pied, nous découvrons devant nous un vaste plateau, très-allongé du nord au sud. Nous sommes à son extrémité nord, où la route y arrive pour le suivre dans toute sa longueur. Des deux côtés, les deux cours d'eau suivent le bas des versants latéraux, comme des fossés de ceinture. A l'extrémité sud, le plateau est clos par une crête rocheuse qui s'étend d'un cours d'eau à l'autre ; et la route, pour sortir du plateau de ce côté-là, est forcée de contourner l'extrémité de cette crête rocheuse qui plonge sous l'Ognin. En revenant sur nos pas, nous découvrons, çà et là, de l'eau pour une armée. Nous voyons au milieu du plateau un village très-ancien, *Izernore* ; à côté du village, nous voyons de loin une grande ruine, trois pilastres antiques, d'ordre corinthien, demeurés debout à travers les âges, débris grandioses d'un monument romain splendide, érigé au dieu Mars, *dit-on* ; monument qui pourrait être un souvenir de guerre ; qui est nécessairement un monument historique d'une grande importance, bien qu'on n'ait pu jusqu'à ce jour en déterminer la signification, ni expliquer par aucun événement de l'histoire sa présence à cette place, au milieu des monts Jura.

Voilà donc un véritable *oppidum*, capable de recevoir l'armée gauloise dans des conditions parfaites, et placé sur la route même de la Province. Il se trouve à environ dix-sept kilomètres de Chisséria, et l'on ne rencontre plus au-delà, jusqu'à la Province même, aucun autre lieu présentant des conditions de cette nature.

Derrière l'oppidum d'Izernore, pour qui veut se rendre dans la Province, il y a le défilé de Nantua à traverser. Ce défilé a vingt-neuf kilomètres de longueur, du point de à Cluse où l'on y entre, au point de la *Perte du Rhône*, par où l'on entre dans la Province. D'après les explications données dans la notice géographique placée en tête de ce travail, on sait qu'une armée conduite, *à partir de la vallée de la Saône vers la Province à travers les monts Jura*, soit qu'elle s'engage dans ces monts à Lons-le-Saulnier, pour continuer sa marche ou par Orgelet, Arinthod, *Izernore*... ou par Orgelet, Moyrans, Jeurre, Oyonnax... ; soit qu'elle s'y engage au-dessous de Lons-le-Saulnier et de plus en plus au sud, à Cuiseaux, à Saint-Amour, à Jasseron, à Ceysériat-du-Revermont, à Neuville-sur-Ain, cette armée viendra nécessairement passer au point de la Cluse. L'extrémité sud de

l’oppidum d'Izernore est à trois mille mètres (deux mille pas romains) du point de la Cluse. Par conséquent, on peut dire que : *une armée placée dans l’oppidum d’Izernore garde à vue la porte de sortie de la Gaule celtique*.

Ainsi Vercingétorix, en occupant cet oppidum, non-seulement se trouvait avantageusement posté avec son armée, à cheval sur la route directe de la Province que César suivait ; mais encore, à supposer que César l'évitât, par un détour, et gagnât la Cluse, arrivé là, l'ennemi de la Gaule ne pouvait s'engager dans le défilé de Nantua sans compromettre ses légions. En effet, pour les y accabler, le chef gaulois, posté si près de là, n'aurait eu qu'à laisser ces légions pénétrer peu à peu, en une longue file, dans ce défilé profond, sinueux, jusqu'à ce que la voie en fût remplie ; puis, à se porter rapidement au-dessus du lac de Nantua, au-dessus du lac de Sylan, et sur d'autres points convenables, en coupant au plus court par la montagne (ce qui est facile pour qui la connaît dans ses détails) ; et alors, de tous ces points supérieurs, surtout du sommet de *Don* qui domine le passage si étroit de la Cluse, précipiter sur l'armée romaine des avalanches de blocs de roches, qui fussent tombés à pic sur elle, ou qui eussent rebondi à travers ses rangs jusque dans les lacs, le long desquels passe la voie. On ne saurait, à l'aspect de ces lieux, se refuser à reconnaître qu'aucune armée, dans les conditions de la guerre de Gaule, n'eût pu s'engager ainsi, au fond de cette immense crevasse de montagnes d'environ vingt-cinq kilomètres de parcours, sans s'exposer à y être écrasée.

N'oublions pas d'ailleurs qu'au moment où Vercingétorix et César arrivèrent là, il se trouvait déjà d'avance, comme on l'a vu plus haut, à cette frontière même de la Province où les *Commentaires* nous font chercher *Alésia*, dix mille hommes d'infanterie gauloise : Éduens et Sébusiens, que Vercingétorix y avait envoyés, et qui pouvaient déjà occuper les hauteurs dominantes tout le long du défilé de sortie de la Gaule. Si même on examine avec attention le texte qui les concerne, il est très-naturel de penser que ce corps de troupes gardait réellement ce défilé.

On voit quel vaste plan d'attaque le chef gaulois avait conçu et mettait à exécution contre César.

il n'est donc pas possible d'en douter : *une fois Vercingétorix dans l’oppidum d’Izernore, la sortie de la Gaule se trouvait barrée à César, absolument barrée*. Vercingétorix était là, comme debout sur le seuil de la porte de la Gaule, en face de César qui y arrivait. Il nous semble même, en examinant bien toutes choses et si nous osons avoir une opinion en stratégie, que l'oppidum d'Izernore est le seul lieu de la contrée où l'armée gauloise pût prendre position pour garder le défilé de Nantua avec tout avantage de son côté et sans être exposée à manquer d'eau.

Ainsi s'expliquerait, selon nous, et que Vercingétorix se soit porté si rapidement à Alésia, et que César ait jeté un voile si épais sur la situation de cet oppidum : situation qui éclaire d'une si vive lumière les événements les plus importants de la guerre de Gaule, et sa lutte avec Vercingétorix.

Immédiatement après avoir indiqué son arrivée devant Alésia, César ajoute : — Ayant bien reconnu la situation de la ville, et les ennemis étant tout terrifiés de ce que leur cavalerie, *portion de l’armée sur laquelle ils comptaient le plus*, avait été repoussée ; il exhorta les soldats au travail et entreprit d'investir Alésia. — *Perspecto urbis situ, perterritisque hostibus, quod equitatu, qua maxime parte exercitus confidebant, erant pulsi ; adhortatus ad laborem milites, Alesiam circumvallare instituit*.

L'ennemi est terrifié : César l'attaque par voie de blocus. C'est ainsi que César détourne l'attention et passe outre, sans se soucier de répondre à ces questions auxquelles nous venons de répondre autant que possible nous-même, à savoir : pourquoi Vercingétorix s'est-il porté si rapidement à Alésia ? Pourquoi César l'y a-t-il suivi sans perdre un instant ? Questions que l'auteur des Commentaires prévoyait sans doute, et qui se posent, en effet, tout naturellement dans de telles circonstances. Les explications sont supprimées ; le narrateur tranche le nœud. L'ennemi est terrifié ; César l'attaque, dit-il. C'est la même idée sous deux aspects : grande terreur d'un côté, confiance et résolution de l'autre.

Tel est donc le premier mot de César sur la lutte d'Alésia. Or le premier mot est toujours dans César un mot important ; c'est assez souvent le mot au lecteur, et dans ce cas, nous ne pouvons manquer de retrouver cette même idée, — *perterritisque hostibus*, — répétée plus d'une fois dans la suite du récit de cette grande lutte. Ayons donc soin de nous rappeler cela.

Est-ce bien la vérité du fait historique ?

L'ennemi est terrifié, dit César, et cependant on a vu plus haut ce même ennemi, alors que toute sa cavalerie avait été mise en fuite, abandonner rapidement sa position, tourner le dos à César, se porter en toute hâte à *Alésia* sans perdre un instant, sans même attendre ses bagages, lesquels allaient être harcelés par les Germains et pouvaient être coupés, enlevés par les légions. On a vu tout cela sans que César ait osé dire, sans qu'un seul mot de son texte ait donné à soupçonner que cet ennemi eût alors la moindre terreur. On doit même penser tout au contraire qu'il a fallu dans l'armée de Vercingétorix beaucoup de sang-froid, beaucoup d'ordre et de vigueur pour qu'elle n'ait perdu que trois mille hommes dans de telles conditions de marche. Du reste, nous le répétons, si Vercingétorix eût fui, toute l'armée romaine l'eût vu, et César n'eût pas manqué de le dire, cela est certain. Et maintenant que ce même ennemi occupe Alésia, cet oppidum où il désirait tant arriver à l'heure ; maintenant qu'il attend là César, et que probablement il ne lui tourne plus le dos. César nous dit qu'il est tout terrifié, — *perterritisque hostibus*. — Cela n'est ni naturel ni croyable, La défaite de la cavalerie gauloise fut pour Vercingétorix un bien grave échec, cela est indubitable, mais il ne s'ensuit nullement que cet échec eût abattu son courage, comme le conclut César, sans aucune raison manifeste pour tirer de là cette conclusion. Tout au contraire, cette marche rapide de Vercingétorix jusqu'à Alésia, et l'arrêt subit de son armée dans cet oppidum pour y attendre les Romains, autorisent déjà à présumer que le défenseur de la Gaule a conçu quelque grand projet auquel il ne renonce point et qui doit être exécuté là.

Quant au blocus d'Alésia, décidé par César du premier coup d'œil et entrepris tout de suite en y arrivant, cela peut bien être une résolution remarquable d'un grand homme de guerre ; mais, si un blocus était *son seul moyen de salut*, ce serait là une opération encore plus défensive qu'offensive. Or, à ce sujet non plus, César ne nous explique nullement les conditions dans lesquelles il se trouvait lui-même, *de son côté*, en arrivant *devant* Alésia, ce qui eût montré clairement la nature de la lutte et le caractère militaire du blocus.

Mais César a exécuté un autre blocus fameux dans des conditions semblables à beaucoup d'égards, le blocus de la position de Petra, occupée par Pompée, près de Dyrrachium. Or là, à l'intérieur de la place aussi bien qu'à l'extérieur, c'étaient des légionnaires qui combattaient, et tous furent témoins des faits qui s'y passèrent. César donc n'ayant plus ni la même facilité ni les mêmes raisons de voiler les faits, ses *Commentaires* sur la guerre civile indiquent nettement les

motifs qui lui firent entreprendre de bloquer Pompée à *Petra* (III, XLI, XLII). Voici ce que son récit contient à cet égard, et cet exemple pourra servir à nous éclairer au sujet d'*Alésia*.

Disons d'abord que les deux grands guerriers et ardents rivaux politiques s'étaient déjà trouvés précédemment l'un à côté de l'autre, sur un autre point du théâtre de cette guerre. Partant de là, César va subitement, par un chemin détourné, prendre position devant *Dyrrachium* pour couper les communications de Pompée avec ce port, qui était son centre d'approvisionnement. Pompée accourt trop tard, et il ne peut plus que prendre position lui-même à côté de la position de César. Il s'établit là, *en un lieu de difficile accès appelé Petra*, qui offre un petit port. — La description des lieux de *Petra* et celle des lieux d'*Alésia*, dans les *Commentaires* y montre que, départ et d'autre, le terrain offrait des conditions semblables au point de vue stratégique —. Pompée, ainsi établi à Petra, s'y fait amener par mer ses approvisionnements, et il y reste sans perdre de vue Dyrrachium — comme à Alésia Vercingétorix reste dans sa position sans perdre de vue la porte de la Gaule.

César (dit le texte relatif au blocus de *Petra*) ; voyant que la guerre va traîner en longueur, que ses communications par mer avec la Sicile, la Gaule et l'Italie sont interceptées (comme elles le sont à Alésia avec la Province et l'Italie), et que Pompée a fait enlever tout le blé du pays environnant (comme vient de le faire en Gaule Vercingétorix ; car c'est bien là le fait de sa tactique), *entreprend d'investir la position de Petra*.

On peut voir encore, par le rapprochement des deux récits, que César procéda dans les deux cas de la même manière, et eut recours à des ouvrages de la même nature ; en Gaule toutefois, les ouvrages furent portés à un bien plus haut degré de force, au plus haut degré qu'il lui fut possible d'atteindre.

Or voici nettement les motifs qui ont décidé César à investir la position de *Petra*. — César, disent les *Commentaires*, considérant qu'il était à court de vivres et que Pompée avait l'avantage sur lui par sa cavalerie plus nombreuse, résolut de le bloquer, *afin de pouvoir faire amener de partout, avec moins de danger, du blé et des vivres à son armée ; en même temps, pour empêcher Pompée et envoyer les chevaux au pâturage et lui rendre sa cavalerie inutile dans la lutte* ; en troisième lieu, *pour amoindrir la considération qui s'attachait à sa personne et qui paraissait faire sa force principalement auprès des nations étrangères*, dès que la renommée irait publier par toute la terre que César le tenait bloqué dans sa position et que lui, Pompée, n'osait accepter la bataille[1].

Voilà donc trois motifs pour César de bloquer Pompée à Petra : 1° moins de danger à se pourvoir de vivres ; 2° se mettre à couvert de la cavalerie ennemie dans la lutte à soutenir ; 3° déconsidérer Pompée dans l'opinion publique. Les deux premiers motifs s'appliquent parfaitement, on le voit, à la situation de César devant *Alésia*. Le troisième, qui est de l'ordre moral, ne peut s'appliquer à Vercingétorix, qui n'attendait rien des nations étrangères ; mais il nous donne accidentellement la certitude que si César lui-même *à Alésia* a été de nouveau, comme à l'entrée des monts, *tenu arrêté* par Vercingétorix, ce grand Romain *n'a voulu ni que la renommée allât publier cet événement par toute la terre, ni qu'il fût transmis à la postérité*. On voit donc que ce troisième motif du blocus de

---

[1] *De Bell. civ.*, III, XLIII.

Petra peut également s'appliquer au blocus d'Alésia, sinon au blocus même, du moins *à celui qui l'a fait et qui nous en a laissé le récit*.

Par conséquent, à *Alésia* comme à *Petra*, *le blocus de la position de l'ennemi exécuté par César fut de sa part une opération militaire plutôt défensive qu'offensive ; ce fut pour son armée une mesure conservatrice et préservatrice*. En effet, à Alésia, ou monter à l'assaut dans les mêmes conditions des deux armées qu'à Gergovia ; ou tenter sous les yeux de l'ennemi le passage d'un long et terrible défilé, pour gagner la Province ; ou se voir affamé sur place dans un pays insurgé, telle fut la triple alternative qui se présentait à César quand il arriva devant Alésia, l'*oppidum des Mandubiens*.

Ainsi, tandis que dans les *Commentaires*, ce chef-d'œuvre de l'histoire des Romains par eux-mêmes, où nous cherchons la vérité de notre propre histoire, le narrateur, sans rien dire de la situation militaire des Romains, quelle qu'elle fût, nous dépeint les Gaulois comme *pleins de terreur*, et le blocus d'Alésia comme une *attaque résolue à l'instant même*, dès l'arrivée de César devant cet oppidum ; nous devons en réalité voir ici, tout au contraire, le plus grand guerrier de Rome réduit en détresse par la tactique et la stratégie d'un jeune barbare de la Gaule plein de courage, de patriotisme et de génie.

§ V. — Concordance du récit de César, tel qu'on vient de l'expliquer, avec ce que disent, au même sujet, les autres historiens anciens.

Avant d'examiner le blocus d'Alésia, quittons un instant les *Commentaires* pour interroger, sur les événements qui ont précédé ce blocus, deux auteurs anciens : Plutarque et Dion Cassius, qui écrivaient, l'un, environ un siècle et demi après la guerre de Gaule, l'autre, environ deux siècles et demi après cette même guerre. L'un et l'autre font mention sommairement de l'insurrection générale des cités gauloises suscitée par Vercingétorix, et de la situation où se trouva César, et de la direction qu'il prit, et de la bataille survenue pendant cette marche immédiatement avant l'arrivée des armées à Alésia. On va voir que les indications fournies par ces auteurs s'accordent à merveille avec toutes nos explications précédentes, et qu'elles ne se prêtent guère ni aux opinions qui veulent voir *Alésia* à l'emplacement d'*Alise-Sainte-Reine* ni même à celle qui place cet oppidum à *Alaise*.

Plutarque d'abord, à propos de cette septième campagne de César, qui commença en plein hiver, nous montre avec emphase son héros survenant à l'improviste au cœur de la Gaule, où, dit-il, personne n'eût cru possible de faire parvenir un courrier ou un ordre, même avec beaucoup de temps. César y apparaît aussitôt en personne avec une immense armée, ravageant les campagnes de l'ennemi, renversant ses retranchements, soumettant les villes, protégeant ceux qui changeaient de conduite, *jusqu'au moment où les Éduens eux-mêmes se révoltèrent*.

Ceux-ci, qui jusque-là s'étaient dits les *frères des Romains* et avaient obtenu d'eux les plus grands honneurs, *se joignirent alors aux rebelles et suscitèrent à*

l'armée de César beaucoup d'embarras. C'est pourquoi César, décampant de là, se rendit par le pays des Lingons chez les Séquanes ses alliés[1], *dont le territoire est, de toute la Gaule, le premier ou l'on entre en arrivant d'Italie. Dans cette marche les ennemis l'attaquèrent, et César, forcé de combattre entouré de beaucoup de milliers d'hommes et d'engager toutes ses troupes, après une lutte prolongée et acharnée, finit par avoir le dessus et écraser les barbares ; toutefois, au commencement, il paraît avoir eu le dessous* ; car les Arvernes montrent chez eux une épée suspendue dans un temple comme une dépouille de César. Car lui-même dans la suite, à la vue de cette épée, sourit, et, ses amis voulant l'enlever de là, il les retint, la considérant comme sacrée.

Or de ceux qui échappèrent à ce désastre, la plus grande part, avec le chef suprême, s'enfuirent ensemble à Alésia[2].

Ainsi dans Plutarque, en écartant son enthousiasme pour César, on voit que, d'après les documents qu'il a pu consulter, d'une part, l'aspect général des événements de la septième année de la guerre de Gaule se montre tel que nous l'avons mis à découvert par la discussion soit des Commentaires, soit du terrain de la Gaule ; et, d'une autre part, que ce même auteur nous montre en particulier César *décampant du pays des Éduens, où on lui suscite beaucoup d'embarras, et se rendant par le pays des Lingons chez les Séquanes*, où se trouve la porte d'entrée de la Gaule pour qui vient d'Italie ; — et, par conséquent , la porte de sortie de la Gaule pour qui vient du pays des Lingons. L'accord est donc aussi complet que possible, et avec nos explications touchant la guerre de Vercingétorix, et avec la position géographique de notre Alésia, et avec notre Notice géographique du tome précédent. Car, remarquons-le bien, Plutarque désigne ici d'une manière positive et infaillible le pont de Lucey sur la Perte du Rhône, et le pont de Grézin situé un peu plus haut sur le fleuve, puisque ce sont absolument les deux seuls points où, en arrivant d'Italie, on ait pu de tout temps *entrer en Gaule par le pays des Séquanes*.

Après le témoignage de Plutarque, voici celui de Dion Cassius. Nous prenons son récit au moment où il vient de rapporter que, à la nouvelle de la défection de la cité éduenne, les Éduens qui servaient comme auxiliaires dans l'armée de César demandèrent tous à rentrer chez eux, en lui promettant de ramener et de maintenir leurs concitoyens dans son alliance. On voit que ceci correspond au moment où l'armée romaine, après la levée du siège de Gergovia, passa l'Allier entre Vichy et Moulins. Dion rapporte ensuite les événements de Noviodunum (Nevers) de la même manière que César ; puis il ajoute : *César aussitôt tenta d'aller chez les Éduens* (du côté d'Autun)*, mais, la Loire y faisant obstacle. Use rendit par un détour chez les Lingons, et toutefois il ne fit plus rien de ce côté-là*. Mais Labienus s'empara d'une île de la Seine (Melun). Ceux qui s'étaient assemblés en grand nombre sur la terre ferme (l'armée de Camulogène), pour

---

1 Plutarque est tombé dans l'erreur. — Les Séquanes n'étaient nullement les alliés de César dans cette guerre : tout au contraire ils s'étaient insurgés contre lui. On en a la preuve dans le fait indiqué par César lui-même, que toutes ses communications avec la Province et l'Italie étaient interceptées ; et encore dans la liste des cités insurgées contre lui, liste qu'il donne ci-après (VII, LXXV) et où se trouve inscrit le nom des Séquanes. Enfin une dernière preuve est fournie par Florus, lequel désigne aussi de son côté les principales cités gauloises qui se levèrent à la voix de Vercingétorix : ce furent, dit-il, les *Arvernes*, les *Bituriges*, les *Carnutes* et les *Séquanes*. — Florus, III, X.

2 Plutarque, *Vie de J. César*, XXVI et XXVII.

l'empêcher de passer le fleuve (la Seine), il les défit après avoir fait passer les siens...

Puis l'auteur, revenant à ce qui concerne César lui-même, continue son récit en ces termes : *Vercingétorix, dédaignant César à cause des pertes que celui-ci avait éprouvées, entreprend de porter la guerre chez les Allobroges. César allant à leur secours, il le surprend chez les Séquanes et l'enveloppe*. Il ne fit pourtant éprouver aucun désastre aux Romains, mais, au contraire, *en leur ôtant tout espoir de salut, il leur rendit le courage*, et lui-même, pour avoir eu trop de confiance dans le grand nombre des siens, il fut victime de sa témérité. *Cette victoire des Romains fut due, non pour la moindre part, aux Germains, que César avait appelés à son secours*. Leur intrépidité à la charge, jointe à leur énorme masse, *rompit la ligne des ennemis qui les entouraient*. Après cette victoire qui venait de s'offrir à lui, *les ennemis s'étant réfugiés à Alésia*, César, persuadé qu'il ne fallait point hésiter, les enferma dans cet oppidum et les y tint bloqués[1].

Ainsi Dion Cassius, aussi bien que Plutarque, présente les faits de cet important épisode de la guerre de Gaule sous un aspect général tout à fait conforme à ce que nous venons de démontrer nous-même par la discussion du récit de César.

Remarquons bien que Dion Cassius dit positivement ce que nous avons nous-même déduit ci-dessus de la discussion des *Commentaires*, à savoir, que ce fut alors une *question de salut pour les Romains que de s'ouvrir un passage à travers l'armée gauloise*.

Remarquons en outre que Dion fait suivre à César ce même itinéraire que nous avons indiqué, c'est-à-dire : après le passage de l'Allier (qui nous sert de point de repère), détour du côté des Lingons ; de là, acheminement du côté du pays des Allobroges ; dans ce trajet, attaque de tannée romaine par Vercingétorix chez les Séquanes ; et enfin *les Germains dégagent cette armée, les Gaulois courent occuper Alésia, César les suit et les bloque dans cet oppidum*.

---

1 Dion Cassius, *Histoire romaine*, chap. XXXVIII et XXXIX.

CHAPITRE CINQUIÈME. — MOYENS DE CONTRÔLE. COMPARAISON GÉOGRAPHIQUE ET STRATÉGIQUE DES POSITIONS D'ALISE-SAINTE-REINE, D'ALAISE ET D'IZERNORE, PAR RAPPORT À LA MARCHE DE CÉSAR, DEPUIS LE PASSAGE DE L'ALLIER JUSQU'A ALÉSIA.

§ I. — Moyens de contrôle.

Nous avons vu précédemment quelle suite et quelle connexion de tous les textes du récit de César, quelle suite et quelle correspondance de tous les points de repère sur le territoire de la Gaule nous ont guidé depuis Gergovia jusqu'à Alésia-Izernore. Tel est, sans aucun doute, le caractère distinctif de la vérité, vérité qui est nécessairement une, et caractère qui lui est propre, qui est inimitable à l'erreur.

En sorte que, nous dit Horace, quiconque, d'un autre côté, espère en montrer autant, se prépare bien des sueurs, et, s'il ose l'entreprendre, perdra sa peine, tant la suite naturelle et la connexion des choses remportent surtout.

Mais, les opinions antérieurement admises étant difficiles à déraciner, surtout quand elles sont appuyées d'autorités considérables, et c'est bien ici le cas ; nous-même, de notre côté, ne pouvant obtenir l'assentiment public, si ce n'est à la condition de ne rien avancer sans le prouver et de ne rien contredire sans le réfuter, nous nous trouvons forcé d'ajouter ici, à l'appui de notre thèse, la *preuve négative*, c'est-à-dire de réfuter les opinions contraires, présentées jusqu'à ce jour sur le même sujet. Cette sorte de contre-épreuve double presque notre travail, mais nous ne pouvons nous en dispenser.

Ainsi, jetons maintenant un coup d'œil rétrospectif sur la marche de César, depuis le passage de l'Allier jusqu'à l'arrivée des armées à *Alésia*, et choisissons, dans les documents qui s'y rapportent, quelques traits nets et caractéristiques, au moyen desquels nous puissions distinguer sur la carte, entre *Alise-Sainte-Reine* en Bourgogne, *Alaise* en Franche-Comté, et *Izernore* en Bugey, lequel de ces *trois oppida*, et par sa situation géographique et par sa position stratégique, s'accorde le mieux avec le récit de César, et même avec celui des autres auteurs anciens, concernant cette marche qui aboutit à *Alésia*.

Les *trois opinions* concernant le lieu d'Alésia s'accordent sur ce premier fait que César a passé l'Allier entre Vichy et Moulins, et que, dès lors, il se trouvait *entre l'Allier et la Loire*, dans la *région de Lapalisse*, avons-nous dit.

1° De là, pour aller faire sa jonction avec Labienus, *César a passé la Loire à gué, et la Loire était grossie par la fonte des neiges*.

On connaît la région où nous lui avons fait passer ce fleuve elles raisons qui nous y ont autorisé. L'opinion, qui voit Alésia dans *Alaise* en Franche-Comté, pourrait facilement profiter de ces mêmes raisons. Cherchons donc immédiatement de quelle manière ce même problème est résolu par l'opinion qui adopte pour Alésia *Alise-Sainte-Reine*.

Quand les eaux de la Loire sont à leur *hauteur moyenne*, on ne saurait guère passer ce fleuve à gué plus bas que la *région de Roanne*. Or, dans le cas dont il

s'agit, les eaux de la Loire étaient *grossies par la fonte des neiges*. Ainsi, évidemment, les derniers gués praticables devaient se trouver alors plus haut que la région de Roanne. Par conséquent, l'opinion que nous examinons, et qui veut que César ait alors passé la Loire beaucoup plus bas que Roanne, soit *près de Nevers*, soit même à *Bourbon-Lancy* (plus bas que la région où ce fleuve reçoit l'Arroux et d'autres affluents considérables), ne paraît point admissible.

De plus, au-delà de la Loire, César s'est trouvé *dans un pays abondant et tranquille*, où il a rassasié son armée affamée. Après quoi, il a simplement *commencé à faire route dans la direction du pays des Sénons* (LVI). Or l'opinion que nous critiquons fait entrer César dans le foyer même de l'insurrection gauloise ; et, après le lui avoir fait traverser, elle le conduit, sans la moindre preuve textuelle, jusque dans l'intérieur du pays des Sénons, où il aurait fait sa jonction avec Labienus. Tout cela est-il bien d'accord avec le récit de César ?

§ II. — Direction suivie à partir de la frontière du pays des Lingons.

Voici un second texte, celui-là même qu'on a tant discuté : Comme César se rendait par la frontière du pays des Lingons chez les Séquanes, pour y être mieux à portée de secourir la province, Vercingétorix prit position sur trois points à environ dix mille pas des Romains.

C'est ainsi que César indique en même temps le point de départ, le but et l'exécution de sa marche, mais sans dire à quel degré d'avancement il en était, quand Vercingétorix survint. Ce texte permettrait donc que César n'en soit qu'au premier jour de cette marche, et que (si l'on a pu le faire partir du pays de Saint-Florentin ou de Joigny), *il fasse route tout le long de la frontière du pays des Lingons*, de manière à arriver bientôt devant *Alise-Sainte-Reine*. Mais ce même texte permet aussi bien que César, dès sa première journée de marche, *franchisse la frontière du pays des Lingons et entre immédiatement chez tes Séquanes*, près de Gray ou de Saint-Jean-de-Losne, *et qu'il y poursuive sa marche* plusieurs jours de suite pour se rapprocher de plus en plus de la province*, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement à portée de la secourir*. Ainsi, les trois opinions se trouvent ici bien à l'aise devant les *Commentaires*.

Mais voici nos deux historiens, cités plus haut, qui, n'ayant pas les mêmes motifs que l'auteur des Commentaires pour laisser les faits de cette guerre dans l'obscurité, nous indiquent positivement le pays où César était parvenu dans sa marche, quand Vercingétorix survint. — On a pu remarquer que *ni l'un ni l'autre* de ces deux auteurs *n'a fait entrer César chez les Sénons*. — On a vi que, selon Plutarque, César, partant du pays des Éduens, se rendit par le pays des Lingons chez les Séquanes, où se trouve la porte de sortie de la Gaule du côté de l'Italie, et que, dans cette marche, les ennemis l'attaquèrent. — On a vu aussi que, suivant Dion Cassius, César allait au secours des Allobroges, quand Vercingétorix le surprit chez les Séquanes et l'enveloppa. On voit donc bien que ces deux auteurs, désintéressés dans la question, s'accordent de tous points avec l'auteur des *Commentaires*, mais qu'ils ajoutent, à ce que celui-ci avait dit avant eux, l'indication si désirable du pays où Vercingétorix attaqua César. On doit donc

admettre que *ce fut dans le pays des Séquanes qu'eut lieu la rencontre des deux armées*.

Ceci est déjà assez embarrassant pour ceux qui voient l'oppidum d'Alésia dans *Alaise* en Franche-Comté ; puisque César, en se portant de ce côté-là, n'eût certainement pas suivi le bon chemin pour *se rapprocher de la Province et aller au secours des Allobroges*. — Mais, à n'en pas douter, ces deux textes si clairs renversent de fond en comble tout le système d'interprétation des *Commentaires* élevé en faveur d'*Alise-Sainte-Reine*, pour faire accepter cet oppidum comme étant Alésia. — Et, au contraire, ils confirment tout à fait notre propre opinion, qui précisément mène César *tout droit au secours des Allobroges, vers la porte de sortie de la Gaule Celtique* du côté de l'Italie, et qui fait survenir Vercingétorix en face de lui, à son passage *chez les Séquanes*.

Veut-on refuser créance à tout autre auteur que César, et relever de cette ruine le système favorable à *Alise-Sainte-Reine* ?

§ III. — Paroles mises par César dans la bouche de Vercingétorix.

Voici un troisième texte géographique, le passage des *Commentaires* où Vercingétorix montre aux siens que le jour de la victoire est venu, que *les Romains s'enfuient dans la Province et sortent de la Gaule*.

Pour que César ait pu prêter à Vercingétorix de telles paroles, l'armée romaine marchant en bon ordre et au pas ordinaire, il paraît indispensable que, à ce moment de la septième campagne, les légionnaires aient effectivement cru, ou du moins pu croire qu'en réalité ils allaient sortir de la Gaule et se retirer dans la Province. Il faut donc que le lieu où passait l'armée romaine à ce moment-là, et l'attaque dirigée contre elle à son passage, dénoncent avec évidence ce fait d'une retraite sur la Province.

Pour nous, une armée qui, de Saint-Jean-de-Losne, traversant les plaines de la Saône et du Doubs, arrive à Lons-le-Saulnier, et là, sous les yeux de l'ennemi, s'engage dans les monts Jura par la voie la plus directe et la meilleure qui puisse mener dans la Province (où l'on arrive à environ 80 kilomètres de distance), est *évidemment une armée qui fait retraite sur la Province et va sortir de la Gaule aux passages naturels de la Perte du Rhône*. Elle ne peut pas avoir d'autre but. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner la carte du pays.

En peut-on dire autant d'une armée qui vient de passer la Saône un peu au-dessous de Gray, à la presqu'île de Mantoche, se dirigeant au sud-est, et dont l'avant-garde se trouve à sept kilomètres du point où elle a passé la rivière, c'est-à-dire à environ 180 kilomètres de distance de la Province[1] ? Et n'oublions pas qu'à cette époque, d'après César lui-même, il n'était pas possible à une armée, avec ses équipages, de franchir la grande crête des monts Jura[2].

---

1 *Conclusion pour Alaise*, par M. J. Quicherat, p. 39.
2 *Erant omnia itinera duo, quibus itineribus Helvetii domo exire possent* (I, VI). — Voir la discussion de ce texte dans notre premier volume, au sujet de l'invasion de la Gaule.

Mais surtout, en peut-on dire autant d'une armée en marche qui, partie du pays de Saint-Florentin dans la direction du sud, va bientôt arriver à Montbard, et là se trouve encore à quelque 240 kilomètres de la Province[1] ?

La condition voulue sera-t-elle mieux remplie si l'année romaine est partie de Joigny dans la direction de Langres, et que, un peu avant d'atteindre cette ancienne capitale des Lingons, se détournant au sud, elle arrive sur la Vingeanne, près de Longeau, à 12 kilomètres au sud de Langres, où elle se trouve à 210 kilomètres de la Province ? On donne pour raison que — César chercha, avant tout, à se rapprocher de la Province romaine pour être à portée de la secourir plus facilement ; *il ne pouvait songer à prendre la route la plus directe, qui l'aurait conduit dans le pays des Eduens, un des foyers de l'insurrection* ; il était donc forcé *de passer par le territoire des Lingons*, qui lui étaient restés fidèles, *et de se rendre en Séquanie, où Besançon lui offrait une place d'armes importante*[2]. — Mais, selon vous-même, peut-on faire observer à l'auteur de cette opinion, pour arriver précédemment à Joigny, César venait de traverser le principal foyer de l'insurrection éduenne, au moment de sa plus grande effervescence, et de le traverser sans hésiter, bien qu'il n'eût alors avec lui que six légions démoralisées ; et maintenant qu'il a, de plus, et les quatre légions victorieuses que lui a ramenées Labienus, et un corps de vaillants cavaliers venus de la Germanie, il craindrait de trop approcher de ce même foyer ? N'est-ce pas là une inconséquence de l'opinion dont il s'agit ?

Ainsi, on le voit, quiconque entreprend de résoudre la question de l'oppidum d'*Alésia* par *Alise-Sainte-Reine* tombe déjà longtemps d'avance dans un dédale de difficultés géographiques.

§ IV. — Conditions nécessaires de la triple position où Vercingétorix barra le chemin à César.

Considérons maintenant les exigences topographiques du *champ de bataille*. Le lendemain, dit César, la cavalerie gauloise ayant été répartie en trois corps, deux de ces corps se montrent en ordre de bataille sur les flancs de l'armée romaine ; le troisième commence à barrer le chemin à l'avant-garde. Apprenant cela, César ordonne à sa cavalerie, divisée aussi en trois corps, d'avancer contre l'ennemi. On se bat de tous les côtés à la fois. L'infanterie s'arrête ; les équipages sont reçus entre les légions... Enfin, les Germains, sur la droite, ayant trouvé moyen de gagner la hauteur, *en débusquent les ennemis et les poursuivent jusques auprès de la rivière*, où Vercingétorix avait pris position avec ses troupes d'infanterie... Tous les autres cavaliers gaulois, ayant remarqué ce mouvement, craignent d'être pris à revers et cherchent leur salut dans la fuite. Il se fait de tous les côtés un grand carnage...

Voilà un récit de bataille bien peu explicite, il est vrai, mais tracé d'après nature, d'un style de maître, avec l'image des lieux présente dans la mémoire, cl dont la mise en scène exige un théâtre qui remplisse bien des conditions difficiles à rencontrer toutes ensemble sur le terrain. — Il faut d'abord que le lieu de la

---

1 *Alise, étude sur une campagne de Jules César*, par M. Rossignol, p. 19 et 27.
2 *Histoire de Jules César*, Paris, Imprimerie impériale, 1866, t. II, p. 253.

bataille soit tel que l'armée gauloise, par les trois positions qu'elle occupe, barre complètement le chemin à l'armée romaine, qui arrive sur elle en marchant vers la Province, sans se douter (du moins selon le récit de César) que l'armée gauloise l'attende là en embuscade, prête à se montrer rangée en bataille.

On a vu avec certitude que cette condition est parfaitement remplie au grand ravin de Conliége, où passe la route la plus directe et la meilleure pour se rapprocher de la Province en franchissant les monts Jura. Nous avons indiqué en même temps ci-dessus les raisons qui ont dû amener et César à prendre le parti de se diriger par là vers la *Perte du Rhône*, et Vercingétorix à présumer que César se présenterait effectivement sur cette route, où il serait venu l'attendre d'avance pour lui barrer le passage.

Au contraire, il est évident que, entre les limites territoriales où nous sommes enfermé par le récit de César, il n'existe aucune autre barrière naturelle qui ait pu et se prêter aux prévisions et au projet de Vercingétorix, et avoir été le théâtre de la bataille décrite par César. Il est de toute évidence que, ni au *voisinage de Montbard*, ni sur les *bords de la Vingeanne*, ni sur les *bords de l'Oignon*, le chemin de la Province n'a pu être barré à l'armée romaine en gardant trois points, et que, dans tous ces lieux, un simple détour, à droite ou à gauche, eût permis à César de continuer sa marche vers la Province.

Prenons pour exemple les bords de la Vingeanne. On a dit que César vint camper sur la Vingeanne, près de *Longeau*, à 12 kilomètres au sud de Langres. Or il est facile de constater (sur la carte du champ de bataille de la Vingeanne, dressée pour l'*Histoire de Jules César*) que la route, par laquelle l'armée romaine serait arrivée là, se divise à Longeau en deux branches ; que la branche de gauche mène directement à Besançon par Gray ; et que l'armée romaine est campée sur cette branche de gauche, à un kilomètre et demi au-delà du point de bifurcation. César se dirige donc bien, comme on le dit dans le passage cité, en Séquanie et du côté de Besançon. C'est donc aussi de ce côté-là, évidemment, que Vercingétorix devrait l'attendre pour lui barrer le chemin. Mais, pas du tout, Vercingétorix l'attend sur l'autre branche de la route. Celle-ci, *la branche de droite*, mène *directement de Longeau à Chalon-sur-Saône*, par Dijon. Et c'est précisément sur cette branche-là, entre Pranthoy et Thil-Châtel, que Vercingétorix serait venu prendre position pour attendre César. Ainsi, en deux mots, Vercingétorix attend César sur la branche du chemin qui l'eût mené directement dans le *pays des Éduens, foyer de l'insurrection*, où, a-t-on dit précédemment. César ne pouvait songer à se diriger ; et le chef gaulois laisse complètement libre le chemin qui eût conduit César directement *en Séquanie, du côté de Besançon*, où, a-t-on dit encore, il était forcé de se diriger. César n'avait donc qu'à continuer sa marche dans la même direction, pour qu'il n'y eût point de bataille. Ainsi, tout est sur ce terrain à l'inverse de ce qu'exige le texte des *Commentaires*.

Qu'on en juge encore mieux par les explications qui sont données. Vercingétorix, est-il dit, avait rassemblé à Bibracte son armée... instruit de la marche de César, il partit à la tète de ses troupes pour lui *barrer le chemin de la Séquanie*. Passant, croyons-nous, par Arnay-le-Duc, Sombemon, Dijon, Thil-Châtel, il parvint sur les hauteurs d'Occey, de Sacquenay et de Montormentier, où il établit trois camps y à 10.000 pas (15 kilomètres) de l'armée romaine. Dans cette position, Vercingétorix interceptait *les trois routes* qui pouvaient conduire César vers la Saône, soit à Gray, soit à Pontaillier, soit à Châlon. Décidé à tenter la fortune, il convoque les chefs de la cavalerie...

Le jour où Vercingétorix arrivait sur les hauteurs de Sacquenay, César, comme on l'a vu, campait sur la Vingeanne, près de Longeau. *Ignorant la présence des Gaulois*, il partit le lendemain en colonne de route, *les légions* à une grande distance l'une de l'autre, *séparées par leurs bagages*. Son avant-garde, arrivée près de Dommarien, put alors apercevoir l'armée ennemie. Vercingétorix *épiait, pour tomber sur les Romains, le moment ou ils déboucheraient*. Il avait partagé sa cavalerie en trois corps... *Pris à l'improviste*, César[1]...

Ainsi, rien n'est plus facile à voir : les contradictions pleuvent sur ce terrain. Vercingétorix veut barrer à César à chemin de la Séquanie, le passage de la Saône, et il ne le lui barre qu'en aval de Gray, là où la rivière, ne pouvant d'ordinaire être passée à gué, présente d'elle-même dd obstacle considérable ; tandis qu'il ne lui en barre nullement le passage *en amont de Gray* et dans la direction de Besançon, où l'on peut facilement passer la Saône à gué, et où la frontière de la Séquanie est ouverte sur une étendue de cinquante kilomètres.

César, *ignorant la présence des Gaulois* sur les hauteurs de Sacquenay, quitte, on ne sait pourquoi, la route qui le conduisait directement à son *but* (*en Séquanie et du côté de Besançon*, a-t-on dit), et où il n'eût rencontré personne, pour se jeter à droite dans la direction de Châlon-sur-Saône, pays éduen, *foyer de l'insurrection* (*qu'il était forcé d'éviter*, a-t-on dit encore) ; et ce n'est qu'après avoir fait ainsi, contre toute raison, à peu près sept kilomètres, que son avant-garde, *arrivée près de Dommarien, put apercevoir l'armée ennemie*. Quoi donc ! César aurait été ici chez ses amis, les Lingons, et une armée ennemie de presque cent mille hommes (ainsi qu'on le verra plus loin) aurait pu clandestinement s'introduire sur leur territoire, et s'y tenir en embuscade si près de lui sans qu'il en sût rien, et l'attaquer à l'improviste ? *Se ostendunt*... *Qua re nuntiata*. — César aurait pu s'exprimer ainsi !

Suivant l'auteur que nous critiquons, Vercingétorix épiait, *pour tomber sur les Romains, le moment où ils déboucheraient*. Cette idée vague d'une embuscade est très-juste : le texte de César l'appelle dans l'esprit ; c'est incontestable. Mais il faut aussi que le terrain où l'on se place présente un lieu propice qui s'accorde avec cette idée ; et nous cherchons en vain où serait, sur les bords de la Vingeanne, ce *lieu propice pour l'embuscade* d'une armée d'environ 95.000 hommes. En quoi le lieu où l'on a placé la bataille diffère-t-il de tous les autres lieux du pays environnant ? Pourquoi Vercingétorix aurait-il attaqué César à ce point plutôt que partout ailleurs ?

Ici, d'après la carte, le corps de cavalerie gauloise, posté à la droite de César, sur un mamelon isolé de 30 mètres de hauteur, n'eût point empêché l'armée romaine de passer devant ce mamelon : car il eût été très-naturel et très-facile de laisser là une ou deux légions pour tenir en respect ce corps de cavalerie, et de charger directement de plain-pied les deux autres corps de cavalerie gauloise ; ou de les tourner à droite ou à gauche sans aller assaillir celui qui eût été sur le mamelon. On ne saurait donc se rendre compte ici de l'importance capitale de la manœuvre exécutée par les Germains sur la droite de César, manœuvre qui fit changer à l'instant les conditions respectives de la bataille.

Et ces bords de la Vingeanne étaient-ils une position forte ? Or, pour s'accorder avec le récit de César, il faut que la position, en fer à cheval, occupée par la cavalerie gauloise, soit tellement forte, de sa nature même, que, *gardée par de*

---

1 *Histoire de Jules César*, p. 253 et suiv.

simples cavaliers gaulois, au nombre de quinze ou vingt mille, rangés en face et sur les deux flancs d'une *armée romaine de plus de dix légions* (*soixante mille hommes*) qui vient s'y présenter, ces soixante mille légionnaires, conduits par César en personne, et s'avançant avec leur *gladius* et leur *pilum* (qui transpercent un Gaulois avec son bouclier), ne puissent, pendant de longues heures, réussir à s'ouvrir un passage, — *tandem Germani*. — Que l'on considère bien, d'un côté, ces cavaliers irréguliers de la Gaule, armés simplement ou de faibles projectiles, ou de mauvais sabres, ou de courtes lances, ou de grossières massues ; et de l'autre côté, ces redoutables légions de César, dont seulement *six cohortes* vont bientôt à *Pharsale*, dans *une charge au gladius*, mettre en fuite *toute la cavalerie de Pompée, armée à la romaine*[1] ; et l'on jugera de toute la force que dut présenter en elle-même la position où Vercingétorix barra à César le chemin de la Province.

Maintenant considérons ces bords de la Vingeanne au point de vue de la tactique de Vercingétorix, et de la manœuvre par laquelle il mit fin à la bataille. Le point fondamental de la tactique de Vercingétorix, tactique déclarée en conseil des Gaulois et signalée par César, était a de ne a point tenter la fortune et de ne point engager toute son armée dans une bataille rangée, — *neque fortunam tentaturum, neque acie dimicaturum*. — Par conséquent, la position auprès d'une rivière, où il avait rangé son infanterie en avant de son camp, et ce camp d'infanterie lui-même, devaient être dans des conditions de terrain telles, que Vercingétorix demeurât toujours maître de faire retirer son armée du champ de bataille, sans avoir à craindre un désastre général : manœuvre bien chanceuse de sa nature, et qui, pour réussir, exige un chef bien habile et un terrain bien favorable. Or, de fait, d'après le récit même de César, au plus fort de l'action, Vercingétorix a réussi à ramener toute son infanterie en arrière vers son camp, et à la conduire, du même pas et suivie de ses bagages, à Alésia, sans avoir perdu dans cette périlleuse opération, plus de trois mille hommes.

On a vu où et comment cela était possible et même facile dans les monts Jura. En eût-il été de même sur les bords de la Vingeanne ? Certainement non : puisque c'est un pays ouvert dans toutes les directions, où Vercingétorix n'eût pu rester ainsi maître de dégager son armée par un chemin sûr ; mais où il eût dû s'exposer à toutes les chances d'une bataille générale, en ayant à dos un pays tout à fait découvert, avec la Saône à vingt-cinq kilomètres de distance. Si bien qu'on a été entraîné, par la considération de ces lieux, à dire en propres termes dans l'*Histoire de Jules César* (ainsi qu'on a pu le constater ci-dessus), que Vercingétorix était décidé à tenter la fortune ; sans qu'on ait jugé à propos d'atténuer en rien cette affirmation, qui est en contradiction flagrante avec le texte de César, — *neque fortunam tentaturum*.

Les observations que nous venons de présenter suffisent bien pour faire apprécier l'opinion émise par M. Defay de Langres, concernant le champ de bataille de la Vingeanne ; et pour constater les conséquences dans lesquelles cette opinion a entraîné d'éminents esprits, faute d'avoir pu chercher un champ de bataille loin d'*Alise-Sainte-Reine*, qu'on prenait pour l'Alésia dont parle César, et faute d'avoir aperçu du côté de la Province l'élément stratégique signalé par nous, la double barrière de monts et de fleuves interposés entre l'armée romaine et la frontière de la Province.

---

1 *De Bell. civ.*, III, XCIII.

C'est là qu'est le nœud de la question : là, dans cette barrière naturelle constituée par de grandes montagnes et de grands cours d'eau : barrière que devait nécessairement rencontrer en quelque point le chemin de la Province suivi par César : barrière naturelle qui, seule, a pu susciter dans la pensée du grand défenseur de la Gaule ce projet, si simple et si audacieux à la fois, d'en profiter pour retenir l'armée romaine enfermée en Gaule, jusqu'à ce qu'elle y fût morte de faim, suivant sa tactique proclamée. C'est donc là seulement qu'on pouvait barrer à une armée romaine *le chemin de la Province*, qu'il ne faut pas confondre avec *le chemin de la Séquanie*, comme on l'a fait ci-dessus dans l'*Histoire de Jules César*. Le simple bon sens n'eût pas permis à Vercingétorix de songer à barrer à l'armée romaine, chez les Lingons, le chemin de la Séquanie ; par la raison évidente que tous les points de la longue frontière qui séparait les Lingons des Séquanes, depuis le confluent du Doubs et de la Saône jusqu'aux Vosges, pouvant être franchis, il eût fallu les garder tous à la fois, et disposer l'armée gauloise, non sur trois points seulement, mais tout le long de cette frontière de cent cinquante kilomètres. Bien que cette dernière considération, — *trois points où Vercingétorix ait pu barrer à César le chemin de la Province*, — si on la pèse bien, suffirait pour prouver que César, en faisant route dans la direction de la Province, était déjà arrivé aux monts Jura quand Vercingétorix survint, y prit position seulement sur trois points, à environ dix mille pas de l'armée romaine, et le lendemain lui barra le passage.

§ V. — Conditions nécessaires de l'oppidum d'Alésia : sa distance et sa situation par rapport au lieu où Vercingétorix barra le chemin à César.

Enfin les derniers traits du récit de cette bataille exigent encore sur le terrain d'Alésia des conditions particulières pour que Vercingétorix, dès qu'il vit sa cavalerie en fuite, ait eu un motif urgent de se porter aussitôt dans cet oppidum avec son infanterie, et pour que les faits rapportés par César aient pu s'accomplir de la manière indiquée dans son récit. Rappelons-en les expressions.

Toute la cavalerie gauloise ayant été mise en fuite, Vercingétorix *ramena en arrière* (*reduxit*) son infanterie qu'il avait rangée en avant de son camp (*pro castris*), et *du même mouvement il se mit en marche pour Alésia*, qui est un oppidum des Mandubiens (*protinusque Alesiam, quod est oppidum Mandubiorum, iter facere cœpit*), en ordonnant que ses bagages fussent promptement évacués du camp et le suivissent. — César, laissant ses bagages à l'écart sur une colline voisine... *le suivit, tant que la durée du jour le permit* (*Cæsar... secutus, quantum diei tempus est passum*) ; le lendemain, *il campa devant Alésia* (*altero die ad Alesiam castra fecit*).

Ainsi y on le voit, il y a pour ce texte trois questions à résoudre en regard des lieux, à savoir : 1° le motif de ce mouvement si prompt de Vercingétorix ; 2° la direction qu'il prit pour se porter à Alésia ; et 3° la distance approximative du champ de bataille à cet oppidum des Mandubiens.

1° M. J. Quicherat a très-judicieusement senti la nécessité d'un *motif* tout particulier pour expliquer cet empressement de Vercingétorix à se porter à Alésia, et celui de César à le suivre. C'est bien un indice, dit-il, que les deux

antagonistes n'avaient en vue que la possession d'un chemin, et d'un chemin qui ne laissait pas de choix, sur lequel les Gaulois voulaient garder l'avance, tandis que le général romain le suivait forcément, attendant de la fortune et de son génie l'occasion de le pouvoir disputer[1].

On doit donc présumer que lorsque Vercingétorix s'est arrêté, il avait atteint son but ; et que, sur le terrain où il s'est arrêté, ce but devient évident, puisque César parait avoir voulu cacher la position de ce lieu.

Sur le terrain d'Izernore, le motif de ce mouvement si prompt de Vercingétorix est bien facile à comprendre : c'était de garder le point de La Cluse, cette entrée si étroite du défilé de Nantua, chemin unique par lequel l'armée romaine pût continuer sa marche vers la Province, et où elle devait nécessairement venir s'engager peu à peu à la file, entre des rochers à pic et des eaux profondes, sous les yeux de l'armée gauloise. Ainsi, le but de Vercingétorix était, selon nous, d'occuper à temps cette nouvelle position, celle d'Izernore, bien meilleure que celle de l'entrée des monts Jura, pour y barrer de nouveau à César le chemin de la Province.

Le terrain d'Alaise, lui-même, ne nous paraît pas fournir une explication satisfaisante de cette décision si prompte de Vercingétorix. En effet, pendant qu'il eût couru garder le *défilé de la Languetine*[2], César, sans le suivre plus loin que Quingey — et au lieu d'y croiser comme lui la grande voie de Besançon à Mâcon et à Vienne, aujourd'hui route nationale n° 83 —, eût pu se détourner à droite par cette grande voie, et se rendre ensuite commodément dans la Province. Car il eût trouvé dès lors, aux points de Mouchard, d'Arbois, de Poligny, des chemins qui vont franchir les cols élevés du Jura oriental, si l'on admet qu'ils fussent dès lors praticables à une armée ; sinon, arrivé à Lons-le-Saunier, il eût trouvé libre la route de la Province, par Conliége, Orgelet, Arinthod, Izernore, la Cluse et le défilé de Nantua : route directe, la meilleure de toutes, et qui évite la grande crête de ce Jura oriental.

Quant au terrain d'Alise-Sainte-Reine, si l'on admet, avec M. Rossignol, que Vercingétorix, à partir d'un champ de bataille situé au nord et à une certaine distance du mont Auxois[3], soit venu prendre position au sommet de ce mont, il est évident que César, en arrivant là, eût pu passer outre sans difficulté, à droite ou à gauche, à son choix, et continuer sa marche dans la direction de la Province. Par conséquent, dans cette première nuance de l'opinion qui voit Alésia à Alise-Sainte-Reine, on ne peut s'expliquer le mouvement si prompt de Vercingétorix sur Alésia qu'en le considérant comme une *retraite forcée* pour aller mettre l'armée gauloise en sûreté sur le mont Auxois. Du reste, M. Rossignol le dit positivement. De même, et à plus forte raison, si l'on veut que Vercingétorix soit arrivé sur le mont Auxois à partir des bords de la Vingeanne, et c'est le cas dans l'*Histoire de Jules César*, sa marche ne peut-elle plus être considérée que comme une *retraite forcée* dans la direction d'Alise-Alésia, pour s'y réfugier.

Mais, dans cette hypothèse d'une *fuite*, avec ce lieu de refuge situé au nord des monts de la Côte-d'Or, et préparé d'avance pour recevoir son armée (comme nous le verrons ci-après), peut-on comprendre que Vercingétorix soit allé livrer bataille

---

1 *Conclusion pour Alaise*, p. 36.
2 Voir, *Conclusion*..., p. 37 et suiv.
3 *Alise, étude d'une campagne de Jules César*, p. 26, 27 et 31.

à César au sud de ces monts, à quelque 70 kilomètres de distance de son refuge, et les monts entre deux ? Peut-on comprendre qu'il n'ait pas eu la retraite coupée par César, qui se trouvait placé dans la bataille presque directement entre lui et son refuge[1] ? Et pourquoi, au lieu d'aller ainsi exposer son armée (démoralisée, *dit-on*) à un blocus sur le mont Auxois, ne l'aurait-il pas plutôt ramenée directement à *Bibracte* (Autun) par Dijon et Beaune, direction dans laquelle sa marche eût été plus facile, et il n'eût point couru le danger d'avoir la retraite coupée : *Bibracte*, foyer de l'insurrection gauloise, et dont César, les jours précédents, avait dû éviter d'approcher, dit-on ?

Du reste, on peut opposer à ces deux nuances de la même opinion qu'on ne saurait découvrir, dans le texte de César concernant cette marche de Vercingétorix, un seul mot qui autorise l'idée d'une fuite, ou d'une marche précipitée par quelque crainte. Il est dit dans le texte : Vercingétorix ramena ses troupes en arrière, — *reduxit*, — et du même mouvement il se mit en marche pour Alésia, — *protinusque Alesiam iter facere cœpit*. — Il ne s'agit donc ici que d'une simple marche rétrograde jusqu'à son camp, et poursuivie au-delà dans la même direction jusqu'à Alésia. Quant à la marche de César lui-même, il est dit dans le texte simplement : César le suivit, — *Cæsar... secutus*. — Ainsi, en résumé, il ne s'agit dans ce texte ni de *fuite*, ni de *retraite*, ni de *poursuite*, ni même de *marche précipitée*, bien que l'un et l'autre ennemi n'aient pas perdu un instant. Au contraire, tout ce qui est clair, c'est que Vercingétorix, sans perdre un instant, se met en marche pour Alésia dans la direction de la Province, et que César se porte à sa suite en harcelant son arrière-garde. Car l'envahisseur de la Gaule — qui y était entré par cette même région et qui probablement y avait encore passé et repassé plus d'une fois — devait bien se douter du lieu que Vercingétorix était si impatient d'occuper avant lui, et où nous allons les revoir bientôt l'un en face de l'autre.

2° — Dans quelle *direction* Vercingétorix est-il parti du champ de bataille ? Pour répondre à cette deuxième question, dégageons notre pensée de tous détails locaux, et considérons bien l'aspect général des choses et la direction de la marche des armées uniquement d'après le texte des *Commentaires*. — L'armée romaine se dirigeait vers la Province ; la cavalerie gauloise lui barre le chemin par devant (*a primo agmine iter impedire cœpit*), et l'infanterie gauloise soutient cette cavalerie ; ainsi l'infanterie gauloise, rangée en avant de son propre camp (*pro castris*), tourne actuellement le dos à la Province. — Dans cette situation, Vercingétorix fait exécuter à cette infanterie un demi-tour et la ramène vers son camp (*reduxit*) ; donc l'infanterie gauloise marche actuellement vers la Province ; et du même mouvement, passant outre (*protinusque*), Vercingétorix se met en marche pour Alésia (*Alesiam iter facere cœpit*), en ordonnant que les bagages soient promptement évacués du camp et le suivent de près. Par conséquent, Vercingétorix avec son infanterie est parti du champ de bataille dans la direction de la Province, dans cette même direction que suivait César en arrivant là ; et l'*oppidum d'Alésia doit être situé dans la direction de la Province* par rapport au champ de bataille dont il s'agit, et très-probablement situé sur cette même route que César suivait.

---

[1] Nous avons cherché dans l'*Histoire de Jules César* comment cette difficulté était résolue. Nous n'avons su trouver à ce sujet qu'une note (t. II, p. 256) où il est dit : L'armée romaine était incapable, dans le désordre où elle était à ce moment, de poursuivre sur-le-champ Vercingétorix. Voilà tout.

Une telle conclusion s'accorde plus ou moins bien avec les deux opinions qui admettent, pour le lieu d'*Alésia*, Izernore ou Alaise, et même encore avec celle qui préfère le mont Auxois, pourvu que, en même temps, le lieu de la bataille se trouve au nord de ce mont, comme l'a placé M. Rossignol.

Mais si on le place, comme dans l'*Histoire de Jules César*, sur les bords de la Vingeanne, on ne peut plus adopter le mont Auxois pour l'oppidum d'Alésia sans réfuter la conclusion que nous venons de déduire des *Commentaires*. En effet, le mont Auxois étant situé presqu'à l'opposé de la Province par rapport à ce champ de bataille, dès lors Vercingétorix peut bien encore ramener son infanterie en arrière, à peu près dans la direction de la Province, jusqu'à son camp ; mais ensuite il ne saurait poursuivre sa marche dans la même direction (*protinusque*) sans s'éloigner de plus en plus du mont Auxois. En sorte que, ainsi qu'on peut le voir sur les cartes de la bataille dressées pour l'*Histoire de Jules César* (t. II, pl. 17 et 22), Vercingétorix, pour gagner son refuge, est forcé de se jeter du côté de l'ouest, afin d'éviter l'armée romaine en tournant sa position, et de poursuivre ensuite sa marche, non plus vers la Province, comme l'exigent les textes, mais presque à *l'opposé de la Province*.

3° — A quelle *distance approximative* du véritable champ de bataille se trouvait le véritable oppidum d'Alésia ? A partir du champ de bataille, dit le texte, César suivit Vercingétorix tant que la durée du jour le permit, et le lendemain il campa devant Alésia. Or, on était à ce moment-là dans les grands jours de l'année, et César ne s'arrêta qu'à la nuit close ; ainsi, tout bien considéré, on peut estimer qu'il a dû faire, le soir de la bataille, une demi-étape, peut-être un peu plus, soit 15 à 20 kilomètres. Le lendemain, il a pu faire une étape (*justum iter*, 20 milles, 30 kilomètres) ; mais aussi, il a pu avoir moins de chemin à faire pour arriver devant Alésia. La distance cherchée doit donc être tout au plus de 45 à 50 kilomètres, et elle pourrait être notablement moindre.

Le champ de bataille indiqué par M. Jules Quicherat est à environ 35 kilomètres d'Alaise ; celui qui a été indiqué par M. Rossignol est à environ 25 kilomètres d'Alise-Sainte-Reine ; celui que nous indiquons nous-même est à environ 40 kilomètres d'Izernore ; ils sont donc tous les trois compris entre des limites de distance convenables.

Mais le champ de bataille de la Vingeanne est à 63 kilomètres de distance d'Alise-Sainte-Reine, à vol d'oiseau, ou à environ 70 kilomètres par la route ; ce qui fait an moins deux étapes forcées. En conséquence, comme César n'est parti du champ de bataille que vers la fin de la journée, il n'aurait pu arriver devant Alise-Sainte-Reine que le *surlendemain* de ce jour-là, c'est-à-dire *le troisième jour de sa marche*. Or les *Commentaires* disent que César arriva devant Alésia *le deuxième jour de sa marche*, — *altero die*, — à partir du lieu où Vercingétorix avait tenté de lui barrer le chemin de la Province. Par conséquent, si tel est bien le sens de cette expression dans les *Commentaires*, il en résulte avec évidence une objection capitale contre l'opinion qui présente à la fois, et *Alise-Sainte-Reine* comme étant Alésia, et le lieu de *Sacquenay sur les bords de la Vingeanne* comme étant le champ de bataille d'où César serait parti pour se rendre devant Alésia.

Aussi, dans l'*Histoire de Jules César*, trouve-t-on deux notes où l'on a entrepris de prouver que l'expression latine *altero die* signifie ici *le surlendemain* du jour de la bataille, c'est-à-dire *le troisième jour* de la marche de César. Nous disons de notre côté que cette même expression, *altero die*, désigne *le lendemain* du jour de la bataille, c'est-à-dire le *deuxième jour* de la marche de César. C'est

donc sur le véritable sens de l'expression *altero die* dans ce passage des Commentaires que doit porter maintenant toute la discussion de l'objection. Et nous sommes bien forcé d'entrer à ce sujet dans quelques développements ; car, on le voit, ces deux notes posent ici une question capitale pour toutes les opinions concernant le lieu d'Alésia. Ainsi nous espérons que le lecteur supportera avec patience la sécheresse d'une discussion grammaticale que nous ne pouvons éviter.

Remarquons, au préalable, que le mot *alter* et plusieurs autres mots similaires paraissent dérivés d'un radical qui leur est commun, peut-être de l'ancien mot *alis*, qui signifie *autre* ou *différent*. Or l'idée d'un objet différent implique celle d'un premier objet dont celui-ci doit être distingué, et à l'égard duquel c'est un deuxième objet de la même sorte que le premier. Naturellement donc, les mots *alter* et *secundus* sont équivalents ; et dans beaucoup d'occasions, au lieu du mot *secundus*, on peut employer le mot *alter*, lequel d'ailleurs est plus coulant à la prononciation que le mot *secundus*.

S'il n'y a que deux objets d'une même sorte à désigner, il est clair qu'ils sont tous les deux, et chacun réciproquement, deuxième ou alter, et qu'ils comportent la mêiue désignation. En effet, dans ce cas-là, César les désigne tous les deux ainsi : — *Galliæ totius factiones esse duas, harum alterius principatum tenere Æduos, alterius Arvernos*[1].

---

[1] *De bell. Gall.*, I, XXXI. — Citons un second texte de César, où l'on voit très-bien le sens fondamental du mot *alter*, et qui présente de plus un intérêt historique.
Au début de la guerre civile, la cité de Marseille, voulant rester neutre, ferma ses portes à César. Une députation de magistrats vint lui en faire des excuses et s'exprima ainsi au sujet des deux partis rivaux : ... *principei esse earum partium Cn. Pompeium et C. Cæsarem, patronos civitatis : quorum alter agros Volcarum Arecomicorum et Helviorum publice iis concesserit : alter — bello victas Gailias — attribuerit, vectigaliaque auxerit. Quare paribus eorum beneficiis, parem se quoque voluntatem tribuere debere, et neutrum eorum contra alterum juvare*... (*De bell. civ.*, I, XXXI). Il est clair que les mots compris ici entre deux traits, — *bello victas Gallias*, — n'ont pu être dits tels quels par César ; et ils ont donné lieu à une restitution du texte qui fait honneur à un Français, le savant jurisconsulte François Hotman, né à Paris en 1524, et qui a donné une édition des Commentaires, très-connue et très-estimée. Hotman a donc proposé de lire ici : *alter, bello victa Gallia, attribuerit* ; c'est-à-dire d'entendre que César après avoir vaincu la Gaule par les armes, avait attribué en toute propriété aux Massiliens le revenu de ces mêmes terres des Volces Arécomices et des Helviens que Pompée (sans doute pendant son consulat) leur avait concédées dans l'intérêt public (*publice concesserit*, c'est-à-dire leur avait affermées) ; et que César avait ainsi augmenté les revenus de leur propre trésor public. Cette restitution ne porte que sur deux lettres, et s'accorde très-bien et avec tout le discours et avec l'histoire ; elle est donc parfaite.
Un savant étranger, Glandorp, contemporain d'Hotman, a proposé de son coté la restitution suivante, *alter bello victas Sallyas attribuerit*, c'est-à-dire que César, après avoir vaincu les Salyens par les armes, aurait attribué ce peuple aux Massiliens. — Mais cette dernière restitution du texte supposerait que César eût vaincu les Salyens ; et aussi qu'il eût attribué aux Massiliens le territoire de ce petit peuple (bien que déjà depuis 74 ans ce territoire fût occupé par la colonie romaine d'Aix, *Aquæ Sextiæ*) : double supposition inadmissible, et double erreur historique à rectifier.
Cependant on a vu de nos jours un illustre savant (Prosper Mérimée) adopter en France, avec beaucoup d'éloges, la restitution proposée par Glandorp (voir le *Moniteur universel* du 17 juin 1867). Tant il est vrai que les Français, même les plus éclairés, les plus éminents, les plus estimables, sont enclins à louer outre mesure les travaux scientifiques des étrangers ! Pourquoi ?

S'il y a à désigner plus de deux objets d'une même sorte, dès lors la clarté du langage exige qu'on les énumère ; mais l'énumération ne devient nécessaire que pour le troisième et ceux qui le suivent. C'est encore ainsi que s'exprime César. — *Helvetii continentur, una ex parte, flumine Rheno*... *altera ex parte, monte jura*... *tertia, lacu Lemano et flumine Rhodano*... (I, II).

Le mot *alter* est donc toujours l'équivalent du mot *secundus*, et par conséquent on peut toujours, dans une série numérique où il se rencontre, lui substituer le mot *secundus* ; et il y précède toujours le mot *tertius*. Ainsi, après *altero die* vient *tertio die* ; et l'expression *altero die*, qu'on la rencontre seule ou dans une série numérique de jours, indique constamment, et dans tous les auteurs latins, ou un *deuxième jour*, à partir d'une date précédente, ou le *deuxième jour* d'une série de faits quotidiens que l'auteur énumère. Si donc il s'agit d'une série de jours de marche, l'expression *altero die* doit désigner le deuxième jour de cette marche.

Pour bien constater cela, il faut se rappeler que les indications relatives au temps sont de plusieurs sortes, parmi lesquelles il en faut distinguer ici deux principales, qui sont, en effet, nettement distinctes, à savoir : 1° la *date* d'un acte ou d'un événement, date qui est de sa nature indivisible, comme un point dans le temps, et qui ne saurait comporter aucune durée ; 2° la *durée* d'un acte ou d'un événement, durée qui est susceptible de se prolonger pendant un laps de temps quelconque. Dans les indications concernant la durée. César emploie l'expression *altero die* pour désigner le deuxième jour de la chose. Dans les indications concernant la date, il emploie diverses expressions qui offrent des nuances : *postridie* (un jour après), *postero die* (au jour suivant), *postero die mane* (au jour suivant, dès le matin), *proximo die* (au jour le plus proche), qu'il soit futur ou passé[1]. En français, nous avons de même les mots *jour* et *journée*, qui sont équivalents, bien que non synonymes ; mais nous négligeons d'ordinaire les nuances que ces expressions peuvent comporter. De même pour les expressions latines citées plus haut, nous les rendons toutes indifféremment par notre mot le lendemain, sauf dans le cas où la dernière, *proximo die*, doit être entendue au passé ; alors nous disons *la veille*.

Postridie, *postero die* et *proximo die*, aussi bien que altéra die, suscitent dans la pensée l'idée d'un deuxième jour ; ces quatre expressions doivent donc être équivalentes dans leur emploi respectif, et rien n'est plus facile que de le constater, soit qu'il s'agisse de la date, soit qu'il s'agisse de la durée d'un acte. En effet, rapportons d'abord tout à la même heure, à midi ; entre un événement survenu à midi et un autre événement survenu le lendemain ou la veille (*postridie*, *postero die*, *proximo die*), à midi, il s'est écoulé vingt-quatre heures ; et de même, entre le départ d'une armée à midi et son arrivée à destination, le deuxième jour de marche (*altero die*), à midi, il s'est écoulé vingt-quatre heures. Veut-on faire varier les heures jusqu'à l'extrême ? La parité n'en persistera pas moins ; deux événements, datés, l'un d'un certain jour, l'autre du jour suivant, pourront être séparés ou par un instant seulement, ou par presque deux jours d'intervalle ; et de même la marche d'une armée, commencée un premier jour et terminée le second jour, pourra durer ou un instant seulement ou presque deux

---

1 Exemple au passé : *Ita, proximi diei casu admonti, omnia ad defensionem paraverunt*, — *De bell. civ.*, II, XIV.
Exemple au futur : *Quæcumque ad proximi diei oppugnationem nocte comparantur*. — *De bell. Gall.*, V, XXXIV.

jours entiers. L'idée commune que toutes ces expressions latines suscitent dans la pensée (un intervalle de temps qui participe de deux jours successifs), est donc également justifiée dans tous les cas. C'est encore parmi nous la manière usuelle d'indiquer le temps des choses.

Lorsqu'il s'agit, non plus d'une date ou d'un acte unique qui se prolonge pendant plusieurs jours de suite, comme une marche (bien qu'elle soit intermittente), mais d'un acte qui s'accomplit chaque jour et qui se répète identiquement plusieurs jours de suite, cette *série d'actes quotidiens* peut être *datée à son origine*, et sa durée peut être indiquée ou d'un seul trait ou en détail.

César, dont le langage est toujours sobre et concis, se contente d'une expression sommaire telle que celle-ci : *Ex eo die* (la date), *dies continuos quinque* (la durée), dont le sens est clairement démontré par l'ensemble du texte où elle se rencontre. — *Le jour suivant*, Arioviste fit passer ses troupes au-delà du camp de César, et établit son propre camp à deux mille pas au-delà de César... *Depuis ce jour-là, pendant cinq jours consécutifs*, César fit sortir ses troupes en avant de son camp et les tint rangées en bataille, afin que, si Arioviste voulait combattre, l'occasion ne lui manquât pas. Arioviste, *pendant tous ces jours-là*, retint son armée dans son camp, et se contenta d'engager chaque jour des escarmouches de cavalerie[1].

Ainsi, on le voit par l'ensemble du texte, cette série d'actes quotidiens, qui dura cinq jours consécutifs, ne commença que le lendemain du jour où Arioviste changea de position, comme l'indique d'ailleurs la date de la série, *Ex eo die* (depuis ce jour-là).

Cicéron, dont le langage est d'ordinaire abondant et fleuri, s'exprime dans un cas semblable autrement que César ; il peut se plaire, par raison d'éloquence, à énumérer en détail chaque jour de la série d'actes quotidiens dont il parle, et c'est d'une énumération de cette nature, où il emploie l'expression *altero die*, qu'on a tiré le plus fort argument des deux notes de l'*Histoire de Jules César* que nous avons à réfuter. C'est pour nous un devoir de citer intégralement et textuellement ces deux notes importantes, dans l'ordre même où les présente l'*Histoire de Jules César* : la première (t. II, p. 214), au sujet de l'arrivée de César devant Vellaunodunum ; la seconde (p. 257), au sujet de son arrivée devant Alésia.

PREMIÈRE NOTE.

Le texte latin porte : *Altero die, quum ad oppidum Senonum Vellaunodunum venisset*, etc. Tous les auteurs, sans exception, regardant l'expression *altero die* comme identique à *postero die, proximo die, itisequenti die, pridie*[2] *ejus diei*, l'ont traduite par le lendemain. Nous pensons que *altero die*, employé par rapport à un événement quelconque, signifie le second jour qui suit celui de l'événement cité.

En effet, Cicéron lui prête ce sens dans la *première Philippiques*, § 13, où il rappelle la conduite d'Antoine après la mort de César. Antoine avait commencé

---

1 I, XLVIII.

2 Nous n'avons pas su nous bien expliquer pourquoi on a compris l'expression *pridie* dans cette note, ici et encore plus loin ; mais nous avons dû copier littéralement.

par traiter avec les conjurés réfugiés au Capitole, et, dans une séance du sénat qu'il réunit *ad hoc* le jour des Liberalia, c'est-à-dire le 16 des calendes d'avril, une amnistie fut prononcée en faveur des meurtriers de César. Cicéron, parlant de cette séance du sénat, dit : *proximo, altero, tertio, denique reliquis consecutis diebus*, etc. N'est-il pas évident qu'ici *altero die* signifie le second jour qui suivit la séance du sénat, ou le surlendemain de cette séance ?

Oui, à la vérité ici *altero die* correspond au second jour qui suivit la séance du sénat, ou *au surlendemain de cette séance*. Mais on peut dire aussi, même avec plus d'exactitude, qu'ici *altero die* est le second terme d'une série de jours consécutifs énumérés en détail par l'orateur, et qui correspond à une série pareille d'actes quotidiens dont la connaissance ferait peut-être mieux voir à quoi se rapporte l'expression *altero die* dans ce texte de Cicéron. Examinons-en donc l'ensemble.

Dans la *première Philippique*, § 13, Cicéron, s'adressant, par une image oratoire, à Antoine absent, lui rappelle ce jour mémorable où, grâce au discours sur la concorde que ce consul avait prononcé au sénat réuni dans le temple de la Terre, une amnistie fut décrétée en faveur des meurtriers de César retirés au Capitole, et où la liberté rendue par eux à la patrie fut suivie de la paix. Après quoi, Cicéron continue en ces termes : Le jour suivant, le deuxième, le troisième, et encore les jours qui suivirent, tu ne manquais pas d'apporter chaque jour, pour ainsi dire, quelque offrande à la République. Et la plus belle de toutes ces offrandes, ce fut d'avoir fait supprimer la Dictature. C'est toi, toi, dis-je, qui as infligé à César mort cette marque de feu, pour son infamie à perpétuité. — *Proximo, altero, tertio, denique reliquis consequutis diebus, non intermittebas quasi donum aliquid quotidie offerre Reipublicæ. Maximum autem illud quod Dictaturæ nomen sustulisti. Hæc inusta est a te, a te, inquam, mortuo Cæsari nota, ad ignominiam sempitemam*.

On le voit donc, l'ensemble de ce texte démontre avec évidence qu'il s'agit ici d'une *série continue de jours*, correspondant à une *série continue d'actes quotidiens*, accomplis par Antoine, un acte chaque jour, non compris le jour où fut décrétée l'amnistie en faveur des meurtriers de César. En effet, certainement le premier mot, *proximo*, (*au jour le plus proche* de la séance), désigne le premier Jour de cette série d'offrandes quotidiennes, et en même temps sa date par rapport au discours d'Antoine et à l'amnistie des meurtriers de César ; le mot suivant, *altero* (un autre jour), ne peut désigner que le deuxième jour de la même série, vu d'ailleurs le mot qui le suit, *tertio* (le troisième jour) ; puis arrive une expression générale, *denique reliquis consequutis diebus* (*et encore les autres jours consécutifs*), expression générale qui eût pu suffire à Cicéron pour indiquer d'un seul trait, à la manière de César, tous ces jours consécutifs d'offrandes à la République, après le jour de la séance mémorable du sénat. Mais sans doute l'orateur romain, en énumérant ainsi les jours un à un, a voulu bien faire sentir à Antoine toute la douleur du coup qu'il lui portait[1].

Ainsi, ce passage de Cicéron cité dans la note ne saurait jeter la moindre obscurité sur le véritable sens de l'expression *altero die*, laquelle désigne certainement, on le voit, le deuxième jour de la série d'offrandes quotidiennes dont parle l'orateur. Si donc, au lieu d'une série de jours d'offrandes à la patrie, il

---

1 Sans se douter qu'il prononçait là, dans cette divine Philippique, son propre arrêt de mort, pour le jour où Antoine aurait le pouvoir en partage. Voir Juvénal, *Sat*. X, v. 120 et suiv.

se fût agi d'une série de jours de marche, l'expression *altero die* en eût indiqué le deuxième four, et non pas le troisième jour, comme on se propose de le prouver dans la note. Continuons-en l'examen.

(Suite de la même note.)

Voici quelques exemples qui montrent que le mot *alter* doit se prendre dans le sens de *secundus*. Virgile a dit (*Églogue* VIII, vers 39) : *Alter ab undecimo tum jam me ceperat annus*, ce qui doit se traduire par ces mots : *j'avais treize ans*. — Servius, a qui a fait un commentaire sur Virgile à l'époque où les traditions se conservaient, commente ainsi ce vers : *Id est tertius decimus. Alter enim de duobus dicimus ut unus ab undecimo sit duodecimus, alter tertius decimus, et vult significare jam se vicinum fuisse pubertati, quod de duodecimo anno procedere non potest*. (Virgile, éd. Burmann, t. I, p. 130.)

Forcellini établit péremptoirement que *vicesimo altero* signifie le *vingt-deuxième* ; *legio altera vicesima* veut dire la *vingt-deuxième légion*.

Les Commentaires rapportent (*Guerre civile*, III, IX) qu'Octave, assiégeant Salone, avait établi cinq camps autour de la ville, et que les assiégés emportèrent ces cinq camps l'un après l'autre. Le texte s'exprime ainsi : *Ipsi in proxima Octavii castra irruperunt. His expugnatis, eodem impetu,* ALTERA *sunt adorti ; inde* TERTIA et QUARTA *et deinceps* RELIQUA. (Voir aussi *Guerre civile*, III, LXXXIII.)

Ici, du moins, nous avons la satisfaction d'être complètement d'accord avec l'auteur de la note. En effet, il veut prouver, et il prouve réellement par d'excellents auteurs, que le mot *alter* doit se prendre dans le sens de *secundus*. Cela admis, nous croyons pouvoir en induire logiquement que l'expression *altero die* doit se prendre dans le sens de secundo die, ou de second jour, proposition que nous avons nous-même développée ci-dessus, et au sujet de laquelle tout le monde est d'accord[1] ; sauf peut-être l'auteur de la note, comme on le verra plus loin, quoi qu'il en dise ici.

(Suite de la même note.)

On trouve dans les Commentaires soixante-trois fois l'expression *postero die*, trente-six fois *proximo die*, dix fois *insequenti die*, onze fois *postridie ejus diei* ou *pridie ejus diei*. L'expression *altero die* n'y est employée que deux fois dans les huit livres de la *Guerre des Gaules*, savoir, livre VII, ch. XI et LXVIII, et trois fois dans la *Guerre civile*, livre III, ch. XIX, XXVI et XXX. Ce seul rapprochement ne doit-il pas faire supposer que altero die ne saurait être confondu avec les expressions précédentes, et ne paraît-il pas certain que, si César était arrivé à Vellaunodunum le lendemain de son départ d'Agendicum, il aurait écrit : *postera die* (ou *proximo die*) *quum ad oppidum Senonum Vellaunodunum venisset*, etc.

Nous nous croyons donc autorisés à conclure que César arriva à Vellaunodunum le surlendemain du jour où l'armée a s'était mise en mouvement.

Ainsi, de ce qu'on trouve dans les Commentaires tel nombre de fois les expressions *postero die*, *proximo die*, *insequenti die*, etc., tandis que l'expression *altero die* ne s'y rencontre que tel autre nombre de fois (base de raisonnement toute nouvelle pour déterminer le sens des mots), on en induit que *altero die* ne saurait être confondu avec ces autres expressions. Mais, en quoi la différence ? On ne le dit point ; et là est la question, sur laquelle on passe ainsi sans y

---

1 Voir tous les *Dictionnaires*, et surtout l'excellent *Dictionnaire latin-français* de MM. L. Quicherat et A. Daveluy, au mot *alter*.

toucher. Puis on ajoute, sans plus de fondement, que si César avait voulu dire qu'il était arrivé à Vellaunodunum le lendemain de son départ d'Agendicum, il n'aurait pas employé l'expression *altero die* — bien qu'elle indique un second jour de marche d'après l'auteur de la note lui-même, et qu'un second jour ressemble beaucoup à un lendemain, croyons-nous — ; mais que César aurait employé les deux expressions *postero die* ou *proximo die*. Ensuite de quoi, on en vient à conclure finalement et avec autorité que César arriva à Vellaunodunum le *surlendemain* du jour où l'armée s'était mise en mouvement, c'est-à-dire incontestablement le *troisième jour de marche*. Oui, le SURLENDEMAIN, *le troisième jour* ! Après avoir affirmé et si bien démontré auparavant que le mot *alter* doit se prendre dans le sens de *secundus*, ou que l'expression *altero die* employée là par César doit se prendre dans le sens de secundo die, dans le sens de SECOND JOUR !

On voit donc que l'auteur de la note, dans sa manière de raisonner, en arrive ici, comme nous en avons précédemment témoigné la crainte, à une conclusion qui est en contradiction formelle avec ce qu'il prouvait plus haut, d'accord avec tous les autres auteurs.

Cette première note se termine par l'annonce d'une *nouvelle confirmation de l'opinion de l'auteur et par un renvoi aux commentateurs de Cicéron*, en ces termes :

(Fin de la première note)

On trouvera plus loin (page 257, note 1), une nouvelle confirmation du sens que nous donnons à *altero die*. Elle résulte de l'appréciation de la distance qui sépare Alésia du champ de bataille où César défit la cavalerie de Vercingétorix. (Voir les opinions des commentateurs sur *altero die* dans le sixième volume de Cicéron, éd. Lemaire, classiques latins, *Excursus ad Philippicam primam*.)

Ainsi, jusqu'à présent il était de principe, croyons-nous, que la détermination des lieux historiques fût faite d'après ce qu'en ont dit les historiens ; et voici que l'auteur de la note prétend déterminer ce que César a voulu dire de la situation d'*Alésia*, en s'appuyant pour cela sur une situation arbitraire qu'il aurait lui-même, auteur de la note, assignée d'avance à cet oppidum. Assurément voilà bien un cas de ce qu'on appelle en logique *une pétition de principe* ; raisonnement vicieux, qui tendrait ici à convertir une objection géographique, claire et irréfutable, en une bonne raison, venant à l'appui de l'opinion qu'elle doit renverser.

Et d'ailleurs, si la distance d'environ 65 kilomètres qui sépare Alésia du champ de bataille de la Vingeanne, où César, dit-on, aurait défait la cavalerie de Vercingétorix, doit être plus loin une nouvelle confirmation du sens attribué dans la note à l'expression *altero die*, c'est-à-dire que le vainqueur arriva à *Alésia le surlendemain* du jour où il s'était mis en marche ; pourquoi ici, d'abord, la *distance de 35 à 40 kilomètres* qui sépare Agendicum de Vellaunodunum (c'est-à-dire Sens de Triguières, d'après l'*Histoire de Jules César*), et qui est d'un tiers moindre que l'autre, ne prouverait-elle pas que cette même expression *altero die* signifie que César parvint à Vellaunodunum le lendemain de son départ d'Agendicum ? La logique ne l'exigerait-elle pas, si l'on continuait de suivre les mêmes principes ?

Enfin le lecteur eût peut-être été bien aise qu'on loi évitât la peine de recourir lui-même aux commentateurs de Cicéron, pour apprécier le sens de l'expression

altero die, qui est le but de cette première note[1]. — Voici la seconde note, qui est plus courte :

DEUXIÈME NOTE.

On lit (*Guerre des Gaules*, VII, LXVIII) : *Altero die ad Alesiam castra fecit*. Nous avons déjà cherché à établir que les mots *altero die* doivent se traduire par le surlendemain et non pas le lendemain. César a donc marché deux jours pour se rendre du champ de bataille a à Alésia.

L'étude du pays confirme pleinement l'interprétation que a nous donnons de l'expression *altero die*. En effet, au nord et à l'est d'Alise-Sainte-Reine (Alésia), à moins de deux journées de marche, le pays est tellement coupé et accidenté qu'aucune bataille de cavalerie n'y est possible, il conserve ce caractère jusqu'à 55 ou 60 kilomètres d'Alise, à l'est de la route de Praathoy à Dijon, où il devient plus facile et plus ouvert. Le champ de bataille de la Vingeanne, que nous regardons comme le véritable, est à 65 kilomètres d'Alise : en supposant que, le

---

1 Nous les avons consultés : ils ne disent rien qui puisse vider le débat. Ils renvoient eux-mêmes à deux passages de Pline le Jeune : autre auteur d'un langage encore plus abondant que celui de Cicéron, et qui, prodigue d'élégants détails, s'est exprimé comme lui. Citons ces deux passages pour compléter les renseignements sur la question, et pour en finir.

Dans l'un, il s'agit de Corellius Rufus qui, décidé à se laisser mourir de faim, était resté sans prendre aucune nourriture déjà un second, un troisième, un quatrième jour. (*Epist*., I, XII). — Il est évident qu'ici encore alter signifie second ; et comme le premier jour passé sans nourriture ne compromettait point la vie de Corellius, on conçoit très-bien que sa femme, Hispulla, n'ait pris l'alarme qu'au second jour, et que Pline (qu'elle fait appeler pour détourner Corellius de son funeste projet) n'ait commencé son énumération qu'à partir du second jour, c'est-à-dire du jour où commençait le danger.

Dans l'autre passage, il s'agit d'un enfant qui se baignait dans la mer avec ses camarades sur la côte d'Afrique, près d'Hippone (aujourd'hui Bône), lorsqu'un dauphin, le prenant sur son dos, l'emporta au large, puis le rapporta à la côte auprès de ses camarades. La nouvelle, dit Pline, s'en répand dans la colonie : tout le monde accourt, questionne, écoute, raconte. Le lendemain, on stationne sur le rivage, on regarde au loin sur la mer si l'on y aperçoit à fleur d'eau quelque chose de semblable. Les enfants nagent et parmi eux celui dont on a parlé, mais il y met plus de réserve. Le dauphin revient à la même heure, revient auprès du même enfant. Celui-ci s'enfuit avec les autres. Le dauphin, comme pour l'attirer et le rappeler, saute, plonge, fait mille tours, dans un sens, dans l'autre. Il en fait autant un second jour, autant un troisième, autant un bon nombre de jours consécutifs, jusqu'à ce que ces hommes nourris sur la mer eussent honte de le craindre. (*Epist*., IX, XXXIII).

On voit ici une nouvelle particularité : c'est que la série de jours énumérée par Pline commence par un lendemain, par *postero die*. Mais l'ensemble du texte en montre clairement la raison. En effet, de quoi s'agit-il ? Des retours du dauphin auprès de l'enfant chaque jour et à la même heure. Or un retour suppose nécessairement un première venue, dont le jour ne peut être compté dans la série des jours de retour, bien qu'il puisse servir de date à cette série de retours du dauphin que le narrateur énumère jour par jour. Ainsi le premier terme de cette énumération est nécessairement un lendemain d'un jour où le dauphin était déjà venu pour la première fois, c'est-à-dire un jour suivant comme on le voit ici, — *postero die*. — Mais le terme qu'on lit ensuite dans l'énumération, — *altero die*, — n'en correspond pas moins, comme dans toute autre énumération d'actes quotidiens, au deuxième jour de la série des retours quotidiens du dauphin auprès de l'enfant.

jour de la victoire, l'armée romaine ait poursuivi les Gaulois sur un espace de 15 kilomètres, elle aurait eu à parcourir, les deux jours suivants, avant d'arriver à Alésia, une distance a de 50 kilomètres, c'est-à-dire 25 kilomètres par jour.

Les premières lignes de cette note sont pour nous une énigme ; car comment arriver le surlendemain du départ en ne marchant que *deux jours* ? Il nous semble que César aurait marché trois jours, à savoir, le jour où il se serait mis en marche, *le lendemain* en continuant de marcher, et *le surlendemain* pour arriver devant Alésia.

Ensuite on revient à la *pétition de principe* signalée plus haut ; on persiste à vouloir déterminer le sens d'*altero die*, ou ce que César a dit de la situation d'*Alésia*, par la situation même du mont Auxois, arbitrairement adoptée d'avance comme étant Alésia, au lieu de déterminer la situation de cet oppidum d'après ce qu'en a dit César, en prenant ses expressions au sens ordinaire admis par tous les auteurs latins. Et de plus, on déclare n'apercevoir dans la région d'Alise-Sainte-Reine (Alésia), à moins de deux journées de marche, aucun terrain où une bataille de cavalerie eût été possible. Comment donc, si Alise-Sainte-Reine était réellement Alésia, seraient possibles les *deux batailles de cavalerie* qui vont se livrer *devant Alésia*, au dire de César (VII, LXX et LXXX) ?

Enfin, voici dans les dernières lignes de cette deuxième note la solution de l'énigme précédente. En supposant, est-il dit, que, le jour de sa victoire, l'armée romaine ait poursuivi les Gaulois sur un espace de 15 kilomètres, elle aurait eu à parcourir, les deux jours suivants, avant d'arriver à Alésia, une distance de 50 kilomètres, c'est-à-dire 25 kilomètres par jour.

En vérité, voilà une supposition qui serait bien commode pour éluder l'objection de distance dont il s'agit. Mais il est impossible d'admettre cette supposition sans dépasser les bornes de la tolérance en matière d'explication. Peut-on, en effet, laisser disparaître par ce moyen un jour de marche, qui est ici toute la question, et qui est dans l'histoire de cette guerre un élément de premier ordre pour la détermination du lieu d'Alésia ? Et n'est-ce pas un devoir qui s'impose à tout le monde que de maintenir intacts tous les documents de notre histoire nationale ? Or, outre la supposition gratuite *que les Gaulois aient fui* sur un espace de 15 kilomètres, si bien que les Romains, *en les poursuivant*, auraient fait 15 kilomètres de chemin (une demi-étape) dans la direction d'Alésia, sans s'en apercevoir, paraît-il, et sans que cela doive compter au nombre des jours de marche, on ne tient non plus aucun compte de ce que César lui-même dit très-positivement. Il dit, en effet, que, à partir du champ de bataille, Vercingétorix se mit en marche pour Alésia, faisant route comme à l'ordinaire (*Vercingetorix Alesiam iter facere cœpit*), et que César le suivit tant que la durée du jour le permit (*Cæsar... sequutus quantum diei tempus est passum*[1]). *César s'est donc mis en marche lui-même ce jour-là, le jour de la bataille*. Et l'armée gauloise marchait en bon ordre, et César la suivait de près, car il harcelait son arrière-garde, à laquelle il tua environ trois mille hommes, sans pouvoir la devancer ou entamer la colonne de marche (*circiter tribus millibus hostium ex novissimo agmine interfectis*). Et de cette manière, il arriva dès le deuxième jour de marche, — *altero die*, —

---

[1] Ce dernier trait du texte — *Cæsar... sequutus*, — paraîtrait indiquer une route dont on ne pouvait s'écarter, ni à droite, ni à gauche. Telle est effectivement la vieille route d'Orgelet à Arinthod, qui chemine entre deux lignes de montagnes, parfois assez rapprochées, et formant çà et là des gorges étroites, difficiles à franchir.

dès le lendemain du départ, devant Alésia, où il campa (*altero die ad Alesiam castra fecit*).

Ainsi, en somme, dans les deux notes que nous venons de critiquer, après avoir pris pour thèse que l'expression de César *altero die* signifie *le surlendemain*, c'est-à-dire *le troisième jour*, on prouve clairement qu'elle signifie *le second jour* ; puis on aboutit *à ne point compter le premier jour de marche dans la durée d'une marche*, et encore à supprimer 15 kilomètres dans la distance parcourue ? Ne serait-ce pas là, comme on dit en logique, *aboutir à l'absurde* ? Ce sera notre dernier argument contre ces deux notes, qu'il était si important de réfuter.

Oublions tout cela. Voici une preuve claire et directe que, dans les *Commentaires*, l'expression *altero die* équivaut à *postero die*, ou qu'elle désigne le lendemain. Et ce n'est pas un autre que César lui-même qui va nous fournir cette preuve excellente.

Les deux camps de Pompée et de César, dit-il, n'étaient séparés que par le fleuve Apsus, et fréquemment les soldats liaient la conversation d'une rive à l'autre ; et dans ces moments-là, d'un commun accord, aucuns traits n'étaient lancés. César envoie le lieutenant P. Vatinius sur le bord du fleuve pour parler le mieux qu'il pourra de conciliation... On l'écoute en silence des deux côtés, et on répond de l'autre rive que Q. Varron s'engage à venir se prêter au colloque *altera die*, — *Q. Varronem profiteri se altera die ad colloquium venturum* ; — (ici, *altera die*, indique-t-il *le lendemain* ou *le surlendemain* ? Suivons :) et qu'aussi en même temps, de part et d'autre, des délégués pourront venir en toute sûreté exposer tout ce qu'ils jugeront convenable, et on prend rendez-vous pour cela à heure fixe. — Lorsqu'on vint au rendez-vous le jour suivant (*postero die*), il s'y rassembla de part et d'autre beaucoup de monde, — Certumque ei rei tempus constituitur. Quo quum esset postero die ventum, magna utrinque multitudo convenit... etc. (de Bello civ., III, XIX). — Il est donc démontré par cette preuve irrécusable, que l'expression *altero die* équivaut à *postero die*, dans le langage de César aussi bien que dans celui de tous les autres auteurs latins.

Ainsi il est incontestable que César est arrivé *devant Alésia dès le lendemain* du jour *où il était parti du champ de bataille* où Vercingétorix tenta une première fois de lui barrer le chemin de la Province. Par conséquent, il est géographiquement impossible d'admettre tout à la fois, comme on l'a fait dans l'Histoire de Jules César, et que le *lieu de Sacqueney*, sur les bords de la Vingeanne, ait été le champ de bataille où fut défaite la cavalerie de Vercingétorix, et qu'Alise-Sainte-Reine ait été l'*Alésia* dont parle César. Il faut nécessairement opter, et trouver ou un autre champ de bataille ou une autre *Alésia*.

§ VI. — Résumé comparatif.

Résumons à grands traits cette critique comparative des trois opinions contradictoires, que nous venons de considérer en regard de la marche de César, depuis le passage de l'Allier jusqu'à l'arrivée des armées à Alésia, où Vercingétorix se trouve actuellement de nouveau en position avec la sienne.

Nous disons : *Alise-Sainte-Reine* ne saurait être *Alésia*, attendu que, dans cette supposition :

1° La Loire étant grossie par la fonte des neiges, au moment où l'armée romaine fat forcée de la passer, cette armée, pour s'être dirigée du côté d'Alise-Sainte-Reine, eût dû passer le fleuve en un point de son cours trop inférieur pour qu'elle eût pu y trouver un gué praticable ; et au-delà du fleuve, elle se fût trouvée en plein foyer de l'insurrection gauloise, où elle n'eût pu se refaire paisiblement, comme l'indique le texte de César ;

2° Ensuite, le chemin qu'on fait prendre à l'armée romaine pour se rapprocher de la Province, et où Vercingétorix lui aurait barré le passage, ne serait point chez les Séquanes, comme le dit Plutarque, et ne mènerait point chez les Allobroges, comme l'indique Dion Cassius ; ce chemin mènerait à *Vesontio* (Besançon), qui ne saurait avoir été le but de la marche de César ;

3° A l'endroit où Vercingétorix aurait barré le passage à l'armée romaine, le chef gaulois n'aurait pas pu prononcer, avec quelque apparence de raison, cette parole que César met dans sa bouche à l'approche de l'armée romaine : *Les Romains s'enfuient dans la Province et sortent de la Gaule !*

4° On ne saurait trouver du côté d'Alise-Sainte-Reine un lieu tel que, en y occupant trois positions rapprochées, tout passage ait été barré à une armée venant du nord et se dirigeant du côté de la Province ; et de plus, que l'une de ces trois positions, située sur la route par laquelle arrivaient les Romains, soit naturellement assez forte pour que quinze ou vingt mille cavaliers gaulois, postés là, aient pu y arrêter au passage et y tenir en échec pendant de longues heures dix légions romaines qui s'y présentaient pour passer, conduites par César en personne ;

5° L'oppidum du mont Auxois ne commandant point en réalité le chemin de la Province, n'étant qu'un simple oppidum, un refuge, il n'y aurait aucune raison pour que Vercingétorix, en voyant sa cavalerie mise en fuite dans la bataille, se soit aussitôt porté là avec son infanterie, sans même attendre ses bagages ; à moins que ce ne fût pour y chercher un refuge, ce que le texte de César ne permet point de supposer ;

6° Enfin, lors même que le mont Auxois pourrait avoir été l'oppidum d'Alésia, il serait encore impossible d'admettre en même temps que le lieu de Sacquenay sur les bords de la Vingeanne, vu la distance qui le sépare du mont Auxois, ait pu être le théâtre de la bataille livrée la veille de l'arrivée de César devant Alésia.

Des six objections qui précèdent, et qui empêchent d'admettre qu'Alise-Sainte-Reine soit sur remplacement d'Alésia, trois ou quatre s'appliquent, plus ou moins complètement chacune, à la position d'*Alaise en Franche-Comté*.

De plus, le chemin d'Alaise n'eût point mené César au secours des Allobroges, comme l'indique Dion Cassius, ni à la *porte de la Gaule*, comme le dit Plutarque.

Et encore, si l'on se rappelle ce que César lui-même a dit d'une manière très-claire, au sujet de l'émigration des Helvètes, à savoir, qu'un corps d'émigrants — et sans doute de même une armée en retraite, dans l'embarras de ses équipages et sous les yeux de l'ennemi —, ne pouvait à cette époque franchir le Jura oriental S on voit que le chemin par Alaise était véritablement une *impasse*.

Au contraire, on a pu constater en détail qu'aucune de ces objections n'est applicable à la position d'*Izernore*. Et même, avec un peu de réflexion, on voit bien vite que c'est de ce côté-là, du côté de la Province, qu'il faut chercher Alésia. En effet, César se dirige vers la Province : on ne le conteste pas ; mais, entre la Province et lui, il y a Vercingétorix campé sur trois points ; si donc

Vercingétorix est refoulé de ses positions et obligé de lâcher pied, le soin de sa sûreté, non moins que la raison stratégique, exige qu'il recule et qu'il aille chercher, par-derrière lui, une nouvelle position ou un nouveau point d'attaque vers le sud, plus près de la Province. C'est donc bien là, au sud, que doit se trouver l'oppidum d'Alésia.

Ainsi, en définitive, dans l'insurrection générale des cités gauloises contre les Romains, à l'appel de Vercingétorix, si l'on suit pas à pas avec attention la marche des armées depuis *Gergovia* jusqu'à *Alésia*, en regard de la carte de Gaule, et du récit de César, et de celui de Plutarque, et encore de celui de Dion Cassius, on arrive à reconnaître avec certitude le parfait accord de toutes les indications et de tous les points de repère de ces documents divers pour déterminer exactement de même la situation géographique de *l'oppidum d'Alésia*, où nous venons de voir arriver les deux armées, et dont César se décida immédiatement à faire le blocus. Tous les éléments de cette détermination géographique (qui est un point capital pour l'appréciation de cette guerre), coïncident manifestement pour placer le célèbre oppidum de la Gaule dans la position même où l'on voit de nos jours *l'oppidum et le village antique d'Izernore*, actuellement chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nantua, département de l'Ain.

Il nous reste néanmoins à constater d'une manière directe l'identité de *l'oppidum d'Izernore* et de *l'oppidum d'Alésia* dont parle César, en examinant avec beaucoup d'attention, dans le volume qui va suivre, le blocus mémorable où succomba la Gaule en même temps que son noble et héroïque défenseur.

FIN DU TOME DEUXIÈME